{BnF

gallica
BIBLIOTHÈQUE
NUMÉRIQUE

Bibliothèque des philosophes chimiques . Nouvelle édition, revûë, corrigée , augmentée de plusieurs philosophes, avec [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Salmon, William. Bibliothèque des philosophes chimiques . Nouvelle édition, revûë, corrigée , augmentée de plusieurs philosophes, avec des figures , des notes pour faciliter l'intelligence de leur doctrine, par M. J. M. D. R.. 1740-1754.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

1913

BIBLIOTHEQUE
DES
PHILOSOPHES
CHIMIQUES.
NOUVELLE EDITION.

8° R.
18675

BIBLIOTHEQUE DES PHILOSOPHES CHIMIQUES.

NOUVELLE EDITION;

Revûë, corrigée & augmentée de plusieurs Philosophes, avec des Figures & des Notes pour faciliter l'intelligence de leur Doctrine.

Par Monsieur J. M. D. R.

TOME I.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE

Salmon

A PARIS.
Chez ANDRÉ CAILLEAU, Place de Sorbonne, au coin de la ruë des Maçons, à S. André.

M. DCC. XL.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

TRAITÉS

CONTENUS

Dans ce premier Volume.

I. *LA Table d'Emeraude d'Hermès, avec le Commentaire de l'Hortulain.*

II. *Les ſept Chapitres attribués à Hermès.*

III. *Le Dialogue de Marie & d'Aros.*

IV. *La Somme de la Perfection, de Gébert.*

AVERTISSEMENT.

LES Amateurs de la Science Hermétique ne pouvant rassembler chacun en particulier les Ecrits des meilleurs Auteurs qui en ont traité, à cause que les Editions, qui en ont été faites séparément, & en différens temps, se trouvent maintenant dispersées dans nos Provinces & chez les Etrangers, & que les Exemplaires en étant devenus fort rares & très-chers, on a cru qu'on leur épargneroit des soins & de la dépense, en ajoûtant, dans une nouvelle Edition, aux Adeptes, que M. Salomon a insérez dans sa *Bibliothéque des Philosophes Chimiques*, ceux auxquels il auroit pû y donner place, si sa santé lui avoit permis de la continuer. Ce sçavant Médecin, dans sa Préface en deux Parties, a si bien parlé dans la prémiére de la vérité de la Science Hermétique, & dans la seconde, de l'obscurité des Philosophes qui en

ont écrit, qu'on n'a pas jugé à propos de la ſupprimer, pour en donner une nouvelle, dans laquelle on n'auroit pû dire que ce qu'il a dit lui-même avec beaucoup d'érudition. On en a ſeulement retranché quelques particularités, qui ne ſont point eſſenticlles, non plus que ſes Leçons Latines, leſquelles enſemble n'auroient ſervi, dans cette Edition, qu'à en multiplier les Volumes, & en augmenter inutilement le prix. On ne s'eſt pas, non plus que lui, attaché à placer ici préciſément les Philoſophes dans l'ordre des temps où ils ont écrit, parce qu'outre qu'il ne ſeroit pas aiſé d'en fixer les Epoques, la peine qu'on prendroit pour le faire, ſeroit inutile; cependant nous avons obſervé une eſpéce de Chronologie, afin de diſtinguer les Anciens d'avec les Modernes. A l'égard des Interprétations qu'il a données ſur le fond de cette Science, on les a placées dans le Corps de l'Ouvrage, pour diſpen-

ser le Lecteur d'y avoir recours par *Renvoi* à la fin de chaque Traité, & on y a mis son nom pour les distinguer des autres, qu'on a parsemées dans les endroits les plus obscurs de ces Traités, pour aider ceux qui commencent à étudier les Philosophes à comprendre plus facilement le sens de leurs Ecrits, principalement leurs Paraboles & leurs Enigmes, qui pourroient les dégoûter d'une Etude ennuyeuse, au lieu de les encourager à démêler le vrai de leur Doctrine d'avec le faux, dont ils l'enveloppent, pour en cacher la connoissance aux Studieux, qui, pour ainsi dire, ne sont pas prédestinez pour en avoir l'intelligence; car, selon ces Philosophes, cette connoissance est un Don de Dieu, qu'il n'accorde qu'à ces Sages désintéressez, qui ne veulent, par leur Art, imiter la Nature dans les Opérations, que pour employer en Oeuvres de Miséricorde le fruit de leurs travaux, & non pas à ces

AVERTISSEMENT.

Hommes avides, qui ne voudroient transmuer les Métaux que pour satisfaire leur volupté & leur ambition. Pour donner encore du courage à ces Enfans d'Hermès, & leur ôter le dégoût d'étudier dans quelques-uns de ces mêmes Traités, dont les Traductions anciennes auroient pû aussi leur paroître d'un Stile embarassant & grossier, on les a remises dans un Langage plus intelligible, & moins désagréable. Mais en lisant les Philosophes, il faut prendre garde que s'ils s'accordent sur le Principe essentiel de leur Mercure, ils différent sur ses Principes matériels, ce qui cause d'abord de la confusion dans l'esprit de ceux qui ne sont pas encore familiers avec eux, & les jette dans le doute d'une véritable Concordance, jusqu'à ce qu'étant devenus plus éclairez par une lecture assiduë, ils parviennent à connoître ces derniers Principes, & à concevoir l'usage différent que ces Philosophes en

ont fait. Pour faire leur grand Oeuvre, les uns se sont servi du Mercure vulgaire, rendu homogéne à l'Or, par la voie que Géber enseigne dans sa *Somme de la Perfection*: Les autres, en suivant la Doctrine du Trévisan, on fait un Mercure double, plus actif que le prémier, en se servant de celui-ci, comme de *Moyen*, pour extraire d'un Minéral, non encore mûr, un Mercure Principe des Métaux, avec lequel ce Mercure vulgaire, rendu homogéne, s'incorpore par l'entremise des Colombes de Diane, qui, en absorbant leurs Soufres arsénicaux, favorisent cette incorporation: Et pour animer encore davantage ce Mercure double, d'autres, comme Basile Valentin, y ont ajoûté de l'Or, préparé philosophiquement, & ont tiré de ce Composé une Eau Mercurielle, pondéreuse & pénétrante, qui dissout sans violence les Métaux parfaits, & les remet en leur prémiére Matiére. On

verra en quelque façon, dans les Eclairciſſemens que nous donnerons ſur le Coſmopolite & ſur Philaléthe, la maniére de procéder pour acquérir ce double Mercure animé, dont les Philoſophes ont parlé avec tant de réſerve, qu'on auroit eu de la peine à en découvrir la Compoſition, ſi les eſpéces de Diſputes, qui ſe ſont élevées entre quelques Philoſophes Modernes, n'avoient donné lieu à pénétrer dans leur Secret le plus caché. Un de ceux-ci a beaucoup contribué au développement de ce Miſtére, par les Ecrits qu'il a publiez contre le dernier Adepte que nous venons de nommer, & s'il en avoit uſé à ſon égard avec plus de modération, nous ſerions moins en état de bien faire entendre ce Philoſophe, que nous placerons dans le ſixiéme Volume de cette Bibliothéque. Ces différens Mercures s'acquierent par deux voies, l'une *humide* & l'autre *ſéche*. Le Mercure, ac-

quis par la voie humide, moüille les mains ; celui, qui s'acquiert par la voie séche, ne les moüille point, & la plûpart des Philosophes semblent préférer la prémiére voie à la seconde. Il y a un autre Mercure, plus précieux, que les trois dont nous venons de parler ; on en prendra quelque connoissance dans cette nouvelle Bibliothéque. Artéphius & le Cosmopolite en laissent entrevoir quelque chose dans leurs Ouvrages ; & le Commentateur du Poëme intitulé, *La Lumiere sortant par soi-même des Ténébres*, s'en explique assez clairement, en disant que la Nature ayant exercé sur l'Or son action dans toute son étenduë, il seroit très-difficile, & presqu'impossible de travailler sur lui, à moins que d'avoir cette Eau éthérée, le Ciel des Philosophes, & leur vrai Dissolvant. Mais, pour ne pas amuser plus long-temps les jeunes Amateurs de la Science, nous les renvoyons à la Préface suivante, par

la lecture de laquelle ils se formeront de la Philosophie Hermétique une idée plus juste que nous ne la leur donnerions par un Discours plus étendu : Nous leur recommandons seulement de ne point oublier de prier Dieu de leur inspirer par son Saint Esprit, l'intelligence de ce qu'ils trouveront de difficile à entendre dans les Livres des Philosophes, & de se souvenir dans leurs Priéres de celui qui a fait ce qu'il a pû pour leur éclaircir des difficultés, qui auroient retardé le progrès de leurs Etudes ; c'est ce qu'il attend de leur pieté pour la récompense de son zèle & de son Travail.

PREFACE.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Livre, dont le Titre ſt, *Bibliotheque des Philoſophes Chimiques* : Ce Livre ayant été imprimé deux fois, je crois qu'on peut en permettre ne troiſiéme Impreſſion. A Paris, ce 15. anvier 1741.

CASAMAJOR.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & féaux onſeillers les gens tenans nos Cours de Parement, Maîtres des Requêtes ordinaires de noe Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, illifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & utres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT : otre bien amé ANDRÉ CAILLEAU, Libraire Paris, Adjoint de ſa Communauté, Nous yant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imtimer & donner au Public l'*Imitation de Jeſuſt, traduite en François par l'Abbé Lenglet, Bibliothéque des Philoſophes Chimiques, par Salon, contenant les Lauures ; le Tréſor Philoſophiou déſir déſiré, le Sommaire Philoſophique en ers, par Nicolas Flamel, Avanture de Dom Rare de Roxas*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos ttres de Privilege ſur ce néceſſaire ; offrant r cet effet de les faire imprimer en bon paer & beaux caracteres, ſuivant la feuille impriée & attachée pour model ſous le contre-Scel

des Préſentes. A ces Causes, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Livres ci-deſſus ſpecifiés, en un ou pluſieurs Volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur bon papier & caracteres, conformes à ladite feuille imprimée & attachée ſous le contre-ſcel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes. Faiſons déffenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus expoſez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interéts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la datte d'icelles. Que l'Impreſſion de ces Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril mil ſept cens vingt-cinq; & qu'avant que

de les expoſer en vente, les Manuſcrits ou imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Livres ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Chauvelin, Garde des Seaux de France, & Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Garde des Seaux de France, le Sieur Chauvelin, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant, ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ni empêchement: Voulons que la Copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraire: CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le vingt-troiſiéme jour de Novembre, l'an de grace mil ſept cens trente-ſix, & de notre Regne le vingt-deuxiéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 387. fol. 346. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 18 Février 1723. A Paris le 10 Décembre 1736.

G. MARTIN, Syndic.

PREFACE.

PREMIE'RE PARTIE.

De la vérité de la Science.

LE deſſein que j'ai de donner au Public en notre Langue un Recueil des Oeuvres choiſies des Philoſophes, ou des Auteurs les plus approuvez, qui depuis Hermès Triſmégiſte juſqu'à préſent ont écrit de la Tranſmutation des Métaux imparfaits en Argent & en Or; ou, pour parler plus proprement, de leur Perfection, par le moyen de la Poudre de projection, qu'on appelle autrement la Pierre Philoſophale; m'oblige, avant toutes choſes, d'établir la vérité de la Science, ou de l'Art, qui enſeigne à faire cette Tranſmutation, & d'en faire voir la poſſibilité.

Car ſi ce n'eſt qu'un pur caprice de l'imagination des Hommes, comme la plus part en ſont perſuadez, & de ceux-là même qui paroiſſent les plus ſenſez & qui ſont d'ailleurs très-habiles dans les autres Sciences: Si ce n'eſt qu'une tromperie inventée par des Impoſteurs, pour abuſer

par l'eſpérance d'un bien immenſe les Avares & les Simples, comme il ne s'en voit tous les jours que trop d'éxemples : Si ce n'eſt du moins que l'Ouvrage de l'ambition de l'Eſprit humain, qui veut s'élever avec empire au deſſus du pouvoir de la Nature ; qui ſe flate qu'il eſt plus induſtrieux que cette ſage Mére ; qu'en une ou deux années il fera l'Or qui eſt ſon Chef-d'œuvre, & à la production de qui elle employe pluſieurs ſiécles ; qu'il peut par ſon artifice faire les Perles & les Pierreries, qu'un Ancien appelle *tout le Recueil & le Racourci de la Majeſté de la Nature ;* qu'il prolongera la durée de ſa vie, & l'étendra au-de-là des bornes ordinaires : Si l'Art de la Chimie, qui doit produire un ſi merveilleux effet, n'eſt ni véritable ni poſſible : Enfin ſi la Pierre Philoſophiale n'eſt qu'une *Pierre d'achopement & de ſcandale,* qui ruine & des-honore tous ceux qui la cherchent : Il eſt certain qu'on feroit un très-grand mal de faire revivre des Livres ſi pernicieux, puiſque, par la publication de ce Traités, au lieu de rendre ſervice au Public, (qui eſt la fin qu'on ſe doit propoſer en ces ſortes de choſes) ce ſeroit cauſer un très-grand préjudice à tout le Monde, & encore principalement à ceux de notre Nation, que de les engager par ces Livres dans une erreur ; qui ſans cela

ſeroit inconnuë à la plûpart dentr'eux ; & de les obliger, par l'eſpérance d'un bien imaginaire, à s'appliquer à la recherche d'une Chimére, parce qu'ils y employeroient inutilement leur temps, y dépenſeroient mal-heureuſement leurs biens, & ne recueilleroient enfin de tout leur travail & de leur dépenſe, que de la fumée & de l'infamie.

Mais au contraire, ſi ce que ces Auteurs enſeignent eſt effectivement poſſible & véritable : S'il eſt vrai que Dieu ait permis que les Hommes pûſſent en cela imiter la Nature, & l'obliger à faire un effort au de-là de ſes Productions ordinaires, en l'aydant par leur induſtrie : S'il eſt vrai que l'on puiſſe faire la Pierre Philoſophale, & par le moyen d'un peu de ſa Poudre changer en moins d'une heure les Métaux imparfaits en Argent & en Or : S'il eſt vrai que par ſon moyen l'on puiſſe faire les Perles & les Pierreries les plus précieuſes : Et ſi cet Elixir, qui fait un effet ſi ſurprenant ſur les Métaux imparfaits, en les dépoüillant de leur impureté, a la même vertu, & agît avec la même efficace ſur tout ce qui eſt d'impur dans nos humeurs : S'il fait le même miracle ſur les maladies des Hommes les plus déſeſpérées : Si cette admirable Médecine a le pouvoir de prolonger la vie, & de conſever nos corps

dans une ſanté parfaite ; ainſi que tous les Philoſophes l'aſſurent : Il faut néceſſairement avoüer qu'on ne ſçauroit ſervir plus utilement le Public qu'en lui donnant des Maîtres qui lui apprennent une Science ſi merveilleuſe, & qu'on ne ſçauroit trop ſoigneuſement recueillir les paroles & les préceptes des véritables Philoſophes, ni rechercher avec trop d'empreſſement les Livres de ces grands Hommes, puiſque ce ſont les ſeuls qui peuvent nous apprendre le moyen d'acquérir un ſi rare tréſor, qui nous donne tout à la fois la poſſeſſion légitime des Richeſſes, & une ſanté aſſurée, ſans laquelle les Biens nous ſeroient inutiles ; & la vie même, qui eſt le plus grand de tous les Biens, ſeroit un ſupplice perpétuel.

Car quoi que tous les Philoſophes retenus, comme ils diſent, par la crainte de Dieu, ayent tous écrit fort obſcurément, pour ne pas profaner & rendre publique une choſe ſi précieuſe, & qui, ſi elle étoit commune, cauſeroit un déſordre & un bouleverſement prodigieux dans la Société humaine. Quoi que, comme ils diſent, ils n'ayent écrit que pour les Enfans de la Science, c'eſt-à-dire pour ceux qui ſont initiez dans leurs miſtéres, & que par cette raiſon il ſoit fort difficile aux Apprentifs d'entendre & de déchiffrer leurs

Livres, qu'ils ont à deſſein embaraſſé d'Enigmes, & rempli de contradictions: Quoi qu'il paroiſſe d'abord preſqu'impoſſible de pouvoir, par la lecture de leurs Ecrits ſi embroüillez, développer un ſi grand Sécret; de choiſir la réalité parmi tant de ſophiſtications, & de reconnoître la vérité parmi tant de menſonges qui s'y rencontrent: Quoi qu'enfin ce ne ſoit principalement que du Pére des Lumiéres que nous devons eſpérer la révélation d'un ſi grand miſtére: Il eſt pourtant très-aſſuré, que ſi Dieu, ou quelque Ami, ne nous le révéle, ce n'eſt que parmi toutes ces contradictions & ces menſonges apparents que nous trouverons la vérité. Nous ne pouvons voir la Lumiére que parmi ces Obſcurités & ces Enigmes: Ce n'eſt que parmi ces Epines que cuillerons cette Roſe miſtéricuſe: Nous ne ſçaurions entrer dans les riches Jardins des Heſpérides pour y voir ce bel Arbre d'Or, & en cueillir les fruits ſi précieux, qu'après avoir deffait le Dragon qui veille toujours & qui en deffend l'entrée: Et nous ne pouvons enfin aller à la conquête de cette Toiſon d'Or que par les agitations & par les écueils de cette Mer inconnuë, qu'en paſſant entre ces Rochers qui ſe choquent & ſe combattent, & après avoir ſurmonté les Monſtres épouvantables qui la gardent.

Et en effet, tous ceux qui ont ſçû & qui ont appris d'eux mêmes la Pierre Philoſophale, & qui, dans leurs Livres, ont écrit de quelle maniére ils ſont parvenus à cette Connoiſſance, avoüent qu'après avoir long-temps travaillé en vain aux Sophiſtications, & fait un grand nombre d'Eſſais & d'Opérations inutiles ſur de différentes Matiéres, c'eſt enfin par la ſeule lecture des Oeuvres des véritables Philoſophes qu'ils ſe ſont détrompez de leurs erreurs. Ils confeſſent tous que c'eſt dans leurs Livres qu'ils ont appris à connoître la véritable Matiére, & la ſeule maniére de la préparer; en quoi conſiſte tout le ſécret & tout l'artifice. Et ils diſent que c'eſt par leurs Ecrits ſeulement qu'ils ont été inſtruits des Operations & du Régime qui ſont néceſſaires pour y réuſſir.

Mais parce que, comme il a déja été dit, ces Livres, qui par la Science extraordinaire qu'ils enſeignent, devoient être ſi eſtimez & ſi recherchez, ſi elle eſt véritable; ſeroient au contraire très-pernicieux & très-préjudiciables, ſi cette même Science eſt fauſſe & imaginaire. Pour donner de la créance à l'autorité des Philoſophes & du crédit à leurs Livres, il faut néceſſairement faire voir que la Tranſmutation & la Pierre Philoſophale, qu'ils enſeignent, eſt véritable & poſſible.

Pour le faire avec quelque ordre, parce qu'il faut prémiérement demeurer d'accord de ce que l'on veut établir : Je commencerai par la Défination de l'Art de la Chimie, qui enſeigne à faire la Tranſmutation : puis je donnerai l'idée de ſon Effet par la deſcription éxacte que je ferai de la Pierre Philoſophale ; qui eſt la choſe en queſtion. Et enſuite, j'en prouverai la poſſibilité par les deux moyens dont on a acccoûtumé de prouver une vérité conteſtée, qui ſont l'Autorité & la Raiſon. Et parce qu'il s'agit ici d'une Queſtion de fait, j'y ajoûterai l'Expérience, qui ſuffiroit toute ſeule pour établir cette vérité, étant en ces ſortes de matiéres la preuve la plus aſſurée & la plus convaincante. Et quoi que ſans doute je ſois le moins éclairé de tous ceux qui ont écrit pour la défenſe de cette vérité, j'eſpére néanmoins, quelque décriée qu'elle ſoit, d'en faire ſi bien voir l'évidence & la certitude, que je me promets que ceux qui voudront ſe donner la peine d'éxaminer ſans paſſion & ſans préoccupation d'eſprit, les preuves que je rapporterai pour l'établir, s'ils ne ſont entiérement convaincus de la vérité de la Pierre Philoſophale, ils ſeront du moins perſuadez que ce n'eſt pas une impoſture, comme la plûpart qui jugent des choſes ſans les connoître, ſe l'imaginent,

& que ſi elle eſt fort difficile à faire, il n'eſt pas pour cela impoſſible d'y réüſſir.

Je ne m'arrêterois pas d'abord à expliquer le nom de Chimie ni à en chercher l'éthimologie ; mais parce que nous ne connoiſſons & ne parlons des choſes que par leur nom, & qu'ainſi, il faut avoir la connoiſſance des noms auparavant que de connoître les choſes ; Je dirai ſeulement en paſſant, qu'il y a plus d'apparence que ce mot de Chimie vient de celui de *Chemia*, qui eſt le nom que les Prêtres anciens donnoient à l'Egypte dans la Langue ſacrée & myſtérieuſe de leur Religion, au rapport de Plutarque que du mot χύειν, qui veut dire fondre, ni de celui de χυμὸς, qui ſignifie ſuc ou liqueur, parce que c'eſt l'Art de Chimie qui a appris à fondre les Métaux & à tirer & diſtiller les liqueurs des Corps mixtes, ce qui eſt cauſe qu'on l'appelle quelquefois *Art diſtillatoire*, & les Chimiſtes *Diſtillateurs*. Si bien que ce mot *Chémie*, ou, pour parler comme le vulgaire, *Chimie* ou *Alchimie*, en y ajoûtant l'article Arabe, *Al*, ſignifie proprement l'Art ou la Science d'Egypte, où vrai-ſemblablement elle a commencé, puiſqu'Hermès, que les Philoſophes reconnoiſſent pour en être l'Auteur, & que pour cètte raiſon ils appellent leur Pére, en étoit Roi, au rapport de Cicéron, Grand Prê-

tre & de plus Prophéte ou Philoſophe. Ce qui fut cauſe qui fut appellé τρισμέγιστος Triſmegiſte ; c'eſt-à-dire trois fois très-grand, où parce qu'il avoit les trois plus grandes & plus excellentes qualités que les Hommes puiſſent poſſéder, parce que, comme il eſt dit dans ſa Table d'Emeraude, il avoit la connoiſſance de toutes les choſes de la Nature, c'eſt-à-dire des Minéraux, des Végétaux & des Animaux. Et de là vient que les Philoſophes appellent ſouvent la Chimie l'Art ou la Science Hermétique, & la maniére avec laquelle ils ſcélent leur Vaiſſeau, le Sceau d'Hermès. De ſorte que, pour parler proprement, il faudroit dire Chémie & non pas Chimie, puiſque même Euſébe, Suidas, Heliodore, & les autres Philoſophes l'écrivent χημία avec un *êta* & non pas χυμία avec un *upſilon*. Mais parce que dans le langage il faut ſuivre l'uſage le plus reçû, ſur tout quand on n'en connoît pas moins la choſe dont il s'agit ; je me ſers du mot de Chimie, qui eſt le plus connu, & le plus uſité.

On définit la Chimie un Art, ou une Science pratique, qui enſeigne à reſoudre les Corps mixtes dans leurs Principes naturels, & par ce moyen à les rendre très-purs & très-efficaces, pour ſervir de Médecine, ou pour les maladies, ou

pour parfaire les Métaux imparfaits.

Ainſi la Chimie, ayant pour ſa fin de faire un Ouvrage qui demeure, & qui ſubſiſte après ſon action, comme ont tous les Arts, & les Sciences, qu'on appelle pratiques, il ſe voit par la Définition qu'on vient d'en donner, qu'elle ſe propoſe deux diverſes fins, & qu'elle ſe termine à deux Opérations différentes. La prémiére, eſt de faire des Remédes plus ſimples & plus épurez, & partant plus efficaces que les Remédes ordinaires, par les Extraits, les Sels & les Eſſences qu'elle tire de trois Règnes ou Familles de la Nature, qui ſont les Minéraux, les Végétaux & les Animaux, dont je parlerai peut-être quelque jour dans un Traité particulier. La ſeconde, qui eſt celle dont nous parlons, & qui eſt ſans comparaiſon plus excellente que l'autre (étant elle-même une Médecine incomparable pour toutes les maladies les plus rebelles) eſt de faire la Pierre Philoſophale, par le moyen de laquelle les Métaux imparfaits ſont convertis en Argent & en Or.

On donne pluſieurs noms à cette admirable Opération, & à cet Effet prodigieux de la Chimie. Car prémiérement on l'appelle *le grand Oeuvre*, ou à cauſe de ſon excellence; ou parce qu'il eſt fort difficile, ou pour la différence qu'il y a entre ce

Chef-d'œuvre, & les Teintures particuliéres, autrement appellez *Particuliers*, à quoi s'occupent les Sophiſtes. Secondement les Auteurs Grecs lui donnent le nom de *Poudre de projection*, parce que comme ils le diſent, lorſque ce merveilleux Ouvrage eſt à ſa derniére perfection, ou pour le Blanc ou pour le Rouge (qui eſt lorſqu'il eſt Fondant, Pénétrant & Tingent) il eſt véritablement Poudre, blanche ou rouge, reduite en très-menuës parties & en atômes imperceptibles, que l'on jette ſur les Métaux fondus ou ſur le Mercure échauffé, pour en faire la Tranſmutation. Troiſiémement, on la nomme communément *Pierre Philoſophale*, comme qui diroit une Pierre faite par la Chimie ou Philoſophie; (Car ces deux noms ne ſignifient ſouvent que la même choſe, ſi ce n'eſt que le prémier eſt plus général & plus étendu que le ſecond;) c'eſt-à-dire par l'Art ou par la Science ſécrette & cabaliſtique des Sages. Or on l'appelle Pierre, dit Zachaire, parce que c'eſt une choſe, qui par la cuiſſon ou décoction, eſt enfin renduë fixe, & qui ne s'enfuit point du feu; les Philoſophes ayant, dit-il, accoûtumé d'appeller Pierre toutes les choſes que le feu ne peut point faire évaporer ni ſublimer: Ou parce que, comme diſent le Tréviſan & la Complain-

te ou Remontrance de Nature, c'eſt un Moyen digne entre Mercure & Métail. Comme s'ils vouloient dire que la Pierre Philoſophale n'eſt pas une choſe coulante & liquide ainſi que le Mercure vulgaire, parce que c'eſt une Poudre qui eſt ſolide; mais auſſi ce n'eſt pas une choſe malléable, ni qui ſe puiſſe étendre ſous le marteau comme le Métail, parce qu'elle eſt *frangible* & caſſante comme une pierre, & qu'elle reſſemble une pierre miſe en poudre; quoi que d'ailleurs elle ſoit fondante comme de la cire, & qu'elle entre & pénétre par ſon extrême ſubtilité dans le corps des Métaux quand ils ſont en fuſion. On l'appelle encore *Magiſtére* du mot Latin *Magiſterium*, comme ſi l'on diſoit Maîtriſe ou Chef-d'œuvre. Et enfin *Elixir*, ou pour prononcer comme font les Arabes, *Aléxir*, qui ſignifie perfection, & compoſition de l'Or, ou Force.

Or la Pierre Philoſophale, n'eſt autre choſe, ſelon les Philoſopes qu'une Poudre blanche ou rouge, compoſée du Mercure des Philoſophes, & du Mercure de l'Or, unis inſéparablement dans une même Eſſence, que la Nature fait, étant aidée de l'Art, & qu'elle éléve juſqu'au ſouverain dégré de fixité & de perfection, qui conſiſte en ce qu'elle eſt fondante & pénétrante, & qu'elle a une Teinture blan-

che ou rouge ſur-abondante, que ſon Soufre intérieur & incombuſtible, & la chaleur extéricure lui donnent, par le moyen dequoi, étant projettée ſur l'Argent-vif échauffé, & ſur les Métaux imparfaits, lorſqu'ils ſont en fuſion, elle pénétre, teint & fixe véritablement en Argent ou en Or leur Mercure, qui eſt de ſa même nature, & avec lequel elle s'unit & en ſépare tout ce qu'ils ont de Soufre impur, & de craſſe terreſtre.

Voici de quel maniére les Philoſophes diſent que la choſe ſe fait. Le Mercure des Philoſophes (qu'ils appellent la Fémelle) étant joint & amalgamé avec l'Or (qui eſt le Mâle) bien pur & en feüilles ou en limaille, & mis dans l'Oeuf philoſophal (qui eſt un petit Matras fait en ovale, que l'on doit ſceller Hérmétiquement, de peur que rien de la Matiére ne s'éxhale.)On poſe cet Oeuf dans une écuelle pleine de cendres, qu'on met dans le Fourneau, & lors ce Mercure, par la chaleur de ſon Soufre intérieur, excité par le feu que l'Artiſte allume au dehors, & qu'il entretient continuellement dans un dégré & dans une proportion néceſſaire, ce Mercure, dis-je, diſſout l'Or ſans violence, & le réduit en atômes, puis en ſon Mercure, qui eſt ſa Semence; ce qu'il fait, parce qu'il eſt de même nature que

le Mercure de l'Or, mais un peu plus âcre, n'étant pas ſi digéré, à raiſon de quoi les Philoſophes, l'appellent leur Eau pontique, & leur Vinaigre très-aigre. Dans cette Opération l'Aigle devore le Lion, le Fixe devient Volatil le Corps Eſprit & auſſi le Volatil, devient Fixe, & l'Eſprit ſe corporifie. Ainſi la Diſſolution de l'un eſt la Fixation de l'autre. L'Eſprit tire l'Ame hors du Corps, & l'Ame unit l'Eſprit & le Corps enſemble. Enſuite la Matiére devient comme de la poix fonduë, puis inſenſiblement d'un Noir très noir. C'eſt ce que les Philoſophes ont appellé *la Tête du Corbeau*, leur *Plomb*, ou *Saturne*, & *les Ténébres Cimmériennes*: & cette couleur marque que la Putréfaction ſe fait, qui eſt le *Cahos* & le *Tombeau* d'où l'Eſprit doit ſortir & glorifier ſon Corps. Puis la Matiére étant devenuë plus liquide, elle commence à ſe blanchir, ce qui paroît prémiérement au bord du Vaiſſeau & en ſe déſſéchant peu à peu, elle devient très-blanche & étant lors en petits atômes, c'eſt la Lune & la Teinture blanche pour l'Argent, l'Huile de Talc, & la Matiére propre pour faire les Perles de la maniére que l'enſeigne Raymond Lulle. Il faut alors augmenter un peu le feu, & la Matiére deviendra liquide & volatile, paſſera par pluſieurs Couleurs, dont la Verte ſera la prémiére

& principale, & s'étant desséchée peu à peu, elle se fera Poudre rouge de la couleur de Pavot. C'est alors la *Salamandre* qui vit dans le feu, c'est-à-dire le *Soufre incombustible*, & il ne peut plus de lui même : & étant tout seul, être porté ni élevé à une plus haute perfection. Mais en l'imbibant avec le Mercure des Philosophes, on le multiplie, & à chaque Multiplication qu'on lui donne, on augmente sa vertu & sa qualité Tingente, de dix fois autant qu'elle étoit auparavant. De maniére, que si un grain de la Poudre de projection, pouvoit (avant qu'elle soit multipliée) teindre & perfectionner en Or dix grains de Métail imparfait, après la prémiére Multiplication, ce grain de Poudre teindra & perfectionnera en Or cent grains du même Métail. Et si l'on multiplie la Poudre une seconde fois, un grain en teindra mille de Métail, & à la troisiéme fois, dix mille ; à la quatriéme, cent mille ; & ainsi toujours en augmentant jusqu'à l'infini ; ce qui est une chose que l'Esprit humain ne sçauroit comprendre.

On augmente tout de même cette Poudre en quantité, en la fermentant avec l'Or de la maniére que Philaléthe & les autres Philosophes l'enseignent.

Ainsi, toute la difficulté ne consiste qu'à faire, & à préparer le Mercure des Philo-

ſophes. Il n'y a que cela ſeul qu'ils ont caché, & qu'ils diſent qu'il eſt impoſſible aux Hommes de pouvoir trouver & s'imaginer d'eux-mémes, ſi Dieu ou un Ami ne le leur révéle. C'eſt leur Enfant qu'ils forment, non pas en le créant (parce qu'il n'y a que Dieu qui peut tirer les choſes du néant, & que l'Art ne travaille que ſur une Matiére qui à déja été produite par la Nature) mais en le tirant & faiſant ſortir des choſes où il eſt enfermé. L'Art ne ſçauroit pourtant faire cette admirable production tout ſeul, il faut néceſſairement qu'il ſoit ſecouru de la Nature, & qu'elle y travaille, & c'eſt elle qui fait la plus grande partie de l'Ouvrage. Mais ſa maniére d'agir dans cette Opération eſt inconnuë aux Hommes, quoi qu'ils en ayent continuellement des éxemples devant les yeux, parce qu'elle eſt trop ſimple & trop naturelle. Et c'eſt aſſurément le *Fourneau ſécret*, dont parle Philaléthe, que jamais l'œil corporel n'a vû. C'eſt à ce Mercure & à la préparation que l'Artiſte lui donne, que doivent ſe rapporter la plûpart des choſes qui nous paroiſſent des Enigmes & des difficultés ſi embroüillées dans les Livres des Philoſophes. C'eſt ce même Mercure, qu'ils ont pris plaiſir de déguiſer ſous tant de différens noms, qu'ils ont appellé *le Mercure animé*, *le Mercure double*, *le*

Mercure

Mercure deux fois né, le Lion & le Serpent Vert, le Dragon ignée, le ſang duquel s'incorpore avec le ſuc de la Saturnie végétable; c'eſt leur *Eau ponique*, leur *Vinaigre*, *le Fils & le Lait de la Vierge*. C'eſt dans la production de ce Mercure que les Philoſophes diſent que nous devons imiter la Nature; c'eſt-à-dire que nous devons nous ſervir de la même Matiére dont la Nature ſe ſert pour faire des Métaux, qui n'eſt autre choſe qu'une Nature Mercurielle, & que nous devons faire les mêmes Opérations que fait la Nature dans les Mines; dont la prémiére eſt *la Sublimation*, dit Zachaire. C'eſt enfin de ce Mercure que les Philoſophes aſſurent qu'on peut de lui ſeul faire l'Oeuvre plus efficacement, plus facilement & plûtôt, qu'en le mêlant avec l'Or, & que c'eſt là leur véritable voye, mais qui eſt rare, & que Dieu a réſervée pour les Pauvres qui le craignent. Voilà toute l'œconomie de cet Ouvrage miſtérieux.

Tous les Philoſophes lui attribuent trois vertus ou trois uſages. Le prémier, eſt la *Tranſmutation* ou la perfection du Mercure des Métaux imparfaits en Argent & en Or, qui ſe fait de la maniére qu'il a été dit.

Le ſecond, eſt de *guérir les maladies* qui ſont incurables par les Rémédes ordi-

naires, ce que cette Médecine fait par son extrême subtilité & pureté, étant le Beaume universel & l'Humide radical de la Nature. Van Helmont ne peut croire qu'elle ait cette vertu, à cause qu'étant extrêmement, fixe elle ne peut, dit-il, s'unir à nôtre corps; & que ceux qui l'ont ne vivent pas plus long-temps. Mais cet Elixir étant fusible & pénétrant, Qui empêche que notre chaleur naturelle n'agisse sur lui? Outre que sa fixité n'est qu'active. Les Philosophes peuvent bien se conserver la vie; mais ils ne peuvent pas s'immortaliser, & qui sçait s'ils n'en vivent pas plus?

Le troisiéme usage est, Que lorsqu'elle est au Blanc, on en peut *faire des Perles*, comme l'on en fait des *Rubis* & d'autres *Pierreries*, quand elle est au Rouge parfait; ainsi que l'enseigne Raimond Lulle.

Quelques Philosophes assurent qu'outre cela cet Elixir peut rendre le *Verre malléable*, c'est-à-dire lui donner la dureté & l'extension de Métail, ce qui seroit d'une grande utilité pour faire des Vaisseaux de verre & de crystal, de toutes maniéres, qu'on ne pourroit assez estimer, s'ils n'étoient point fragiles. Et peut-être que cela même pourroit être d'un grand usage aux Mathématiciens pour tailler des Verres hyperboliques pour leurs Lunettes; Ce que Monsieur des Cartes a autre-fois tant

ſouhaité de pouvoir faire, parce que les Verres taillez de cette figure feroient beaucoup plus d'effet que ceux dont on ſe ſert préſentement.

J'ai vû un petit Traité de Buthler, Anglois, qui lui attribuë encore d'autres vertus, que je ne rapporterai point. Car outre qu'elles ſont ſuperſticieuſes & impies, la précaution que cet Auteur veut qu'on apporte à faire la Multiplication de la Pierre, & l'Armure ridicule dont il dit qu'il ſe faut ſervir pour cela, fait voir évidemment qu'il n'a jamais rien ſçû dans la Science; & qu'ainſi il n'a pas pû faire l'expérience de ces uſages.

Je ne croi pas auſſi qu'il ſoit néceſſaire de dire ici les choſes prodigieuſes qu'on veut que les Fréres de la *Roſe-Croix* (qui eſt, à ce qu'on croit, une Cabale de Philoſophes en Allemagne) faſſent par le moyen de cette Connoiſſance. Car on veut nous faire croire qu'ils ſpiritualiſent leurs corps; qu'ils ſe tranſportent en peu de temps en des lieux fort éloignez, qu'ils peuvent ſe rendre inviſibles quand il leur plaît, & qu'ils font beaucoup d'autres choſes qui paroiſſent incroyables.

Mais voici un autre effet que les Philoſophes attribuent à la Pierre Philoſophale, qui n'eſt pas moins admirable que tous ceux dont nous venons de parler; mais

qui eſt ſans doute d'autant plus conſidérable & plus inutile que tous les autres, *que la poſſeſſion de toute la Terre & de toutes ſes Richeſſes ne ſerviroit de rien aux Hommes, s'ils perdoient leurs Ames.* Ceux, diſent les Philoſophes, qui ſont aſſez heureux pour avoir la connoiſſance de cet Art, & la poſſeſſion de ce rare Tréſor; quelques méchans & vicieux qu'ils fuſſent auparavant (*s'il eſt poſſible que la Sageſſe puiſſe entrer dans une Ame ſouillée de vices*, & que Dieu, qui eſt le juſte Diſpenſateur de tous les Biens, faſſe une grace ſi particuliére à un Méchant) ſont changez dans leurs mœurs, & deviennent Gens de bien. De ſorte que ne conſidérant plus rien ſur la Terre qui mérite leur affection, & n'ayant plus rien à ſouhaiter en ce Monde, ils ne ſoupirent plus que pour Dieu, & pour la bien-heureuſe Eternité, qu'ils ont inceſſemment préſente devant les yeux. Et ils diſent comme le Prophéte: *Seigneur, il ne me reſte plus que la poſſeſſion de votre Gloire pour être entiérement ſatisfait.*

Voilà les effet prodigieux de la Pierre Philoſophale, ce Chef-d'œuvre admirable de la Nature & de l'Art. Ce n'en eſt aſſurément que trop, pour la faire ſouhaiter à tout le monde. Mais peut-être auſſi qu'il y en a trop, pour que perſonne puiſſe la croire véritable. Il faut donc faire

voir qu'elle eſt poſſible. C'eſt ce que je prétends faire maintenant, & d'en établir la preuve ſur l'*Autorité*, ſur la *Raiſon*, & ſur l'*Expérience*. Commençons par la prémiére.

Encore que la vérité ne ſoit pas aſſez ſolidement ſoutenuë ni affermie ſur le témoignage des Hommes, s'il n'eſt appuyé de la révélation de Dieu, qui ſeul eſt infallible; il eſt pourtant très-aſſuré que ſi, l'on ne recevoit cette preuve, qui eſt autoriſée par les Loix Divines & Humaines; il n'y auroit rien dont on ne pût douter. Et ainſi toutes les Hiſtoires ne ſeroient que des Fables. Tout ce que les Anciens nous ont laiſſé par écrit ne ſeroit que des Contes faits à plaiſir. Et tout ce qu'on nous raconte des Pays qui nous ſont inconnus, ſeroit des menſonges & des impoſtures. Mais ce nous ſeroit aſſurément une préſomption & une vanité inſupportable, ſi parce que nous ne pouvons pas comprendre qu'une choſe puiſſe être, nous voulions là deſſus démentir des Hommes, qui, pour leur rare doctrine ſont en eſtime & en vénération parmi tous les Sçavans; & ſi, nous voulions rejetter comme trompeur le témoignage de pluſieurs grands Perſonnages; qui dans tous les Siécles ſe ſont rendus recommendables par leur mérite & par leur vertu. Que ſi avec la Doctrine & la

Science, la Probité des mœurs & la Sainteté de vie se trouve jointes ; il est sans doute que leur autorité en est d'autant plus recevable, qu'il n'est pas croyables que des Hommes si sçavans & si pieux, ayent voulu mentir à la face de toute la Terre, & faire passer à toute la Postérité une imposture de cette conséquence, pour une vérité indubitable.

Ainsi, pour ne parler point d'Hermès, qui mérita le sur nom de trois fois très-grand, comme il a dèja été dit, qui est un des plus anciens Auteurs que nous ayons, puisqu'on demeure d'accord qu'il étoit auparavant Moïse ; pour ne rien dire de Pythagore, si estimé parmi les Anciens pour sa profonde Science ; sans faire valoir l'authorité des Arabes ; de Géber, de Calid, d'Artéphius, & d'autres, qui la plûpart ont été Rois ; Que peut-on dire contre Morien, qui, animé de l'Esprit de Dieu en la fleur de son âge, quitta Rome, lors la Capitale du Monde où il étoit né, pour s'aller confiner dans les Déserts de la Palestine, où il consomma saintement sa vie ? Et pour ne parler que de ceux dont on ne sçauroit contester les Ouvrages ; que dira-ton contre l'un des plus Sçavans Hommes de notre France, Arnaud de Villeneuve, grand Théologien & très-fameux Médecin ; Que peut-on dire contre son Disci-

ple S. Raymond Lulle, qui a ſi profondément pénétré dans toutes les Sciences, & qui pouſſé par le zèle du Chriſtianiſme, ayant paſſé dans la Barbarie pour convertir les Infidelles, a verſé ſon ſang pour la vérité de la Foi? Et qu'alléguera-t'on contre le témoignage du bien-heureux Albert, qui a mérité le ſurnom de Grand; & parce qu'il a été un grand Evêque, le grand ornement d'un Ordre trés-illuſtre dans l'Egliſe, & un grand Docteur? Peut-on croire que des Hommes ſi pieux & ſi ſçavans ayent non-ſeulement voulu dire que la Pierre-Philoſophale étoit une choſe poſſible & véritable; mais encore d'aſſurer qu'il l'ont faite, & d'en écrire des Livres pour l'enſeigner, ſi ce n'eſit été qu'une *Chimére* & qu'une impoſture? Et eſt-il vrai-ſemblable qu'ayant écrit ſi doctement & ſi ſincérement dans les autres Sciences, ils euſſent voulu, par leur autorité, engager tous les Hommes dans une telle erreur, qui n'eſit pû les faire paſſer que pour des Fourbes, & leur attirer des malédictions. Et ſi *le Diable eſt le Pére du Menſonge, comme Dieu eſt l'Auteur de la Vérité; Quelle communication peut-il y avoir entre Dieu & Belial?* Entre les Saints & les Démons? Entre les Défenſeurs de la vérité & les Protecteurs du menſonge? Et puiſqu'on leur adjoûte foi, & qu'on les

ſuit avec raiſon dans les autres Sciences qu'ils ont profeſſé, pourquoi refuſera-t'on de les croire dans celle ci? & d'autant plus même qu'elle ne dépend pas de la ſeule ſpéculation, qui peut être fautive; parce que le plus ſouvent elle ne conſiſte que dans la pure imagination des Hommes; mais qui étant appuyée ſur la vérité des Sens, & fondée ſur l'expérience, & ſur les effets infaillibles de la Nature; eſt plus aſſurée & moins ſujette à l'erreur.

Ajoûtons à ceci que dans toute l'étenduë des temps & dans la ſuite continuelle de tous les ſiécles, preſque tous les grands Hommes, qui ont été fameux dans toutes les Sciences, demeurent d'accord de cette vérité, & la plûpart aſſurent même qu'ils ont vû la Tranſmutation.

Il eſt vrai qu'il y en a auſſi pluſieurs, & qui ſont très-illuſtres dans les Sciences, qui ne ſont pas dans ce ſentiment. Mais il ne s'en faut pas étonner, parce que c'eſt une choſe, qui, quoi que ſimple & naturelle, eſt néanmoins toute extraordinaire: Et elle paroîtra toûjours impoſſible à ceux qui n'ont pas une aſſez éxacte connoiſſance des Principes réels, & des véritables Opérations de la Nature; & qui n'en ſçavent rien de plus, que ce qu'ils s'en imaginent par ces termes confus de l'Ecole, *Matiére prémiére, Sujet, Puiſſance, Forme; Acte, Privation,*

Privation, Diſpoſition, & ſemblables. D'ailleurs, comme ils n'ont aucune raiſon, ni convaîncante ni valable pour en faire voir l'impoſſibilité, quelque réputation qu'ils ſe ſoient acquis dans le Monde, leur opinion ne ſuffit pas pour détruire le témoignage de tant de ſçavans Hommes, qui aſſurent, ou qu'ils ont fait l'Oeuvre, ou qu'ils en ont vû l'expérience.

Et certes, ſi c'eſt avec juſtice qu'on a une déférence entiére pour le ſentiment du grand Hippocrate dans la Médecine: Si l'autorité d'Ariſtote ne peut-être desayoüée dans la Philoſophie de l'Ecole: Si l'on voit tous les jours que les déciſions de Cujas, ou d'un autre fameux Juriſconſulte, ſont reçuës comme des Loix dans le Bareau: Si dans les Sciences l'on croit avoir raiſon de ſe ſoûmettre aveuglément au ſentiment d'un ſeul Homme qui eſt célébre, & ſi l'on ne fait point d'autre réponſe à ceux qui combattent & qui détruiſent ſa Doctrine par l'évidence de la raiſon ou de l'expérience, que celle des Diſciples de Pythagore ΑΥΤΟΣ ΕΦΑ, *Il l'a dit*: Si c'eſt enfin une Maxime approuvée de tout le monde, & établie par les Loix, Qu'il faut croire chaque habile Homme en ſa profeſſion; peut-on raiſonnablement refuſer d'ajouter créance au témoignage ſi autentique de tant de grands Hommes, qui

ſe ſont rendus illuſtres & par leur doctrine & par leur vertu, qui nous aſſurent tous unanimement que la Pierre Philoſophale eſt véritable, qu'ils l'ont faite, qu'ils en on vû les effets, & qui même en ont écrit pour l'enſeigner.

Cette preuve, établie ſur la bonne foi ſeroit ſuffiſante toute ſeule pour perſuader cette vérité. Mais parce qu'il n'eſt pas juſte d'avoir une ſoumiſſion aveugle à la ſeule autorité des Hommes, quelque crédit que leur grand ſçavoir leur ait acquis dans le monde; & qu'aucontraire on la doit rejetter comme fautive, & la condamner comme trompeuſe, ſi elle ne ſe trouve pas conforme à la raiſon & à l'expérience, qui ſont les deux Pierres de touche, & les deux ſeules & indubitables Epreuves de la vérité, il faut faire voir que ce que ces Auteurs ont dit eſt véritable; non-ſeulement parce que ce ſont des Gens ſçavans & de probité qui l'ont dit, mais encore parce que la raiſon démontre que ce qu'ils ont dit, eſt poſſible.

Pour le bien faire, & pour en établir ſolidement la preuve, il faut conſidérer la Nature de près, en éxaminer les Opérations, & ſuivre pas à pas toutes les démarches qu'elle fait dans la production des Métaux.

Albert le Grand, & tous ceux qui ont

écrit des Métaux, demeurent d'accord avec les Philoſophes, qu'ils ſont tous faits d'une même Matiére, qui eſt l'Argent-vif, qu'ils appellent leur Semence, & qui eſt uni & mêlé avec une Terre viſqueuſe & ſubtile, qu'ils appellent Soufre. Et ils aſſurent que toute la différence qui ſe rencontre entre-eux, ne vient que de la différence de la cuiſſon, qui digérant diverſement cet Argent-vif, en ſépare différemment le Soufre impur, juſqu'à ce qu'il n'y en reſte plus; & alors, diſent-ils, c'eſt de l'Or, qui n'eſt que de l'Argent-vif parfaitement digéré. Et en effet, l'expérience nous fait voir que l'Argent-vif eſt la Matiére des Métaux, tant parce qu'il s'attache & s'unit à eux, & principalement à l'Or, qui eſt le plus parfait; ce qu'il ne feroit pas s'ils n'étoient pas tous deux d'une même nature, qu'à cauſe que les Fondeurs de Plomb ſont ſujets aux mêmes accidens & incommodités que ceux qui travaillent avec l'Argent-vif; qu'ils ont les mêmes tremblemens de Nerfs; & que les uns & les autres deviennent perclus & entrepris des mains, ce même effet ne pouvant venir que de la même cauſe.

Ce Principe étant poſé: Puiſque la Nature n'employe qu'une ſeule & même Matiére, qui eſt l'Argent-vif; pour faire tous les Métaux; & qu'elle ne ſe ſert pour cet

effet que d'un ſeul moyen & d'une même action, qui eſt la cuiſſon; il faut néceſſairement avoüer que ſon intention, en les produiſant, n'eſt pas de faire du Plomb, du Fer, du Cuivre, de l'Etain, ni même de l'Argent, quoi que ce Métail ſoit dans le prémier dégré de perfection, mais de faire de l'Or. Car cette ſage Ouvriére veut toujours donner le dernier dégré de perfection à ſes Ouvrages, & lorſqu'elle y manque & qu'il s'y rencontre quelques défauts, c'eſt malgré elle que cela ſe fait. Ainſi ce n'eſt pas elle qu'il en faut accuſer; mais, ou l'impureté de la Matiére, dont elle eſt obligée de ſe ſervir; ou le manquement des Cauſes extérieures, qui doivent lui prêter leurs ſecours, & agir de concert avec elle. De ſorte que s'il ne ſe trouvoit point d'empêchemens au dehors qui s'oppoſaſſent à l'éxécution de ſes deſſeins, toutes ſes productions ſeroient toujours achevées, & elles ſeroient tout autant de Chef-d'œuvres, parce que toutes ſes Opérations ſeroient toujours fort juſtes & fort réguliéres. C'eſt pourquoi nous devons conſidérer la naiſſance des Métaux imparfaits, comme celle des Avortons & des Monſtres, qui n'arrive que parce que la Nature eſt détournée dans ſes actions, & qu'elle trouve une réſiſtance qui lui lie les mains, & des obſtacles qui l'empêchent

d'agir auſſi réguliérement, qu'elle a accoûtumé de faire. Cette réſiſtance que trouve la Nature dans la production des Métaux imparfaits, c'eſt la craſſe & l'ordure que l'Argent-vif, qui en eſt la Matiére, a contracté par l'impureté de ſa Matrice, c'eſt-à-dire du Lieu où il ſe trouve pour former l'Or; & par l'alliance qu'il fait en ce même Lieu avec un Soufre mauvais & combuſtible. Ces obſtacles, c'eſt le défaut de la chaleur; ſoit qu'elle vienne ou du Centre, conduite par l'*Archée*, ou du Soleil; ſoit qu'elle ſe faſſe de l'union de ces deux. Parce que la chaleur n'étant pas aſſez forte pour ſéparer ces craſſes & ces impuretés d'avec l'Argent-vif, elle laiſſe cette Matiére crüe ou à demi cuite, & partant imparfaite. De maniére que le principal effet de la chaleur étant d'unir les choſes qui ſont d'une même Nature, & de deſunir celles qui ne le ſont pas, & qu'on appelle hétérogénes; ainſi ſelon les diverſes impreſſions que fait la chaleur ſur ce Mercure, & ſelon les divers dégrés de coction qu'elle lui donne, elle le purifie plus ou moins de ſes impuretés & en ſépare une moindre ou une plus grande quantité de ce mauvais Soufre. De là vient qu'encore qu'elle ne veüille produire qu'un ſeul Métail, elle eſt néanmoins contrainte d'en faire pluſieurs. Il n'y en a

pourtant qu'un ſeul, qui eſt l'Or, qui ſoit l'*Enfant de ſes déſirs*, & ſon Fils légitime, parce qu'il n'y a que l'Or qui ſoit ſa véritable production. Car une même Cauſe, qui, par une même action, agit ſur une même Matiére, doit néceſſairement produire toujours le même Effet, s'il ne ſurvient quelque empêchement du dehors. Et partant les autres Métaux (ſi ce n'eſt qu'ils ayent été tirez trop tôt de leur Matrice, & qu'ils n'ayent pas eu le temps de ſe perfectionner, comme les fruits qu'on détache encore tous verds de deſſus l'arbre) ſont effectivement des Monſtres, ou du moins des Avortons, qui ſont demeurez imparfaits, parce que cette bonne Mére manquant du ſecours de la chaleur qui lui étoit néceſſaire; travaillant dans un lieu impur & contraire à ſes deſſeins, & ayant trop de difficultés à ſurmonter, elle a été trop foible pour pouvoir digérer parfaitement leur Argent-vif, & n'a pas eu aſſez de force pour le dégager du mauvais Soufre, & des autres impuretés qui ſont unies avec lui: Et par ainſi, cet Argent-vif eſt demeuré volatil; ce qui eſt cauſe qu'à la reſerve de l'Argent, qui eſt un Métail preſque parfait & fixe, tous les autres s'en vont en fumée à la Coupelle: Parce que le Plomb que l'on y met en plus grande quantité, ayant beaucoup de Mercure

crud & fort volatil, (comme il se connoît en ce qu'il est le plus mou & le plus aisé à fondre de tous) ce Mercure enléve & emporte avec soi tous les autres.

Pour pouvoir donc accomplir l'intention de la Nature, & pour perfectionner ces Métaux, il n'y a que deux choses à faire, à séparer leur Mercure de son mauvais Soufre, & le détacher de ses autres impuretés, & à lui donner la Fixité & la Teinture de l'Argent ou de l'Or. Car de lui même il a presque tout le poids de l'Or; & il acquiert aisément ce qui lui en manque par cette séparation. Parce qu'en la dégageant de ces impuretés (parmi lesquelles il se rencontre une humidité superfluë qui le rend hidropique) il se trouve réduit à un plus petit *volume*, & par ainsi plus pésant.

La Poudre de projection fait ces deux choses, & elle supplée à ces deux manquemens de la Nature. Car cette Poudre n'étant, ainsi qu'il a été remarqué, que l'incorporation, pour ainsi dire, du Mercure des Philosophes & de celui de l'Or, qui a acquis par la cuisson le souverain dégré de Fixité & de Subtilité, avec Teinture surabondante; Cette Poudre, jettée sur les Métaux imparfaits lorsqu'ils sont fondus, acheve presque en un moment, ce que la Nature n'auroit fait qu'en plus

ſieurs années, ſi elle n'en avoit pas été empêchée. Car prémiérement, en ne ſe mêlant qu'avec le Mercure des Métaux, qui eſt de ſa même Nature, elle en ſépare tout ce qui n'en eſt pas; & ainſi elle en ſépare tout ce qui n'eſt pas Mercure, c'eſt-à-dire le Soufre impur, & les *terreſtréités*, & tout ce qui ne peut pas être converti en Or. Secondement, cette Poudre, en pénétrant intimement le Mercure des Métaux, elle lui communique ſa Fixité & ſa Teinture, c'eſt-à-dire la Fixité & la Teinture de l'Or, (comme l'on fera voir ci-après) mais qui ſont éxaltées par la cuiſſon à un dégré beaucoup au-delà de celles qui ſe trouvent dans l'Or minéral. C'eſt pourquoi le Mercure des Métaux imparfaits ſe trouve véritablement changé en Or, puiſqu'en ayant la Matiére, il en a auſſi réellement toutes les qualités & les propriétés qui ſont la Fixité, la Teinture ou la Couleur, & le Poids

Ainſi, nous avons dans le Mercure des Métaux imparfaits une Matiére capable de recevoir les impreſſions & les vertus de l'Elixir. Et partant voilà toutes les difficultés levées que l'on pourroit former contre la poſſibilité de la Tranſmutation de la part de ces mêmes Métaux, comme n'étant pas une Matiére propre à la recevoir.

Auſſi, quand il ſeroit vrai que les Mé-

faux imparfaits ſeroient de différentes Eſpéces ; & quand il ſeroit vrai encore que les Eſpéces ne pourroient pas être changées les unes en les autres, ainſi qu'on le prétend, parce que chaque Eſpéce a ſes propriétés particuliéres, qui la rendent différentes des autres & incommunicable aux autres, & qui par conſéquent empêchent que cette métamorphoſe & ce changement monſtrueux ſe puiſſe faire. Encore, dis-je, que cela fût véritable ; on ne pourroit pas raiſonnablement conclurre ni inférer de là, que la Tranſmutation ou Perfection méralique fût impoſſible. Parce que la Matiére, dans laquelle ſe fait ce changement, ou (pour parler le langage de l'École) le Sujet où ſe fait ce mouvement & l'introduction de cette Forme, ce n'eſt ni le Plomb, ni l'Etain, ni le Fer, ni le Cuivre, ni même le Mercure vulgaire tout entier. Mais c'eſt le Mercure du Plomb, le Mercure de l'Etain, le Mercure du Fer, le Mercure du Cuivre ; & (ce qui ſemblera peut-être un galimatias) le Mercure du Mercure vulgaire. Et tous ces Mercures ne ſont qu'une même eſpéce de Mercure, & une même Matiére, que la Nature a formé pour en faire de l'Or.

D'ailleurs, outre que les Métaux imparfaits ne ſont différens entr'eux que par les différens dégrés de coction, ſelon qu'el-

le purifie plus ou moins leur Mercure, ainſi qu'il a été remarqué ; on ne peut diſconvenir que ces Métaux ſont des Corps mixtes, qui paroiſſent, & que l'on peut ſoutenir être homogénes ; parce qu'ils ne ſont pas viſiblement compoſez de parties différentes, comme ſont les Plantes & les Animaux. Et ainſi cette conſéquence ne ſeroit pas valable. *Les Eſpéces des Végétaux & des Animaux ne peuvent étre changées les unes en les autres.* Donc, *les Métaux imparfaits, qui ſont differens en eſpéces, ne peuvent pas étre changez en Argent & en Or.* Puiſqu'Ariſtote ſur l'autorité duquel on établit ce raiſonnement, avoüe *au ſecond Livre de la Génération & de la Corruption,* que les Elémens ſe peuvent changer entre eux. Voici comme il en parle : *De l'Air il s'en fera de l'Eau, ſi la chaleur [de l'Air] eſt ſurmontée par le Froid [de l'Eau] parce que l'Air eſt chaud & humide, & l'Eau froide & humide. Et ainſi la chaleur étant changée il ſera Eau.* Et tous les Scholaſtiques ſont dans ce même ſentiment.

Mais il y a dequoi s'étonner, de ce que demeurant d'accord avec leur Maître de la Tranſmutation des Elémens, ils oſent aſſurer que les Eſpéces, [c'eſt-à-dire les Individus de deux Eſpéces différentes) ne puiſſent pas ſe changer les uns en les au-

tres. Car en cela, outre qu'ils ſont contraires à Ariſtote, ils dementent manifeſtement l'Expérience, & une Expérience qui ſe fait tous les jours chez eux-mêmes. La voici. Il eſt certain que le Blé & l'Eau ne ſont pas de même eſpéce que le Sang, que la Chair, que les Os, & que les autres parties de nos corps ſimilaires ou ſimples en apparence. Cependant ils ne ſçauroient nier que le Blé, étant réduit en farine, & cette farine pétrie avec de l'eau, il ne s'en faſſe du Pain. Que mangeant ce Pain & bûvant de l'Eau, ce Pain & cette Eau ſe changent en Chile dans l'Eſtomac, & que ce Chile eſt une eſpéce différente du Pain & de l'Eau que nous avons pris. Ce Chile ſe change enſuite en une autre eſpéce différente de lui, parce qu'il s'en fait du Sang dans le Cœur. Et ce Sang étant porté dans tout le Corps par les Artéres, il ſe change en Chair & en Os, & en toutes nos autres Parties *ſimilaires*, qui toutes ſont de différentes eſpéces. Car enfin, toutes les parties de notre Corps ſe nourriſſent & s'augmentent de ce Pain & de cette Eau, par le moyen de ces divers changemens.

Les Laboureurs ne ſçavent que trop que le Blé, qu'ils ſement dans leurs champs, ſe chang: en Yvroye. Les Jardiniers remarquent qu'il y a pluſieurs graines qui dé-

génerent en d'autres Eſpéces. Tout le monde ſçait que les Grénoüilles n'ont rien moins, au commencement qu'elles ſe forment, que l'apparence & la figure de Grénoüilles, n'étant compoſées que d'une groſſe tête & d'une petite queuë, & qu'elles demeurent long-temps en cét état auparavant que d'être entiérement formées. La même choſe arrive aux Crapauts qui ſe font de ſemence & par la voye ordinaire de la Nature. Et quand Ariſtote n'auroit pas dit que les Chenilles ſe changent en Papillons, & que de ces Chenilles il y en a qui ſe forment ſur les feüilles vertes des herbes, & ſur tout du choux, perſonne n'en pourroit douter. Mais que dira-t-on des Macreuſes, qui ſe font d'un bois pourri dans la Mer? Comment faudra t'il appeller la production des Rats, des Araignées, des Mouches, des Vers, & d'une infinité d'autres Inſectes, dont parle le même Ariſtote au 5. Livre de l'Hiſtoire des Animaux qui naiſſent de la putréfaction de pluſieurs choſes qui n'ont aucune reſſemblance, ni en la Matiére (du moins en ce que l'Ecolle appelle *Matiére ſeconde*) ni dans ce qu'elle nomme *Qualité*, avec ces Inſectes & ces autres Animaux qui s'en forment?

Que ſi l'expérience nous fait voir que les Eſpéces des Végétaux & des Animaux

qui ſont de Corps faits de parties de différente nature, & qui ſont plus compoſez que les Métaux, ſe changent tous les jours les unes aux autres, Pourquoi voudra-t-on nier que les Métaux imparfaits, qui ſont des Mixtes plus ſimples, encore que chacun d'eux fût d'une Eſpéce particuliére, ſe puiſſent changer en Argent & en Or? Sur tout puiſqu'il n'y a que leur Mercure qui ſe change, & que ce changement ſe fait dans l'ordre & ſelon l'intention de la Nature. Ces Métaux ne faiſant en cela que ſe perfectionner, & venir au partage d'un bien, dont cette bonne Mére avoit deſtiné de leur donner la poſſeſſion, ſi elle eût eu la liberté de le faire. De ſorte que l'Art pouvant en cela faciliter les moyens à la Nature d'éxécuter ſes deſſeins, il eſt conſtant qu'il n'y a rien de la part des Métaux imparfaits qui puiſſe ſervir d'obſtacle à leur perfection. Et ainſi l'on peut dire que la Matiére eſt toute prête & toute diſpoſée à revevoir la Tranſmutation.

Mais comme il ne ſuffit pas d'avoir les Matériaux propres, tous prêts pour faire un Palais, ſi l'on n'a l'Architecte pour en conduire le deſſein, & les Ouvriers pour le bâtir; auſſi ce n'eſt pas aſſez que les Métaux imparfaits ſoient capables de recevoir la Tranſmutation; que rien ne puiſ-

ſo empêcher qu'ils ſoient convertis en Argent & en Or, & que leur Mercure ait toutes les diſpoſitions à recevoir cette derniére perfection ; Il faut encore faire voir que la Poudre de projection, qui eſt l'Argent qui peut faire ce merveilleux effet, en donnant la Fixité & la Teinture à ce Mercure des Métaux imparfaits, eſt poſſible, & qu'on la peut faire

J'avouë qu'il eſt aſſez difficile de prouver démonſtrativement cette poſſibilité ; tant parce que les Philoſophes, qui ſont fort réſervez là-deſſus, & qui font avec raiſon un grand miſtére de leur Science, cachent ſoigneuſement leurs Cauſes & les Principes de cette merveilleuſe production de l'Art & de la Nature ; ou, s'ils en parlent, ce n'eſt qu'en des termes métaphoriques & fort obſcurs, & qui le plus ſouvent ont deux ſens contraires. A cauſe que la Queſtion étant ici de ſçavoir ſi une choſe ſe peut faire, il n'y a que la ſeule Expérience qui en ſoit la véritable preuve, & qui puiſſe pleinement convaincre de cette poſſibilité, parce qu'il n'y a que l'Expérience qui puiſſe en faire voir l'effet.

Si néanmoins, en établiſſant cette poſſibilité ſur la preuve que l'Ecole appelle Négative, on pouvoit en demeurer ſatisfait, il ne ſeroit pas mal-aiſé de faire voir qu'il n'y a aucune impoſſibilité à faire la

Poudre de projection. Prémiérement, il n'y a point de raiſon convaincante qui puiſſe démontrer qu'elle ſoit impoſſible. Secondement, cette impoſſibilité ne pourroit venir que de l'impuiſſance ou de la Matiére, ou de celle de l'Agent. Elle ne peut venir de la Matiére, puiſque c'eſt la même dont la Nature ſe ſert à produire l'Or, & que c'eſt l'Or lui-même, à qui, par la préparation & par la cuiſſon, on donne une Fixité & une Teinture plus abondante & plus grande que celles qu'il avoit reçû dans les Mines.

L'impoſſibilité ne peut pas venir auſſi de l'Agent, qui eſt double; l'un qui agit au dehors, & l'autre au dedans, l'Art & la Nature. Le prémier ne fait autre choſe que préparer la Matiére, & entretenir la chaleur au dehors dans un dégré néceſſaire pour faire la cuiſſon, parce qu'il n'agit que pour ſeconder le deſſein du principal Agent, qui eſt la Nature. Et ainſi, en ſuivant les régles établies par les Philoſophes c'eſt-à-dire en proportionnant la chaleur comme ils l'ordonnent, ſelon l'éxigence de la Matiére & l'intention de la Nature, l'Art ne peut faillir. Et quand il manqueroit (ce qui ne pourroit arriver que par le deffaut d'expérience, ou par précipitation) ſa faute ne ſeroit pas irréparable; & il pourroit aiſément ſe corriger & ſe redreſ-

ſer ; puiſque nous voyons que tous les Arts ſe perfectionnent par l'uſage & par la pratique. Pour ce qui eſt de la Nature, il eſt conſtant qu'elle ne manque jamais dans ſes productions lorſqu'elle a une Matiére propre & bien préparée : & parce que c'eſt une ſage Ouvriére, qui agit toujours fort réguliérement ; & parce que c'eſt une Cauſe néceſſaire, qui ayant toutes choſes prêtes & bien préparées pour faire ſon action, ne peut s'empêcher d'agir ; & qu'elle agit toujours d'une maniére, pourvû qu'elle ne ſoit point interrompuë par quelque empêchement.

Mais afin de prouver encore mieux cette poſſibilité, il faut éxaminer ce que c'eſt que la Poudre de projection. Philalétie a dit que ce n'eſt autre choſe que l'Or éxalté & élevé a un dernier dégré de pureté, qui conſiſte dans une Fixité très-ſubtile, & dans une Teinture ſur-abondante. Si l'Or peut donc être porté à cette ſouveraine pureté, par l'artifice ; il eſt conſtant que la Poudre de projection eſt poſſible. Les Philoſophes aſſurent que cela ſe peut, parce que l'Or peut être diſſous & réduit en ſon Mercure ; l'Art peut enſuite, par la cuiſſon, réduire ce Mercure, uni avec celui des Philoſophes, en Poudre blanche ou en Poudre rouge, fondante, & qui pénétrant les Métaux imparfaits, lorſqu'ils

lorſqu'ils ſont en fuſion, donne à leur Mercure la véritable Teinture d'Argent & d'Or, ce qui eſt la Poudre de projection. Il n'y a donc qu'a voir ſi l'Or peut être diſſous naturellement, c'eſt-à-dire réduit en ſon Mercure. Car tandis qu'il demeurera dans ſa nature, & comme il eſt ſorti de la Mine, il ne peut recevoir aucun changement ni aucune altération, puiſque nous voyons que ni le plus fort des Animaux naturels, qui eſt le Feu, ni le plus violent que l'Art ait pû inventer, qui eſt l'Eau régale, ne le ſçauroient détruire, & que tous leurs efforts ne ſervent qu'à le purifier. Or le Mercure des Philoſophes fait cet effet, parce qu'il diſſout l'Or radicalement, doucement, & ſans violence, & le réduit en ſon Mercure. Et quoi qu'on ne puiſſe point prouver cet effet que par l'expérience, les principales Cauſes du Mercure des Philoſophes nous étant inconnuës il n'eſt pas néanmoins difficile de faire voir que le Mercure des Philoſophes peut diſſoudre l'Or, par l'éxemple de la glace, qui dans l'eau chaude ſe fond & ſe reſoud en eau, parce que ce n'eſt que de l'eau qui eſt congelée. Car l'Or n'étant tout de même qu'un Mercure très-pur coagulé; & le Mercure des Philoſophes étant cette *Eau Celeſte, qui eſt la Mére de l'Or*, comme dit le Coſmopolite, *dont l'Or, tous les*

Métaux & toutes les choſes ont pris leur origine. Il eſt certain que l'Or peut être diſſous, & *reincrude* dans ce Mercure, qui eſt de ſa même Nature. Et d'autant plus aiſément, que ce Mercure eſt aidé de la chaleur extérieure ; & qu'étant crud & indigeſt, il a une certaine acrimonie, que les Pphiloſophes appellent *Pontricité*, qui ronge & qui détruit l'Or ſans violence, en ouvrant les pores de ce Corps, afin que ſa Semence (dit le même Auteur) *qui eſt cuite & digerée, ſoit pouſſée dehors & miſe dans ſa Matrice* ; c'eſt à dire dans ce Mercure pour être unie inſéparablement avec lui, élevée par la chaleur artificielle à la derniére perfection pour recevoir cette Fixité très-ſubtile, & cette Teinture ſur-abondante. Ainſi le Mercure des Philoſophes eſt à l'égard de l'Or, ce que le Verjus eſt a l'égard du Vin ; car le Verjus eſt de la même nature que le Vin & ne différe du Vin que parce qu'il eſt encore crud & n'eſt pas aſſez digéré ni muri ; ce qui fait qu'il a une acreté (s'il eſt permis de ſe ſervir de ce terme) qui ne ſe trouve pas dans le Vin bien mur, qui le rend en quelque façon corroſif. Et ainſi, comme il eſt dit dans le Ciel Terreſtre, *l'Or qui eſt victorieux ſur les plus forts, eſt vaincu par le plus foible* : faiſant comme un Brave, qui repouſſe vigoureuſement les

Ennemis qui l'attaquent, & qui tend les bras à un Ami qui le visite ; ou comme le Voyageur de la Fable, qui resista à la violence du Vent, qui vouloit lui ôter ses habits, & que le Soleil, en l'échauffant peu à peu, lui fait dépoüiller de lui-même.

L'Or pouvant donc être dissout naturellement & sans violence par un Agent qui est conforme à sa Nature ; il est très-assuré que cét Or, qui s'est réincrudé & remis en ses prémiers Principes, s'unissant & s'incorporant avec le Mercure des Philosophes, il peut être digéré en peu de tems par la chaleur artificielle, & que cette chaleur étant plus forte, la digestion en sera plus grande ; & ainsi l'Or peut acquérir & une Fixité plus grande & une Teinture plus abondante, qu'il n'avoit ; Car la chaleur artificielle, qui fait cette digestion, est la même que celle du Soleil, qui digére cette même Matiére dans les Mines, & qui du Mercure en fait de l'Or. Et quoique la plûpart des Scolastiques ne soient pas de cette opinion, ces deux chaleurs sont constamment d'une même espéce. Et parce qu'elles sont également détruites par le même contraire, qui est le Froid (pour me servir de leurs propres armes contre eux-mêmes) & parce que l'expérience nous fait voir que la chaleur du Soleil, étant ramassée & réfléchie par les Miroirs

ardens, il s'en fait du feu, qui eſt le même que le feu que l'on appelle Elémentaire, puiſqu'il a les mêmes propriétés & le même effet, échauffant & brûlant de la même maniére, & même avec plus de violence, parce qu'il eſt plus uni; comme il ſe voit par l'expérience du Miroir ardent, qui eſt dans la Bibliotheque du Roi, qui calcine les cailloux & les briques, & les vitrifie, & qui fond les Métaux & l'Or même preſque en un inſtant. Et parce que la chaleur du feu vivifie & a le même effet que la chaleur naturelle de l'Animal. Car on ſçait que dans l'Egypte on ne fait couver les Oeufs que dans des fours. Et Vigénére dans ſon Traité du Feu & du Sel, aſſure que par un ſemblable Feu il a fait éclore à Rome cent ou ſix vingt Poulets tout à la fois.

Il ne nous reſte donc plus, pour l'accompliſſement de cette preuve, qu'à faire voir comment la Multiplication de la Poudre ſe peut faire, & comment un ſeul Grain de cette Poudre peut donner la véritable Teinture & la Fixité de l'Or à pluſieurs onces d'Argent-vif & de Mercure des Métaux imparfaits.

On peut aiſément concevoir la prémiére par l'éxemple que la Nature nous en fournit tous les jours. Car ne voyons nous pas qu'un ſeul grain de blé, mis en terre

produit plusieurs autres grains de sa même nature, & que chacun de ces grains, mis pareillement en terre, produit tout de même plusieurs autres grains semblables? Et cette Multiplication se fait incessamment, & plus ou moins, selon que la terre se trouve ou mieux ou plus-mal préparée. Il est vrai que ce grain, pour en produire plusieurs autres, se détruit; mais il est vrai aussi que c'est moins une destruction qui lui arrive, qu'une Multiplication & une Régénération qui se fait, puisque tous ces grains qu'il produit, ne sont qu'une diffusion & un épanchement, pour ainsi dire, de ce seul grain, qui s'est partagé & divisé en plusieurs grains, par le moyen de l'aliment que la terre lui fournit, & dont ce même grain avoit tiré sa nourriture & son augmentation. Il en est de même de la Multiplication de la Pierre Philosophale. Un Grain de cette Pierre est comme la Semence, qui étant mise dans le Mercure des Philosophes, qui est sa propre terre, dont ce Grain & cette Sémence ont été formez; il fructifie en cette terre & produit plusieurs autres Grains semblables. De maniére que chaque Multiplication est comme une nouvelle *Semaison* (pour me servir du terme des Laboureurs) qui produit toujours une nouvelle & très-abondante moisson, parce que la terre, où germe cette Semence,

eſt de la même nature que la Semence même qu'elle reçoit. De même que le Blé vient plus abondamment dans une terre qui eſt bien fumée, parce que le fumier vient d'une nature végétable auſſi bien que le Blé; n'étant autre choſe que la paille & le chaume du Blé, qui ſont pourris, & le foin & les herbes que l'Animal a digéré.

La communication & le partage qui ſe fait de la Teinture d'un ſeul Grain de la Poudre à pluſieurs Grains de ce Mercure, ne ſera pas plus difficile à concevoir, ſi l'on conſidére qu'elle vient de deux Cauſes. La prémiére, c'eſt la forte Teinture de la Poudre de projection, qu'elle a beaucoup plus abondante que l'Or vulgaire, qui lui vient de ſa digeſtion plus parfaite, qu'elle a acquiſe par une chaleur plus grande. Car qui ne ſçait pas que c'eſt elle qui donne le beau coloris aux fruits de nos Eſpaliers & de nos Arbres en les meuriſſant, & qu'ils ſont plus teints & plus colorez du côté qu'ils ſont expoſez au Soleil? Ainſi cette poudre, qui eſt ſi fortement teinte donne la Teinture de l'Or à beaucoup de Mercure; comme une pinte de vin rouge fort couvert, peut donner à pluſieurs pintes de vin blanc la couleur de vin clairet; Et comme un peu de Saffran colore une grande quantité d'eau.

La ſeconde cauſe de la communication

de cette Teinture, c'eſt le Soufre pur du Mercure des Métaux imparfaits, qui de lui-même a dèja la Teinture de l'Or. Car étant une ébauche de l'Or, il eſt conſtant qu'il en a la Teinture, renfermée dans lui-même; qui n'eſt autre choſe que ſon Soufre pur (ainſi que dit le Tréviſan) qui eſt profondément caché dans ſon centre. C'eſt pourquoi les Philoſophes diſent, & les Chimiſtes le trouvent par expérience, que *le Mercure eſt blanc au dehors, & rouge dans ſon intérieur.* Ainſi cette Poudre lui communique aiſément la Teinture de l'Or, parce qu'il en a dèja la prémiére couche: Et c'eſt alors que ſe fait ce que diſent les Philoſophes: *Que ce qui eſt occulte & caché, devient apparent & manifeſte.*

Pour la Fixité. Cette Poudre ayant acquis une Fixité très ſubtile par la très-forte union des deux Mercures avec leurs Soufres purs incombuſtibles, & par une très-parfaite digeſtion, qui, en cuiſant, fixe ce qui eſt volatil, & n'étant que la Quinteſſence & l'Eſprit de l'Or, très-fixe, ainſi que l'appelle Philaléthe; il ne faut pas s'étonner ſi preſque dans un moment, elle peut donner la Fixité de l'Or, au Mercure, par la ſéparation qu'elle fait de ſes impuretés & de ſon humidité ſuperfluë & volatile; puiſque nous voyons que la ſeule vapeur du Plomb, qui n'eſt, diſent les Philoſophes, que la prémiére coagulation

de l'Argent-vif, le fige tout auſſi-tôt. Qui ne ſçait qu'un peu de Préſure, ou une petite pincée de fleur de Cardon d'Eſpagne caille pluſieurs pintes de lait? Et l'on voit en pluſieurs endroits ſouterrains, l'Eau ſe fixer en Criſtaux, à meſure qu'elle découle de la voûte des Rochers, comme j'en ai vû l'expérience dans une Caverne ou Carriére à Langoiran, proche de la Garonne, à trois lieuës au deſſus de Bordeaux. Et tout le monde ſçait ce que les Hiſtoires rapportent du changement qui s'eſt fait, & même de notre temps, d'Hommes & d'Animaux, qui ont été changez & fixez tout d'un coup en ſel & en pierres. Et l'on a remarqué en cette ville que l'effet ſi ſoudain du venin de la Vipére ne vient que de ce qu'il fixe & coagule le ſang dans les veines, ce qui eſt cauſe de la mort ſi prompte de l'Animal que la Vipére a mordu, parce que la circulation du ſang ne ſe peut plus faire. Cependant le venin que la Vipére & l'Aſpic jettent par leur morſure eſt ſi peu de choſe, que ce n'eſt pas peut-être la quatriéme partie d'un grain, qui corrompt & coagule pourtant toute la maſſe du ſang d'un Homme, qui ſelon les Anatomiſtes, eſt de ſeize à vingt livres.

Je ſçai bien que des Effects ſi ſurprenans & ſi merveilleux que produiſent les Eſprits,

paroîtront

paroîtront incroyables à ceux qui ne reconnoiſſent point d'autres actions que celles qui ſe font par l'attération & la contrariété de ce qu'ils appellent prémiéres Qualités. Mais ces Effets, tous extraordinaires & incroyables qu'ils ſemblent être, ne ſont pas ſi difficiles à concevoir que les Propriétés qu'ils attribuënt à leur Matiére prémiére, qui eſt, comme le dit M. d'Eſpagnet, le fondement chimérique de leur Phyſique. Car ils veulent que cette Matiére prémiére, qui n'eſt rien effectivement, ſoit pourtant toute choſe en puiſſance, & qu'elle donne tout ce qu'elle n'a point. Ils diſent que *C'eſt une choſe qui n'a ni Qualités ni Accidents, & qui eſt néanmoins le premier Sujet des Accidens, & des Qualités; qui n'a point de Quantité, & qui donne l'Extenſion à toutes choſes: Qui eſt Simple, & qui ſoufre néanmoins les Contraires, & eſt le champ de bataille où ils ſe combatent: Qui ne veut être connuë par les Sens, & qui eſt pourtant la baſe de toute la ſenſibilité: Qui eſt diffuſe par tout, & qui ne ſe remarque en aucun lieu: Qui a un appetit deſordonné pour toutes les Formes, & qui n'en garde pas une: Qui eſt le fondement de tous les Corps, & qui cependant ne peut être connuë que par l'imagination.* Si les Chimiques fondoient leur Science ſur des Principes auſſi imaginaires & auſſi ruineux,

& s'ils avançoient des choſes auſſi incroyables, que pourroient-ils dire ?

Voici une autre raiſon, que l'on eſtimera peut-être la moins conſidérable ; mais que je croi aſſez puiſſante toute ſeule pour convaincre de la vérité de la Pierre Philoſophale ceux qui la voudront ſérieuſement éxaminer. Je la prens de la conformité qui ſe rencontre dans les Livres de tous les véritables Philoſophes. Car quoi qu'ils ayent preſque tous écrit différemment ; & par ce qu'ils ont écrit en divers temps & en diverſes langues ; & parce qu'ils ſe ſont ſervis de différentes expreſſions, pour s'énoncer, & ſur-tout quand ils parlent de leurs Principes & de leur Matiére ; n'y en ayant preſque aucun qui ne donne à leur Mercure un nom tout différent des autres, & qui même a un ſens tout oppoſé aux autres : Néanmoins par ſes divers noms, par ces termes particuliers, & par ces expreſſions différentes, ils ne diſent tous conſtament que la même choſe ; & dans cette diverſité où ils ſemblent bien ſouvent être çontraires, ils ſont tous unanimement d'accord. Car de tous ces différens noms qu'ils donnent à leur Mercure, ils ſe trouve que chacun de ces noms en explique ou un Principe, ou une Propriété, ou une Opération, ou une Circonſtance particuliére. Et qu'ainſi il n'y a aucune contrariété, ni

entre ces noms, ni entre les Philosophes, qui se trouvent tous conformes en tout & par tout. Jusques-là même que sans avoir eu aucune communication ensemble, sans s'être vûs, ni connus, sans avoir lû les Ouvrages les uns des autres, ils se sont expliquez & éclaircis les uns les autres, & l'un a ajoûté ce que les autres avoient obmis, & bien souvent un seul a dit clairement, ce que tous les autres avoient enveloppé & dit fort obscurément. Ce qui est un témoignage évident, qu'encore qu'ils se soient expliquez différemment, ils n'ont pourtant tous connu ni voulu dire que la même chose. Et en effet, si la Pierre Philosophale n'étoit qu'une chose controuvée par quelqu'un d'entre-eux, si ce n'étoit qu'une imposture que les Philosophes eussent pris les uns des autres : si ce n'étoit qu'une Fable qu'ils eussent empruntée & coppiée les Livres de ceux qui l'auroient inventée, sans doute qu'ils se seroient servis des mêmes paroles & des mêmes expressions par tout, pour ne pas découvrir leurs fourberies par la diversité de leurs discours ; & cependant, quoi que leurs termes & leur maniére de s'énoncer soient tout à fait différens, il semble néanmoins qu'ils ayent tous parlé par une même bouche, & tenu un même langage, & que tous ces Auteurs n'ayent eté qu'un même

Auteur. De maniére que nous pouvons dire avec quelque proportion touchant les contradictions apparentes qui ſe trouvent dans les Livres des Philoſophes, ce que S. Jean-Chryſoſtome a dit de la différence qui ſe rencontre entre les Evangeliſtes dans des circonſtances qui ne ſont pas importantes ni conſidérables : Que non-ſeulement ces contrariétés ne détruiſent pas la vérité de ce que les Philoſophes enſeignent : qu'au contraire c'eſt une preuve très-forte de cette même vérité.

Ces raiſons, à les éxaminer ſans paſſion, ſeroient aſſurément ſuffiſantes pour perſuader cette vérité. Mais nous avons encore dequoi l'établir plus ſolidement ſur des preuves plus fortes, puiſqu'elles ſont fondées ſur l'Expérience, qui toute ſeule peut convaincre les plus obſtinez & les plus ignorans.

S'il étoit vrai ce que l'on a dit d'un Cloud, qui ſe voyoit dans le Tréſor de Florence, dont la moitié d'en bas vers la pointe étoit d'or ; parce que cette partie ayant été rougie au feu, avoit été trempée dans une Huile ou Liqueur, qui l'avoit changée en Or ; & l'autre motié, que la Liqueur n'avoit point touchée, étoit demeurée dans ſa prémiére nature de Fer. Si cela, dis-je, étoit arrivé ainſi, & s'il étoit vrai que ce Cloud fût effectivement moitié Fer & moi-

ſié Or, ſans autre artifice que d'avoir été trempé de la ſorte ; Ce ſeroit une Expérience indubitable de la vérité de la Pierre Philoſophale, un Cloud fait de cette maniére ne pouvant pas être l'ouvrage de la Nature.

Mais s'il eſt vrai qu'il y ait eu un Cloud qui parût de cette ſorte, comme pluſieurs l'aſſurent, il faudroit que ce fût une dorure ou teinture ſeulement ſuperficiele ſur la moitié de ce Cloud, ou une enture & ſoudure fort délicate. Auſſi depuis quelques années on ne le montre plus ; ſans doute parce que les Microſcopes, qui groſſiſſent prodigieuſement les objets, en ont découvert l'artifice. Et je m'étonne qu'une telle impoſture ait pû s'accréditer & ſubſiſter ſi long-temps, ſans qu'on s'en ſoit apperçu. Mais ce qui eſt le plus ſurprenant, eſt que des Perſonnes, qui ont voulu paſſer pour Philoſophes, ou du moins, pour fort intelligents dans la Chimie, l'ayent crû véritable, & s'en ſoient ſervis comme d'une preuve convaincante de la Tranſmutation métallique. Car il faut être tout à fait ignorant dans la Science, pour ne pas ſçavoir qu'une Tranſmutation d'une partie d'un Cloud de Fer en Or, faite par une Liqueur, le Cloud demeurant tout entier en ſa prémiére figure, étoit impoſſible.

Prémiérement, la Pierre Philoſophale,

n'eſt pas une Liqueur, c'eſt une Poudre; dont la conſiſtance eſt ſolide, comme tous les Philoſophes l'aſſurent, & comme la raiſon & l'expérience le demontrent. Parce que toute ſorte de coction ſe fait en épaiſiſſant & en deſſéchant; ainſi qu'Ariſtote l'a remarqué. Ce qui a fait dire aux Philoſophes *que leur Oeuvre doit étre prémiérement Eau, & puis non Eau*: & que *pour faire le Magiſtére, il n'y a qu'à convertir les Elémens*, c'eſt-à-dire de l'Eau en faire de la Terre. Car le Feu eſt enfermé dans la Terre, comme l'Air eſt contenu dans l'Eau. C'eſt pourquoi Orfulus dit dans la Tourbe latine (*in Arte Auriferâ*) que *convertir les Elémens, c'eſt faire l'humide ſec, & le volatil fixe.*

Secondement, il eſt impoſſible que la moitié de ce Cloud eût été convertie en Or, & qu'elle eût retenu la même figure qu'elle avoit auparavant, pour deux raiſons. La prémiére, parce que le Métail imparfait doit être en fuſion pour pouvoir être perfectionné & changé en Or. Car encore que la Poudre de projection ſoit fondante & pénétrante, elle ne peut néanmoins s'unir intimement avec le Mercure du Métail, ni en ſéparer les impuretés, s'il n'eſt en fuſion, ainſi que tous les Philoſophes l'aſſurent; puiſqu'il faut que l'Argent-vif, même tout liquide qu'il eſt, ſoit échauffé

pour être transmué. Ainsi, il ne suffiroit pas que ce Cloud eût été seulement rougi au feu, mais il devoit être fondu pour être converti en Or. Et partant il n'a pû être changez en Or, & retenir la figure de Cloud. La seconde raison est qu'il faudroit que la moitié de ce Cloud, qui est d'Or, pour avoir retenu sa prémiére figure, après sa Transmutation, eût été entiérement convertie en Or, sans aucune diminution. Ce qui est impossible, à cause qu'il n'y a que le seul Mercure des Métaux imparfaits qui puisse être perfectionné & changé en Or. Parce qu'il n'y a que ce seul Mercure qui soit de même nature que l'Or, & qui avoit été destiné par la Nature à le devenir. Le reste du Métail imparfait (qui est un mauvais Soufre & des crasses & terrestréités, qui n'ont aucune affinité avec l'Or, ni aucune disposition pour l'être) étant incapables de cette perfection; puisque c'est cela même qui empêchent la Nature de pouvoir donner dans les Mines cette perfection au Métail imparfait. Voilà pourquoi il y a toujours du déchet dans la Transmutation des Métaux imparfaits, & plus aux uns qu'aux autres, selon qu'ils ont plus ou moins de Mercure & de Soufre impur,& selon qu'ils sont plus ou moins digérez;ainsi que le témoigne Zachaire. Or il est constant que le Fer est celui des Métaux

qui a le plus de mauvais Soufre & d'impuretés terreſtres, & le moins de Mercure; ce qui le rend ſi ſec, & ſi difficile à pouvoir être fondu une ſeconde fois. Et partant la Tranſmutation de la moitié de ce Cloud a été impoſſible.

Quelques-uns rapportent pour un témoignage évident de la Pierre Philoſophale les Lampes inextinguibles qu'on a trouvé dans les Tombeaux des Anciens, comme étoit celle qui fut trouvée près de Padouë dans le Tombeau de Maximus Olybius, laquelle, ſelon l'Inſcription qui y étoit, devoit avoir demeuré allumée 1500. ans, & celle qui fut trouvée de notre temps dans le Tombeau de Tulliola, fille de Ciceron. Mais c'eſt ſans aucun fondement qu'on prétend ſe ſervir de ces Lampes pour une preuve de la Pierre Philoſophale, parce que ce n'eſt pas une Liqueur, & que la matiére de cette Lampe d'Oiybius, ſe mit toute en menuë poudre lorſqu'on y toucha, au rapport du ſçavant Vives, dans les notes qu'il a fait ſur la Cité de Dieu, de S. Auguſtin. Ce qui a donné lieu à cette créance; c'eſt, à mon avis, les noms que les Philoſophes donnent à leur Elixir de *Soufre & d'Huile incombuſtible*, comme ils l'appellent auſſi *Pierre* & *Salamandre*, parce qu'étant très-fixe, elle réſiſte au feu. Il eſt vrai que dans

 Ivij
les vers qui étoient gravez sur cette Tombe & au dedans, il est parlé d'une Eau qui ne doit jamais manquer, d'une mixtion des Elémens fort éxacte & fort laborieuse ; & de Mercure avec son chapeau ; ce qui a quelque rapport au grand Oeuvre ; mais ce n'en est pas une preuve suffisante, ni une conviction

On pourroit avec plus de fondement & & de raison alléguer pour une expérience & pour une preuve du grand Oeuvre, la Fable de la Toison d'Or, qui étoit à Colchos. Car outre que les Fables ne sont fondées que sur de véritables Histoires ; qu'elles n'étoient que pour cacher les Misteres de la Théologie & de la Philosophie des Anciens ; & que Suidas assure avec beaucoup de vrai-semblance, cette Toison d'Or, (qu'il est impossible qui ait jamais été) n'étoit autre chose qu'un Livre en parchemin où étoit écrite la maniére de faire l'Or par la Chimie. Toutes les circonstances qui se trouvent dans cette Histoire; ont un rapport si juste avec les opérations & les effets de la Pierre Philosophale, qu'on ne sçauroit raisonnablement l'expliquer autrement.

Voici l'application qu'en a fait un des plus sçavans Médecins de ce siécle. *Le Dragon qui veilloit toûjours pour garder cette Toison, n'est*, dit-il, *autre chose que le Mercure qu'il est mal-aisé de pouvoin*

endormir; c'eſt-à-dire, *qu'il eſt difficile de l'arrêter & de le fixer. La Toiſon étoit enfermée dans le Temple de Mars, parce qu'on met la Matiére pour faire la Pierre dans un Athanor ou Fourneau.* [qui eſt un Fort en partie de Fer, dit Zachaire.] *Les Taureaux qui gardoient ce Temple, & qui jettoient le feu par les narrines, c'eſt le feu qu'il faut conduire par dégrés. Les dents du Dragon que Jaſon ſema, dont il naquit des Soldats qui s'entretuerent, ſont les deux Dragons, qui ſont la Matiére de la Pierre Philoſophale, leſquels ſe tuënt l'un l'autre. Jaſon endormit le Dragon par l'invention que lui en donna Medée: Cela veut dire quë le Mercure, par les ſoins de l'Artiſte, de volatil devient fixe & une Médecine admirable, par le moyen de laquelle, Médée (qui veut dire Médecine) fit rajeunir Æſon*, parce que l'un des effets de la Pierre eſt de conſerver la ſanté & de prolonger la vie.

La Fable des Jardins des Heſpérides, où il y avoit des Arbres qui portoient des fruits d'Or, que gardoit un Dragon qui veilloit toujours, & qu'Hercule fut obligé de tuer pour pouvoir cueillir de ces fruits, ne peut encore être bien entenduë, ni expliquée autrement que de la Pierre Philoſophale. Car le Dragon veillant n'eſt autre choſe que le Mercure, qui eſt dans un perpétuel mouvement & volatil, juſ-

ſix qu'à ce qu'Hercule, qui eſt l'Artiſte laborieux, ait tué ce Monſtre; c'eſt-à-dire, l'ait fixé, avec bien de la peine, & alors il a eu ſa poſſeſſion l'Arbre d'Or, dont parle le Coſmopolite, qui porte des fruits d'Or, & qui multiplie ſans qu'il ſoit beſoin d'en replanter.

On pourroit rapporter ici pour une expérience de la Pierre Philoſophale, ce que dit Suidas, dans le mot χνμεια que Diocletien ayant vaincu les Egyptiens qui s'étoit ſoûlevez, il les traita fort mal & qu'il fit chercher & brûler tous les Livres des Anciens qui traitoient de la Chimie, qui eſt l'Art de faire l'Or & l'Argent, afin que leur ôtant le moyen de s'enrichir, ils n'euſſent plus la hardieſſe de ſe revolter ſur la confiance de leurs richeſſes.

Mais il faut qu'il n'y ait point de bonne foi parmi les Hommes, ou la Pierre Philoſophale a été faite, puiſque tant de perſonnes de toutes ſortes de Profeſſions & de Nations, aſſurent qu'ils ont vû faire la Tranſmutation du Mercure vulgaire & des Métaux imparfaits en Argent & en Or, par le moyen d'un peu de Poudre de projection; & que cet Argent & cet Or, ayant été examinez, ſe ſont trouvez meilleurs & plus fins que l'Argent & l'Or qui viennent des meilleures Mines. Il faudroit faire un gros Volume pour rapporter toutes les

Hiſtoires de la Tranſmutation, qui ſont dans les Livres. Je me contenterai d'en choiſir trois ou quatre de celles qui ſont plus aiſées à vérifier dans leurs Auteurs.

Jean André, très-célébre Juriſconſulte d'Italie, comme il ſe voit dans les Eloges du fameux Abbé Trithéme, & comme ſes Ouvrages le témoignent, dit : *Que de ſon temps à Rome Arnaud de Villeneuve, qu'il appelle tres ſçavant Theologien, très-habile Médecin, & très-grand Chimiſte, faiſoit des verges ou lames d'Or, qu'il ſoûmettoit à toutes ſortes d'épreuves.* (1)

(1) Raymond Lulle, Diſciple d'Arnaud de Villeneuve, aiant été préſenté à Edouard III. Roi d'Angleterre par un Abbé de Weſtminſter, qui l'avoit amené de Milan à Londres, fit des Tranſmutations conſidérables pour ce Prince, qui lui faiſoit entendre qu'il armoit contre les Turcs. Mais quelque temps après Raymond Lulle voyant qu'Edouard tournoit ſes Armes contre le Roi de France, il ſe plaignit à Edouard de l'uſage qu'il faiſoit de la quantité d'Or qu'il ne lui avoit fourni que pour faire la guerre aux Infidelles. De peur que Raymond Lulle ne ſe retirât chez ſon Ennemi, Edouard le fit empriſonner, & le remit enſuite en liberté ſous la garde de ſon Médecin, ſur la propoſition que fit Raimond Lulle de fondre une Cloche d'Or, qui ſeroit entenduë dans tout le Monde. Pendant qu'il tranſmuoit des Métaux imparfaits pour cette Opération, il corrompit ce Médecin en lui promettant le Sécret de la Tranſmutation. Celui-ci gagna un Maître de Barque, qui les paſſa l'un & l'autre d'Angleterre en France, dans le tems que ſes Matières étoient ſur le point d'être jettées en fonte pour faire la Cloche qu'il avoit promiſe. Edouard ayant appris l'évaſion de Raymond Lulle, le fit pourſuivre, mais inutilement. Pour conſerver à la Poſtérité la mémoire de cet événement, Edouard fit battre une monoye, qui s'appelle *Roſa nobilis*, & que les Curieux conſervent

Van-Helmont, qui eſt connu dans toute l'Europe pour un Perſonne de qualité, de probité, & pour un Illuſtre dans les Sciences, dit en trois différens endroits de ſon Livre, qu'il a vû la Tranſmutation, & que lui-même l'a faite. Voici comme il en parle dans ce Traité, qui a pour titre *Vita æterna. J'ai vû & j'ai touché plus d'une fois la Pierre Philoſophale; la couleur en étoit comme du Safran en poudre, mais péſante & luiſante, comme du verre pulvériſé. On m'en donna une fois la quatriéme partie d'un grain. J'appelle un grain, dont les ſix cents ſont une once. Je fis la projection de cette quatriéme partie de grain, que j'envelopai dans du papier, ſur huit onces d'Argent-vif, échauffé dans un Creuſet. Et d'abord tout l'Argent-vif, ayant fait un peu de bruit, s'arrêta & ne fut plus coulant; & s'étant congelé, il ſe raſſit en une maſſe jaune. L'ayant fait fondre à fort feu, je trouvai huit onces d'Or très-pur, moins onze grains. De maniére qu'un grain*

encore aujourd'hui comme une Médaille précieuſe; ſur laquelle on voit empreinte une Roſe au deſſus d'une Barque, qui fait voile & s'éloigne à force de rames. Voici ce que Raymond Lulle dit lui-même à la fin de ſa treiziéme Expérience. *De quâ Medicinâ poteris perfectionem facere ſuper reliqua Metalla imperfecta; præſertim Super Martem & Venerem, & convertentur in Aurum, melius omne Auro minerali. Hoc operati ſumus pro Rege Anglico, qui finxit ſe contra Turcam pugnaturum, & poſtea contra Regem Galliæ pugnavit, meque incarceravit, & tandem evaſi.*

de cette Poudre auroit changé en très-bon; Or dix-neuf mil cent quatre-vingt-six grains d'Argent-vif.

George Hornius, Holandois, dans la Dissertation qu'il a mise au commencement des Oeuvres de Géber, imprimées à Leyde l'an 1668. dit *Qu'il s'est fait une Expérience de la Transmutation à la Haye, en Hollande, en 1667. qui est indubitable. Un Homme inconnu*, dit-il, *qui étoit habillé comme un Hollandois, & qui en parloit la langue, alla trouver Jean Frédéric Helvétius, Docteur en Médecine, & après avoir parlé de beaucoup de choses, il lui donna gros comme un grain de Millet de Teinture* [Philosophique] *qui lui dit de jetter sur du Plomb fondu; ce qu'il fit, & une demie livre de Plomb fut entièrement en Or sans aucun déchet. Et cet Or ayant été examiné par les Monoyeurs, qui le firent passer par toutes les épreuves; tant s'en faut qu'il perdit rien de son poids, qu'au contraire il augmenta de deux grains a l'Inçart. C'est une chose*, adjoûte-t-il, *qui, par la relation qu'en ont fait plusieurs Personnes dignes de foi, a eté sçuë & connuë dans toute la Haye, & qui a persuadé & convaincu tous ceux qui ne croyoient pas que la Transmutation des Métaux fût possible, puisque même elle a été faite de notre temps.* Pour moi je doute que tout le

Plomb ait été changé en Or, pour les raiſons que j'ai dèja dites. (1)

Mais il n'eſt pas néceſſaire d'aller chercher bien loin des témoignages de cette vérité, puiſque nous en avons depuis près

(1) Voici ce que dit lui-même Jean Frédéric Helvetius dans ſon Livre intitulé *Vitulus Aureus*, qui eſt dans la Bibliothéque de S. Victor à Paris. *Uxor mea involvit lapidis Materiam in ceram, & ſimul atque Plumbum liquefactum fuerat, ipſa globulum injecit, qui gobulus cum ſibilatione & flatuoſitate in Crucibulo bene obturato, ita perfecit Opérationem, ut infra horæ quadrantem tota Plumbi maſſa in Aurum optimum fuerit transmutata. Certè ego tametſi vel Ovidii vixiſſem ſæculo, rariorem non credidiſſem Artis Chimiæ Metamorphoſin, quinimò ſi centum inſpectaſſem oculis Argi, vix admirabilius vidiſſem ullum Naturæ Opus.*

L'Empereur Ferdinand III. ayant fait de ſa propre main la projection d'une partie de Teinture ſur dix mille parties d'Argent-vif, les convertit en Or très-parfait, dont il fit frapper une Médail, qui ſe conſerve dans un Cabinet du Palais Impérial. D'un côté de cette Médaille eſt un Apollon, tenant dans ſa main droite une Lyre, & dans la gauche un Caducée, avec cette *Inſcription* au deſſus de la figure. *Divina Metamorphoſis.* Et au deſſous eſt écrit: *Exhibita Pragæ XV. Jan. A. M. D C. XLVIII, in præſentiâ Sac. Cæs. Mageſt. Ferdinandi tertii.* Sur le revers de cette Médaille on lit ces paroles: *Raris hæc ut Hominibus eſt Ars ita raro in lucem prodit. Laudetur Deus in æternum, qui partem ſuæ infinitæ potentiæ nobis ſuis abjectiſſimis Creaturis communicat.* L'Eſtampe de cette Médaille ſe voit dans un Livre de Jean Joachim Bécher, intitulé *Laboratorium portatile*

Auguſte II. Roi de Pologne, fit il y a environ vingt ans à Dreſde, Capitale de la Saxe, une Tranſmutation en préſence de toute ſa Cour. On en reçût à Londres la nouvelle chez M. le Marquis de Monteleon, alors Ambaſſadeur d'Eſpagne en Angleterre. Il y a actuellement à Paris des Perſonnes qui ont vû faire cette Tranſmutation.

de trois siécles une preuve si authentique dans Paris; qui n'est pas seulement la Ville Capitale du prémier de tous les Royaumes, mais la prémiére de l'Univers, & par la grandeur de son étenduë, & par le nombre prodigieux de ses Habitans, & par la magnificence de ses Edifices, & par l'abondance de ses Richesses, & par l'affluence des Hommes illustres & sçavans qui excellent en toutes sortes d'Arts & de Sciences. Et il semble qu'il auroit manqué quelque chose aux grands avantages qu'à cette merveilleuse Ville par dessus toutes les autres, si ayant l'honneur d'être la demeure des premiers & des plus grands Rois du Monde; du premier & du plus auguste de tous les Parlemens; de la prémiére & de la plus célébre de toutes les Universités, elle n'avoit pas encore cela de particulier, & que pas une autre Ville n'a qu'elle seule, d'avoir en ces Figures une Ecole publique de la plus admirable, de la plus curieuse, & de la plus utile de toutes les Sciences & de tous les Arts. Et en cela ces Figures sont sans doute incomparablement plus considérables, que ni les Piramides d'Egypte, ni que le Mausolée d'Arthemise, ni que les Amphitéâtres & les autres ornemens de l'ancienne Rome, ni que tous les superbes restes de l'Antiquité; puisque la dépense excessive & le grand

travail

travail de leur ſtructure, ne peut ſervir qu'à faire voir la profuſion de leurs Auteurs, & l'induſtrie de leurs Architectes: Au lieu que ces Figures ſont des leçons à tout le monde, & leur enſeignent publiquement à faire tout ce que la Nature & l'Art peuvent produire de plus merveilleux; & tout ce que l'Eſprit humain peut imaginer & inventer de plus beau, de plus grand, de plus parfait, & de plus utile pour les Hommes. Et certes il y a dequoi s'étonner que l'on ait ſi peu de ſoin de conſerver une choſe qui, quoique groſſiérement & irréguliérement faite, eſt aſſurément l'une des plus curieuſes de cette grande Ville, & qui eſt la plus ſoigneuſement viſitée par les Etrangers.

On voit bien que je veux parler des Monumens de la Philoſophie Chimique que Nicolas Flamel, Pariſien, a laiſſé dans cette Ville, par les Figures Hiérogliphiques, qu'il a fait mettre au Cimetiére des S.S. Innocens, telles qu'elles ſont repréſentées dans la Planche que j'ai fait graver & ajoûter dans ce Livre; & telles qu'elles y ſont encore à préſent. Par ces Figures, ainſi qu'il le dit *ſur la fin de ſon Avant-propos de ſon Livre*, il a voulu repréſenter deux choſes, les Miſtéres de la *Réſurrection au dernier jour du Jugement*; *& les principales & plus néceſſaires Opérations*

du Magiſtere des Sages. Ce qui a été très-aſſurément ſon principal deſſein. Car il dit au même endroit, *Que faiſant bâtir en cette ville les Egliſes, Cimetiéres, & Hôpitaux*, dont il avoit parlé auparavant, *il ſe reſolut de faire peindre dans cette Arche, les vraies & eſſentielles marques de l'Art, ſous des voiles & couvertures hiéroglyphiques.* Et ainſi il ne s'eſt ſervi de la prémiére répréſentation, qui eſt la plus apparente, que pour être la couverture de la ſeconde, qui eſt la plus cachée, & pour avoir la liberté de mettre ces Figures dans ce Cimetiére, ſans découvrir ſon deſſein.

Car on ne peut pas nier que celui qui a fait mettre ces Figures dans ce Cimetiére, ne ſoit celui-là même qui a fait le Livre, qui donne l'explication de ces mêmes Figures, en deux divers ſens, l'un Théologique ou Moral, qui eſt le plus apparent & le plus manifeſte; & l'autre Philoſophique ou Chimique, qui eſt le ſens le plus enveloppé & le plus caché. Ce qui fait voir évidemment que celui qui a fait les Figures, ne les ayant fait principalement que pour cette repréſentation ſécréte, encore que d'abord il ſemble qu'elles ne ſoient rien moins que pour cela, a véritablement ſçû la Science miſtérieuſe des Philoſophes, & qu'il a fait effectivement leur grand'Oeuvre; puiſqu'il a ſçû le déguiſer avec tant d'artifi-

ce, & qu'il en parle avec tant de capacité.

Il faut donc faire voir que Flamel, qu'on ne peut pas nier, qui n'ait fait ces Figures Hiéroglyphiques (puiſque ſon nom & ſa figure y ſont) eſt l'Auteur du Livre qui les explique ſi bien. En voici les preuves.

Prémiérement, outre que le nom de Flamel eſt dans ce Livre, il ſe trouve que ce même Livre a été fait préciſément dans le temps de Flamel; & lors qu'il étoit dans le déclin de ſon âge; car il a été fait l'an 1413. trois ans ou environ avant que Flamel (que ce Livre dit qu'il étoit lors fort vieux) eût fait ſon Teſtament, qui eſt du Dimanche 22. Novembre, l'An 1416.

Secondement, le langage du Sommaire Philoſophique, qui a été conſtament fait par l'Auteur de ce Livre, puiſqu'il le dit, eſt conforme à celui du temps de Flamel. Et tout ce que ce Livre dit de Flamel ſe rapporte fort juſtement à ce que Flamel a fait dans cette Ville, & au temps qu'il eſt dit qu'il l'a fait. Car lors qu'il eſt dit, que Flamel a fait la Projection en préſence de Perrenelle l'an 1382. Perrenelle étoit vivante. Et lorſqu'il eſt dit que Flamel a fait ce Livre après la mort de Perrenelle en l'an 1413. Perrenelle étoit morte, comme il ſe vérifie par une Tranſaction paſſée

entre Iſabelle ſa ſœur, Flamel ſon mari; & ſes Exécuteurs teſtamentaires, du 19. Janvier 1397. qui avec ſon Teſtament eſt dans les Archives de S. Jacques de la Boucherie, où il dit que Perrenelle étoit morte. L'Arche & le Charnier du Cimetiére des SS. Innocens, & l'Egliſe de Sainte Geneviéve des Ardens, où eſt la Figure de Flamel, avec les deux lettres capitales de ſon nom, ſe trouvent avoir été bâtie non ſeulement du tems de Flamel; la prémiére en l'An 1319. & la derniére en l'An 1402. mais encore quelque temps après qu'il a eu fait la Poudre de projection, & par ainſi dans le temps qu'il pouvoit faire cette dépenſe. Et il ſe trouvera véritablement que dans ce même temps-là, il y a eu plus de quatorze Hôpitaux bâtis en cette Ville. Et partant il n'eſt pas incroyable ni impoſſible que Flamel les ait fait bâtir, puiſqu'il avoit dequoi en faire beaucoup davantage, & qu'il dit qu'il l'a fait.

Mais la preuve la plus convaincante pour faire voir que Flamel eſt l'Auteur du Livre qui explique ces Figures en deux ſens, ſe doit prendre de la conformité ſi juſte qui ſe trouve entre ces Figures, & les deux explications, Morale & Philoſophique, que ce Livre leur donne. Car il eſt impoſſible qu'un autre que Flamel (c'eſt-à:

dire, un autre que celui qui a fait ces Figures eût) pû si bien les expliquer, non pas même dans le sens Moral, qui est le plus facile ; tant s'en faut que dans le sens Philosophique, qui que ce soit, même un Philosophe, eût pû deviner son dessein, ni donner si justement un sens si caehé & si misterieux, (mais pourtant si évident, si véritable & si conforme à tous les Livres des Philosophes, & aux Opérations qui sont nécessaires pour faire leur grand'Oeuvre) à des Figures qui paroissent si éloignées de ce sens & de cette explication.

D'ailleurs, il se voit évidemment que la plûpart de ces Figures, avec leurs couleurs, ne peuvent pas être raisonnablement expliquées que dans le sens Philosophique de ce Livre. Car pour ne parler point de la prémiére Figure, qui n'est effectivement que la répréſentation du Fourneau & de l'Oeuf Philosophique, de la sorte que le Livre l'explique ; comme les deux autres Niches, où sont les deux lettres capitales de ce nom *Nicolas Flamel*, ne sont tout de même que les Figures de deux autres Fourneaux, pour marquer que Flamel a fait trois fois la Pierre Philosophale. On ne sçauroit concevoir que la seconde de ces Figures, avec les couleurs qui y sont marquées, ait été faite à autre dessein que pour signifier les deux Matiéres de la Pier-

re, dont l'une eſt volatile, qui eſt le Dragon qui a des aîles, & qui eſt deſſus : Et l'autre qui eſt fixe, repréſentée par le Dragon qui n'a point d'aîles, & qui eſt deſſous, ayant ſur le dos une petite marque quarrée, qui eſt le ſymbole de la Fixité. Auſſi quelque peine que prenne Flamel dans le prémier Chapitre de ſon Livre, à donner à cette Figure un ſens Théologique ou Moral, pour en faire l'application, ou aux *péchés* que nous commettons, dont les uns nous quittent aiſément, & s'envolent ; & les autres qui ſont d'habitude & plus enracinez demeurent en nous: ou bien aux *Demons* qui volent inceſſament autour de nous, & qui nous les ſuggérent ; on voit bien que c'eſt une explication forcée ; il paroît que ce ſens Moral eſt tout-à-fait éloigné & tiré par les cheveux : Et il n'y a perſonne qui ne s'apperçoive aiſément que dans le deſſein que Flamel avoit de donner un double ſens à chacune de ces Figures, il n'a pas ſi bien reüſſi dans le déguiſement de celle-ci, qu'il a fait dans celui des autres. Car il eſt évident que cette Figure a incomparablement plus de rapport au ſens Philoſophique qu'il lui donne dans le quatriéme Chapitre de ce Livre; comme la derniére des Figures a auſſi bien que la plus part des autres, une conformité beaucoup plus juſte à ce même

ſens Philoſophique, & à la Pierre Philoſophale, qu'elle n'en a au ſens Moral, ni au Jugement final, ni au Miſtére de la Réſurrection. Et par ainſi il eſt évident que c'eſt Flamel qui eſt l'Auteur de ce Livre, qui éxplique ſi bien ces Figures, puiſqu'on ne peut pas douter que c'eſt Flamel qui les a faites.

Cette preuve ſuffiroit pour faire voir que Flamel a été véritablement Philoſophe, & qu'il a ſçû & fait la Pierre Philoſophale, puiſque par ces Figures & par ſon Livre il en a ſçû ſi bien déguiſer & expliquer la Matiére, le Procédé, le Régime, les Opérations, & toutes les autres circonſtances.

Mais les dépenſes exceſſives qu'il a faites en tant de Bâtimens publics, & les grands Biens que lui & ſa Femme par leurs Teſtamens ont légué aux Egliſes & aux Pauvres, n'étant qu'un ſimple Ecrivain ou Copiſte, ſans avoir jamais fait d'autre fonction, & ſans aucun Bien de patrimoine, en ſont ſans doute une preuve beaucoup plus manifeſte. Et parce que c'eſt l'expérience la plus connuë & la plus avérée que nous ayons; pour en faire mieux voir l'évidence, il faut néceſſairement faire un Récit abbrégé de la vie & des principales actions de Flamel.

Nicolas Flamel eſt né à Paris, mais on

ne peut pas dire au vrai ni l'année de ſa naiſſance, ni le temps de ſa mort, parce qu'il n'y a de Régiſtres des Batêmes ni des Morts ſi anciens à S. Jacques de la Boucherie, qui étoit ſa Paroiſſe, & qui eſt le lieu de ſa ſépulture. Néanmoins, par la datte de ſon Teſtament, qui eſt du Dimanche 22. Novembre 1416. & par un Contract paſſé par les Exécuteurs du Teſtament de Perrenelle ſa Femme, le Mardi 2. jour d'Avril, avant Pâques, l'An 1419. où il y a ces mots, *Feüe Perrenelle, Femme de feu Nicolas Flamel*; il y a grande apparence qu'il eſt mort ſur la fin de cette année; c'eſt-à-dire au mois de Mars de l'année 1419. Et au vrai-ſemblable que cette Acte a été fait peu de jours après la mort de Flamel; parce qu'il étoit l'un des Exécuteurs Teſtamentaires de ſa Femme. Et que l'Avant-propos de ſon Livre eſt datté de l'An 1419, qu'il n'a fait aſſurément que peu de temps avant ſa mort, quoi qu'il eût fait ſon Livre dès l'An 1413. Ainſi, en remontant par le cours de ſa vie, on peut conjecturer qu'il doit être né du temps de Philippes de Valois, qui commença à régner ſur la fin de l'Année 1328 où tout au plus ſous le régne de Charles-le-Bel, qui ſuccéda à Philippes-le-Long, l'An 1322. n'étant pas croyables que Flamel ait vêcû, ſelon le cours ordinaire de la Nature.

ture beaucoup plus de 91. ou 97. ans. Ses Parens étoient pauvres, & ne lui laiſſérent apparemment pour tout Bien que la maiſon où il demeuroit, & où il eſt mort. Cette maiſon, qu'il a donnée à l'Egliſe, eſt dans la ruë des Ecrivains, & elle fait l'un des coins de la ruë Marivaux, vis-à-vis la porte de l'Egliſe S. Jacques, que l'on appelle la Porte Marivaux, du nom de cette ruë. Les Parens de Flamel n'ayant pas le moyen de le faire beaucoup étudier, il apprit aſſez de Latin pour ſe faire Ecrivain ou Copiſte, qui étoient ceux qui copioient les Livres, que nous appellons maintenant Manuſcrits, parce qu'alors l'Impreſſion n'étoit pas encore en uſage. Et en effet M. Naudé dans ſes Mémoires, dont nous parlerons ci-après, dit qu'il a vû à Rome un Roman de la Roſe écrit de la main de Flamel. Il n'éxerça point d'autre Profeſſion toute ſa vie. Car dans ſon Teſtament, il ne prend point d'autre qualité que celle d'Ecrivain.

Comme Flamel gagnoit ſa vie à copier des Livres, & à écrire des Inventaires & des Comptes, il trouva par hazard à quelque Inventaire le Livre d'Abraham Juif, qu'il acheta. Il y a apparence, comme il le dit, que ce Livre avoit été dérobé aux Juifs, ou trouvé caché dans quelqu'une de leurs maiſons, lorſqu'ils furent

pillez & chaſſez de ce Royaume ſous Philippe le Long, qui les bannit & confiſqua tous-leurs Biens l'An 1319. 1320. ou 1321. Car les Hiſtoriens ne conviennent pas tous préciſément de l'une de ces trois Années. Lorſqu'il acheta ce Livre, il n'y avoit pas long-temps qu'il étoit marié. Il ne l'eut pas plûtôt lû qu'ayant connu qu'il enſeignoit à faire la Pierre Philoſophale, il en devint ſi paſſionné, qu'il l'avoit toûjours entre les mains, & il le liſoit, ou rêvoit inceſſemment ſur cette Science, qui y étoit clairement expliquée, à la réſerve du prémier Agent, c'eſt-à-dire du Mercure des Philoſophes, qui n'y étoit repréſenté que ſous des Figures hiéroglyphiques. Cela fut cauſe qu'il fit peindre ces Figures en ſa maiſon, & qu'il conféra avec pluſieurs Sçavans pour tâcher d'en avoir l'explication. Mais comme perſonne ne le put ſatisfaire là deſſus, après avoir travaillé inutilement l'eſpace de vingt-un an à faire beaucoup de broüilleries, il fit vœu de faire voyage à S. Jacques en Galice, pour en conférer avec quelque ſçavant Juif en Eſpagne. Y étant allé & ayant accompli ſon vœu; il paſſa en retournant par la ville de Leon, où par le moyen d'un Matchand de Boulogne ſur la Mer, il fit connoiſſance avec un Prêtre Juif, nommé *Canches*, qui s'étoit fait Chrétien,

à qui ayant parlé du Livre d'Abraham & lui ayant montré la Copie des Figures qu'il avoit fait faire, ce Juif, transporté de joye d'apprendre des nouvelles de ce Livre qu'il croyoit perdu, lui en expliqua d'abord une partie, & quitta tout pour venir à Paris avec Flamel, afin de voir le Livre qu'il y avoit laissé. Mais étant tombé malade à Orleans, il y mourut le septiéme jour de sa maladie, sans avoir pû donner à Flamel l'entiére explication du Livre & des Figures d'Abraham.

Flamel ayant fait enterrer Canches dans l'Eglise de Sainte Croix d'Orleans, il revint à Paris, où trois ans après ayant enfin découvert par la lecture des Livres des Philosophes le prémier Agent, il n'eut pas beaucoup de peine à faire la Pierre Philosophale, parce qu'Abraham avoit si clairement expliqué dans son Livre tout le reste du Procédé (ayant fait peindre jusqu'aux Vaisseaux qui sont nécessaires pour l'Oeuvre, & marqué l'ordre des Couleurs qui paroissent) que Famel dit qu'il n'auroit pû faillir quand il l'auroit voulu. Tellement que le 17. Janvier, l'An 1382. il fit la prémiére fois la Projection sur demie livre d'Argent vif, qu'il convertit presque tout en très-fin Argent. Et comme assurément il avoit deux Vaisseaux tout à la fois, trois mois après il fit la Projection sur la

même quantité d'Argent-vif qu'il convertit en Or très-pur, le 25. d'Avril de l'Année ſuivante 1383. Et non pas de la même Année, comme celui qui a fait la Traduction Françoiſe de Flamel, ou celui qui a écrit la Copie Latine, l'ont mis par erreur; ayant fait une faute en voulant en corriger une autre, parce qu'ils nont pas pris garde qu'en France l'Année commençoit alors le jour de Pâques, & que nous ne l'avons commencée le 1. de Janvier que l'An 1563. par Déclaration de Charles IX.

Ce fut là la prémiére fois que Flamel fit la Pierre Philoſophale, car il l'a faite trois fois, comme il le dit, & comme les trois Figures de ſes Fourneaux le témoignent.

Flamel ayant en ſa poſſeſſion un ſi grand Tréſor, il ne ſongea à s'en ſervir que comme un véritable Philoſophe, & un bon Chrétien le doit faire; c'eſt-à-dire pour la gloire de Dieu, & pour le ſoulagement des Pauvres, qu'il aſſiſta d'une maniére que *ſa main gauche ne ſçavoit pas ce que faiſoit ſa main droite.* Il fonda & renta quatorze Hopitaux en cette Ville, y bâtit trois Chapelles, donna des Rentes à ſept Egliſes, & fit pluſieurs réparations dans leurs Cimetiéres. Sans ce qu'il a fait à Boulogne ſur la Mer,

Comme Flamel faisoit ses charités sans bruit & sans éclat ; & parce qu'étant faites de cette maniére, elles sont beaucoup plus agréables à Dieu ; & parce qu'il ne se vouloit pas découvrir ; Nous n'avons de témoignages connus & convaincants de tout ce qu'il a fait en cette Ville, qu'en quatre endroits, où les marques en sont évidentes & inconteſtables.

La I. & la principale de ces remarques se voit au Cimetiére des-SS. Innocens, où il a fait bâtir une Arche du côté de la ruë S. Denis, où sont ces Figures hiéroglyphiquës. Au dehors de l'Arche, du côté du Cimetiére, dans les deux pilliers sont les statuës de S. Jacques & de S. Jean, & au dessous de celle de S. Jean est la figure de Flamel, lisant dans un Livre avec une N. gotique, comme il est représenté au côté gauche de l'Estampe, où les Figures sont gravées. Mais la Procession qu'il avoit fait mettre contre la muraille, où étoient représentées par ordre les Couleurs de la Pierre, n'y est plus. Dans ce même Cimetiére il a fait bâtir un Charnier, (c'est-à-dire une Arche voutée pour mettre les Ossemens des Morts) qui est du côté de la ruë de la Lingerie. Sur l'un des pilliers de ce Charnier il y a une N. & un F. gotiques, & il y a écrit : *Ce Charnier fut fait & donné à l'Eglise.*

pour amour de Dieu l'An 1399.

La I I. de ces remarques eſt ſur la porte Marivaux de l'Egliſe de S. Jacques de la Boucherie, où la figure de Flamel eſt à côté gauche en entrant, à genoux au pieds de S. Jacques, & un N. gotique. Et la ſigure de Perrenelle eſt de l'autre côté, auſſi à genoux aux pieds de S. Jean, avec un P. gotique, l'image de la Vierge au milieu.

La III. remarque eſt dans la ruë notre Dame, au Portail de Sainte Geneviéve des Ardens (qui eſt appellée Sainte Geneviéve la *Petite* dans le Teſtament de Flamel) où ſa ſtatuë eſt à genoux dans une niche, avec une Ecritoire à côté, regardant S. Jacques, & une N. & une F. gotiques au deſſus, comme il eſt à côté droit de l'Eſtampe. Au bas il y a écrit: *Ce Portail fut fait l'An* 1402. *des Aumônes de pluſieurs.* Ce que Flamel a fait mettre pour ne paroître pas être le ſeul qui l'a fait bâtir.

La IV. remarque eſt dans la ruë du Cimetiére de S. Nicolas des Champs, proche la ruë S. Martin, où des deux côtés il y a un Bâtiment de pierres de taille, qui n'eſt pas parachevé du côté gauche, & qui étoit pour faire un Hôpital. Il y a quantité de Figures gravées dans les pierres avec une N. & une F. gotiques de

chaque côté. Au côté droit il y a: *Fait l'An* 1407. & au côté gauche *Fait l'An* 1410.

Flamel, employant ainſi pieuſement à bâtir des Egliſes & à fonder des Hôpitaux les grands Biens qu'il poſſédoit ſi ligitimement, ne crut pas avoir aſſez fait, s'il ne laiſſoit à la Poſtérité des Monumens qui lui enſeignaſſent le moyen d'acquérir un ſi grand Tréſor, pour l'employer, à ſon éxemple, à honorer & glorifier Dieu, & à ſecourir les Pauvres, qui ſont ſes membres. C'eſt ce qui fit qu'il choiſit plûtôt qu'un autre Lieu, le Cimetiére des SS. Innocens, pour y mettre ſes Figures hiéroglyphiques; & comme un Lieu Saint, & comme un Lieu public. Et c'eſt ce qui l'obligea à faire les deux Livres que nous avons de lui. Il fit prémiérement ſon Sommaire Philoſophique en Rimes Françoiſes, à l'éxemple du Roman de la Roſe, qui étoit lors fort en vogue. Et quatre ans après, en l'An 1413. il fit ſon Livre, que dans l'Avant-propos (qu'il fit le dernier) il appelle Commentaire, parce qu'il donne l'explication Morale & Philoſophique de ſes Figures, que perſonne n'auroit jamais bien entenduës ſans cela.

Enfin, ſe voyant proche de la fin de ſa vie, étant veuf il y avoit plus de vingt ans, & n'ayant point d'Enfans, il choiſit

ſa Sépulture dans l'Egliſe de S. Jacques de la Boucherie, ſa Paroiſſe, devant le Crucifix, par Contract qu'il paſſa avec les Marguilliers de cette Egliſe, dont il eſt fait mention dans ſon Teſtament. Il diſpoſa enſuite de ſes Biens, qu'il partagea à l'Egliſe & aux Pauvres, comme il ſe voit par ſon Teſtament, qui eſt dans les Archives de S. Jacques de la Boucherie, avec celui de ſa femme. Celui de Flamel eſt paſſé le Dimanche 22. jour de Novembre 1416. par Hugues de la Barre & Jean de la Noë, Clercs-Notaires du Roi au Châtelet, Meſſire Tanneguy du Chaſtel, étant lors Garde de la Prévôté de Paris, qui fut celui, qui étant avec Charles VII. lors Dauphin, donna le prémier un coup de hache au Duc de Bourgogne, qui fut tué à Monterau Faut-yone, après l'horrible maſſacre des Armagnacs à Paris. Ce Teſtament commence: *A tous ceux qui ces préſentes Lettres veront, Tanneguy d: Caſtel, Chevalier Conſeiller Chambellan du Roi notre Sire, Garde de la Prévôté de Paris; Salut, ſçavoir faiſons que pardevant Hugues, &c. Fut perſonnellement établi Nicolas Flamel, Ecrivain, ſain de corps & de periſée, bien parlant, de bon & vrai entendement, &c.* Il eſt en quatre feüilles de parchemin, qui ſont collées les unes à la fin des autres, com-

me les Volumes des Anciens, & contient trente-quatre Articles. Dans le 20. il donne à ſes Parens la Somme de quarante livres ſeulement, ce qui fait bien voir qu'il n'avoit point de Bien de patrimoine : car par l'Article 291. de la Coûtume de Paris, Tit. des Teſtam. Perſonne ne peut diſpoſer par Teſtament de ſes Biens propres *que du Quint ſeulement & non plus avant, encore que ce fût pour choſe pitoyable.* Et ainſi les autres quatre Quints doivent appartenir aux Héritiers de la *Ligne.* Il ſurvêcut à ſon Teſtament & ne mourut que trois ans après. L'Avant-propos de ſon Livre étant de l'An 1419.

Voilà la véritable Hiſtoire de Flamel, qui fait évidemment voir qu'il a ſçû & qu'il a fait la Pierre Philoſophale ; & par ainſi elle eſt poſſible.

Mais voici ce que M. Naudé, Bibliothécaire de feu Monſieur le Cardinal Mazarin, & ce que ceux qui ne peuvent croire que la Pierre Philoſophale ſe puiſſe faire ; & qui ne peuvent d'ailleurs démentir un témoignage ſi public & ſi avéré, ſe ſont imaginé pour ruiner une preuve ſi authentique de cette vérité.

Nicolas Flamel étoit un Ecrivain ou Copiſte de Paris, qui faiſoit les Affaires des Juifs à Paris, environ l'An 1393. *& les années ſuivantes. Et parce qu'en peu de*

temps il avoit acquis beaucoup de Biens ; il y en avoit qui ſoupçonnoient qu'il avoit trouvé la Pierre Philoſophale, ce qui eſt cauſe qu'encore préſèmement les Chimiſtes mettent Flamel après Hermès & Raymond Lulle au nombre de leurs Patriarches. Mais c'eſt une impoſture & une folie de quelques Viſionnaires trop crédules, & qui par l'avidité qu'ils ont de s'enrichir, courent paſſionnément après la Pierre Philoſophale, qui n'eſt qu'une chimére. Voici la vérité de la choſe, par où l'on connoîtra ce qui a donné lieu à cette ſuppoſition. Nicolas Flamel étoit un Copiſte, comme je viens de dire, qui faiſoit les Affaires des Juifs. Le Roi les avoit banni alors de tout le Royaume, & confiſqué leurs Biens. Flamel, qui ſçavoit ce qui étoit dû aux Juifs par chaque Particulier, & qui eût pû les dénoncer au Roi, & lui déclarer combien ils devoient aux Juifs, s'accommoda ſous main avec eux, qui en furent bien-aiſes, pour n'être pas découverts, & parce qu'ils en furent quittes à meilleur marché. C'eſt par cet artifice & par cette impoſture, & non par l'Alchimie, comme s'imaginent ces Fous avec leurs Pierre Philoſophale, que Flamel s'enrichit extraordinairement en fort peu de temps du Bien des Juifs. Et comme le monde étoit fort devot en ce temps-là, pour expier ſon péché, il fit bâtir quelques

Egliſes, comme celle de Sainte Geneviéve des Ardens, & le Cimetiére des SS. Innocens, où il eſt enterré. Il n'y a rien de plus vrai que Flamel étoit un Copiſte. Car j'ai vû à Rome, dans la Bibliotheque du Cardinal Bagny, un Roman de la Roſe, dont Jean de Meun & Clopinel ſont les Auteurs, qui eſt écrit de la propre main de Flamel,

C'eſt ce que dit Naudé dans ſes Obſervations Italiques, au rapport de Georges Hornius, dans la Diſſertation qu'il a faite de la vérité de la Chimie, imprimée au-devant des Oeuvres de Géber à Leyde 1668. que j'ai ci-devant cité.

Mais pour faire voir que Flamel ne s'eſt point enrichi du Bien des Juifs, comme Naudé le dit, il n'y a qu'à lire notre Hiſtoire. Depuis l'An 1300. que Flamel n'étoit pas encore né, juſqu'à l'An 1420. que Flamel étoit mort, les Juifs ont été bannis trois fois de ce Royaume. La prémiére fois fut l'An 1308. ſous Philippe le Bel, qui les bannit & confiſqua leurs Biens, *parce*, dit notre Hiſtoire, *qu'ils étoient l'éxécration des Chrétiens, & particuliérement du Peuple, à cauſe qu'ils les écorchoient par de cruelles uſures, & parce qu'ils ſe rendoient les Fermiers de tous les nouveaux Impôts.* Le P. le Meur, Jeſuite, dans les Notes qu'il a fait ſur les Croniques de S. Antonin, croit pieuſement que

l'une des raisons qui obligea Philippes à chasser les Juifs, fut le Miracle de la Sainte Hostie, sur qui un Juif exerça tant de cruautés, l'ayant percée à coups de canif, foüettée & fait boüillir en sa maison, où fut bâtie l'Eglise des Billettes. Mais ce Miracle étant arrivé dès l'An 1290. dix-huit ans auparavant, comme il se vérifie par l'Inscription qui est à Saint Jean en Gréve, où fut portée & où se voit encore à présent cette Sainte Hostie.

Les Juifs ayant été rétablis peu de temps après par Loüis le Hutin, Fils de Philippes, pour une Somme considérables ils furent bannis une autre fois par Philippes le Long, l'An 1319. 1320. ou 1321. parce que les Historiens ne conviennent pas tous de l'une de ces trois Années. Nicole-Gilles, qui dit que ce fût en 1319. le raconte en cette sorte. *En ce temps le Roi Philippes fit brûler & mourir tous les Mézeaux, qui étoient en ce Royame* (c'étoient les Ladres qui mandioient leur vie, & que ce Roi obligea tous de se renfermer dans les Maladeries, à peine d'être brûlez) *parce qu'il fut sçû & trouvé, qu'ils avoient entrepris d'empoisonner tous les puits & fontaines. Et ce faisoient-ils, comme on disoit par l'emportement des Juifs, qui leur avoient baillé poison pour ce faire. Parquoi plusieurs Juifs fûrent à cette cause empriſonnez &*

bannis, & leurs Biens confisquez au Roi, & moult en fut ars. Tous les Historiens conviennent que ce fut pour cette raison qu'ils furent bannis pour lors.

Charles V. surnommé le Sage, au commencement de son Règne, qui fut l'An 1364. les rétablit pour dix ans, moyennant une taxe. Et l'An 1369. il prolongea leur rétablissement pour dix autres années, en payant une grosse Somme qu'ils, avancérent, au rapport de du Tillet & de Dupleix.

Les Juifs demeurérent en repos jusqu'en l'An 1580. au commencement du Règne de Charles VI. que dans la Sédition, qui se fit à Paris, le Peuple demanda que les Usuriers & les Juifs fussent chassez. Mézeray, qui a recueilli plus fidellement & qui a mieux & plus éxactement écrit notre Histoire que pas un, le raconte ainsi dans son Abbrégé. *Dès le lendemain une autre bande* [des Séditieux] *rompit les Bureaux, déchira les Tariffes & Pancartes, & au partir de-là se jetta sur les maisons des Juifs. Il y en avoit quarante dans une ruë, les pilla toutes, & brûla leurs Papiers, prit leurs Enfans & les traîna à l'Eglise pour les Baptiser, & eût assommé les Péres s'ils ne se fussent réfugiez dans les Prisons du Châtelet. Le Roi les rétablit dans leurs maisons & fit publier qu'on eût à leur rendre tout ce qui leur avoit été pillé.* Nicole

Gilles dit en cette endroit : *Que la chose déplut au Roi & à ſes Oncles, qui firent crier que tout fût rapporté pardevers le Prévôt de Paris, mais peu y fut obéi.*

Les Juifs ne fûrent pas chaſſez pourlors; mais en l'An 1393. Nicole Gilles dit : *Qu'ils firent pluſieurs inhumanités à un Chrétien & le tuerent en dépit de J. C. & de ſa Loi.* (c'eſt ce que l'on avoit toujours à dire aux Juifs, lorſqu'on leur vouloit chercher quérelle) *& qu'il y en eut pluſieurs prins, aucuns fait mourir, les autres batus de verges, & la totalité d'eux condamnez en dix-huit mil écus, qu'ils payérent & fûrent convertis en l'Edifice du petit Chatelet & de petit Pont à Paris, qui en fut fait tout de pierres.* En quoi il n'y a pas de vrai-ſemblance ; car les Juifs fûrent chaſſez alors, & Hugues Aubriot, Prévôt de Paris, qui avoit été condamné à tenir priſon perpétuelle, d'où les Séditieux le retirérent l'An 1382. avoit fait bâtir le petit Châtelet, & petit Pont, quelques années auparavant *pour contrarier & obvier aux maux & courſes que faiſoient les Ecoliers par nuit* ; ainſi que le même Hiſtorien l'a dit en l'Année 1381. Mais Mézeray le dit plus véritablement. *On ne ſçavoit à qui s'en prendre.* Il parle de la rechute de Charles VI. dans ſa maladie, qui étoit une foibleſſe d'eſprit, qui cauſa

tant de malheurs à ce Royaume. *On enjoignit aux Juifs pour la ſeptiéme fois de ſortir de France, ou de ſe faire Chreciens. Quelques-uns aimérent mieux quitter leur Réligion que le Royaume, les autres vendirent leurs meubles & ſe retirérent.*

Ainſi il eſt vrai ce que Naudé a dit que les Juifs fûrent chaſſez de Paris, en l'An 1393. Mais il n'eſt pas véritable que le Roi Charles VI. (ou ſes Oncles qui gouvernoient pendant ſa maladie) ayent lors confiſqué le Bien des Juifs; puiſque notre Hiſtoire ne le dit point; ce qu'elle n'auroit pas manqué de faire, s'il l'avoit été, comme elle l'a dit lorſque cela eſt arrivé. Mais au contraire, elle remarque qu'on leur donna le choix, ou de ſe retirer, ou de ſe faire Chrétiens; & que ceux qui ne voulurent pas changer de Religion, eûrent la permiſſion de vendre leurs meubles, avant que de s'en aller, & ainſi ils eûrent le temps de ſe faire payer de ce qui leur étoit dû. Il n'eſt donc pas vrai, quoi que Flamel eût fait alors les Affaires des Juifs, qu'il ſe ſoit enrichi de leurs Biens, ni que ceux qui leur devoient de l'argent, ayent compoſé avec Flamel, de peur qu'il les allât dénoncer au Roi.

Flamel ne peut pas auſſi s'être enrichi de cette maniére du Bien des Juifs, qui fûrent chaſſez ſous Philippe le Long; car

ils fûrent chaſſez 98. ou 100. ans auparavant que Flamel moûrut. Et très-aſſurément, ou il n'étoit pas encore né alors, ou il devoit être ſi jeune, qu'il n'étoit pas capable de faire les Affaires des Juifs, parce qu'il n'eſt pas croyable que toute une Nation auſſi attachée à ſes interêts, eût voulu commettre le maniement & la conduite de ſes Affaires à un Homme qui n'eût pas eu du moins 25. ou 30. ans. Mais à ce compte là il faudroit que Flamel eût vêcu plus que Moïſe, c'eſt-à-dire près de 130 ans. Ce qui ne peut pas être ſelon le cours ordinaire de la Nature, ſi ce n'eſt qu'on veille dire que Flamel ait prolongé ſa vie par l'uſage de l'Elixir des Philoſophes, dont Naudé ne voudroit pas demeurer d'accord, parce qu'il avoûroit la vérité de la Pierre Philoſophale, qu'il prétend détruire.

Mais qui lui a dit que tous les Juifs enſemble euſſent lors un Commis qui fît leurs Affaires? Et d'où a t'il apris que ce fût Flamel? Car il n'en rapporte point de preuves, parce qu'il lui a été impoſſible d'en avoir pû rapporter aucune, & il n'a, pour appuyer ce qu'il dit, qu'une ſimple conjecture, qui eſt, *Que Flamel n'ayant été qu'un pauvre Copiſte & ayant paru ſi opulent tout à coup par les grandes dépenſe des Bâtimens publics qu'il avoit fait fai-*

re ; il faut néceſſairement qu'il ait eu toutes ces Richeſſes de la dépoüille des Juifs, qui furent bannis en ce temps-là & qu'ainſi il a dû être leur Commis ou leur Homme d'Affaires. Ce qui étant une Conſéquence qu'il tire d'un faux Principe, & que nous lui conteſtons avec raiſon. Sommes-nous obligez de le croire ſur ſa bonne foi? Car eſt-ce parce que Flamel vivoit de ce temps-là, qu'il a fait les Affaires des Juifs? Il y avoit alors pluſieurs milliers de Perſonnes à Paris. Eſt-ce parce qu'il étoit Copiſte? Il n'étoit pas le ſeul de cette Profeſſion. Et cela même devroit faire croire que les Juifs ne l'auroient pas choiſi pour leur Agent, parce qu'il n'eſt pas croyable que tous les Juifs, qui étoient fort opulents à cauſe de leurs uſures, euſſent voulu, d'un commun accord, confier tous leurs Effects & tous leurs Biens entre les mains d'un ſeul Homme, qui n'avoit point d'autre qualité que d'être Copiſte, comme ſont ceux que le Peuple appelle *Sécrétaires des Innocens*, & qui n'avoit pour tout Bien qu'une maiſon fort peu conſidérable.

Car de vouloir dire que Flamel n'étoit que comme un Solliciteur d'Affaires; qui, quoi qu'il n'eût pas entre ſes mains les Effets des Juifs, n'a pas laiſſé de profiter de leurs Biens; parce que faiſant leurs Affaires, & ſçachant ceux qui devoient aux

Juifs & combien ils leur devoient, & qu'ainſi les pouvant dénoncer au Roi, qui avoit confiſqué le Bien des Juifs, il lui aura été facile de s'accommoder ſous mains avec ces Gens-là. Ce n'eſt pas là une raiſon valable pour avoir pû obliger ceux qui devoient aux Juifs à s'accommoder avec Flamel, en lui payant une partie de ce qu'ils devoient, pour gagner & pour ſauver l'autre; parce qu'il n'en euſſent pas été quittes pour cela envers leurs Créanciers. Et ainſi pour pouvoir faire cette accommodement, & pour profiter par cet artifice & cette intrigue du Bien des Juifs, que Naudé ſuppoſe que le Roi avoit confiſqué, il eût fallu que Flamel eût eu des preuves juſtificatives & convaincantes, de ce qui étoit dû aux Juifs par chaque Particulier. Ces preuves ne pouvoient être que des Contracts & des Promeſſes faites par ces Particuliers aux Juifs. Mais Flamel n'a pû avoir ces Contracts & ces Promeſſes, pour deux raiſons. Prémiérement, parce qu'il eſt conſtant que les Juifs ne prêtoient qu'à groſſe uſure, comme il ſe vérifie par notre Hiſtoire, puiſque même nous avons vû qu'ils ont été bannis pour cette ſeule raiſon ſous Philippe le Bel, & qu'à la prémiére Sédition, qui ſe fit à Paris, ſous Charles VI. le Peuple demanda que les Juifs fuſſent chaſſez de Paris à cauſe de leurs

uſures. Or il eſt certain que les Contracts uſuraires étoient dès lors deffendus par les Loix, comme il ſe voit par l'Ordonnance de S. Louis, de l'An 1254. qui commence *Judæis ceſſent ab uſuris.* Et par celle de Philippes le Bel, l'An 1312. qui ſont rapportées *au 4. Livre de la Conférence des Ordonnances, Titre 7. des Uſures*, & qui toutes deux ſont devant le temps dont nous parlons.

Secondement, parce que les Juifs, comme l'on ſçait qu'ils le pratiquent encore à préſent dans les Lieux où ils ont la liberté de demeurer, ne prêtoient ordinairement que ſur des gages. Ce qui ſe prouve par l'Hiſtoire de ce malheureux Juif, qui fut brûlé en cette Ville du temps de Philippes le Bel, en l'an 1290. ainſi qu'il a été remarqué, pour avoir donné des coups de canif, & fait boüillir la Sainte Hoſtie, qu'une Femme lui porta, & à qui, pour avoir cette Hoſtie, il rendit la Robe qu'il avoit en gage pour trente ſols. Et par la remarque que font nos Hiſtoriens, qu'une des raiſons qu'eut Philippes Auguſte de bannir les Jüifs au commencement de ſon Règne, l'An 1180. fut que prêtant à groſſes uſures, & ayant chez eux des Croix, des Calices, & d'autres Vaſes & Ornemens d'Egliſe en engagement, ils s'en ſervoient à des uſages des bonnêtes; quoi que Paul

Emilo dise que ce ne fut qu'à cause qu'ils furent convaincus d'avoir crucifié un Chrétien. Et partant Flamel n'a pû s'enrichir du Bien des Juifs, soit de ceux qui furent chassez par Philippes le Long l'An 1320. puisqu'il n'étoit pas encore né, ou qu'il n'étoit pas en âge d'agir pour eux: soit de ceux qui furent bannis de son temps en 1393. puisque le Bien de ceux-ci ne fût point confisqué, & qu'il n'a pû s'accommoder avec ceux qui devoient aux Juifs, n'y ayant aucune preuve qu'il ait fait leurs Affaires, & étant assuré que les Juifs ne prêtoient qu'à grosse usure, & le plus souvent que sur gages.

En voilà assez pour faire voir évidemment que ce que Naudé a dit de Flamel, il l'a dit sans aucun fondement, & contre la vérité de l'Histoire, & qu'ainsi c'est une pure supposition. Et voilà aussi ce que j'avois à dire pour faire voir *la vérité de la Science ou de l'Art de la Chimie, & de la Pierre Philosophale, qui en est l'effet.* Néanmoins, comme il est plus aisé de chicaner & d'embroüiller la Vérité que de la développer, ni de la bien établir, sur tout quand elle est aussi cachée & aussi embarassée qu'est celle-ci, qui a tant d'Ennemis à combattre, & de difficultés à surmonter, on fait plusieurs Objections contre elle, ausquelles je ne m'amuseraipoint

à répondre, parce que cela a déja été fait par de plus habiles Gens que moi; & parce que sur le fondement que j'ai posé, & que j'ai tiré des sentimens des Philosophes, on pourra aisément se débarasser de toutes les difficultés que l'on pourroit proposer à l'encontre. Cependant, voici une forte Objection que font les Scholastiques, à quoi il faut satisfaire.

Si la Chimie, disent-ils, *pouvoit faire la Pierre Philosophale, ce ne pourroit être que par la chaleur du Feu bien proportionnée, qui produiroit la Forme substantielle de l'Or. Ce qui ne peut être, parce que la chaleur ne sert que de disposition à préparer la Matiére; & qu'étant un Accident, elle ne peut pas produire une Substance; & qu'il est impossible de si bien proportionner la chaleur artificielle, qu'elle soit tout à fait conforme à celle de la Nature, & qu'elle ne soit ou trop foible ou trop forte.*

J'avois oublié à mettre & à resoudre cette Objection dans son lieu. Mais il n'importe où l'on combatte ses Ennemis, pourvû qu'on les vainque. Ceux qui sont instruits dans les sentimens de la véritable Philosophie, voyent bien que pour le prémier point, je pourrois trancher la réponse en un mot. Mais je ne veux pas pour ce coup, avoir rien à démêler avec ceux de l'Ecole, sur le sujet des Accidens.

Je dis donc prémiérement qu'ils ne ſont pas tous d'accord là-deſſus, & ainſi je pourrois raiſonnablement les laiſſer aux priſes les uns avec les autres, ſans me mêler dans leur quérelle particuliére, & ſans m'entremettre de les accorder; puiſque ce ſont deux Partis qui ſont également mes Ennemis qui ſe combattent. Et je devrois prendre plaiſir à les voir ſe détruire entre eux. Secondement, puiſque c'eſt la chaleur du Soleil qui produit l'Or dans les entrailles de la Terre, il n'y a pas plus d'inconvenient n'y d'impoſſibilité que la chaleur du Feu qui eſt de même nature, faſſe le même effet. Mais cette chaleur, diſent-ils, ne ſert qu'à diſpoſer la Matiére de l'Or. Qu'ils me montrent donc, s'il leur plaît, qui eſt l'Agent principal qui fait cette production. Eſt-ce l'Or qui eſt déja formé? Il y a plus d'apparence que c'eſt lui, que toute autre Cauſe, puiſque chaque choſe produit ſon ſemblable. Mais la même difficulté ſe rencontre pour ce prémier Or. Et ſi c'eſt l'Or qui fait cet effet; l'Or a donc la vertu de ſe multiplier. Outre que c'eſt l'Or dont les Philoſophes ſe ſervent pour leurs Ouvrages. Voilà donc les Chimiſtes en repos de ce côté-là. Sera-ce la Cauſe prémiére? Sans doute. Car elle ne manque jamais à ceux de l'Ecole dans le beſoin Et ils aſſurent qu'a point nom-

mé elle ſupplée toujours le manquement des Cauſes ſecondes. Mais la Matiére des Philoſophes, eſt la même que celle dont ſe ſert la Nature. Elle a les mêmes diſpoſitions (puiſqu'ils veulent des diſpoſitions) par une même chaleur. Pourquoi donc la Cauſe prémiére n'agira-t-elle pas ici, s'il n'y a point d'autre Cauſe pour le faire, puiſqu'ils veulent qu'elle agiſſe immanquablement & néceſſairement quand toutes choſes ſont prêtes & préparées, & qu'il n'y a point d'autre Cauſe pour agir? Nous voilà encore une fois à couvert. Ainſi de quelque ſens que l'on tourne la choſe; ſoit que l'on veüille que ce ſoit la chaleur qui faſſe l'Oeuvre des Philoſophes; ſoit que cê ſoit l'Or qui en doive faire la production; ſoit qu'il faille avoir recours à la Cauſe prémiére, cet Oeuvre ne ſçauroit manquer.

Mais ſans ſe mettre tant en peine à en deviner la Cauſe, les Philoſophes diſent que c'eſt la Nature qui agit dans leur Ouvrage, & que l'Art ne fait que l'aider, en ôtant tous les empêchemens extérieurs, & en excitant par la chaleur du dehors le Soufre incombuſtible qui eſt dans la Matiére, & qui eſt le principal Agent. Et quand on voudroit ſoûtenir que c'eſt la chaleur extérieure qui cauſe toute ſeule cet effet; tous les Scolaſtiques ſeroient obligez d'en demeurer, d'accord, puiſqu'ils ſont

obligez d'avoüer que lors que ce qui étoit *Bois* devient *Feu*, c'eſt la chaleur qui produit ce *Feu*; ou plûtôt ce n'eſt que la chaleur elle-même. En effet, qu'eſt-ce que la chaleur, du moins au dernier dégré, (qu'on a limité au huitiéme) que le *Feu* lui-même? Car je les prie de me dire, ſi ce *Feu*, qui eſt produit dans le *Bois*, ſe détache de l'Agent, ou s'il ſort de la Matiére. Ce n'eſt aſſurément ni l'un ni l'autre. Ce n'eſt pas un détachement qui ſe fait de l'Agent; parce que cette Forme qui s'en ſépareroit, ſeroit quelque temps ſans Sujet & ſans appui; & ainſi elle pouroit d'elle-même demeurer toute ſeule dans le Monde. Elle ne ſort pas auſſi de la Matiére; parce qu'il faudroit qu'une même Matiére eût pluſieurs Formes: & ainſi elle ſeroit tout à la fois pluſieurs choſes. Je ſçais bien qu'ils diſent que cette Forme eſt tirée de la puiſſance de la Matiére. Mais ils ne ſçauroient expliquer cette puiſſance autrement qu'une capacité qu'à la Matiére de recevoir cette Forme. Et quoi que la Matiére ſoit capable de recevoir cette Forme, il ne s'enſuit pas que l'Agent puiſſe tirer du ſein ou de la puiſſance de cette Matiére, une choſe poſitive & réelle, qui n'y eſt pas poſitivement & réellement contenuë, & qui n'y eſt qu'à cauſe qu'il faut concevoir qu'elle y eſt, encore qu'elle n'y ſoit pas, parce

parce qu'autrement il s'en enſuivroit un grand inconvenient, qui eſt que la production de cette Forme ſeroit une création; cette Forme n'étant pas devant cette production, & n'étant point tirée d'une Matiére qui l'ait devancée. Mais comme cet inconvenient n'eſt que pour eux, qu'ils s'en débaraſſent comme ils l'entendront. Nous ne ſommes pas obligez d'avoir une complaiſance pour leurs ſentimens ſi ſoumiſe & ſi aveugle, que de croire qu'une choſe ſoit, que nous ſçavons qui n'eſt pas, & qui ne peut être.

Il reſte à les ſatisfaire ſur la proportion de la chaleur, qu'il n'eſt pas impoſſible aux Philoſophes de conduire, & de ménager avec la juſteſſe, & dans le dégré qui eſt néceſſaire pour exciter la chaleur du Soufre incombuſtible, & pour faire leur Oeuvre; puiſqu'on la ſçait bien proportionner pour faire éclorre des Oeufs, & faire naître des Poulets. A cela près, qu'on ait le Mercure des Philoſophes, on viendra bien à bout du reſte, malgré l'*Ergoriſme* de l'Ecole.

Avant que de finir cette prémiére Partie, il y a encore quelques difficultés que l'on propoſe, auſquelles il faut ſatisfaire, pour ne laiſſer aucun ſcrupule à lever.

On demande: *Puiſque la Pierre Philoſophale ſe peut faire*, d'où vient que tant

de Perſonnes qui la cherchent, & qui n'y épargnent ni ſoin ni dépenſe, on n'en voit pas un qui réüſſiſſe, & qu'il y en a une infinité qui s'y ruinent? Pourquoi l'on ne voit aucun *Philoſophe*, & qu'il y a tant de *Sophiſtes* & un ſi grand nombre d'*Impoſteurs*?

Je réponds que cela vient de ce que les Philoſophes nous aſſurent qu'il n'y a qu'une ſeule Matiére & qu'une ſeule Voye pour faire leur grand Oeuvre, & pour y parvenir; & qu'il y a une infinité de Matiéres étrangéres, deſquelles il eſt impoſſible de le faire: Et qu'il y a tout de même une infinité de Voyes écartées pour s'en égarer. C'eſt pourquoi il ne faut pas s'étonner, ſi ceux qui ne ſuivent pas les avis des Philoſophes, ne font jamais ce que les Philoſophes leur enſeignent, & ſi ceux, qui ne vont pas par le chemin que les Philoſophes diſent qu'il faut tenir pour les ſuivre, n'arrivent jamais où les Philoſophes ſont parvenus. Quelle merveille donc ſi ceux qui travaillent ſur-toute autre Matiére que ſur la véritable; Qui ſuivent des routes toutes contraires à celles de la Nature, & à celles que les Philoſophes leur montrent; Qui commencent par où ils devroient finir; Qui ne ſçavent ce qu'ils cherchent ni ce qu'ils veulent faire; Qui s'embaraſſent en mille Opérations inutiles

& extravagantes, ne réüſſiſſent jamais à faire la Pierre Philoſophale, quelque peine qu'ils y prennent, quelque temps qu'ils y employent, & quelque dépenſe qu'ils puiſſent faire dans leurs Recherches. Ont-ils raiſon pour cela d'accuſer la Science de leur égarement, comme ſi elle étoit fauſſe; & de ſe prendre aux Philoſophes de leur erreur, comme ſi c'étoient des Trompeurs? Un Malade auroit-il ſujet de ſe plaindre de ſon Médecin de ce qu'il ne gueriroit pas, s'il ne vouloit rien faire de tout ce qu'il lui ordonneroit; & qui feroit même tout le contraire? Et ne ſe mocqueroit-on pas d'un Homme qui s'opiniâtreroit d'aller de Paris à Orleans en prenant le chemin de *Senlis*, au lieu de celui d'Etampes qu'on lui auroit enſeigné?

Il eſt vrai qu'il y a une quantité d'*Impoſteurs* dans la Chimie, comme il y a une infinité de *Charlatans* dans la Médecine. Mais comme les Charlatans ſont de faux Médecins; les Impoſteurs & les Souſleurs ne ſont pas de véritables Chimiſtes. Et il y a moins dequoi s'étonner qu'il y ait tant de Fourbes & de Trompeurs en ces deux profeſſions. Mais où n'y en a-t'il point? Puiſque la Religion même, qui eſt fondée ſur la parole indubitable de Dieu, a eu tant d'Hérétiques? Il y a moins de ſujet, dis-je, de s'étonner qu'il y ait tant

d'Affronteurs dans la Médecine & dans la Chimie, que de voir qu'il y ait tant de Duppes, & tant de Gens assez foibles pour les croire & pour se laisser tromper, en leur confiant leurs bourses & leurs vies.

Mais comme la Médecine n'en est pas moins certaine & n'en doit pas être moins honnorée, quoi qu'il y ait des Charlatans, qui sans y rien sçavoir, se mêlent de la pratiquer: La Chimie ne doit pas être mépriſée, & n'est pas moins véritable, pour y avoir des Soufleurs, qui promettent de faire la Pierre Philosophale, qu'ils ne sçavent pas. Et c'est contre ces Imposteurs qu'est L'EXTRAVAGANTE *Spondent quas non exhibent divitias*, du Pape Jean XXII. *au Titre de Crim. Fal.* & ce que le Sçavant Erasme dit de l'Alchimie dans ses Colloques; & toutes les fouberies que l'on raconte tous les jours qui se sont faites sous le prétexte de la Chimie par des Imposteurs. Mais la Science n'en est pas moins assurée & on ne doit pas la condamner là-dessus & sous ce déguisement; car comme dit Tertulien, y a-t'il rien de si déraisonnable que de condamner & de haïr ce que loh ne connoît pas? *Quid est iniquius quam ut oderint Homines id quod ignorant?*

Que si l'on ne voit jamais aucun Philosophe, il y a encore moins de raison de s'en

ſtonner, que de ce qu'on voit tant de Souffleurs; comme il eſt plus rare de trouver un Homme ſçavant, que pluſieurs Ignorans. Car un Philoſophe ſe cache, & les Soufleurs ſe produiſent d'eux-mêmes. Les Soufleurs n'ont rien à perdre, & ont beſoin de tout, & ainſi ils cherchent continuellement de nouveaux Hommes pour les affronter. Un Philoſophe n'a rien à ſouhaiter, & a tout à craindre de l'avarice & de la perfidie des Hommes; c'eſt pourquoi il les fuit pour n'être pas découvert. Ainſi un véritable Philoſophe eſt comme un Homme de bien qui auroit trouvé dans ſa maiſon un grand Tréſor, que ſes Ancêtres y avoient caché; il le garde avec ſoin; il le viſite avec précaution; il le ménage avec prudence, & il ne s'en ſert qu'avec quelque ſorte de crainte, de peur qu'on ne le découvre. Mais il vit néanmoins content dans la légitime poſſeſſion qu'il a & dans le bon uſage qu'il fait pour la gloire de Dieu & pour le ſoulagement des Pauvres, d'un ſi grand bien & qui lui appartient ſi juſtement. Au lieu que les Soufleurs reſſemblent à cette ſorte de Gens, dont on dit qu'il y a un ſi grand nombre en cette Ville, qui promettent hardiment à ceux qui ſont aſſez foibles pour les croire, de leur découvrir des *Tréſors immenſes*, parce qu'ils ſçavent, diſent-ils, le Lieu où on les a

caché depuis pluſieurs ſiécles. Et quoi qu'aparemment ils en faſſent un fort grand miſtére, que cela ne ſe diſe qu'à l'oreille, ils aſſocient néanmoins fort librement au partage d'un Bien qu'ils n'ont pas, tous ceux qui ſont aſſez crédules & aſſez faciles pour leur fournir de l'argent, afin dacheter des *Grimoires*, qui étant rares & difficiles à trouver, ſont fort chers; mais qui pourtant ſont abſolument néceſſaires pour conjurer les *Eſprits* qui gardent, diſent-ils, ces *Richeſſes imaginaires*; ſans quoi l'on ne peut en avoir la poſeſſion. De ſorte que comme il y a toûjours quelque *Cérémonie*, qui n'a pas été bien obſervée, & qu'à chaque fois l'on manque à quelque circonſtance dans ces *Conjurations*; auſſi y a-t'il toujours de nouveaux frais à faire & c'eſt inceſſamment à recommencer.

Il y a une autre ſorte de Gens qui s'apliquent à la Chimie, & qui ayant quelque étude & quelque connoiſſance, cherchent la Pierre Philoſophale par divers Eſſais, & par pluſieurs Expériences qu'ils font. Et quoi qu'ils n'y puiſſent jamais réüſſir, ne travaillant pas ſur la véritable Matiére, ou n'y travaillant pas de la maniére qu'il faut; ils ne ſont pas blâmables d'avoir cette curioſité; pourvû qu'ils ne faſſent tort à perſonne, & qu'ils ne ſe ruinent pas à cette Recherche. Ce ſont ceux, qui cherchant

une choſe qu'ils ne peuvent pas trouver, parce qu'ils la cherchent où elle n'eſt pas, & ne la cherchent pas de la maniére qu'il faut chercher, ne laiſſent pas de faire de belles Découvertes, & d'avoir trouvé par leurs Opérations le moyen de réduire les Corps mixtes en leurs Principes, *Sel*, *Soufre & Mercure*, dont on a fait d'excellents Remédes plus efficaces & moins dégoutans que les ordinaires. C'eſt de cette Recherche & de leur travail qu'eſt venuë la *Poudre à canon*, qui eſt le Tonnerre des Souverains, & qui comme la Foudre fait des effets ſi prodigieux. C'eſt de-là que ſont venuës les *Eaux diſtilées, & les Eaux fortes*; le *Verre de cendre de Fougere & des Pierres*; l'invention de faire le *Verre rouge* en dedans comme en dehors, dont on voit encore quelques reſtes aux vîtres des anciennes Egliſes, & qui eſt préſentement perduë; la maniére d'affermir les Caractéres de l'Imprimerie par le mêlange du Régule d'Antimoine; l'Etain d'Antimoine, & tant d'autres choſes qui ſont d'une grande utilité pour la guériſon des Maladies, & pour la perfection des Arts. C'eſt de là enfin qu'eſt ſortie cette autre branche de la Chimie, qui ne laiſſe pas de raporter du fruit; quoi que beaucoup moins précieux, & d'une eſpéce toute différente.

De ſorte qu'il eſt arrivé à ces Chimiſtes,

comme à ceux, qui cherchant un paſſage pour aller aux Indes, où ils prétendoient s'enrichir d'Or, d'Argent, de Perles & de Pierreries, qui y ſont en abondance, s'étant égarez de leur route, ont découvert des Iſles & des Pays, qui juſqu'alors avoient été inconnus à notre Europe, & d'où, quoi qu'ils n'ayent pas rapporté ce qu'ils ſouhaittoient, y ont pourtant trouvé des Drogues & des Marchandiſes qui n'avoient jamais été vûës, & fort utiles aux Hommes.

Ainſi, quoi que ces Chimiſtes ne réuſſiſſent pas dans leur prémier deſſein, leur égarement ne laiſſe pas d'être profitable au Public. Et on ne doit pas plûtôt les blamer de cette occupation, que ceux qui cherchent depuis ſi long-temps le *Mouvement perpetuel*, & *la Quadrature du Cercle*; puiſque même, quand on pourroit trouver cette derniére, elle ne ſeroit d'aucune utilité. Cependant perſonne ne trouve étrange de voir, quoi qu'aucun n'ait encore réüſſi, & ne puiſſe apparemment réüſſir dans ces Recherches, que beaucoup d'habiles Mathématiciens employent pluſieurs années à cette application. Et on lit même les gros Volumes que pluſieurs en ont compoſé, & les Démonſtrations qu'ils ont faites pour cela, & où ils ſe ſont manifeſtement trompez.

Après avoir prouvé, ce me ſemble, la vérité de la Pierre Philoſophale par *Autorité*, par *Raiſons*, & par *Expérience*; & après avoir répondu aux principales Objections que l'on peut faire contre cette vérité; Je ne vois pas qu'il me reſte plus rien à faire pour parachever la prémiére Partie de ce Diſcours, qui doit ſervir de *Préface à la Bibliothéque des Philoſophes Chimiques, & de deffenſes à leur grand Oeuvre*; qu'à prier ceux qui le liront de me vouloir excuſer, ſi je ne l'ai pas fait avec toute la force & avec toute la grace qu'un Philoſophe auroit fait, s'il l'avoit entrepris. Une fameuſe République dans l'Antiquité refuſa de recevoir un bon Avis de la bouche d'un méchant Citoyen, & elle lui ordonna de le faire propoſer par un Homme de bien. Voici une Apologie de la Science ou de l'Art de la Chimie, & de la Pierre Philoſophale. C'eſt un Ignorant & un méchant Chimiſte qui la propoſe aux Philoſophes & à la République des Sçavans, comme un Avis très-important pour leur honneur; & qui les prie de vouloir ordonner à quelqu'un d'entr'eux de la mieux faire, pour lui donner dans le Monde & plus de croyance & plus d'autorité.

SECONDE PARTIE.

De l'Obſcurité des Philoſophes Chimiques.

CE n'eſt pas aſſez d'avoir prouvé que la Pierre Philoſophale eſt véritable & poſſible, il faut encore enſeigner les moyens de la pouvoir faire. C'eſt ce que feront les Auteurs que l'on a choiſi pour compoſer cette *Bibliothéque.* Car qui peut mieux nous apprendre les moyens de la faire, que ceux qui l'ont ſçuë & qui l'ont faite? Ainſi, comme il a déja été dit, après l'inſpiration de Dieu, ce n'eſt que par la lecture des véritables Philoſophes que l'on peut apprendre ces moyens, qui ne conſiſtent qu'à connoître la véritable Matiére, à la bien préparer & à lui donner la cuiſſon par un Régime & par une chaleur bien proportionnée. C'eſt ce que nous apprendrons dans les Livres des Philoſophes, & ce que nous ne pouvons apprendre ailleurs. Et l'on peut dire avec vérité que ce qui fait que de tant de Perſonnes qui s'appliquent à la recherche de cette Science, s'il y en a ſi peu qui y réüſſiſſent, ce n'eſt que parce que Perſonne ne lit les Philoſophes, & n'étudie la Nature. Ou ſi on lit quelques

Auteurs de cette Science, car la plûpart ne s'amuſent qu'à ſouffler & à faire mille *Procédés* extravagans, on s'attache bien ſouvent à lire plûtôt les mauvais, que les bons; ſoit, ou parce que les bons ſont plus rares, ou qu'ils paroiſſent plus difficiles aux Apprentifs que les mauvais. Cependant rien n'eſt ſi préjudiciable en cette Science, que de commencer par la lecture des faux Philoſophes, & d'avoir commerce avec des Impoſteurs. Parce qu'ils impriment de faux Principes & qu'ils empoiſonnent de leur mauvaiſe doctrine; dont il eſt mal-aiſé de ſe défaire, & de ſe des-infecter. C'eſt pourquoi je ne ferai pas comme ceux qui ont ramaſſé dans leur *Théâtre Chimique* & dans leurs autres *Compillations*, indifféremment toutes ſortes d'Auteurs, pourvû qu'ils parlent peu ou *prou*, bien ou mal de la Chimie. Car l'on ne trouvera dans tous les *Tomes* de ce *Recueil* que les Ouvrages de ceux qui ont le véritable Caractére des Philoſophes & qui ſont dans l'approbation générale.

Si les Philoſophes avoient voulu enſeigner clairement leur Magiſtére, & s'ils avoient eu deſſein de rendre intelligible à tout le monde ce qu'ils en ont écrit, il ne ſeroit pas néceſſaire de faire un grand Recueil de leurs Oeuvres, pour apprendre leur Science. Le moindre de leurs Traités

nous en eût pleinement instruit, & il leur eût été très-facile de nous rendre aussi sçavans qu'eux en fort peu de paroles. Car toute leur Science ne consistant qu'à sçavoir faire leur grand Oeuvre, ils n'auroient eu qu'à nous en enseigner la maniére, depuis la composition de leur Mercure, jusquà la projection de leur Elixir; commencer par en déclarer la Matiére, en dire la Préparation, raconter par ordre les Opérations qu'il faut faire, marquer toutes les circonstances de l'Ouvrage, & les Régimes du feu, & avertir enfin des fautes qu'on y peut commettre, & qu'on doit éviter pour y réüssir. Ce qui assurément n'est pas d'une si grande étenduë, ni embaraſſé d'un si grand nombre d'Opérations qu'il ne puisse être compris en fort peu de mots. Et certes, si nous en croyons ces Maîtres de l'Art, à qui l'on doit nécessairement s'en rapporter, il n'y a que deux choses à faire pour l'accomplissement d'une Oeuvre si excellente & si extraordinaire; faire leur prémier Mercure; & le mettre dans l'Oeuf Philosophique, ou seul; ce qui est l'Ouvrage le plus facile & le plus court, mais le plus rare & le plus inconnu; ou amalgamé & mêlé avec l'Or, qu'il dissout, & s'unit inséparablement à cet Or dissous, qui est de même nature que lui, étant comme lui un véritable Mercure.

Après quoi il n'y a plus qu'à le cuire & à le faire digérer, par un Régime de feu qui lui ſoit proportionné, juſqu'à ce que d'*Eau* qu'il eſt il devienne *Poudre*. Et c'eſt là ce que les Philoſophes appellent convertir les Elémens, diſſoudre & congeler; faire le fixe volatil, & le volatil fixe; & ce qu'ils nous avertiſſent ſi ſouvent être l'unique choſe qu'il y ait à faire pour l'entiére perfection de leur grand Oeuvre.

Mais laquelle de ces deux Voyes que l'on ſuive, c'eſt principalement à faire leur prémier Mercure, que les Philoſophes réduiſent toute la difficulté, & toute la peine; la ſeconde Opération étant ſi facile ſelon eux, qu'ils diſent que c'eſt un Ouvrage de Femme, & un Jeu d'Enfans. En effet, outre qu'ils ne font pas un fort grand miſtére de cette Opération, & que pluſieurs d'entr'eux l'ont même enſeignée ſi clairement, qu'ils l'ont entiérement déclarée; ayant éxactement marqué tous les changemens qui doivent arriver à la Matiére, lorſqu'elle eſt enfermée dans le Vaiſſeau, limité le temps auquel ils doivent arriver, & déterminé combien doit durer cette ſeconde Opération; Il eſt certain d'ailleurs que le *Feu* qui eſt *l'Agent* extérieur, & non ſeulement tout ce que l'Art peut contribuer à ce ſecond Ou-

vrage ; mais encore tout ce qui peut faire peine à l'Artiſte, n'eſt pas une choſe ſi difficile à régler qu'on voudroit le faire accroire. Sur tout après la régle infaillible que les Philoſophes nous en ont donnée, de proportionner la chaleur à la réſiſtance du Mercure ; c'eſt-à-dire, de faire la chaleur telle que le Mercure la puiſſe ſouffrir ; foible lorſqu'il eſt volatil ; & plus forte, quand après la diſſolution de l'Or, il commence d'être fixe : avec cette précaution néanmoins, que la chaleur ſoit toujours plûtôt foible que trop forte : parce que le retardement de l'Ouvrage eſt tout le mal qui peut arriver d'une chaleur douce ; au lieu qu'étant violente, elle diſſiperoit l'*Eſprit*, & empêcheroit qu'il ne s'unît avec le *Corps* ; & ainſi, comme dit Raymond Lulle, il ne le pourroit vivifier.

On peut dire même que quelque pénible que les Philoſophes nous faſſent ce prémier travail, & ſur tout en la préparation de la principale Matiére, d'où leur prémier Mercure ſe doit tirer. Ce travail ne doit pourtant pas être ni fort difficile, ni fort embroüillé, & que pour le faire, il n'eſt pas beſoin ni d'un grand attirail de Vaiſſeaux, ni d'une longue ſuite d'Opérations.

Et il eſt aiſé de juger que cela doit être néceſſairement ainſi ; tant parce que les

Philoſophes diſent que ce prémier Ouvrage ſe fait ſur le modelle & à l'imitation de la Nature, de qui les Opérations ſont fort ſimples & fort aiſées, & dont cet Ouvrage eſt un dénoüement, ou plûtôt une liaiſon admirable; que parce qu'ils aſſurent que la connoiſſance de leur Mercure s'acquiert tout à coup. Car ſoit que cette connoiſſance ſe découvre par une impétuoſité d'eſprit, comme le dit un Auteur móderne; ſoit qu'elle vienne de l'inſpiration de Dieu, comme il eſt beaucoup plus croyable, & plus conforme au témoignage qu'en rendent tous ceux qui l'ont ſçuë, pour l'avoir appriſe par leur étude; une facilité ſi prompte à comprendre d'abord ce Mercure, & à enviſager preſque d'une ſeule vûë la maniére de le faire, & tout ce qui contribuë à ſa compoſition, eſt une preuve évidente que ce doit être une choſe fort ſimple, & nullement embaraſſée d'une multitude de différentes Opérations, comme la plûpart ſe le perſuadent très-fauſſement.

Il eſt vrai néanmoins qu'il faut beaucoup de temps pour faire l'une & l'autre de ces deux Opérations, & il en faut peut-être autant pour la prémiére que pour la ſeconde. Car Morien aſſure qu'il y a une très-grande conformité entre ces deux Ouvrages. Ce qui ſe doit entendre de l'é-

galité de l'un & de l'autre, auſſi bien que de la reſſemblance qu'ils ont dans leur Matiére, dans leurs Opérations, & dans leurs autres Ciconſtances. Et l'on ſçait d'ailleurs que la Nature (qui travaille conjointement avec l'Art à faire le Mercure des Philoſophes, & qui contribuë aſſurément le plus à ſa Compoſition) tout le monde ſçait, dis-je, que la Nature régle toutés ſes productions ſur le cours annuel du Soleil, qui en eſt le véritable Pére. Car qui ne ſçait point que c'eſt le Soleil, qui, par ſa chalcur vivifiante, fait naître & croître toutes choſes ici bas? Que c'eſt lui qui rend la Terre & les Eaux fécondes? Que c'eſt lui, qui, ſelon le ſentiment de l'Ecole, engendre les Minéraux dans les entrailles de la Terre? Que c'eſt lui qui produit les Plantes, qui en fait éclorre les fleurs, qui en forme & en meurit les fruits, qui en digére les ſemences, & qui les fait germer dans le ſein de la Terre pour en faire une production nouvelle? Que c'eſt lui enfin qui contribuë tout de même à la génération des Animaux, qui font la troiſiéme Famille de la Nature? Ce qui a fait dire à Ariſtote que le Soleil & l'Homme font l'Homme?

Mais le long-tems qu'il faut employer à faire l'une & l'autre Opération du Magiſtére, n'eſt pas ce qui en fait la difficulté

ni l'embarras. Auſſi, à conſidérer ſérieuſement ce que les Philoſophes diſent de ces deux Opérations, qui font l'Oeuvre toute entiére, on trouvera que la prémiére, qui comprend la Compoſition & la Préparation extérieure de leur prémier Mercure, ſe devant faire comme ſe font les Ouvrages, & les Productions ordinaires & naturelles, pour longue que ſoit cette Opération en ſa durée, & pénible en la préparation de la principale Matiére de ce Mercure (qui eſt tout ce que l'Art y contribuë) on trouvera, dis-je, qu'elle tient plus néanmoins en toute ſon étenduë de la ſimplicité de la Nature, que des ſoins & de l'empreſſement de l'Artifice. Et l'on verra auſſi que la ſeconde, n'étant autre choſe que la Diſſolution de l'Or par le prémier Mercure, & la digeſtion du ſecond; ce qui ſe fait par le ſeul Régime du feu, elle doit pareillement être très-ſimple. Et l'on doit inférer de là que ces deux Opérations ne conſiſtent qu'en fort peu de choſe; & que dans l'une & dans l'autre l'Artiſte doit être la plûpart du temps Spéculateur oiſif, ſans avoir nulle autre choſe à faire, qu'à conſidérer la complaiſance que la Nature a pour l'Art, & à admirer l'obéiſſance & l'aſſujettiſſement que Dieu permet qu'elle ait à la volonté dès Hommes. Et ainſi l'on peut dire avec certitude,

qu'il ne faut pas un fort long Discours pour expliquer ces deux Opérations, ni par conséquent pour enseigner le Magistére tout entier.

Ce n'est pas que les Philosophes n'eussent pû traiter leur Science dans l'ordre & de la maniére qu'on enseigne les autres Sciences dans les Ecoles, par la Définition & la Division de leur Doctrine & de son Objet, par l'établissement de ses Principes, & par l'explication de ses Causes & de ses Propriétés, & appuyer tout cela sur des preuves & des raisonnemens solides. Aussi, quoi que la Science des Philosophes consiste plus dans la pratique & l'éxécution de leurs Maximes, que ni dans les preuves ni dans le raisonnement; parce que la Démostration la plus certaine & la plus convaincante que l'on puisse faire de la possibilité & des vertus d'une chose douteuse ou contestée, c'est d'en faire voir la certitude & les effets par expérience. Et quoi que la fin de cette Science, qui se termine à une Opération, la fasse souvent mettre au nombre des Arts, ne pouvant pourtant jamais se trouver par hazard; mais s'apprenant seulement ou par révélation, ou par une longue étude, & une profonde méditation; cela n'empêche pas qu'elle ne soit une véritable Science, qui a ses Principes & ses Démon-

ſtrations auſſi bien que les autres. Ses Principes ſont mêmes plus aſſurez, & ſes Démonſtrations ſont d'autant plus certaines que celles des autres, que ſes Démonſtrations & ſes Principes ſont fondez ſur les Opérations & ſur les Productions de la Nature, qui ſont toujours fort réguliéres & infaillibles; puiſque, ſelon les Philoſophes, toute la Science ne conſiſte qu'à connoître les Opérations de cette ſage Ouvriére, & à les imiter.

De quelque maniére néanmoins que les Philoſophes euſſent enſeigné leur Science, & quelque Métode qu'ils euſſent ſuivie en leurs Livres pour nous l'apprendre, s'ils s'étoient expliquez aſſez nettement pour vouloir ſe faire entendre à tout le monde, il eſt certain que nous aurions appris en moins d'un quart d'heure tout ce qui auroit coûté à ces grands Genies pluſieurs années d'étude, de méditation & d'expérience. Et ſans avoir eu beſoin de lire pluſieurs volumes, & même preſque ſans nulle application, nous aurions ſçû ce que des Hommes conſommez dans la ſpéculation & dans la pratique, n'auroient eu découvert qu'aprés une étude opiniâtre & une peine incroyable.

Mais, ſoit que les Philoſophes ayent été jaloux d'une choſe, qui leur avoit tant coûté, & d'une choſe, qui d'ailleurs eſt

plus précieuſe que tous les tréſors de la Terre, ſoit qu'ils l'ayent fait pour quelqu'autre motif, ce que nous éxaminerons enſuite; ils ſont bien éloignez d'avoir voulu enſeigner leur Science d'une maniére ſi réguliére & ſi inſtructive, & de la rendre ſi évidente & ſi facile à concevoir. Ils diſent au contraire fort ſincérement, qu'exprès ils l'ont enveloppée d'Egnimes pour la rendre obſcure. Ils avoüent de bonne foi qu'ils l'ont cachée, bien loin d'avoir eu deſſein de la divulguer, & qu'ils ne l'ont écrite que pour les Fils de la Science; c'eſt-à-dire, pour ceux qui ont dèja quelque connoiſſance de leur Mercure. Ils confeſſent ingénûment qu'ils l'enſeignent en ne faiſant pas ſemblant d'en rien dire; & ils aſſurent que quand ils ſemblent parler le plus clairement & le plus ſincérement, c'eſt alors qu'ils ſont le moins intelligibles, & le moins croyables. Ils avertiſſent que ce que l'on comprend d'abord & ſans peine dans leurs Livres doit être ſuſpect, & qu'il ne s'y faut pas fier. Et ils ne ſe ſont pas même contentez d'avoir déguiſé & obſcurci la vérité dans leurs Ecrits; ils ont encore conjuré & engagé tous ceux qui auroient un jour la connoiſſance de leurs Miſtéres, ou par les inſtructions qu'ils leur en auroient laiſſées, ou par la révélation de Dieu, ou

d'un Ami, à garder inviolablement le silence à leur éxemple, & à ne s'expliquer que par des termes ambigus, & énigmatiques. Et ils ont prononcé des maledictions & des anathêmes contre ceux qui seroient assez dépourvus de sens & de raison pour découvrir un si grand Sécret.

C'est par cette considération que dans de fors grands Traités, que plusieurs Philosophes ont fait de leur Science, ils n'ont rien dit de leur prémiére Opération; & que même dans quelques-uns de leurs Livres, qui ne laissent pas d'être fort estimez & recherchez, il ne s'en trouve rien du tout, tant ils ont appréhendé d'en trop dire, & de se trop découvrir là-dessus. Aussi leur prémier Mercure, qui se fait par cette Opération, est le principal Agent de l'Oeuvre; c'est lui qui la commence, c'est lui qui la finit, & c'est lui enfin qui en est la seule Clef, n'y ayant que lui *qui puisse ouvrir le Palais du Roi qui est fermé*, ou comme Philalèthe l'explique autrement, *de rompre les barrières de l'Or*. Je veux dire qu'il n'y a que lui qui puisse dissoudre naturellement ou réduire en ses Principes l'Or, qui est le Roi du Règne Minéral, dont la composition est trés-forte, & ainsi fort difficile à détruire, à cause que ses parties, qui sont très-pures & & toutes de même nature, n'étant dés-

nies par le mélange d'aucune impureté, ſont parfaitement liées & incorporées enſemble. Et la raiſon en eſt, qu'il n'y a aucun autre Diſſolvant que ce ſeul Mercure qui ſoit de même nature que l'Or; & par conſéquent il n'y a que lui qui, en le pénétrant & en diviſant ſes parties, puiſſe le diſſoudre, & s'unir enſuite inſéparablement à la diſſolution qu'il en aura faite; ſans quoi les Philoſophes aſſurent que le Diſſolvant n'eſt ni naturel ni véritable. Et ainſi étant abſolument impoſſible de faire l'Oeuvre ſans ce Mercure, & pouvant facilement être faite avec lui, & même ſeulement de lui; il eſt ſans doute que ce Mercure eſt tout ce qu'il y a de plus néceſſaire & de plus important dans l'Art des Philoſophes. C'eſt pourquoi il ne faut pas s'étonner ſi, dans le deſſein qu'ils ont eu de cacher leur ſcience, ils ont fait un grand ſécret & un grand miſtére de ce Mercure, & s'ils ſe ſont étudiez ſi ſoigneuſement à ne le pas divulguer, parce que s'ils l'avoient une fois déclaré, leur Science, facile d'ailleurs comme elle l'eſt, deviendroit auſſi-tôt commune & publique; & ſi elle étoit ſçûë, leur Magiſtére pourroit être fait indifféremment & également par les Sçavans comme par les Ignorans. C'eſt ce qui a obligé ceux qui ont écrit de ce Mercure, d'en parler avec tant de cir-

conſpection, que preſque tous en ont parlé différemment, & d'en parler avec tant de retenuë, qu'ils n'en ont dit chacun qu'un mot ou deux, ou au moins que bien peu de choſe; & que ce qu'ils en ont dit eſt d'ailleurs ſi obſcur; qu'ils avoüent eux-mêmes qu'il eſt preſque impoſſible d'en rien découvrir parce qu'ils en ont dit. Ainſi l'on peut aſſurer que tout ce que les Philoſophes ont écrit de leur Mercure, ils l'ont écrit plûtôt pour confirmer dans leur opinion ceux qui l'ont déja découvert & qui le ſçavent par avance, que pour en inſtruire ceux qui l'ignorent, & qui n'en ſçavent pas aſſez pour entendre leur langage particulier, & pour pénétrer dans leur intention. De maniére qu'ils donnent à ceux qui ont, ſelon les termes de l'Ecriture; & à ceux qui n'ont pas, ils leur ôtent cela même qu'ils n'ont pas.

Le Traité qui a paru depuis quelques années ſous le nom de Philaléthe eſt une preuve bien convaincante de cette vérité. Car encore que le Philoſophe, qui en eſt l'Aûteur, ait écrit avec plus d'ordre & de métode, & qu'il ait eu plus de ſincérité & d'ingénuité que nul de ceux de qui nous avons les Ecrits, & qu'il ait traité beaucoup plus amplement & plus clairement que pas un du prémier Mercure, & qu'il ait découvert des choſes de la Compo-

sition & de la Préparation de ce Mercure, dont personne n'avoit parlé avant lui ; & quoi qu'il l'ait fait tant pour les *Enfans de la Science*, comme il le dit lui-même, que principalement pour tendre la main à ceux qui sont misérablement engagez dans l'erreur, afin de les en retirer ; & que horsmis qu'il ne nomme pas les choses par leurs noms propres, il enseigne, dit-il, la Science si clairement, qu'il ne laisse nul sujet de douter à ceux qui s'appliqueront à l'étudier, parce qu'il resout toutes les difficultés & les doutes qu'ils pourroient avoir ; ce qu'il en a dit ne laisse pourtant pas de paroître fort obscur & fort difficile à entendre. Et il y en a peu de ceux qui se sont égarez, qui puissent voir la lumiére qu'il leur a donnée pour les éclairer, & les ramener dans la Voye des Philosophes. [1]

Mais outre toutes les précautions que les Philosophes ont prises, parlant de leur prémier Mercure, par l'obscurité & l'ambiguité qu'ils ont affectée dans la maniére de s'énoncer, & par les ténébres que de dessein formé ils ont répanduës dans leurs Ecrits, il y a principalement trois

[1] Des Envieux ont tronqué le Traité de ce Philosophe pour le rendre obscur, & c'est ce que M. Salomon a peut-être ignoré. On rétablit ce Traité dans cette Edition, & l'on y léve en partie le voile dont Philalèthe envoloppe la Matiére de son Mercure Philosophique.

choses,

choſes qui embaraſſent extrémement ceux qui s'appliquent à étudier leur Science, & qui leur en rendent encore la connoiſſance plus difficile, ou, pour parler comme eux, preſqu'impoſſible à acquérir par les Livres qu'ils nous en ont laiſſez. La prémiére eſt que parmi les vérités qu'ils y ont enſeignées, ils ont entremêlé pluſieurs choſes, non-ſeulement inutiles, mais qui paroiſſent même bien ſouvent toutes oppoſées & toutes contraires à ces vérités. L'autre, qu'ils ont embroüillé les deux Ouvrages de leur Magiſtére en multipliant les Opérations qui ſont néceſſaires pour les faire, & en donnant le change lorſqu'ils parlent de ces Ouvrages & de ces Opérations. Et la derniére, qu'ils n'ont pas même enſeigné leur Doctrine par ordre & de ſuite, s'étant tous accordez à ne mettre ce qu'ils diſent de leur prémier Mercure qu'en déſordre & en confuſion; & encore à ne le mettre que par piéces & par lambeaux, qu'ils ont diſperſez çà & là, & loin à loin dans leurs Livres; ici un mot, & là un autre, afin qu'ils paruſſent inintelligibles, & que leur Sécret en fût d'autant plus méconnoiſſable, & plus difficile à découvrir. De ſorte que s'ils n'ont pas eu la même cruauté que Médée, lorſque s'enfuyant de Colchos, elle emporta la fameuſe Toiſon d'Or, & que j'ai fait voir

ailleurs être une Emblême de la Pierre Philoſophale, on peut dire qu'ils en ont au moins imité l'addreſſe & l'artifice. Car cette cruelle Fille craignant que ſon Pére, qui la pourſuivoit, ne lui enlevât ce Tréſor, pour l'amuſer & l'empêcher de reconnoître le chemin qu'elle avoit tenu, elle tua ſon Frére, & en ayant mis le corps en piéces, elle les jetta en différens endroits, afin que tandis que ce malheureux Pére ſeroit occupé à chercher & à ramaſſer ſoigneuſement les membres diſperſez d'un corps ſi cher, elle lui échapât, & que de cette maniére elle rendît ſes pourſuites vaines & ſon deſſein inutile.

Ce n'eſt donc qu'en ramaſſant, & qu'en réüniſſant ſoigneuſement toutes ces différentes piéces du Mercure des Philoſophes (qui eſt leur véritable Enfant) qu'ils ſont diſperſées dans leurs Ecrits, qu'on peut en concévoir une véritable idée, pour en faire la Compoſition. Comme le portrait de Phidias ne ſe formoit au milieu du bouclier de Pallas que par le rapport & le concours de toutes les piéces, dont cet excellent Ouvrier l'avoit fait; ce n'eſt que dans les Ouvrages de ces grands Hommes, quelques obſcurs & difficiles qu'ils nous paroiſſent, comme je l'ai déja dit ailleurs, que nous pouvons trouver ce qu'ils y ont ſi ſoigneuſement caché; comme ce n'eſt

ordinairement que dans le ſein obſcur de la Terre qu'on trouve l'Or, quelque peine & quelque difficulté qu'il y ait d'en foüiller les Mines. Et ce n'eſt enfin que le choix que nous devons faire de la conformité de leur Doctrine, parmi toût ce qui eſt contenu dans leurs Livres, qui nous fera découvrir une Vérité qu'ils ont embroüillée parmi tant de choſes ſuperfluës, en nous fourniſſant dequoi former une parfaite idée de leur Mercure. Comme le Peintre Zeuxis conçut autres-fois le deſſein d'un portrait admirable de la Déeſſe Vénus, par le choix qu'il fit de tout ce que les belles Filles d'une Ville célébre avoient de mieux fait & de plus achevé, qu'il réünit, & qu'il proportionna enſuite ſelon les régles de ſon Art. C'eſt cette conformité qui nous donnera entrée dans leurs miſtéres, parce que, dit un Philoſophe, c'eſt èn cette conformité toute ſeule que ſe rencontre la vérité, qui eſt l'unique choſe que nous devons chercher.

Ainſi l'on peut dire qu'il eſt de la difficulté qui ſe trouve à déchifrer la Doctrine des Philoſophes, comme de l'artifice de ces petits Cadenas, dont on ſe ſervoit autres fois par curioſité. Ils étoient compoſez d'un certain nombre de cercles, ſur chacun deſquels il y avoit pluſieurs lettres gravées; & l'on ne pouvoit les ouvrir

qu'en tournant ſi juſtement tous ces petits cercles, que de la rencontre ; & de l'arrangement d'une lettre de chacun d'eux, il ſe formât un mot qui en étoit la clef. Car comme pour compoſer ce mot miſtérieux chaque cercle ne contribuoit qu'une ſeule lettre de toutes celles qu'il avoit, & qu'il faloit choſir cette lettre parmi un nombre d'autres, qu'il n'y étoient ajoûtées que pour la faire méconnoître, & pour embaraſſer, par leur pluralité & leur différence, ceux qui voudroient entreprendre d'ouvrir ces Cadenas ſans en ſçavoir le ſécret : On peut dire tout de même que dans les divers Traités que les Philoſophes ont fait de leur Magiſtére, quelque grands que ſoient ces Traités, il n'y a aſſurément que peu de mots, & bien ſouvent qu'un ſeul mot qui ſoit utile, & qui étant joint à d'autres mots, qui ſe trouvent dans les Ecrits des autres, puiſſent ſervir à nous donner l'entrée dans leur Science, & l'intelligence de leur Sécret : tout le reſte étant ſuperflu, & n'ayant été mis que pour embroüiller davantage la choſe, & la rendre plus difficile & plus méconnoiſſable : ou n'étant au moins que pour expliquer ou raçonter les Opérations de leur ſeconde Oeuvre, qui eſt preſque la ſeule choſe dont ils ayent parlé. De ſorte que le tout eſt de trouver le moyen de les accorder ſi bien tous, en arrangeant &

ajuſtant de telle maniére leurs mots miſté-rieux les uns avec les autres, que nous découvrions enfin la conformité de leurs ſentimens, & que des diverſes notions que nous en ramaſſerons, nous puiſſions for-mer une idée parfaite de leur prémier Mercure, & en connoître évidemment la nature & la compoſition, parce que, comme j'ai déja dit pluſieurs fois, les Philoſophes nous aſſurent que c'eſt en cela ſeulement que conſiſte l'éclairciſſement de toutes leurs obſcurités, & que c'eſt l'unique Clef pour *ouvrir la porte du Palais fermée du Roi*, & pour nous donner entrée en leurs Miſtéres.

On voit évidemment, par les choſes que nous venons de dire, la néceſſité qu'il y a de faire un Recueil, & de ramaſſer, comme dans un Corps, les Oeuvres des véritables Philoſophes, & de ceux encore principalement qui ſont les moins diffus & les moins embaraſſez; tant afin que les uns ſuppléent à ce qui manque aux autres, & qu'ils s'entre-aident ainſi mutuellement; qu'afin auſſi qu'on puiſſe plus facilement conférer leurs opinions entr'elles, & éxaminer en quoi ils ſont tous d'accord, puiſque ce n'eſt qu'en cela qu'ils ont dit la vérité, & que ce n'eſt par conſéquent qu'en celá que nous la pourrons trouver. Ce qui doit néanmoins s'entendre avec cette ré-

striction & cette régle, qu'ils nous ont eux-mêmes prescrite. Qu'on doit toujours rapporter leurs sentimens à la possibilité de la Nature. Comme s'ils nous disoient que nous les devons croire, pourvû que ce qu'ils nous enseignent se puisse faire naturellement. Car si c'est une chose qui excéde le pouvoir & la maniére ordinaire d'agir de la Nature, c'est une marque indubitable, ou que ce qu'ils disent est contraire à la vérité, ou que nous ne les entendons pas. Et la raison en est, que leur Oeuvre, & principalement la prémiére, n'étant véritable qu'autant qu'elle est possible & n'étant possible qu'en ce qu'elle est conforme à la Nature, c'est-à-dire, qu'en ce que la Nature la peut faire, & qu'elle se fait de la même maniére; & par les mêmes Opérations que la Nature fait toutes ses Productions: Il est certain par conséquent que si ce qu'ils en ont écrit est une chose qui se trouve contraire aux Opérations & au pouvoir de la Nature, elle est constamment fausse & impossible: Quoique les mêmes Philosophes nous assurent que d'elle-même la Nature ne peut faire leur Oeuvre si l'Art ne l'aide. Et c'est sans doute ce qui en augmente encore la difficulté, parce que nous devons imaginer une chose qui se puisse faire naturellement, & qui est néanmoins impossible à la Nature, si

l'Art ne lui fournit la Matiére propre & néceſſaire, s'il ne la prépare, & s'il ne lui donne ſon ſecours dans toute l'étendue de l'Opération. Comme nous voyons que ſi le Laboureur ne donnoit fort éxactement, & dans les Saiſons propres tous les labours, & toutes les façons à ſon Champ, s'il n'avoit ſoin de l'engraiſſer, & de l'échauffer par le fumier qu'il y répand & qu'il y mêle; & s'il n'arrachoit ſoigneuſement les méchantes herbes qui y naiſſent; ce ſeroit inutilement qu'il y ſémeroit du Blé, & qu'il eſpéreroit d'en recueillir la moiſſon. Il ſeroit aſſurément trompé, & il perdroit ſa ſemence, ſa peine, & ſon temps.

Ce ſont là les Maximes que les Philoſophes nous preſcrivent, & ce ſont les précautions qu'ils nous avertiſſent de prendre, ſi nous voulons découvrir leurs véritables intentions, & pénétrer dans leurs Miſtéres. C'eſt la lumiére qu'ils nous donnent, & dont nous devons nous ſervir pour diſſiper les ténébres dont ils ont obſcurci leur Science. C'eſt le chemin qu'ils nous montrent pour aller cueillir ce merveilleux *Rameau d'Or*, au milieu de cette Forêt épaiſſe & ſombre qui le couvre, & qui le cache aux yeux de tout le monde. Si nous ſuivons ces ſages conſeils, & ſi nous ne nous égarons point de leur route,

il eſt ſans doute que les *Colombes de Diane*(1) ſe preſenteront à nos yeux, & elles nous conduiront infailliblement à cet *Arbre miſtérieux & Philoſophique*, qui produit inceſſament de nouvelles branches à meſure qu'on lui en ôte.

Car enfin, quoi que les Philoſophes n'ayent pas enſeigné leur Science d'ordre ni de ſuite, qu'ils l'ayent diſperſée par lambeaux & qu'ils ayent confondu les Opérations des deux Ouvrages, qui ſont abſolument néceſſaires pour faire le Magiſtére; & quoi qu'enfin ils ayent entremêlé dans leurs Livres beaucoup de choſes inutiles, & qui ſemblent même toutes oppoſées à leur Doctrine; il ne croit pas néanmoins ſi difficile qu'on le penſe, d'accorder ce qui paroît contraire dans leurs Opérations, ni de ramaſſer toutes les piéces de leur prémier Mercure, qu'ils ont répanduës en divers endroits de leurs Livres, ni de les ajuſter & les réunir enſemble, ſi l'on vouloit ſe donner la peine de bien examiner leurs ſentimens là deſſus, & de conſidérer ſérieuſement en quoi ils ſont tous unanimement d'accord. Car je le repete encore, ce n'eſt qu'en ce conſentement général des Philoſophes que nous découvrirons la vérité; & c'eſt une pure folie de nous amuſer à toute autre choſe.

(1) Vous apprendrez dans les Notes ſur Philalethe ce que c'eſt que ces Colombes.

Cependant, quoi qu e tous ceux qui s'appliquent à la recherche de cette Science, doivent être fortement persuadez que c'est l'unique moyen d'y réussir, & qu'ils n'y réussiront jamais autrement. Personne néanmoins ne veut prendre cette peine, & Personne ne veut étudier les Philosophes. Et sans étude & sans application tout le monde veut sçavoir une chose si cachée, si embarassée, si difficile à concevoir, & qui ne peut s'apprendre que par une étude opiniâtre, & que par une longue & laborieuse méditation de la Nature.

On prend même des routes toutes opposées à celles des Philosophes. On travaille sur des Matiéres étrangéres, c'est-à-dire qui n'ont aucune affinité avec ce qu'on veut faire, & dont la Nature elle-même ne sçauroit faire le moindre Métail; & ainsi l'on prétend trouver dans une chose ce qui n'y est pas, & ce qu'elle ne peut pas donner. On donne une explication & un sens tout contraire aux paroles des Philosophes, & à ce qu'ils nous enseignent; & au lieu d'imiter la Nature en ses Opérations & suivre sa Voye toute pure & toute simple, on s'embarasse en mille subtilités extravagantes, & l'on quitte volontairement le chemin qu'elle montre, où l'on s'en égare aveuglément. Ainsi l'obscurité que nous imputons aux Philosophes

eſt bien moins en eux, qui peut-être n'ont pû parler guéres plus clairement ni plus intelligiblement qu'ils ont fait, qu'en nous mêmes, qui ne pouvons pas appercevoir ce que nous voyons tous les jours; qui nous aveuglons pour ne pas voir la lumiére, & qui nous infatuons pour ne pas connoître la vérité. Et après cela avons-nous ſujet de nous plaindre que les Philoſophes ont affecté d'écrire obſcurément, pour ſe rendre inintelligibles.

Il eſt vrai que les Philoſophes n'ont pas enſeigné mot à mot, ni de ſuite, toute la maniére de faire leur Magiſtére, parce qu'ils n'ont pas voulu que ce fût une choſe ſi publique. Et certes ils ont eu très-grande raiſon d'en uſer ainſi. Car outre qu'ils nous aſſurent que c'eſt Dieu (de qui dépend la révélation de leur Science, auſſi bien que la diſtribution des autres graces) qui veut qu'elle ſoit cachée, puiſque depuis tant de ſiécles qu'elle a été connuë, elle eſt toujours demeurée fort ſécrette, & que tous les Philoſophes, tant ceux qui avec la bénédiction de Dieu l'ont appriſe par leur étude & par leur travail, que ceux à qui on l'a déclarée, ſe ſont tous accordez en cela de la cacher, & de ne l'enſeigner que par Enigmes, & en des termes qui paroiſſent ambigus & fort obſcurs à tous les autres. Ce qu'il n'eſt pas

poſſible qui ſût arrivé après que tant de milliers d'Hommes de toutes Nations, de toutes Religions, de toutes ſortes d'états & de conditions, juſques aux Femmes mêmes l'ont ſçuë, ſans un effet particulier & viſible de la providence de Dieu, qui n'a pas permis qu'elle fût divulguée. Outre, dis-je, que Dieu, qui eſt le Maître des penſées & des paroles des Hommes, ne veut pas que cette Science ſoit ſi commune, & qu'il ne ſeroit pas juſte ni raiſonnable que les Stupides & les Pareſſeux euſſent le même avantage que les Perſonnes éclairées & laborieuſes; Il eſt certain qu'un Philoſophe cauſeroit le plus grand deſordre qui fut jamais, qui enſeigneroit clairement le moyen de faire autant d'Or & d'Argent qu'on en pourroit ſouhaiter; en ſorte que ces deux Métaux, qui ſervent d'ornemens à toutes les Dignités, & qui ſont le lien du commerce & de la ſociété humaine, fuſſent auſſi communs que les pierres; comme l'Ecriture nous apprend qu'ils étoient dans la Judée pendant le Règne de Salomon.

Ce n'eſt pas qu'il ne fût à ſouhaiter pour la paix & la tranquilité des Hommes, ou que l'Or & l'Argent leur euſſent toujours été inconnus, ou qu'au moins ils leur euſſent toujours été inutiles; puiſque ce ſont ces deux Métaux, qui, par la néceſſité que

l'on en a, & par le mauvais uſage qu'on en fait, ſont la cauſe des plus grands maux qui arrivent ſur la Terre: Que ce ſont eux qui font maintenant preſque toute la diſtinction des conditions des Hommes; qui font la différence des Riches & des Pauvres; des Maîtres & des Serviteurs, des Grands & des Petits; des Magiſtrats & du Peuple, & que ce ſont enfin les Idoles de ce Monde. Mais après tout, ce ſeroit abſolument détruire la Société qui eſt établie depuis tant de ſiécles parmi les Hommes par les Loix divines & humaines, & ce ſeroit renverſer tous les Etats, que de rendre ſi communs l'Or & l'Argent, qui les entretiennent & les font ſubſiſter par leur commerce.

Et en effet, une abondance ſi grande & ſi générale ſeroit tous les Hommes également riches, ou plûtôt elle les rendroit tous également pauvres. Les Villes demeureroient déſertes, les Communautés ſeroient des-unies: Chacun ſeroit obligé de cultiver la terre pour ſa ſubſiſtance particuliére, & chacun ſeroit contraint de faire divers métiers pour pouvoir vivre. Et cette contrainte & cette néceſſité ſeroit encore plus grande dans les Climats où nous ſommes, où par l'intempérie des Saiſons, on peut dire que l'Homme ne peut pas vivre de pain ſeulement, & que les vétemens, & les au-

très secours, qu'il reçoit des Arts méchaniques, ne lui sont pas moins nécessaires pour la vie que la nourriture. Cependant comme le nombre des Méchans & des Fainéans sera toujours beaucoup plus grand que celui des Gens de bien, & de ceux qui voudroient vivre du travail & de l'industrie de leurs mains, les plus forts opprimeroient les plus foibles; de sorte qu'en rendant les autres malheureux, ils se feroient misérables eux-mêmes, & ainsi tout seroit en confusion. Car la Pêche & la Chasse ne pourroient pas en notre Europe, comme elles font dans l'Amérique, fournir de quoi vivre à tant de millions de Personnes qui l'habitent. Ainsi il faudroit nécessairement de deux choses l'une, ou revenir à la permutation des choses, qui ne pourroit pas en faire subsister plusieurs, ni fort long-temps, toutes les choses n'étant pas d'une égale nécessité; ou établir une manière de Société & de Gouvernement semblable à celui dont l'illustre Chancelier d'Angleterre *Thomas Morus* a laissé un projet dans son *Utopie*: ou à celui qu'une Relation, qu'on a faite depuis peu des Terres Australes, nous veut faire croire, qui est établie parmi les Peuples qu'elle nomme *Sararambes*.

Mais parce que ces innovations ne se pourroient faire sans bouleverser l'ordre é-

tabli depuis ſi long-temps dans le Monde; & par conſéquent ſans être accompagnées de très grands malheurs; & parce que dans l'état où ſont maintenant les choſes, par le commerce de l'Or ou de l'Argent, chacun en ne faiſant qu'un ſeul métier, & qu'une ſeule profeſſion, peut avoir facilement toutes les choſes néceſſaires à la vie; & qu'un ſeul Homme jouit par ce moyen du travail de tous les autres, comme s'il faiſoit lui-même tous les métiers & toutes les profeſſions; ce qui fait que chacun peut vivre content & en repos dans ſa Famille ſelon ſa condition. Il eſt ſans doute qu'on doit conſidérer le ſilence & l'obſcurité des Philoſophes, comme un très-grand bien pour le repos & la tranquilité commune de tous les Hommes.

Et néanmois c'eſt cette obſcurité qui a attiré aux Philoſophes la médiſance; la haine & le mépris de preſque tous les Hommes: Et c'eſt cette même obſcurité qui eſt cauſe de toutes les calomnies & de toutes les injures qu'on leur à dites. Car comme les Hommes ne ſouhaittent rien tant que de vivre long-temps & fort heureuſement ſur la Terre, & qu'ils enviſagent la Pierre Philoſophale comme le ſeul & infaillible moyen pour leur procurer un ſi grand bonheur; conſidérant en même temps cette obcurité comme un obſtacle

invincible qui leur ôte la poſſeſſion d'un ſi grand bien ; ils déclament & fulminent contre cette obſcurité, & ils s'emportent à dire mille injures, & à faire mille imprécations contre les Philoſophes, qui en ſont les Aureurs. Ils appellent Fourbes, Menteurs, Ignorans & Enfans de ténébres. Ils diſent qu'ils ſe ſont ſervis de cette obſcurité comme d'un voile & d'un prétexte pour couvrir leur ignorance & leur impoſture. Et ils diſent enfin qu'il eſt de leur Science comme de certains Miſtéres de la Religion des Payens, qui obligeoient par ſerment tous ceux, à qui ils les déclaroient, de ne les révéler jamais, & qu'en effet perſonne n'a jamais révélez, parce que ce n'étoit rien du tout. Et, certes ſi les Philoſophes avoient écrit obſcurément de leur Science à deſſein de l'enſeigner clairement à tout le monde, j'avouë qu'on auroit raiſon de leur faire ces reproches. Mais il ſont bien éloignez de promettre un ſi grand éclairciſſement de leur Doctrine : Au contraire, ils diſent & ils avertiſſent fort ſincérement qu'ils n'ont eu intention d'écrire que pour les Fils de la Science ſeulement ; c'eſt-à-dire, comme je l'ai dèja dit pluſieurs fois, pour ceux qui ont dèja quelque connoiſſance de leur prémier Mercure, qui eſt ce qu'ils ont le plus caché ; & qu'à l'égard des autres, ils n'ont

voulu ni n'ont pû écrire autrement, ni moins obſcurément qu'ils ont fait. Quel ſujet donc de blâmer les Philoſophes de leur obſcurité, puiſqu'il n'y a que ceux qui ne les entendent pas qui les blâment, & que ce n'eſt pas pour ceux qui ne les peuvent entendre qu'ils ont ecrit? Pourroit-on avec juſtice trouver à redire qu'un Homme, qui, par la bénédiction que Dieu auroit donnée à ſon induſtrie & à ſon travail, ayant amaſſé légitimement de très-grandes Richeſſes, qu'il tiendroit cachées, laiſsât toutes ces Richeſſes à ſes Enfans ſeulement, qui auroient ſeuls la connoiſſance du lieu où il les auroit miſes, & qui ſçauroit qu'ils en feroient un bon uſage? Pourroit-on, dis-je, blâmer cet Homme de laiſſer par ſon Teſtament ce Tréſor à ſes Enfans, à l'excluſion de tous les autres?

Mais quand il n'y auroit pas autant de danger, que j'ai fait voir qu'il y en auroit à rendre la Science du Magiſtére commune à toute le monde, les Philoſophes ne ſeroient pas blâmables de l'avoir déguiſée, ni d'en avoir écrit avec obſcurité, puiſqu'Ariſtote n'a pas fait difficulté de rendre fort obſcur ce qu'il a écrit de la Phiſique, quoi qu'il n'y eût aucun inconvenient pour la Société humaine, que ce qu'il en a écrit fût très-clair & très-intelligible

glble. Et, ſans parler de l'Ecriture Sainte, ne ſçait-on pas que les Egyptiens n'écrivoient autresfois que par Hiéroglyphes, que perſonne, que leurs ſeuls Diſciples, ne pouvoit déchifrer?

Voilà quel a été l'eſprit & la conduite des Philoſophes en écrivant de leur Science pour l'enſeigner, & la communiquer aux Hommes. Ne l'ayant apriſe que par la bénédiction que Dieu avoit donnée à leur étude, ils n'ont voulu auſſi en faire part qu'à ceux qui de la même maniére en auroient aſſez découvert pour les pouvoir entendre. Ainſi, ce qui eſt obſcurité & ténébres pour les autres, ce qui les aveugle, ce qui les fait égarer, & ce qui les met au deſeſpoir, cela même eſt pour les Fils de la Science une lumiére qui leur diſſipe tous les nuages, & leur découvre tous les Miſtéres les plus cachez; c'eſt pour eux un ſujet de conſolation & de joye particuliére & toute extraordinaire. Car ils ont tout à la fois la ſatisfaction de ſçavoir une Science la plus excellente, la plus utile, mais la plus cachée & la plus inconnuë que l'Eſprit humain ait jamais pû inventer, & qui leur donne tout enſemble des Richeſſes immenſes avec la volonté d'en bien uſer & une longue & heureuſe vie, qui ſont les plus grands Biens qu'on puiſſe ſouhaitter pour

ce Monde. Et ils ont en même temps la satisfaction de se voir exemts de l'aveuglement & de l'erreur où sont généralement les autres Hommes, qui tous, ou ne connoissent pas, ou méprisent une Science si rare & si précieuse, ou la cherchent vainement par mille voyes fautives, & par mille moyens inutiles. Car comme l'a dit excellemment Lucréce :

Suave Mari magno turbantibus æquora ventis
E terrâ magnum alterius spectare laborem,
Non quia vexari quemquam est jucunda voluptas,
Sed quibus ipse malis careas, quia cernere suave est.
Suave etiam belli certamina magna tueri
Per campos instructa tuâ sine parte periclo:
Sed nil dulcius est, benè quàm munita tenere
Edita doctrinâ Sapientum templa serenâ,
Despicere unde queas alios passimque videre
Errare.

Ce que j'ai traduit ainsi pour ceux qui n'entendent pas le Latin.

Un Homme assis sur le rivage
Sent du plaisir à voir, menacé du naufrage,
Un Vaisseau que les vents tourmentent dans la Mer.

Son plaiſir ne vient pas de le voir dans la peine;
Mais il a de la joye, & ſans être inhumaine,
A n'être pas dans le danger.

On a plaiſir à voir du haut d'une muraille
Donner bien loin une bataille,
Etant en ſureté du péril & des coups;
Mais rien n'e peut être ſi doux,
Que de voir les faux pas de l'aveugle Ignorance,
Ses chutes, ſes égaremens,
Et comme dans un Fort, être en pleine aſſurance,
Des Sages en ſuivant l'infaillible Science,
Et leurs ſolides ſentimens.

De ſorte que l'on peut dire qu'il eſt de l'obſcurité des Philoſophes, à l'égard des Fils de la Science & des autres Hommes, ce qu'étoit cette Nuée miraculeuſe que Dieu mit autrefois entre ſon Peuple, lorſqu'il ſortit d'Egypte, & l'Armée de Pharaon qui le pourſuivoit. Cette Nuée étoit claire & lumineuſe du côté des Iſraëlites, afin de les éclairer & de les conduire; & cette même Nuée étoit ténébreuſe du côté des Egyptiens, pour les aveugler, & pour les jetter dans le déſordre & dans la confuſion.

Quelque peine que j'aye prise à m'expliquer le plus clairement & le plus succinctement que j'ay pû, & quelque soin que j'aye eu de diversifier ce Discours pour le rendre moins désagréable ; je ne doute point qu'il ne paroisse beaucoup trop long, & qu'il ne soit fort ennuyeux. Je sçai même qu'il sera inutile à ceux qui sont déja avancez. Aussi n'est-ce pas pour eux que je l'ai fait, mais seulement pour ceux qui commencent ; & qui voudront sérieusement s'appliquer à cette Science, & à la recherche de la Pierre Philosophale. C'est à ceux-là que je puis dire que ce Discours, qui est fondé sur l'Autorité des Philosophes, ne devra pas être inutile ni déplaisant: Parce que, les confirmant dans cette vérité, & leur fournissant par avance une véritable idée du grand Oeuvre, ils feront plus de progrès dans leur lecture, ils seront plus assurez dans les vûës qu'ils en auront, & ils ne s'écarteront pas si aisément de la seule Voye qu'il faut suivre pour parvenir à cette Connoissance. Et afin qu'ils puissent encore plus utilement lire les Livres des Philosophes, & s'éloigner de toutes les erreurs & les Sophistications, je finirai cette Préface par quelques Maximes, que j'ai tirées de nos Auteurs ; & qui serviront aux Apprentifs, & à moi, de Guide dans notre Etude, & dans le Projet, que par la lecture

des Philoſophes, nous pourrons former de leur grand Oeuvre.

I. MAXIME. Il n'y a rien de réel & de véritable dans la Philoſophie, que la ſeule Pierre Philoſophale. *Je ſçavois bien*, dit le Tréviſan, *que toute autre choſe que la Pierre étoit fauſſe.* Et ailleurs, *Il n'y a point d'autre Teinture que la nôtre.* Ainſi tout ce que l'on appelle *Particliers*, toutes les *Graduations*, *Augmentations*, *Teinture de Lune*, qui ſe font autrement que par la véritable Poudre de Projection, ſont fauſſes. Et la raiſon en eſt, parce qu'il n'y a que l'Or, élevé & éxalté par la Nature & l'Art, qui puiſſe donner la véritable Teinture de l'Or. Et l'on ne peut l'éxalter que par le Mercure des Philoſophes qui eſt ſon ſeul & véritable Diſſolvant. Quoique l'on puiſſe faire l'Oeuvre de ce ſeul Mercure, qui eſt Hermaphrodite, & qui a en ſoi les deux Teintures.

II. MAXIME. Il ne faut point s'entremettre à travailler, dit Zachaire, que l'on ne ſçache véritablement la choſe, & que l'on n'en voye la poſſibilité, & toutes les Operations & les ſuites de l'Ouvrage juſqu'à ſa derniére perfection, comme ſi on l'avoit préſente devant les yeux. Et qu'on n'entende l'Oeuvre par les Philoſophes, & les Philoſophes par l'Oeuvre, qu'on puiſſe les accorder tous, & qu'on ne trou-

ve plus de contradictions dans leurs Ecrits. Ce n'eſt pas qu'il y a beaucoup de choſes dans les Livres des Philoſophes, dit Nathanael Albineus, qui eſt l'Auteur de la Bibliothéque Chimique, que les Philoſophes mêmes ne ſçauroient entendre, parce qu'ils font alluſion à de certaines choſes, & à de certaines circonſtances, qu'il n'eſt pas aiſé de deviner; mais ce ne ſont pas des choſes eſſentielles.

III. MAXIME. Quiconque ſçaura la Science ne le dira jamais, ſi ce n'eſt à un fidelle Ami, parce que les Philoſophes ſont ſi jaloux de leur Science, qu'ils ſe la cacheroient à eux-mêmes s'il leur étoit poſſible. Et ainſi, tous ceux qui diſent qu'ils ſçavent la Pierre Philoſophale, & qui demandent de l'argent pour la faire, font évidemment voir par-là qu'ils ne la ſçavent pas; parce qu'ils aimeroient mieux ne la faire jamais, que de la dire pour de l'argent. Le ſécret eſt la marque eſſentielle d'un Philoſophe. Ce qui vient aſſurément de la trop grande facilité & ſimplicité de la choſe.

IV. MAXIME. Il n'y a qu'une ſeule Matiére, qui eſt Métallique, & qu'une ſeule Voye pour faire le grand Oeuvre, qui eſt naturelle, ſimple, & aiſée, bien loin d'être embaraſſée de tant d'Opérations phantaſtiques, que les Sophiſtes imaginent,

& parce que les Philoſophes l'aſſurent, & parce qu'autrement ils ne l'auroient jamais pû découvrir. Toute la difficulté n'eſt qu'à faire le Mercure des Philoſophes.

V. MAXIME. La Pierre Philoſophale ne ſe trouve point par hazard, dit Philaléthe. Parce que c'eſt une Science certaine & véritable, & qui eſt fondée ſur les Principes infaillibles de la Nature, Et elle n'eſt vraie & poſſible, que parce qu'elle eſt naturelle. Ainſi, ceux qui travaillent ſans ſçavoir ce qu'ils doivent faire, & ſans ſçavoir la choſe, ne trouveront jamais rien.

VI. MAXIME. Il en coûte peu de frais pour faire la Pierre Philoſophale, dit Philaléthe. Et ſans doute ils ne vont pas à vingt ou trente piſtoles en tout. Et ainſi ceux qui nous veulent engager en de grandes dépenſes pour faire l'Oeuvre, ſont des Ignorans & des Impoſteurs qu'il ne faut pas croire. Le plus sûr eſt de garder ſon argent, & de ne faire aucune folle dépenſe pour cela; ſe ſouvenant du Proverbe Eſpagnol, qui dit *Alquimia probada, tener Renta, y nogaſtar nada.* Que c'eſt une Pierre Philoſophale aſſurée que d'avoir bien du Revenu, & n'en rien dépenſer, ou du moins le bien ménager.

VII. La derniére MAXIME, & qui devoit être la prémiére, parce qu'elle eſt

la plus considérable de toutes: Est que sans la bénédiction de Dieu, il est impossible que nous puissions jamais réüssir dans un si grand dessein: Que c'est, comme il a été dit, de ce seul Pére des lumiéres que nous devons espérer la connoissance & la révélation de ce grand Misiére: Et que ce n'est que de ce Souverain Maître, & juste Dispensateur de tous les Biens, que nous devons attendre la possession d'un si grand Trésor. Ainsi nous lui devons demander cette grace, si c'est pour notre salut, & attirer sur nous sa sainte bénédiction par nos priéres, par la pureté & l'innocence de notre vie; & ne lui demander & ne souhaiter un si grand Bien, que pour l'employer pour sa gloire, & pour nous en servir à secourir les véritables Pauvres, pour son amour.

LA TABLE

LA TABLE D'EMERAUDE; DE HERMES TRISMEGISTE PERE DES PHILOSOPHES.

IL eſt vrai, ſans menſonge, certain & très-véritable.

Ce qui eſt en bas, eſt comme ce qui eſt en haut : & ce qui eſt en haut, eſt comme ce qui eſt en bas, pour faire les Miracles d'une ſeule choſe.

Et comme toutes les choſes ont été, & ſont venuës d'un, par la méditation d'un; ainſi toutes les choſes ont été nées de cette choſe unique, par adaptation.

Le Soleil en eſt le Pére ; la Lune eſt ſa Mére ; le Vent l'a porté dans ſon ventre ; la Terre eſt ſa Nourrice. Le Pére de tout le *Téleme* de tout le Monde eſt ici. Sa force ou puiſſance eſt entiére ; ſi elle eſt convertie en Terre.

Tu ſéparcras la Terre du Feu, le Subtil do l'Epais, doucement avec grande induſtrie. Il monte de la Terre au Ciel, & derechef il décend en Terre, & il reçoit la force des choſes ſupérieures & inférieures. Tu auras par ce moyen la gloire de tout le Monde ; & pour cela toute obſcurité s'enfuira de toi.

C'eſt la Force forte de toute force; car elle vaincra toute choſe ſubtile, & pénétrera toute choſe ſolide.

Ainſi le Monde a été créé

De ceci ſeront & ſortiront d'admirables adaptations, deſquelles le moyen en eſt ici.

C'eſt pourquoi j'ai été appellé Hermès Triſmegiſte, ayant les trois parties de la Philoſophie de tout le Monde.

Ce que j'ai dit de l'Opération du Soleil eſt accompli, & parachevé.

EXPLICATION DE LA TABLE d'Emeraude, par Hortulain.

PREFACE.

LOüange, honneur & gloire vous ſoit à jamais renduë, ô Seigneur Dieu tout-puiſſant ! avec voire très-cher Fils, notre Sauveur JESUS-CHRIST, *vrai Dieu & ſeul Homme parfait, & le Saint Eſprit Conſolateur, Trinité ſainte, qui éies*

le ſeul Dieu, je vous rends graces de ce qu'ayant eu la connoiſſance des choſes paſſagéres de ce Monde nóire ennemi, vous m'en avez retiré par voire grande miſéricorde, afin que je ne fuſſe pas perverti par ſes volupiés trompeuſes. Et parce que j'en voyois pluſieurs, de ceux qui travaillent à cet Art, qui ne ſuivent pas le droit chemin; je vous ſuplie, ô mon Seigneur, & mon Dieu! qu'il vous plaiſe que je puiſſe détourner de cette erreur, par la Science que vous m'avez donnée, mes très-chers & bien-Aimés; afin qu'ayant connu la vériié, ils puiſſent loüer voire ſaint Nom, qui eſt bénit éternellement.

Moi donc Hortulain, c'eſt à dire Jardinier, ainſi apellé à cauſe des Jardins maritimes, indigne d'éire appellé Diſciple de Philoſophie, étant émeu par l'amitié que je porte à mes très-Chers, j'ai voulu meure en écrit la déclaration & explication certaine des paroles d'Hermès, Pére des Philoſophes, quoiqu'elles ſoient obſcures; & déclarer ſincérement toute la Praïique de la véritable Oeuvre. Et certes il ne ſert de rien aux Philoſophes de vouloir cacher la Science dans leurs Ecrits, lorſque la Doctrine du Saint Eſprit opére.

CHAPITRE PREMIER.

L'Art d'Alchimie eſt vrai & certain.

LE PHILOSOPHE dit : *Il eſt vrai*, à ſçavoir que l'Art d'Alchimie nous a été donné. *Sans menſonge*, il dit cela pour convaincre ceux qui diſent que la Science eſt menſongére ; c'eſt-à-dire, fauſſe. *Certain*, c'eſt à dire expérimenté ; car tout ce qui eſt expérimenté eſt très-certain. *Et très veritable*, car le très-véritable Soleil eſt procréé par l'Art.

Il dit très-véritable au ſuperlatif, parce que le Soleil engendré par cet Art, ſurpaſſe tout Soleil naturel en toutes propriétés, tant médecinales qu'autres.

CHAPITRE II.

La Pierre doit être diviſée en deux parties.

ENſuite il touche l'Opération de la Pierre, diſant, *Que ce qui eſt en bas eſt comme ce qui eſt en haut.* Il dit cela parce que la Pierre eſt diviſée en deux parties principales, par le Magiſtére; ſçavoir en la partie ſupérieure, qui monte en haut, & en la partie inférieure qui demeure en bas fixe & claire. Et toutesfois

ces deux parties s'accordent en vertu. C'eſt pourquoi il dit, *Et ce qui eſt en haut eſt comme ce qui eſt en bas.* Certainement cette diviſion eſt néceſſaire. *Pour faire les Miracles d'une choſe.* C'eſt à dire de la Pierre; car la partie inférieure c'eſt la Terre, qui eſt la Nourrice & le Ferment; & la partie ſupérieure c'eſt l'Ame, laquelle vivifie toute la Pierre, & la reſſuſcite. C'eſt pourquoi la Séparation, & la Conjonction étant faite, beaucoup de Miracles viennent à ſe faire en l'Oeuvre ſecrette de Nature.

CHAPITRE III.

La Pierre a en ſoi les quatre Elemens.

ET comme toutes choſes ont été & ſont venües d'un par la méditation d'un. Il donne ici un éxemple diſant; Comme toutes choſes ont été & ſont ſorties d'un, c'eſt à ſçavoir, d'un globe confus, ou d'une maſſe confuſe, *par la méditation*, c'eſt à dire, par la penſée & création *d'un*; c'eſt a dire, de Dieu tout-puiſſant. *Ainſi toutes choſes ſont nées.* C'eſt à dire, ſont ſorties, *de cette choſe unique*; c'eſt à dire, d'une Maſſe confuſe, *par adaptation*; c'eſt à dire par le ſeul commandement & miracle de Dieu. Ainſi notre

Pierre eſt née & ſortie d'une Maſſe confuſe, contenant en ſoi tous les Elémens, laquelle a été créée de Dieu, & par ſon miracle, notre Pierre en eſt ſortie & née.

CHAPITRE IV.

La Pierre a Pére & Mére, qui ſont le Soleil & la Lune.

COmme nous voyons qu'un Animal l'engendre naturellement pluſieurs autres Animaux ſemblables à lui; ainſi le Soleil artificiellement engendre le Soleil par la vertu de la Multiplication de la Pierre. C'eſt pourquoi il s'enſuit, *Le Soleil en eſt le Pére*; c'eſt à dire, l'Or des Philoſophes. Et pour ce qu'en toutes Générations naturelles, il doit y avoir un lieu propre à recevoir les Semences, avec quelque conformité de reſſemblance en partie; Ainſi faut-il qu'en cette Génération artificielle de la Pierre, le Soleil ait une Matiére qui ſoit comme une Matrice propre à recevoir ſon Sperme & ſa Teinture. Et cela, c'eſt l'Argent des Philoſophes. Voila pourquoi il s'enſuit, *& la Lune en eſt la Mére.*

CHAPITRE V.

La conjonction des Parties eſt la conception & la génération de la Pierre.

QUand ces deux ſe reçoivent l'un l'autre en la conjonction de la Pierre, la Pierre s'engendre au ventre du Vent, & c'eſt ce qu'il dit puis après: *Le Vent l'a porté en ſon ventre.* On ſçait aſſez que le Vent eſt Air, & l'Air eſt vie, & la vie eſt l'Ame, laquelle j'ai déja dit cy-deſſus, qu'elle vivifie toute la Pierre. Ainſi il faut que le Vent porte toute la Pierre, & la rapporte, & qu'il engendre le Magiſtére. C'eſt pourquoi il s'enſuit qu'il doit recevoir aliment de ſa Nourrice, c'eſt à ſçavoir de la Terre. Auſſi le Philoſophe dit: *La Terre eſt ſa Nourrice.* Car de même que l'Enfant, ſans l'aliment qu'il reçoit de ſa Nourrice, ne parviendroit jamais en âge; ainſi notre Pierre ne parviendroit jamais en effet ſans la fermentation de la Terre; & le ferment eſt appellé aliment. De cette ſorte s'engendre d'un Pere avec la conjonction de ſa Mére, *la choſe*, c'eſt à dire, les Enfans ſemblables aux Péres; leſquels, s'ils n'ont la longue decoction, ſeront faits ſemblables à la Mére, &

retiendront le poids du Pére.

CHAPITRE VI.

La Pierre eſt parfaite ſi l'Ame eſt fixe dans le Corps.

APrès il s'enſuit, *le Pere de tout le Télême du Monde eſt ici*; c'eſt à dire, en l'Oeuvre de la Pierre il y a une voye finale. Et notez que le Philoſophe appelle l'Opération *le Pére de tout le Télême*: c'eſt à dire, de tout le Secret ou Tréſor *de tout le Monde*; c'eſt à ſçavoir de toute Pierre qu'on a pû trouver en ce Monde. *Eſt ici.* Comme s'il diſoit, Voici je te le montre. Puis le Philoſophe dit, veux-tu que je t'enſeigne quand la force de la Pierre eſt achevée & parfaite? C'eſt quand elle ſera convertie & changée en ſa terre. Et pour ce, dit-il, *ſa force & puiſſance eſt entiére*; c'eſt à dire, parfaite & complette, *ſi elle eſt convertie & changée en terre.* C'eſt à dire, ſi l'Ame de la Pierre (de laquelle a été faite ci-deſſus mention, que l'Ame eſt appellée Vent, & Air, en laquelle eſt toute la vie & la force de la Pierre) eſt convertie en terre, c'eſt à ſçavoir de la Pierre, & qu'elle ſe fixe en telle ſorte, que toute la Subſtance de la Pierre ſoit ſi bien unie

avec ſa Nourrice (qui eſt la Terre) que toute la Pierre ſoit tournée & convertie en ferment. Et comme lors que l'on fait du pain, un peu de levain nourrit & fermente une grande quantité de pâte; & en cette ſorte change toute la ſubſtance de la pâte en ferment : Auſſi veut le Philoſophe que notre Pierre ſoit tellement fermentée, qu'elle ſerve de ferment à ſa propre multiplication.

CHAPITRE VII.

La mondification de la Pierre.

ENſuite il enſeigne comment la Pierre ſe doit multiplier : Mais auparavant il met la mondification d'icelle & la ſéparation des parties, diſant : *Tu ſépareras la Terre du Feu, le Subtil de l'Epais, doucement avec grande induſtrie.* Doucement c'eſt à dire peu à peu, non pas par violence, mais avec eſprit & induſtrie, c'eſt à ſçavoir au fient ou fumier philoſophal. *Tu ſépareras*, c'eſt à dire diſſoudras, car la diſſolution eſt la ſéparation des parties. *La Terre du Feu, le Subtil de l'Epais*; c'eſt à dire, la lie & l'immondicité du Feu, de l'Air, & de l'Eau & de toute la Subſtance de la Pierre, en ſorte qu'elle demeure entiérement ſans ordure.

CHAPITRE VIII.

La Partie non fixe de la Pierre doit ſéparer la Partie fixe & l'élever.

LA Pierre étant ainſi préparée, elle ſe peut lors multiplier. Il met donc maintenant la Multiplication, & il parle de la facile liquefaction ou fuſion d'icelle par la vertu qu'elle a d'être entrante & pénétrante dans les Corps durs & mous, diſant: *Il monte de la Terre au Ciel & derechef décend en Terre.* Il faut bien remarquer ici, que quoi que notre Pierre, en ſa prémiére Opération, ſe diviſe en quatre Parties, qui ſont les quatre Elémens: néanmoins (ainſi qu'il a été dit ci-deſſus) il y a deux Parties principales en elle; l'une qui monte en haut, qui eſt appellée la non fixe, ou la volatile; & l'autre qui demeure en bas fixe, qui eſt appellée la terre ou ferment, comme il a été dit. Mais il faut avoir grande quantité de la Partie non fixe, & la donner à la Pierre, quand elle eſt très-nette & ſans ordure, & il lui en faut donner tant de fois par le Magiſtére, que toute la Pièrre, par la vertu de l'Eſprit, ſoit portée en haut, la ſublimant & la faiſant ſubtile. Et c'eſt ce de que dit le Philoſophe: Il monte de la Terre au Ciel.

CHAPITRE IX.

La Pierre volatile doit derechef être fixée.

APrès tout cela, il faut incérer cette même Pierre, (ainſi exaltée & élevée, ou ſublimée) avec l'Huile, qui a été tirée d'elle en la prémiére Opération, laquelle eſt appellée l'Eau de la Pierre. Et il la faut tourner ſi ſouvent en ſublimant, juſqu'à ce que par la vertu de la fermentation de la Terre (avec la Pierre élevée ou ſublimée) toute la Pierre par reïtération décende du Ciel en Terre, demeurant fixe & fluente. Et c'eſt ce que dit le Philoſophe, *& de rechef décend en Terre.* Et ainſi, *Elle reçoit la force des choſes ſupérieures*, en ſublimant, *& des inférieures*, en décendant; c'eſt à dire, que ce qui eſt corporel, ſera fait ſpirituel dans la Sublimation, & le ſpirituel ſera fait corporel dans la *Deſcenſion* ou lors que la Matiére décend.

CHAPITRE X.

De l'utilité de l'Art, & de l'efficace de la Pierre.

TU auras par ce moyen la gloire de tout le Monde. C'eſt à dire, par

cette Pierre ainſi compoſée, tu poſſéderas la gloire de tout le Monde. *Et pour cela toute obſcurité s'enfuira de toi*; c'eſt à dire, toute pauvreté & maladie. *Cecy eſt la Force forte de toute force.* Car il n'y a aucune comparaiſon des autres forces de ce Monde à la force de cette Pierre: *Car elle vaincra toute choſe ſubtile. & pénétrera toute choſe ſolide.* Vaincra, c'eſt à dire, en vaincant & ſurmontant, elle changera & convertira le Mercure vif en le congelant, lui qui eſt ſubtil & mou, & pénétrera les autres Métaux, qui ſont des Corps durs, ſolides & fermes.

CHAPITRE XI.

Le Magiſtére imite la Création de l'Univers.

LE PHILOSOPHE donne enſuite un éxemple de la Compoſition de ſa Pierre, diſant, *Ainſi le Monde a été créé*; c'eſt à dire, que notre Pierre eſt faite de la même maniére que le Monde a été créé. Car les prémiéres choſes de tout le Monde, & tout ce qui a été au Monde, a été prémiérement une Maſſe confuſe, & un Cahos ſans ordre, comme il a été dit ci-deſſus. Et après, par l'artifice du ſouverain Créateur, cette Maſſe confuſe,

ayant été admirablement ſéparée & rectifiée, a été diviſée en quatre Elémens : & à cauſe de cette ſéparation, il ſe fait diverſes & différentes choſes. Ainſi auſſi ſe peuvent faire diverſes choſes par la production & diſpoſition de notre Oeuvre, & ce par la ſéparation de divers Elémens de divers Corps. *De ceci ſeront & ſortiront d'admirables adaptations.* C'eſt à dire, ſi tu ſépares les Elémens, il ſe fera d'admirables Compoſitions propres à notre Oeuvre, en la Compoſition de notre Pierre, par la conjonction des Elémens rectifiez. *Deſquelles:* c'eſt à dire, deſquelles choſes admirables propres à ceci. *Le moyen*, c'eſt à ſçavoir d'y procéder, *en eſt ici.*

CHAPITRE XII.

Déclaration énigmatique de la Matière de la Pierre.

C'Eſt pourquoi j'ai été appelé Hermès Triſmegiſte, c'eſt à dire, *Mercure trois fois très-grand.* Après que le Philoſophe a enſeigné la Compoſition de la Pierre, il montre ici couvertement de-quoi ſe fait notre Pierre, ſe nommant ſoi-même. Premiérement, afin, que ſes Diſciples, qui parviendront à cette Science, ſe ſouviennent toujours de ſon nom. Mais

néanmoins il touche de quoi c'eſt que ſe fait la Pierre, diſant enſuite : *Ayant les trois Parties de la Philoſophie de tout le Monde*, pource que tout ce qui eſt au Monde, ayant Matiére & Forme, eſt compoſé des quatre Elémens. Or quoi que dans le Monde il y ait une infinité de choſes qui le compoſent & qui en ſont les Parties, le Philoſophe les diviſe & les réduit pourtant toutes à trois Parties; c'eſt à ſçavoir en la Partie minérale, végêtale, & animale, de toutes leſquelles enſemble ou ſéparément il a eu la vraie Science, en l'Opération du Soleil, ou Compoſition de la Pierre. Et c'eſt pour cela qu'il dit, *Ayant les trois Parties de la Philoſophie de tout le Monde*, leſquelles toutes trois ſont contenuës dans la ſeule Pierre; c'eſt à ſçavoir au Mercure des Philoſophes.

CHAPITRE XIII.

Pourquoi la Pierre eſt appellée parfaite.

CEtte Pierre eſt appellée parfaite, parce qu'elle a en ſoi la nature des choſes minérales, végétales & animales. C'eſt pourquoi elle eſt appellée triple, autrement trine-une; c'eſt à dire triple & unique, ayant quatre Natures, c'eſt à

ſçavoir les quatre Elémens, & trois Couleurs, la noire, la blanche & la rouge. Elle eſt auſſi appellée le grain de froment, lequel, s'il ne meurt, demeurera ſeul, & s'il meurt (comme il a été dit ci-deſſus, quand elle ſe conjoint en la conjonction) il rapporte beaucoup de fruit; c'eſt à ſçavoir, quand les Opérations, dont nous avons parlé, ſont parachevées. O Ami Lecteur! ſi tu ſçais l'Opération de la Pierre, je t'ai dit la vérité; & ſi tu ne la ſçais pas, je ne t'ai rien dit. *Ce que j'ai dit de l'Opération du Soleil eſt accompli & parachevé.* C'eſt à dire, ce qui a été dit de l'Opération de la Pierre de trois Couleurs & de quatre Natures, qui ſont en une choſe unique; c'eſt à ſçavoir au ſeul Mercure philoſophal, eſt achevé & fini.

LES SEPT CHAPITRES, ATRIBUEZ A HERMES

CHAPITRE PREMIER

VOICI ce que dit Hermès. Pendant le long-tems que j'ai vêcu, je n'ai ceſſé de faire des expériences; & j'ai toûjours travaillé ſans m'épargner.

Je ne tiens cet Art & cette Science que de la ſeule inſpiration de Dieu. C'eſt lui qui a daigné la révéler à ſon Serviteur.

C'eſt lui qui a donné à ceux qui ſçavent ſe bien ſervir de leur raiſon, le moyen de connoître la vérité: mais il n'a jamais été cauſe que perſonne ait ſuivi l'erreur ni le menſonge.

Pour moi, ſi je ne craignois le jour du Jugement, & d'être damné pour avoir caché cette Science, je n'en aurois rien dit; & je n'écrirois point, pour l'enſeigner

gner à ceux qui viendront après moi.

Mais j'ai voulu rendre aux Fidéles ce que je leur devois, en leur enſeignant ce que l'Auteur de la fidélité a daigné me révéler.

Ecoutez donc, Fils des ſages Philoſophes, nos Prédéceſſeurs, non pas corporellement ni inconſidérément la Science des quatre Elémens (1) qui ſont paſſibles, *& qui peuvent éire alterez & changez* par leurs Formes; & qui ſont cachez avec leur action.

Car leur action eſt cachée *dans notre Elixir;* parce qu'il ne ſçauroit agir, s'il n'eſt compoſé *de l'union tres-éxacte de ces mémes Elémens*; & il n'eſt point parfait, qu'il n'ait paſſé par toutes ſes Couleurs, *dont chacune marque la domination d'un Elément particulier.*

Sachez, Fils des Sages, qu'il y a une diqu'à diſſoudre l'Or, qu'ils appellent Terre, ou Corps, & à le reduire en Mercure (ce qui ne peut ſe faire que par leur prémier Mercure, qu'ils appellent Eau, à cauſe qu'il eſt liquide & qu'il eſt le véritable & unique Diſſolvant de l'Or) puis à changer en Terre ou en Poudre ces deux Mercures, qui ſont Eau, & parfaitement unis enſemble, & que le Trévisan appelle *Mercure double.*

(1) Les Philoſophes appellent ainſi leur Science, parce qu'ils aſſurent qu'elle ne conſiſte qu'à tranſmuer les Elémens. Cette tranſmutation ſe fait en changeant la Terre en Eau, & l'Eau en Terre, parce qu'il n'y a que ces deux Elémens ſenſibles & apparens, & que les deux autres, qui ſont l'Air & le Feu, ſont renfermez en ces deux-là. Ainſi, pour faire l'Oeuvre des Philoſophes, il n'y a

vision de l'Eau des anciens Philosophes; qui la partage en quatre autres choses. Une est à deux, & trois à une. Et à la Couleur de ces choses, c'est à dire à l'Humeur qui coagule, appartient la troisiéme partie, & les deux autres troisiémes parties sont pour l'Eau. Ce sont-là les poids des Philosophes. (1)

Prenez de l'Humeur une once & demie, & de la Rougeur méridionale, ou de l'Ame du Soleil la quatriéme partie, qui est une demie once, & de la Gomme orangée aussi une demie once, & la moitié d'Orpiment, qui sont huit, c'est à dire trois onces.

(1) L'Auteur détermine ici quelle doit être la dose, ou la quantité des deux Matiéres, qui entrent dans la Composition de l'Oeuvre. Il appelle cette Composition l'Eau des anciens Philosophes, ou à cause que leur prémier Mercure, qui est leur Eau, est la prémiére & principale partie de cette Composition, & qu'il y est en double portion du Soufre, ou de l'Or, qui en est l'autre partie, ce qui est, dit-il, le poids des Philosophes; ou bien, parce que le mélange du prémier Mercure & de l'Or ne peut point être appellé la Composition de l'Oeuvre, qu'après que l'Or est dissous; n'y ayant effectivement que les choses liquides, & encore celles qui sont de même nature, qui puissent s'unir parfaitement, & faire une véritable Composition. Et c'est sans doute pour cette raison qu'il nomme le Soufre, ou l'Or, la Teinture des Matiéres, & l'Humeur coagulante, parce que c'est le Soufre qui teint & qui fixe. D'où il est évident qu'il faut nécessairement que l'Or soit dissous, pour pouvoir être éxactement uni avec le Mercure, qui est son Dissolvant, & par conséquent, pour faire ensemble la véritable Composition de l'Oeuvre.

Et ſçachez que la Vigne des Sages ſe tire en trois, & que ſon vin eſt parfait à la fin de trente.

Concevez comment l'Opération s'en fait. La Cuiſſon le diminuë *en quantité*, & la Teinture l'augmente *en qualité*; parce que la Lune commence à décroître après ſon quinziéme jour, & elle croît au troiſiéme. C'eſt donc là le commencement & la fin.

Voici, je viens de vous déclarer ce qui avoit été célé. Car l'Oeuvre eſt avec vous & chez vous; de ſorte que la trouvant en vous-même, *où elle eſt continuellement*, vous l'avez auſſi toûjours quelque-part où vous ſoyez, ſoit en Terre ou en Mer. (1)

Gardez donc l'Argent-vif, qui ſe fait dans les Lieux ou Cabinets intérieurs, c'eſt-à-dire *dans les Principes des Métaux, qui en ſont compoſez*, & dans l'eſquels il eſt coagulé. Car c'eſt-là cet Argent vif, que

(1) M. Salomon penſe que par ces paroles, *l'Oeuvre eſt avec vous & chez vous*, l'Auteur veut dire que dans la conformation de nos Corps & dans le changement des alimens, qui ſe fait continuellement en notre ſubſtance, il ſe trouve une repréſentation de l'Oeuvre des Philoſophes. Si j'oſois ajoûter ma penſée à celle de ce ſçavant Commentateur, je dirois qu'il me ſemble qu'Hermès, ou celui qui a écrit ſous ſon nom, entend parler ici de l'Eſprit Univerſel (*principe eſſentiel de notre vie,*) que nous reſpirons en tout tems & en tous lieux, & qui eſt la véritable origine du Mercure philoſophique.

l'on dit être de la Terre qui reste.

Que celui donc qui n'entend pas mes paroles, en demande l'intelligence à Dieu, qui ne justifie les œuvres d'aucun Méchant, & qui ne refuse à nul Homme de bien la récompense qui lui est duë.

Car j'ai découvert tout ce qui avoit été caché de cette Science; j'ai declaré un très-grand Secret; & j'ai dit même toute la Science à ceux qui sçauront l'entendre.

Vous donc, Inquisiteurs de la Science, & vous, Enfans de la Sagesse, sçachez que le Vautour étant sur la Montagne, crie à haute voix: Je suis le blanc du noir, & le rouge du blanc, & l'orangé du rouge. Certes je dis la vérité.

Sçachez aussi que le Corbeau qui vole sans aîles dans la noirceur de la nuit, & dans la clarté du jour, est la tête, ou *le commencement* de l'Art.

Le Coloris se prend de l'amertume qui est en son gosier, & la teinture est sortie de son corps, & il se tire une Eau véritable, & toute pure de son dos.

Comprenez donc ce que je dis, & recevez par même moyen le Don de Dieu *que je vous communique*: Mais célez-le à tous les Imprudens.

C'est une Pierre que l'on doit honorer, qui est cachée dans les Cavernes ou *dans*

le profond des Métaux. Sa couleur la rend éclatante ; c'eſt une Ame, ou *un Eſprit* ſublime, & une Mer ouverte.

Voicy, je vous l'ay declarée ; rendez graces à Dieu, de ce qu'il vous a enſeigné cette Science : car il aime ceux qui ont de la reconnoiſſance de ſes graces.

Mettez donc *cette Pierre*, c'eſt à dire *ſa Matiére*, dans un feu humide, & l'y faites cuire. Ce feu augmente la chaleur de l'humidité, & il tuë la ſéchereſſe de l'incombuſtion, juſqu'à ce que la racine paroiſſe : C'eſt à dire, *juſqu'à ce que le Corps ſoit reſous en ſon Mercure*. Après cela faites ſortir de cette Matiére la rougeur, & ſa partie légére, *Continuant à le faire*, j'uſqu'à ce qu'il n'y en ait que la troiſiéme partie qui reſte.

Enfans des Sages, *la raiſon pour laquelle* on a appellé les Philoſophes (*Envieux*) ce n'a pas été à cauſe qu'ils ayent jamais eu deſſein de rien céler aux gens de bien, ni à ceux qui vivent pieuſement, ni aux légitimes *& véritables Enfans de la Science*, ni aux Sages.

Mais parce qu'ils la cachent aux Ignorans C'eſt à dire, *a ceux qui n'en ſçavent pas aſſez pour la connoître*, aux Vicieux, & à ceux qui vivent ſans loi & ſans charité ; de crainte que par ce moyen les Méchans ne devinſſent puiſſans pour

commettre toutes sortes de crimes, dont les Philosophes seroient responsables à Dieu. Car tous les Méchans sont indignes de *posséder* la Sagesse.

Sachez que je nomme cette Pierre par son nom. Car les Philosophes l'appellent la Femme de la Magnésie, ou la Poule, ou la Salive blanche, le Laît des choses volatiles, & la Cendre incombustible, afin de la cacher aux Imprudens, qui n'ont ni sens, ni loi, ni humanité.

Mais moi, je l'ai nommée d'un nom fort connû, en l'appellant la Pierre des Sages. Conservez donc dans cette Pierre la Mer, le Feu, & le Volatil du Ciel, jusqu'au moment de sa sortie.

Or je vous conjure tous, ô Fils des Philosophes! au nom de notre Bien-faicteur, qui vous fait une grace si singuliére de ne jamais déclarer le nom de cette Pierre à aucun Fou, à aucun Ignorant, ni à aucun qui en soit indigne.

Pour ce qui est de moi, je puis dire que personne ne m'a rien donné que je ne lui aye rendu tout ce qu'il m'a donné. Je n'ai jamais manqué au respect que je lui devois; & j'ai toûjours parlé fort honorablement de lui.

Mon Fils, cette Pierre est enveloppée de plusieurs Couleurs, qui la cachent; mais il n'y en a qu'une seule, qui marque

sa naissance, & son entiére perfection. Connoissez qu'elle est cette Couleur, & n'en dites jamais rien.

Avec l'aide de Dieu tout-puissant, cette Pierre vous délivrera & vous garantira de maladies pour grandes qu'elles soient; elle vous préservera de toutes tristesse & afflictions, & de tout ce qui pourroit vous nuire au corps & à l'esprit.

Elle vous conduira encore des ténébres à la lumiére, du désert à la maison, & de la nécessité à l'abondance.

CHAPITRE II.

MON Fils, avant toutes choses, je vous avertis de craindre Dieu, car c'est lui qui fera réüssir votre Opération, & qui fera l'union de chaque Elément séparé.

Mon Fils, comme je ne vous crois pas privé de raison, ni insensé, vous devez raisonner sur tout ce que l'on vous dira de notre Science, Recevez même mes exhortations & méditez si bien les leçons que je vous fais, que vous les entendiez, comme si c'étoit vous-même qui en fussiez l'Auteur.

Car comme ce qui est naturellement chaud ne peut devenir froid, sans être altéré; de même celui qui use bien de sa

raiſon, doit fermer la porte à l'ignorance, de peur que ſe croyant aſſûré, il ne ſoit trompé.

Mon Fils, prenez le volatil, ſubmergez-le lorſqu'il vole, & ſéparez-le de ſa roüille, qui le tuë; ôtez-la, & chaſſez-la de lui, afin qu'il devienne vivant, comme vous le ſouhaitez; après quoi il ne faût plus qu'il s'éléve dans le Vaiſſeau; mais il doit retenir *& fixer* viſiblement ce qu'il y a de volatil.

Car ſi vous le tirez d'une ſeconde affliction, après l'avoir tiré d'une prémiére, & ſi pendant les jours, dont vous ſçavez le nombre, vous le gouvernez avec adreſſe, ce vous ſera une compagnie telle qu'il vous l'a faut, & en le ſéparant, vous en ſerez le maître, & il vous ſervira d'ornement.

Mon Fils, ſéparez du rayon ſon ombre, & ce qu'il a d'impur; parce qu'il y a des nuées au deſſus de lui, qui le ſaliſſent, & qui l'empêchent de luire, à cauſe qu'il eſt brûlé par l'oppreſſion, & par ſa rougeur.

Prenez cette rougeur, qui a été corrompuë par l'Eau, de même que la cendre vive contient en ſoi du feu. Que ſi vous l'ôtez toûjours, juſqu'à ce que la rougeur ſoit nette & purifiée; vous ferez une union, dans laquelle il s'échauffe & ſe repoſe.

Mon Fils, remettez dans l'Eau, pendant les trente jours que vous ſçavez, le Charbon de qui la vie eſt éteinte Ainſi, *ô notre Oeuvre!* vous repoſant ſur le puis de cet Orpiment, qui n'a point d'humidité.

Voici, j'ai comblé de joye les cœurs de ceux qui eſpérent en vous, *ô notre Elixir!* & j'ai rejoui les yeux de ceux qui vous conſidérent, par l'eſpérance du bien que vous renfermez en vous-même.

Mon Fils, ſoyez aſſuré que l'Eau étoit prémiérement dans l'Air, puis dans la Terre. C'eſt pourquoi faites-la auſſi remonter en haut par ſes conduits, & changez-la avec diſcrétion; & enſuite uniſſez-la peu à peu à ſon prémier Eſprit rouge, qui a été ramaſſé.

Mon Fils, je vous apprens que l'Onguent de notre Terre eſt un Soufre, Orpiment, Gomme, Colchotar, qui eſt Soufre, Orpiment, & même *divers* Soufres, & ſemblables choſes; chaçune deſquelles eſt plus vile que n'eſt l'autre, & il y a diverſité entre-elles

De ces choſes vient encore l'Onguent de la Colle, qui eſt Poils, Ongles & Soufre. De là vient auſſi l'Huile des pierres, & le Cerveau qui eſt Orpiment. De la même vient l'Ongle des Chats qui eſt Gommie, & l'Onguent des blancs, &

l'Onguent des deux Argens vifs Orientaux, qui pourchaſſent les Soufres, contiennent les Corps.

Je dis de plus que le Soufre teint & fixe, & qu'il eſt contenu *& renfermé*, & qu'il ſe fait par l'union de Teintures. Or les Onguents (1) teignent & fixent ce qui eſt contenu dans le Corps; & c'eſt par ce ſeul moyen que ſe fait l'union des choſes volatiles avec les Soufres allumineux, qui retiennent & fixent tout ce qu'il y a de volatil.

Mon fils, la diſpoſition, que les Philoſophes recherchent, eſt unique de notre Oeuf, ce qui ne ſe rencontre pas en l'œuf de Poule. Il y a néanmoins quelque reſſemblance en notre divine Oeuvre, qui eſt l'ouvrage de la Sageſſe, & l'œuf de Poule; en ce qu'en l'une & en l'autre les Elémens y ſont unis & arrangez avec ordre

Sachez donc, mon Fils, que de cette reſſemblance, & de cette proximité de nature, l'on peut tirer un grand avantage pour la connoiſſance de notre Oeuvre. Car dans l'œuf de Poule il y a une ſubſtance qui repreſente la matiére *aqueuſe de l'Oeuvre*, qu'on appelle Spirituelle ou Eſprit; il y en a une autre ſemblable à l'Or, *qui eſt la Terre des Philiſophes.*

(1) Le Soufre des Philoſophes.

Et en ces deux Subſtances on remarque viſiblement l'aſſemblage & l'union des quatre Elémens. (1)

(1) *La comparaiſon que les Philoſophes font de leur grand Oeuvre avec l'œuf, eſt fort juſte, mais non pas tant à mon advis, parce que les quatre Elémens ſe trouvent dans leur Oeuvre de même que dans l'œuf, qu'à cauſe qu'il y a deux Matiéres dans l'Oeuvre des Philoſophes, leur Mercure & l'Or ; comme il y en a deux dans l'œuf, le Jaune & le Blanc. Que ces Matiéres ont grand rapport les unes aux autres, & quil y a beaucoup de reſſemblance entre-elles ; outre les autres choſes qui contribuent à cette conformité. Car prémiérement le Mercure des Philoſophes étant, ſelon Philaléthe, ſemblable à l'Argent vif vulgaire, & en ayant l'apparence & toutes les propriétés, il repréſente parfaitement le blanc de l'œuf non ſeulement parce que, comme lui, il eſt blanc, aqueux, liquide, & d'une conſiſtance un peu épaiſſe, & que d'ailleurs dans la compoſition de l'Oeuvre, il y a plus de ce prémier Mercure que d'Or; comme dans l'œuf le blanc eſt en plus grande quantité que n'eſt le jaune ; mais principalement parce que le Mercure vivifie l'Or, diſent les Philoſophes, & qu'il a en lui tout ce qui eſt néceſſaire pour la compoſition & perfection de l'Oeuvre. Ce qui a donné lieu à cette Maxime ; *Tout ce que les Sages cherchent, eſt dans le Mercure*, de même que le blanc de l'œuf a en ſoi tout enſemble & la matiére, dont eſt entiérement formé le Poulet, & le principe qui lui donne la vie. Secondement l'Or, qui eſt l'autre Matiére de l'Oeuvre, reſſemble pareillement au jaune de l'œuf, tant par ſa Couleur & ſa conſiſtance, qui eſt plus reſſerrée & plus ſolide que n'eſt celle du Mercure, qu'à cauſe qu'il lui ſert de ferment, & même de nourriture ; ce qu'il fait en l'épaiſſiſſant, le fixant, & s'uniſſant intimement à lui : comme le jaune de l'œuf eſt plus épais que le blanc, & que dans l'œuf il ſert d'aliment au Poulet, qui ſe forme du blanc, juſqu'à ce qu'il ſoit éclos. Ainſi le jaune de l'œuf en nourriſſant le Poulet, & s'uniſſant à ſa ſubſtance, reçoit la vie; comme l'Or, ſelon les Philoſophes, eſt vivifié, lorſqu'il eſt ſi éxactement uni à leur Mer-*

Le Fils a demandé à Hermès: Les Soufres, qui conviennent à notre Oeuvre, ſont-ils céleſtes ou terreſtres ? Et Hermès repondit: Il y en a de céleſtes, & il y en a auſſi qui ſont terreſtres. (2)

Le Fils lui dit là-deſſus : Mon Pére,

ture, que tous deux ne ſont plus qu'une même Subſtance. Enfin, comme le blanc & le jaune de l'œuf ſont contenus dans une taye, & dans la coque qui enveloppe le tout; de même auſſi les Philoſophes renferment la compoſition de leurs deux Matiéres dans un Vaiſſeau de verre, bouché fort éxactement, & que pour cette raiſon, & pour ſa figure ovale, ils appellent leur Oeuf; & ils le poſent dans un Fourneau, ſur une écuelle pleine de cendres, qui ſervent d'*interméde*, comme les Artiſtes l'appellent, c'eſt à dire de milieu entre le Feu & le Vaiſſeau, & ces deux choſes, dit Flamel en ſon Poëme, ſont comme la Paille & le Nid de la Poule, où eſt l'œuf qu'elle couve. Les Philoſophes entretiennent au commencement dans leur fourneau un feu doux & continuel, pour éxiter peu à peu les Eſprits qui ſont dans leur Mercure, & qui doivent faire la diſſolution de l'Or & le vivifier, qui ſont les principales Opérations de leur Oeuvre. Comme la Poule échaufe doucement ſes œufs dans ſon nid, en les couvant pour réveiller & faire agir le principe de vie qui eſt renfermé dans le blanc, & qui doit faire la conformation de toutes les parties du Poulet, & l'animer; Et comme la Poule ne ceſſe de couver ſes œufs, juſques à ce que les Poulets ſoient arrivez à leur terme, & qu'ils ſoient éclos; les Philoſophes contienüent toûjours à entretenir le feu dans leur Fourneau, juſqu'à ce que leur Elixir, qu'ils appellent auſſi leur Poulet, ſoit arrivée au tems limité de ſa perfection. *M. Salomon.*

(2) Le Soufre céleſte eſt celui que contient l'Eſprit Univerſel, & qu'on en tire facilement. Le Soufre terreſtre eſt celui qu'on extrait de l'Or, lorſqu'on le réincrude on remet dans ſes prémiers Principes, par le moyen du Mercure des Philoſophes, ſon unique & véritable Diſſolvant,

je crois que le Ciel eſt le cœur dans les choſes ſupérieures, & que la Terre l'eſt dans les inférieures. A quoi Hermès répondit: Vous ne dites pas bien. Car le Mâle eſt le Ciel de la Fémelle, & la Fémelle eſt la Terre du Mâle.

Le Fils lui demanda enſuite: Lequel des deux eſt le plus digne d'être le Ciel, ou d'être la Terre? Hermès répondit: Ils ont beſoin l'un de l'autre, parce qu'en tous les Préceptes l'on ne commande que la médiocrité. Comme qui diroit: Le Sage commande à tous les Hommes. Car le médiocre eſt le meilleur; parce que quelque Nature que ce ſoit s'aſſocie & s'unit beaucoup mïeux avec celle qui lui eſt ſemblable. Et notre Science, qui eſt appellée Sageſſe, nous fait voir qu'il n'y a que les choſes médiocres & tempérées qui s'uniſſent.

Le Fils dit alors: Mon Pére, lequel de ceux-là eſt le médiocre? Hermès repondit: A chaque Nature il y en a trois de deux. L'Eau eſt prémiérement néceſſaire, puis l'Onguent ou Soufre, & les féces ou impuretés demeurent en bas.

Or le Dragon ſe trouve en toutes ces choſes. Les ténébres ſont ſa maiſon, & la noirceur eſt en elles. Et par cette noirceur, il monte en l'Air. Et cet Air eſt le Ciel, ou il commence de paroître

comme en ſon Orient. Mais tandis que ces choſes s'élevent comme une fumée *& s'évaporent*, elles ne ſont pas permanentes *ni fixes.*

Mais faites raſſoir la fumée de l'Eau; ôtez la noirceur à l'Onguent, & chaſſez la mort des féces *& de l'impureté.* Et la diſſolution étant faite par la victoire *que les deux Matiéres ont remportées l'une ſur l'autre*, & s'étant unie enſuite, de ſorte qu'elles s'entre-tiennent toutes deux, alors elles ſont vivantes.

Mon Fils, vous devez ſçavoir que l'Onguent médiocre, c'eſt à dire le Feu, tient le milieu entre les féces & l'Eau, & c'eſt lui qui recherche l'Eau; parce qu'on les appelle Onguent & Soufre, & qu'il y a une grande affinité entre le Feu, l'Huile & le Soufre; car de même que le Feu jette une flamme, auſſi fait le Soufre.

Shachez, mon Fils, que toutes les ſageſſes du monde ſont audeſſous de la ſageſſe que je poſſéde; & que tout ce que ſon Art peut faire, conſiſte à rendre ces Elémens occultes & cachez; ce qui eſt une choſe merveilleuſe.

Celui donc qui déſire être introduit en cette ſageſſe cachée que nous poſſedons, doit fuir le vice d'arrogance, être Pieux, être Homme de bien, d'un

profond raiſonnement, & garder les Secrets qui lui ont été découvers.

Je vous avertis encore mon Fils, que qui ne ſçait pas mortifier, faire une *nouvelle* génération, vivifier les Eſprits, purifier, introduire la lumiére, juſques à ce que les Elémens ſe combattent, qu'ils ſoient colorez, & qu'ils ſoient nettoyez de leurs taches, telles que ſont la noirceur & les ténébres; celui-là ne ſçait rien, & n'avance rien. Mais s'il ſçait faire ce que je viens de dire, il ſera élevé en grande dignité, tellement que les Rois auront de la vénération pour lui.

Mon Fils, nous ſommes obligez de garder ces Sécrets, & de les céler à tous les Méchans, & à ceux qui n'ont pas aſſez de ſageſſe, ny aſſez de diſcrétion *pour les garder, & en bien uſer.*

Vous devez ſçavoir de plus que notre Pierre eſt faite de pluſieurs choſes, & de pluſieurs couleurs; qu'elle eſt faite & compoſée de quatre Elémens unis; que nous devons ſéparer ces Elémens, les deſunir, & comme autant de piéces différentes, les mettre chacun à part.

Nous devons auſſi mortifier en partie la Nature ou les Principes, qui ſont en cette Pierre; conſerver l'Eau & le Feu qui demeure en elle, & qui ſont faits des

quatre Elémens ; & retenir *ou fixer* leurs Eaux par ſon Eau, laquelle n'eſt pas pourtant Eau quant à la forme *extérieure*, *ou apparente* ; mais un Feu, qui monte ſur les Eaux, & qui les contient dans un vaiſſeau, qui doit êtte entier & *ſans fêlure*, de peur que les Eſprits ne s'échapent & ne ſortent des Corps. Etant ainſi retenus, ils deviennent tingens & fixes.

O benîte forme ou apparence d'Eau Pontique, qui diſſous les Elémens! Or afin qu'avec cette Ame aqueuſe nous poſſedions la Forme ſulphureuſe, c'eſt-à-dire *afin que la Compoſition, qui étoit ſemblable à de l'Eau, devienne Terre ou Soufre*, il faut que nous la mêlions avec notre Vinaigre.

Car lors que par la puiſſance & la vertu de l'Eau le Compoſé eſt diſſout, c'eſt alors la clef, *ou le moyen aſſeuré* pour le rétablir & le refaire. Alors la Mort & la noirceur les quittent, & la Sageſſe, *c'eſt-à-dire l'Ouvrage de la Sageſſe*, commence de paroître. Je veux dire, *que l'Ariſte connoit par là, qu'il a bien & ſagement conduit ſon Opération, & qu'il eſt dans la véritable voye que les Philoſophes ont tenuë.*

CHAPITRE III.

SAchez, mon Fils, que les Philoſophes ſont *des liaiſons* ou des nœuds forts & ſerrez pour combatre contre le feu ; parce que les Eſprits aiment d'être dans les Corps qui ſont lavez, & ils ſe plaiſent à y demeurer.

Et dès que les Eſprits ſont unis à eux, ces Eſprits les vivifient, & ils demeurent en eux, & les Corps retiennent ces Eſprits, ſans jamais les quitter.

Alors les Elémens, qui ſont morts, deviennent vivans, & ils teignent les Corps compoſez de ces Elémens ; ils ſont altérez & changez, & ils font des œuvres admirables, & qui ſont permanentes, comme dit le Philoſophe. (1)

O forme aqueuſe d'Eau permanente, qui crée les Elémens dont eſt fait notre Roi, & qui par un régime témperé ayant acquis la Teinture, & t'étant unie à tes Fréres, te repoſes enſuite, *parce que tu es parvenuë à ta fin.* !

(1) S'il eſt vrai qu'Hermès ait été le prémier des Philoſophes, comme c'eſt l'opinion commune, fondée ſur tous les Ecrits que nous avons des anciens Philoſophes, qui pour cette raiſon l'appellent l'*ére*, les derniers mots de ce verſet font voir que ces Ouvrages n'eſt pas de lui.

Notre Pierre très-prêticuſe, étant jettée ſur le fumier, eſt très-chere & tout enſemble ville & même très-vile, parce que nous devons tout à la fois mortifier & vivifier deux Argents-vifs, qui ſont l'Argent vif de l'Orpiment, & l'Argent-vif Oriental de la Magnéſie.

O que la Nature eſt une grande Ouvriere! puiſqu'elle cré: les Principes naturels; qu'elle retient ce que ces Principes ont de médiocre, après les avoir ſéparez *des craſſes, & impuretés groſſieres.* Cette Nature eſt revenuë avec la lumiére; & elle a été produite avec la lumiére, qu'a enfanté une Nuée ténébreuſe. & cette Nuée eſt la Mére de toute l'Ocuvre.

Mais lors que nous unirons le Roi couronné à notre Fille rouge. Cette Fille, par le moyen d'un régime de feu ſi bien tempéré, qu'il ne puiſſe rien gâter, concevera un Fils, qui ſera uni à elle, & qui ſera pourtant au deſſus. Elle nourrit ce Fils, & le rend fixe & permanent, avec ce petit feu. Et ainſi le Fils vit de notre feu.

Or quand on laiſſe le feu ſur la feüille de Soufre, il faut que le terme des cœurs entre ſur lui, qu'il en ſoit lavé, & qu'ainſi ſon ordure ſorte hors de lui. Il ſe change alors, & quand il eſt tiré du

feu, ſa teinture demeure rouge comme les chairs *vives.*

Notre Fils, qui eſt né Roi, reçoit ſa teinture du feu; après quoi, & la mort, & la mer, & les ténébres le quittent; *parce qu'il devient vivant; il ſe deſſéche, & ſe fait poudre; & il a une lueur vive & éclatante.*

Le Dragon, qui garde les trous, ſuit les rayons du Soleil. Notre Fils, qui eſt mort, reprendra la vie. Il ſortira du feu étant Roi, & il ſe réjoüira de ſon union & de ſon mariage. Ce qui étoit occulte & caché deviendra manifeſte & apparent, & le lait de la Vierge ſera blanchi.

Ce Fils, ayant reçû la vie, combat contre le feu, il a une teinture la plus excellente de toutes les teintures. Car alors il a le pouvoir de faire du bien, *en communiquant cette teinture à ſes Fréres.* Et il contient en ſoi la Philoſophie, *puiſqu'il en eſt le fruit & l'ouvrage.*

Venez, Fils des Sages; réjoüiſſons-nous tous enſemble; faiſons éclater notre joye par des cris d'allégreſſe; car la mort eſt conſumée. Notre Fils régne. Il a ſa robe rouge, & il eſt revétu & paré de ſa pourpre.

CHAPITRE IV.

ECOUTEZ; Fils des Sages, comme cette Pierre crie: Défendez-moi, & je vous défenderai. (1) Voulez-vous me donner ce qui m'appartient, afin que je vous aide?

(1) Quoique la Nature ne produise pas seulement la Matiére du premier Mercure des Philosophes & l'Or, qui sont, dit Philalethe, les matériaux du Magistére; mais qu'elle en soit même la principale Ouvriére; il est certain néanmoins qu'elle ne le sçauroit faire toute seule, & il faut nécessairement que l'Art lui aide. Ce qu'il fait dans toute l'étenduë & la durée de l'Oeuvre. Car dans la prémiére Opération, l'Art aide à la Nature à faire la Composition du prémier Mercure, par la préparation qu'il donne à sa Matiére, & sans doute encore par d'autres secours, qui pour être moins pénibles, ne sont pas moins nécessaires. Et dans la seconde, l'Art contribuë à parachever l'ouvrage, tant par le régime du feu, qu'il entretient & conduit, que par la jonction qu'il fait de ce prémier Mercure avec l'Or, qui est par où commence cette derniére Opération. Et c'est-là cette jonction que la Pierre (c'est à dire ce Mercure, qui est la principale partie de la Pierre) demande ici à l'Artiste qu'il fasse, afin qu'elle lui aide ensuite; la Pierre (ou cette Matiére) ne pouvant être utile, si elle n'est parfaite, ni parfaite sans cette union du Mercure & de l'Or au moins par la voye ordinaire, qui est ou la seule que les prémiers Philosophes ont sçûë, ou qu'ils ont voulu que l'on sçût. Et c'est assurément celle dont parle notre Auteur, puisqu'il assure dans le Chapitre 7. que *sans le Ferment de l'Or l'Elixir ne se peut faire.* Or ce Philosophe fait dire ici au Mercure, que l'Or lui appartient, parce que l'Or est le fils du Mercure, étant fait de sa propre

Mon Soleil & mes rayons sont intimement en moi ; & la Lune, qui m'est

Substance ; & que d'ailleurs c'est de l'Or seul, de qui le Mercure attend sa fixité & sa teinture. Aussi est-ce l'Or, comme il est dit sur la fin de ce Chapitre, *qui retient la Substance de sa Mére*, lorsqu'il est uni à elle ; c'est à dire, qu'il fixe le Mercure, au même tems que ce Mercure le dissout : car par ce moyen, ils s'unissent ensemble pour n'être jamais séparez. Et c'est pareillement *le Laiton* ou l'Or, dit notre Auteur ensuite, qui *est la teinture de l'Eau permanente*, c'est à dire du second Mercure des Philosophes, qui est fixe ; & duquel la dissolution de l'Or fait une partie : ce second Mercure étant composé de l'union du prémier Mercure, qui est le Dissolvant de l'Or ; & du Mercure de l'Or, ou de sa dissolution. Ce qui a été cause que le Trévisan appelle ce second Mercure des Philosophes *le double Mercure*. L'Or donne, dis-je, la teinture à ce Mercure, à cause du Soufre très-pure & parfaitement digeré, que l'Or a dans lui même, & qui lui donne sa couleur & son éclat. Et quoi que l'Or soit dissous, son Soufre ne perd rien néanmoins pour cela, & ne décheoit nullement de sa teinture ni de sa fixité. Car la dissolution de l'Or, qu'on appelle autrement *réinstruation*, n'est autre chose que la réduction qui se fait de l'Or en ses principes, sans que ces principes soient détruits ni altérez, & qu'ils perdent rien de leur prémiére perfection, comme nous voyons que dans la dissolution des autres Mixtes leurs principes demeurent tous entiers. Aussi les Philosophes assurent que *la dissolution du Corps est la fixation de l'Esprit* ; c'est à dire qu'au même tems que le Mercure, qui est l'Esprit, dissout l'Or, que l'on nomme Corps ; l'Or fixe le Mercure. Ce qu'il ne fait que par le moyen de son Soufre, parce que c'est le Soufre qui teint & qui fixe. De sorte que le Soufre de l'Or retient sa vertu fixative, dans le tems même que l'Or est dissous, puis qu'alors il fixe le Mercure, en s'unissant à lui, & le rendant par ce moyen *Eau permanente*. Et par conséquent il doit aussi retenir la teinture, puis qu'après avoir fixé ce Mercure, il le teint en lui donnant la perfection d'Elixir, avec le secours du

propre & particuliére, eſt ma lumiére, qui ſurpaſſe quelque lumiére que ce ſoit; & mes biens valent mieux que tous les autres biens.

Je donne la joye, la ſatisfaction, la gloire, les richeſſes, & les plaiſirs ſolides à ceux qui me connoiſſent; & je leur donne encore la parfaite intelligence de ce qu'ils cherchent, *avec tant d'empreſſement*, & je leur donne enfin la poſſeſſion des choſes divines. (1)

Ecoutez, je vais vous découvrir ce que les anciens Philoſophes avoient célé de leur Science. C'eſt une choſe dont le nom eſt compris en ſept lettres. Car elle en ſuit deux Alpha & Eta.

Le Soleil ſuit tout de même la Lune, *& il vient après elle*; mais il veut pourtant avoir la domination, & être le maître

feu extérieur, que l'Artiſte entretient coutinuellement; & ſans lequel la Nature, c'eſt à dire les Eſprits & la chaleur, qui ſont intimement dans la Matiére, ne ſçauroit rien faire.

(1) Il veut dire que la Science, comme le dit Moſien, inſpire aux Philoſophes un grand détachement & un grand mépris du monde & de ſes vanités; & qu'elle les éléve à la contemplation des choſes divines, c'eſt a dire à la connoiſſance de Dieu; qu'en cette veuë ils glorifient comme Dieu, parce qu'ils ſçavent bien que d'eux-mêmes ils n'ont pas été capables d'acquérir une Science ſi admirable & ſi extraordinaire; mais que cette capacité, comme parle l'Apôtre, leur a été donnée du Pére des lumiéres, qui eſt l'Auteur & le juſte Diſpenſateur de tous les biens. *Al. Salom.*

tre *de l'Oeuvre*, Il veut conſerver Mars, & teindre le Fils de l'Eau vive, qui eſt Jupiter, & c'eſt-là le Sécret que les Philoſophes ont caché. (1)

Comprenez-moi donc, vous qui m'écoutez, & dorénavant mettons en pratique ce que nous ſçavons. Je vous ai déclaré ce que j'ai écrit, après l'avoir recherché fort curieuſement, & l'avoir fort ſubtilement medité. C'eſt que je connois une certaine choſe qui eſt unique.

Car qui eſt-ce qui comprend *notre*

(1) Il eſt parlé ici des Couleurs de l'Oeuvre, que l'Auteur marque, comme font ordinairement les Philoſophes, par le nom des Métaux, puiſqu'il nomme ici la Lune, le Soleil & Jupiter, & que Vénus eſt nommée enſuite. Que c'eſt de la Couleur rouge dont il s'agit principalement, *qui vent*, dit-il, *avoir la domination*, et que la Couleur de Mars, qui eſt appellée, *roüille* dans la Tourbe, & *le rouge diminué*, eſt une blanche & un commencement de la Couleur rouge. De maniére que lors que la Couleur de Mars commence à paroître dans l'Oeuvre, la Matiére ne la quitte plus; mais cette Couleur ſe fortifie & s'augmente toûjours en elle par la cuiſſon, juſqu'à ce qu'elle ſoit arrivée à la rougeur parfaite; & Jupiter doit être teint tant en Lune qu'en Soleil; parce qu'encore que Jupiter précéde la Lune, on peut dire auſſi en quelque façon qu'il la ſuit. Car la Couleur blanche parfaite de Lune, qui eſt une augmentation de la Couleur de Jupiter, & qui le teint, ne peut paſſer à la Couleur rouge, que par degrés, & en diminuant peu à peu: de maniére que cette diminution, qui ſuit la blancheur parfaite, peut être appellée Jupiter auſſi bien que la diminution qui la précéde. Et c'eſt proprement cette derniére diminution de la blancheur, qui reçoit les prémiéres impreſſions de la Couleur rouge; & par conſéquent Jupiter eſt teint de la rougeur ſolaire. *M. Salomon.*

Science, ceux qui l'étudient ſérieuſement, la recherchant avec une ſi grande application, qu'ils employent toute la force de leur eſprit & de leur raiſonnement pour la découvrir?

Voyez comme (1) d'un Homme il ne peut provenir que ſon ſemblable, ni d'un autre Animal non plus. Et s'il arrive que deux Animaux de différentes eſpéces s'accouplent, il en naîtra un, qui ne reſſemblera ni a l'un ni a l'autre.

Maintenant Vénus dit: J'engendre la lumiére, & les ténébres ne ſont pas de ma nature: & n'étoit que mon Métail eſt fixe, tous les *autres* Corps auroient beſoin de moi.

Car je les fonds, j'efface leur roüille & je tire leur ſubſtance. Rien n'eſt donc meilleur, ni ne mérite d'être plus honoré que mon Frére & moi lors que nous ſommes unis

Mais le Roi, qui a la domination de *l'Oeuvre*, dit a ſes Fréres, qui *par leur tranſmutation*, rendent témoignage *de cette vérité*. Je ſuis courronné, je ſuis

(1) Les Philoſophes ſe ſervent ſouvent de cette comparaiſon, qu'ils prennent tant des Animaux que des Végétaux, pour nous faire voir évidemment, que comme dans ces deux familles de la Naure, chaque choſe produit ſon ſemblable, le même auſſi ſe doit néceſſairement faire dans les Minéraux; & qu'ainſi leur Oeuvre ne peut être faite d'une Matiére étrangére, & qui ne ſoit pas de même eſpéce, & de même nature qu'elle. *Al. Salomon.*

paré

paré du Diadême, (1) je porte le manteau royal, & je remplis les cœurs de joye.

Et quand je me trouve entre les bras & sur le giron de ma Mére, & que je suis uni à sa substance, je retiens & j'arrête cette substance en la fixant (2) Et de ce qui est visible, j'en fais & j'en compose l'invisible.

Alors ce qui est occulte & caché, sera manifesté & apparoîtra; & tout ce que les Philosophes ont célé *de leur Oeuvre*, sera *évidemment* produit & engendré de nous deux.

(1) Les Métaux imparfaits, qui sont les Fréres de ce Roi, étant formez de la même matiére que lui, rendent témoignage de sa Royauté, lors que par leur transmutation, il les y associe, & leur fait part de son Diadême & de la Pourpre Royale.

(2) L'Or fixe la substance de sa Mére, c'est à dire du Mercure, qui est naturellement volatil. Il est vrai que l'on peut dire que l'Or, ou dumoins son soufre, fixe aussi sa Substance, tant parce qu'il fixe pareillement son Mercure, je veux dire, le Mercure en quoi il est résous; qu'à cause que le Mercure qui le dissout, est de même nature & de même substance, ou pour parler comme la Tourbe, de même sang que lui: car autrement ces deux Mercures ne s'uniroient pas inséparablement, comme ils font. *Et de ce qui est visible j'en fais & j'en compose l'invisible.* Il semble qu'il faudroit dire tout le contraire, & qu'il y eût, *de l'invisible j'en fais le visible*, parce qu'il est dit ensuite que *ce qui est occulte devient manifeste.* Mais le visible qui devient invisible, se doit entendre, à mon sens, de la couleur de l'Or, qui se perd en sa dissolution, & qui est comme ensevelie dans la noirceur, mais qui se dégage & qui paroît dans la suite de l'Opération. *Al. Salomon.*

Comprenez bien ces paroles, vous qui m'écoutez; conservez-les soigneusement dans votre cœur; méditez-les attentivement, & ne cherchez rien autre chose.

Ne voyez-vous pas que l'Homme, dont les entrailles sont de chair, est engendré du principe de Nature, *lequel est fait de sang, dont la chair a été faite elle-même.* Et l'Homme ne sçauroit avoir été fait autrement, *ni formé d'autre chose.* Méditez ce que je viens de dire, & rejettez tout ce qui est superflu, *& étranger.* (1)

C'est pourquoi le Philosophe a dit, (2) Botri est fait de l'orangé, qui est

(1) L'exemple que notre Auteur prend ici de la conformation du corps de l'Homme, qui n'est, ni ne peut être fait que des principes qui sont de sa même nature, confirme ce qu'il a dit dans le Chap. 1, que *l'Oeuvre est dans nous & chez nous*: & fait voir l'aveuglement de ceux qui pretendent faire le Magistére des Philosophes, qui doit donner la perfection aux Métaux imparfaits (c'est à dire, donner à leur Mercure la fixité & la teinture de l'Or & de l'Argent, & le dégager du mauvais soufre & des scories & impuretés qu'il a contractées dans sa Matrice) en se servant de toute une autre Matiére, que de celle dont sont formez les Métaux, tant ceux qui doivent recevoir cette perfection, que ceux qui ont une perfection semblable à celle qu'ils doivent recevoir, Et cette Matiére différente & étrangére est appellée ici *le superflus*, que l'Auteur commande de rejetter, ou de ne s'en point servir, comme étant une chose superfluë, & entiérement inutile à l'Oeuvre. *M. Salomon.*

(2) Il est difficile de dire ce que les Philosophes

tiré du nœud rouge, & non d'ailleurs. Que si vous le pouvez faire orangé, ce sera un effet de votre sagesse, & un témoignage de la certitude de votre Science.

Ne vous souciez & ne vous appliquez uniquement qu'à tirer & à faire sortir du rouge *cette couleur orangée*. Voyez, je ne me suis point servi d'un circuit de paroles, & si vous m'entendez, vous verrez que peu s'en faut que je ne l'aye découvert.

Fils des sages, (3) brûlez le corps

entendent par ce mot *Botri*, les Arabes ne le connoissant pas, & n'étant ni Grec, ni Latin. Il est vrai qu'il s'approche du Grec Car Botris en cette Langue, signifie un *raisin*; & une sorte d'herbe dans Dioscoride & dans Pline: Mais quoi que les Philosophes parlent de vigne & de vin, je ne me souviens point d'avoir leu le mot de *raisin* dans leurs Livres, ni qu'ils s'en soient servis pour signifier ni l'Oeuvre, ni quelqu'une de ses circonstances. *Joli* a expliqué ce mot *Botri* par celui du Soufre, ce que sans doute il n'a pas dit de lui-même. Il y a même apparence qu'en cet endroit il signifie *le Soufre parfait*, parce qu'il est dit que Botri est fait de l'orangé, & que cet orangé est fait du rouge, c'est à dire de l'Or, lequel par sa dissolution, perd sa couleur rouge & qui ayant passé par plusieurs couleurs, devient orangé, avant que d'arriver à la rougeur parfaite. C'est pourquoi il est dit dans la suite *que l'on doit s'appliquer uniquement à faire en sorte que le rouge devienne orangé*, parce que ce sera une marque infaillible que l'Or a été dissout, ce qu'il n'y a que les Philosophes qui puissent faire. *M. Salomon.*

(3) Les Philosophes par ce mot *Laton*, entendent le plus souvent l'Or; quoi qu'ils le prennent aussi quelquefois

du Laiton à fort feu, & il vous donnera ce que vous cherchez. Empêchez que celui qui fuit, ne s'envole de celui qui ne fuit pas, *& qu'il ne le quitte & ne se sépare de lui.*

Mais faites en sorte qu'il se repose, & qu'il demeure sur le feu, quelque âpre qu'il soit. Et ce qui sera corrompu par la chaleur violente du feu, c'est Cambar. (1)

Sachez que le Laiton est une partie de cette Eau permanente, qu'il est sa teinture, & que ce qui lui a fait sa noir-

sa dissolution. L'Auteur dit ici, qu'*il le faut brûler à fort feu*, c'est à dire, le dissoudre par le Mercure des Philosophes; parce que la Tourbe Latine assure, comme il a déjà été dit, que l'Argent-vif est de la nature du feu, & qu'il brûle les Corps ou Métaux, mieux que ne fait le feu. Mais le Laiton, ou l'Or, de son côté retient & fixe le Mercure, qui est naturellement volatil, & qui s'enfuit de dessus le feu. Et afin que la dissolution du Laiton se puisse faire par le Mercure, notre Auteur donne ici une régle pour le régime & la conduite du feu, que l'on doit exactement observer, lors de cette opération: qui est, qu'il faut empêcher que celui qui fuit, ne s'en vole & ne s'enfuie pas de celui qui ne fuit point. Il veut dire, qu'il faut faire le feu si doux, au commencement de la seconde Opération, que le Mercure, qui est volatil, ne s'éléve pas tout seul, sans enlever peu à peu l'Or avec lui. Parce que si le Mercure se sublimoit tout seul, il laisseroit le Corps, qui est le Laiton ou l'Or, au fond du vaisseau, sans qu'il fût nullement altéré: & ainsi la dissolution ne se feroit point, ni l'Oeuvre par conséquent. *Al. Salomon.*

(1) *C'est Cambar.* Ce mot est encore l'un de ceux dont les Philosophes se servent, & que l'on peut dire qui n'est que de leur Langue & de leur Idiome.

ceur, se change alors en véritable rouge. (1)

Je proteste devant Dieu que je n'ai dit que la vérité. Et que les choses qui détruisent, sont celles-là même qui perfectionnent. (2) Et c'est pour cela que rien ne peut être amendé ni rendu meilleur, s'il n'est corrompu auparavant, & cette corruption fera paroître l'amendement & la perfection; & l'un & l'autre est une marque essentielle de la vérité de l'Art.

Flamel en parle dans son Chap. 5. selon notre Edition. Et il dit que c'est un des noms que les Philosophes envieux ont donné à l'Opération qu'il décrit en cet endroit-là. Joli a traduit *Cambar*, par *Mercure*. Mais je ne sçai quelle authorité il a euë pour cela. *M. Salomon.*

(1) Le Laiton ou l'Or, étant dissous & uni avec son Dissolvant, compose *le double Mercure*, comme le Trevisan l'appelle, & que notre Auteur nomme *Eau permanente*, parce que ce Mercure est fixe & permanent; ainsi le Laiton est véritablement une partie de cette Eau, qui est le second Mercure des Philosophes.

(2) Ces choses qui détruisent l'Or ou le Laiton, & qui lui donnent ensuite la perfection de l'Elixir, ce sont le prémier Mercure des Philosophes, & le feu extérieur. Car ce sont ces deux Agens qui font la dissolution de l'Or, & qui vivifient & digérent cette dissolution. De sorte que l'Or ne pouvant teindre s'il n'est teint, c'est à dire s'il n'est élevé à une plus forte couleur, que celle que la Nature lui a donnée; & ne pouvant recevoir cette teinture, s'il n'est détruit & dissous, & s'il ne reçoit un nouveau Soufre par le prémier Mercure, & que le sien ne soit plus cuit & plus digéré par la cuisson, il est évident que sa corruption est la cause de sa perfection, & que ce qui le détruit, est ce qui le perfectionne. *M. Salomon.*

CHAPITRE V.

MON Fils, ce qui naît du Corbeau eſt le commencement de cet Art. Voici, j'ai obſcurci ce que je vous ai dit, & je lui ai ôté ſa clarté (1) par un circuit de paroles ; & j'ai dit, que ce qui eſt conjoint étoit déſuni, & que ce qui eſt très-proche, étoit fort éloigné.

Rotiſſez donc ces Matiéres; & cuiſſez-les enſuite par l'eſpace de ſept jours, de quatorze & de vingt & un, (2) dans ce qui vient du ventre des Chevaux.

Lors ſe fait le Dragon, qui mange ſes aîles, (3) & qui ſe mortifie ſoi même tête du Corbeau. *M. Salom.*

(1) Cette circonlocution, par laquelle il a obſcurci ce qu'il vouloit dire, eſt à mon avis, qu'au lieu de dire, que le Corbeau eſt le commencement de l'Oeuvre, il a dit, que c'étoit ce qui naît du Corbeau, c'eſt à dire, la noirceur. Car en diſant ce qui naît du Corbeau il dit deux choſe, le Corbeau, & ce qui naît de lui; & cependant il n'y a qu'une ſeule choſe, par où commence l'Oeuvre, qui eſt la noirceur, que les Philoſophes appellent le Corbeau, où la

(2) On ſe ſert ſouvent dans la Chymie vulgaire du fumiér de Cheval, pour mettre les Matiéres en digeſtion. Les Artiſtes l'appellent ordinairement *le ventre de Cheval*, & *le Vicaire du Bain-Marie*. Notre Auteur veut dire ici, que la chaleur doit être douce au commencement ſemblable à celle du fumier de Cheval échauffé. *M. Salomon.*

(3) Les Philoſophes appellent leur prémier Mercure un Dragon vo-

me. Après quoi mettez le dans un morceau de drap, & dans le feu du fourneau, & prenez soigneusement garde qu'il ne sorte du vaisseau. (4)

lant, non seulement à raison de la Matiére d'où il est tiré, qui est, disent-ils, un poison; mais encore, parce qu'il est volatil, & qu'il ronge & dissout l'Or, qu'il enleve peu à peu, en se sublimant par une chaleur douce. Mais lors que la dissolution de l'Or est faite, & que la Matiére est noire, le Mercure ne s'élevant plus, à cause que cet Esprit est devenu fixe par la dissolution du Corps, qui lui a communiqué sa fixité, le Dragon mange alors ses alles & se mortifie; c'est à dire devient noir, ce qui marque la mortification de la Matiére. *M. Salomon.*

(4) Je n'atens point ce que l'Auteur veut dire par *petiâ panni*, c'est à dire *une piece ou un morceau de drap*. Car quel sens peut avoir ici le mot de *drap*, même par figure, où il ne s'agit que de cuire les deux Matiéres, ou Mercures, éxactement mêlées ensemble par la corruption, ou la fermentation qui s'en est faite, comme le marque la noirceur qui a précédé? Peut-être qu'au lieu de *in petiâ panni*; il faudroit lire, *in bocâ stanni*; ce qui voudroit dire, qu'alors il faudroit mettre la Matiére de l'Oeuvre dans un bocal ou vaisseau d'Etain, par une façon de parler, qui est assez ordinaire aux Philosophes, pour marquer que le Régime de Jupiter doit commencer immédiatement après celui de Saturne; c'est à dire que de la noirceure, la Matiére doit passer à la blancheur, telle qu'est celle de Jupiter; qu'autrement l'Oeuvre ne se fera point: le mot *Bocia* étant usité par ceux, qui ont traduit les Livres des Arabes en Latin, qu'ils ont peut-être pris du mot Espagnol *Boral* dont nous nous servons aussi. L'Auteur ajoute qu'*alors on doit mettre la Matiére dans le feu du fourneau*; voulant dire, que comme la Matiére est fixe, puisque c'est alors le double Mercure & l'Eau permanente; on doit augmenter le feu, afin que la cuisson s'en fasse mieux; n'y ayant plus à craindre que le premier Mercure s'éleve, & qu'il se sépare de l'Or, qui est dissous, & avec lequel il est uni. *M. Salomon.*

Et ſçachez que les temps de la Terre ſont dans l'Eau, & que l'Eau ſe fait toûjours, juſqu'à ce que vous mettiez la Terre ſur elle. (1)

Quand la Terre ſera donc reduite en Eau, & brûlée, prenez ſon Cerveau, & broyez-le par le Vinaigre très-fort, & l'Urine d'Enfans, juſques à ce qu'il s'obſcurciſſe. (2)

(1) Il veut dire, à mon avis, que la Terre ne paroît point dans l'Oeuvre, que par le deſſéchement de l'Eau; de maniére que la converſion des Elémens dépend de la coagulation & de la cuiſſon du Mercure, qui eſt l'Eau des Philoſophes, laquelle devient Terre, en ſe deſſéchant par la digeſtion qui s'en fait. *L'Eau ſe fait donc toûjours*, comme il eſt dit enſuite *juſques à ce que la Terre ſoit miſe ſur elle.* C'eſt à dire, que dans l'Oeuvre, il ne paroît que de l'Eau, au commencement & dans la ſuite de l'Ouvrage, lors que le prémier Mercure, qui eſt liquide, diſſout l'Or & le reduit en Mercure ou en Eau, juſqu'à ce que cette Eau devienne fixe & permanente; par l'action du Soufre, & qu'elle s'épaiſſiſſe par la cuiſſon, & que la Terre apparoiſſe: Ce qui n'arrive qu'après que la noirceur eſt diſſipée, & que la Matiére a blanchi: Et c'eſt de-là en partie, que quelques Auteurs ont pris ſujet de dire, que l'Oeuvre reſſemble à la Création du Monde, où tout étoit eau & ténébres au commencement, juſqu'à ce que Dieu, ayant produit la Lumiére, la Terre parut peu aprés toute séche. *M. Salomon.*

(2) Le Cerveau de la Terre, eſt, à mon ſens, l'Or qui a été ſublimé & élevé au haut du Vaiſſeau, par le prémier Mercure. Et c'eſt ce que l'Auteur dit qu'il faut broyer, ou mettre en poudre par le Vinaigre très-fort, il veut dire par le même Mercure, que la Tourbe appelle *Vinaigre trés-aigre*, & *l'Urine des Enfans*, à cauſe de ſon acrimonie & *ponticité*. Ainſi, par une maniére de parler des Philoſophes, l'Auteur dit ici, que lors que la Terre eſt reduite en Eau (il veut

Cela

Cela étant fait, votre Magiſtére vit dans la pourriture, les nuées noires qui étoient en lui avant qu'il mourût, ſeront changées & converties en ſon Corps. Or étant refait de la maniére que je l'ai décrit, il meurt une ſeconde fois, & après il reçoit la vie, ainſi que je l'ai dit. (1)

Au reſte, nous nous ſervons d'Eſprits, & dans ſa vie, & dans ſa mort. Car de même qu'il meurt lorſque ſes Eſprits lui ſont ôtez, il ſe revivifie auſſi lorſqu'ils lui ſont rendus, & il s'en réjoüit.

Si vous pouvez parvenir juſques-là [2] dire, quand l'Or eſt diſſous] il faut faire ce qui eſt déja fait. Ou, par le cerveau de l'Oeuvre, il entend l'Elixir, qui ſe fait par la diſſolution ou liquefaction du Corps ou de l'Or, & par la combuſtion de l'Eſprit, c'eſt à dire par la converſion du ſecond Mercure en terre ou en poudre : parce que comme le cerveau eſt la principale partie du corps de l'Homme, où l'Ame exerce ſes plus nobles fonctions, auſſi l'Elixir eſt l'Ame, & la Quinteſſence de l'Oeuvre. Ainſi l'Auteur enſeigneroit ici la maniére de faire la multiplication [comme en effet il en parle enſuite] en diſſolvant l'Elixir dans le prémier Mercure, & le faiſant cuire & digérer de la maniére que la Pierre a été faite du prémier Mercure & de l'Or. *M. Salom.*

[1] Il parle ici de la Multiplication, qui eſt une reïtération abrégée de l'Oeuvre, dans laquelle la Matiére [qui eſt compoſée du prémier Mercure des Philoſophes & de l'Elixir] reçoit les mêmes changemens & les mêmes couleurs qu'à la prémiére fois, n'y ayant d'ailleurs nulle autre différence entre ces deux Opérations, que de l'eſpace du tems, qui eſt plus court dans la ſeconde que dans la prémiére, qui diminuë à meſure qu'on refait la Multiplication. *M. Salomon.*

[2] L'Auteur veut dire ici, que ſi l'Artiſte

je vous assure que vous aurez la satisfaction de voir ce que vous cherchez. Je vous dis ici les signes qui réjoüissent ceux qui les voyent, & ce qui fixe son Corps.

Or quoi que vos Prédécesseurs soient arrivez par cette Opération à ce qu'ils s'étoient proposé de faire, ils sont pourtant morts. [1]

te peut faire par son Opération, que l'Esprit vivifie le Corps, il verra ce qu'il souhaite, & qu'il fera indubitablement le Magistére: car les Philosophes nous assurent que toute la difficulté & tout le sécret de l'Oeuvre consiste à dissoudre & à rendre volatil le Corps qui est fixe, & à fixer l'Esprit qui est volatil: à mortifier, ou à faire mourir le vif, & à vivifier le mort. Car qui pourra faire ces Opérations, il sçaura faire le prémier Mercure des Philosophes, qui est le seul & véritable Dissolvant de l'Or, & ce qui le rend volatil & qui le vivifie. Et ainsi il sçaura tout ce qu'il y a de caché & de mystérieux dans l'Oeuvre, n'y ayant que le seul prémier Mercure, que les Philosophes ayent célé; c'est à dire donc ils n'ont pas parlé si ouvertement, que du reste, quoi qu'ils l'ayent peut-être dit aussi intelligiblement. *M. Salomon.*

[5] L'Auteur veut peut-être dire, qu'encore que les Philosophes ayent sçû le sécret d'animer & de vivifier une Matiére morte, comme l'est l'une de celles qu'ils employent à faire leur grand' Oeuvre, ils n'ont pas pû s'empêcher de mourir, & n'ont pû se revivifier eux-mêmes n'y ayant que Dieu, seul qui puisse le faire. Et ainsi quoi que l'Elixir ait la vertu d'entretenir la santé, de garantir des maladies, & de les guérir, il ne peut pas immortaliser l'Homme pour cela; puisque, comme le dit l'Apôtre, c'est une loi & une nécessité à l'Homme de mourir une fois. J'aurois occasion de parler ici de l'immortalité que quelques-uns ont attribuée aux Rosecroix, qui fixent, disent-ils, leurs Ames dans leurs corps par le moyen de l'Elixir. Mais outre que ceux qui ont écrit de cette Confrairie, [véritable ou

Je vous ai dèja montré *l'accompliſſement* ou la fin *de l'Oeuvre*; j'ai ouvert le Livre à ceux qui ſçavent; j'ai célé *aux autres* les choſes qui leur ſont cachées, & *inconnuës*; j'ai joint & incorporé enſemble celles qui étoient ſéparées, & qui avoient des figures différentes, & j'ai uni les Eſprits. Recevez ce Don des mains de Dieu. [1]

imaginaire] rapportent la mort des prémiers de cette Société, le lieu de leur Sépulture, & leurs Epitaphes, il faudroit faire un trop long diſcours, qui ne ſerviroit de rien; ceux qui auront cette curioſité pouvant voir ce que Mayerus, Flud, & quelques autres en ont écrit. *M. Sal.*

[1] Les Philoſophes aſſurent tous qu'ils n'ont écrit que pour les Enfans de la Science. Ils appellent ainſi ceux qui ont quelque connoiſſance de la maniére de faire & de compoſer leur prémier Mercure, parce que c'eſt la clef & toute l'intelligence de l'Oeuvre. Ainſi ils ont écrit pour confirmer ceux qui ſçavent, & non pour inſtruire ceux qui ne ſçavent rien. L'Auteur fait enſuite une récapitulation de tout le Magiſtére en peu de mots. En diſant, *Qu'il a joint les choſes qui étoient ſéparées*, il entend les deux Matiéres, *qui ont des figures différentes*; c'eſt-à-dire, dont l'une eſt liquide, & l'autre ſolide: & *qu'il a uni les Eſprits*, appellant Eſprit le Corps, qui a été ſpiritualiſé par la Sublimation, comme l'Eſprit a été pareillement corporiſié. *M. Salomon.*

CHAPITRE VI.

NOus ſommes obligez de rendre graces à Dieu, qui donne à tous ceux qui ſont ſages une Science ſi admirable,

qu'elle nous délivre de la misére & de la pauvreté ; & de ce qu'il a renfermé tant de merveilles dans la Pierre des Sages. [1]

Quoi que ceux à qui il ne fait pas une grace si singuliére n'ayent pas moins de sujet de le remercier de toutes les choses qu'il produit continuellement pour leur subsistance, & qui sont comme autant de miracles qu'il fait incessemment pour tous les Hommes.

Que si non contens de tous ses bienfaits, ils aspirent à cette Science, ils doivent demander cette grace à Dieu par de continuelles & ferventes priéres, pour en obtenir la connoissance pendant leur vie.

Au reste, afin que ce que j'ai dit *ci-devant* des Onguents que nous tirons des Ongles, des Poils, du Verdet, du Tragacant & des Os, *ne les jette dans l'erreur, je les avertis que* ce sont des mots dont les Anciens Philosophes se sont servis figurativement dans leurs Livres, que l'on ne doit pas prendre à la lettre.

Il nous reste encore à expliquer plus amplement la disposition ou préparation de

[1] Ce Chapitre est tout tronqué, & presque cõrompu par tout. Ainsi il est bien difficile de donner un sens raisonnable à ce qui nous en reste, la plus grande partie consistant en des mots, qui sont sans liaison avec ce qui précéde, ni avec ce qui suit. J'ai été même obligé de laisser des lacunes en deux endroits, où il est évident qu'il manque quelque chose. *M. Salomon.*

l'Onguent, qui contient en soi les Teintures, qui coagule & fixe les choses Volatiles & qui embellit les Soufres. ******
****

C'est un Onguent caché & ensevelí, duquel il semble qu'il n'y ait aucune préparation à faire. Et il demeure dans son Corps, comme le feu dans les Arbres, & dans les Pierres. Et il faut tirer cet Onguent par une industrie très-subtile, & par un grand artifice, & prendre garde qu'il ne soit brûlé. ********

Et Sachez que le Ciel est joint à la Terre par ce qui est médiocre ; [1] parce que

[1] J'aurois occasion de parler ici des figures qu'ont les atomes ou petits corps qui sont les principes dont les corps sont composez & qui ne s'unissent que par le moyen de ces figures; ceux, dont les figures sont semblables, s'unissant plus facilement, & faisant la composition des Corps plus resserrée & plus forte, au lieu que ceux qui ont des figures différentes, la font plus poreuse, plus lâche, & moins pressée. Mais comme il y a apparence que cet endroit est corrompu, je me contenterai d'expliquer l'intention de l'Auteur autant que je la puis connoître. Il veut donc dire, à mon sens, que c'est l'Eau [qu'il appelle *le médiocre*, c'est à dire le moyen unissant, comme parlent les Chimistes] qui joint & unit l'Esprit ou le Mercure, avec le Corps ou l'Or, par la dissolution qu'il en fait. Car par cè moyen le Corps est réduit en son Mercure, qui est liquide & coulant, & de nature d'Eau, n'y ayant que les choses liquides qui puissent s'unir inséparablement, & n'être plus qu'une même Substance. Or il appelle le prémier Mercure des Philosophes, *Ciel*, parce qu'étant fort spirituel, il s'éleve par la chaleur au haut du Vaisseau. Et c'est ain-

l'Eau, qui est le médiocre, a une figure *commune* avec le Ciel & la Terre.

' L'Eau est la prémiére chose qui sort de cette Pierre ; l'Or est la seconde ; la troisi qu'il l'a cy-devant appellé dans le Chapitre, où il a dit, qu'*il y a des Soufres célestes & terrestes*, voulant dire, qu'il y a des Soufres dans le prémier Mercure, comme il y en a un dans l'Or. Et il y a ajoûté en ce lieu-là, que *le Mâle est le Ciel de la Fémelle, & la Fémelle la Terre du Mâle*, parce que dans la génération ordinaire des Animaux, d'où il prend cette comparaison, le Mâle tient toûjours le dessus, comme le Ciel ou l'Air est au dessus de la Terre, & la Fémelle est au dessous, de même que la Terre est à l'égard du Ciel ou de l'Air. De sorte que c'est le Mâle qui rend la Fémelle féconde : comme c'est par la vertu que la Terre reçoit du Ciel, c'est à dire, par la chaleur du Soleil, & par les pluyes qui s'élévent & qui se forment dans l'Air, qu'elle devient fertile, & qu'elle fait toutes ses productions. Néanmoins, comme le dit M. d'Espagnet dans son Traité, qui a pour titre, *Arcanum Hermeticæ Philosophiæ Opus*, cet ordre est renversé dans l'Oeuvre des Philosophes, parce que la Fémelle, par un emportement d'amour, fait de la fonction Mâle, & prend le dessus. Je veux dire, que c'est le prémier Mercure, qui, s'élevant dans le Vaisseau, emporte l'Or qui est en bas, qui le dissout, qui l'engrosse, & l'anime. Ce qui me fait croire, que dans le Chapitre 2. que je viens de citer, il faudroit qu'il y eût, *la Fémelle est le Ciel du Mâle & le Mâle est la Terre de la Fémelle*, parce qu'ordinairement, les Philosophes appellent l'Or, Terre, & Corps ; & le Mercure, Eau, & Esprit, Je dis ordinairement, car quelquefois ils appellent leur prémier Mercure, Terre, comme Philaléthe, dans le Chapitre XI. dit que *les anciens Philosophes jugérent que le Mercure étoit la Terre dans laquelle ils devoient semer leur Or, afin qu'il s'y vivifiât*. Notre Auteur suit ici la maniére ordinaire, en appellant l'Or, Terre, parce qu'il est fixe, solide & pésant, & que naturellement il se tient en bas. Et par le médiocre, il entend l'Eau, comme il l'explique lui-même, parce que l'Eau

fléme c'eſt une choſe qui eſt preſque Or, & médiocre, qui eſt pourtant plus noble que l'Eau, & que les féces ou impurctés.

La fumée, la noirceur, & la mort ſe trouvent en ces trois choſes. Il faut donc eſt ſur la Terre, & qu'elle eſt placée entre la Terre & l'Air, que l'on appelle Ciel. On plutôt par le médiocre, il entend le ſecond Mercure des Philoſophes, qui eſt une Eau permanente, & qui tient le milieu entre l'Or, qui eſt ſolide, & le Mercure qui eſt une Eau vaporeuſe & volatile, parce que ce ſecond Mercure eſt une Eau fixe, moins ſolide que l'Or, qui eſt la Terre; mais plus épaiſſe que le prémier Mercure, qui eſt le Ciel, & qu'elle unit enſemble, puiſqu'elle les contient tous deux, étant faite du mélange & de l'union de tous les deux. L'Auteur ajoûte à ceci que l'Eau eſt ce qui ſort le prémier de la Pierre, c'eſt à dire de l'Or, qui en eſt une des Matiéres; parce que la prémiére Opération, qui ſe fait dans le Vaiſſeau, après que le mélange des deux Matiéres y eſt enfermé, c'eſt la reduction de cette Compoſition en Eau. Ce qui a fait dire à un Philoſophe qu'*au commencement de l'Oeuvre il n'y a qu'Eau, & qu'il ne ſe voit que de l'Eau.* Il dit enſuite que l'Or eſt la ſeconde choſe qui en ſort, parce que les Philoſophes appellent proprement l'Or vulgaire leur Or, lors qu'il eſt animé, dit Philaléthe; qui eſt lors que l'Or eſt entiérement diſſous, & uni au prémier Mercure, & c'eſt ce que notre Auteur dit dans le Chapitre 7. qui eſt plus péſant que le Plomb. Pour la troiſiéme choſe qui ſort de la Pierre & qu'il appelle *le médiocre.* J'ai dèja dit que c'étoit le ſecond Mercure des Philoſophes: mais ce n'eſt que lors qu'il commence à ſortir de la noirceur. Parce qu'en cet état il eſt encore un peu liquide, mais pourtant plus noble que l'Eau, c'eſt à dire plus que le prémier Mercure, puiſque ce prémier Mercure eſt lui-même une partie de cette Eau qui eſt faite de lui & de la diſſolution de l'Or. Et elle eſt plus noble que les féces; c'eſt à dire, qu'en cet état la Matiére s'approche plus de la perfection, que lors que la diſſolution ſe faiſoit, & que tout étoit noir. De ſorte que cette

que nous ôtions la fumée qui eſt ſur l'Eau; [2] que nous ſéparions la noirceur d'avec l'Onguent, & que nous chaſſions la mort hors des féces. Ce que nous ferons par le moyen de la Diſſolution. Et par là nous aurons une ſouveraine Philoſophie, & le Sécret de tous les Sécrets.

J'ai laiſſé dans ce Chapitre deux Lacunes marquées par pluſieurs étoilles, â cauſe qu'il manque quelque choſe en ces deux endroits; & que la Traduction de Joli eſt plus ample. Comme elle eſt même différente au commencement, j'ajoûte ici ce Chapitre tout entier comme il l'a traduit. Le voici, où l'on remarquera que ce qui eſt en lettre différente, eſt ce qui n'eſt pas dans les Exemplaires Latins, ni par conſéquent dans la Traduction que j'en ai faite.

Eau eſt preſque Or, y ayant peu à dire qu'elle ne ſoit Elixir, tous les changemens intérieurs étant preſque faits, & n'y ayant plus autre choſe à faire pour la perfection du Magiſtére, qu'à lui donner le régime du feu, pour en faire la digeſtion, & pour rèndre *Manifeſte* ce qui eſt *Occulte*: c'eſt à dire, pour faire paroître la couleur de l'Or, qu'elle renferme au dedans; puiſque l'Or pour être diſſout, ne perd rien de ſa prémiére perfection. *M. Salomon.*

[2] Il veut dire, qu'il faut empêcher que le Mercure ne s'élève en vapeur, ce qu'il appelle la fumée, & qu'ainſi il faut lui ôter ſa volatilité, & le fixer. Qu'il faut faire ſortir la Compoſition de la noirceur, & chaſſer la mort des féces, c'eſt-à-dire que de la corruption, la Matiére vienne à la perfection, qu'elle ſoit vivifiée, & qu'elle paſſe de la mort à la vie. *M. Salomon.*

TRADUCTION DU CHAPITRE *ſixiéme par Joli.*

IL faut que vous rendiez graces à Dieu, qui donne cette Science à tout Sage, qui nous délivre de miſére & pauvreté. Remerciez-le de tous ſes dons, & grands miracles qu'il a mis en cette Nature, & le priez que pendant que nous vivons nous parvenions à lui. En après, mon Fils, les Onguents, deſquels nous extrayons ès Livres des Auteurs, ſont éſcrits d'Ongles, Poils, Leton verd, Tragacantes & Os. Outre plus il nous faut expoſer la diſpoſition de l'Onguent qui coagule les Natures fuitives, & orne les Soufres. *& les préſére à tous autres Onguents parfaits. Car nous ſçavons l'eſſence de ſon vaſe, & combien il eſt précieux, qui eſt appellé divin Soufre & figures aux autres Onguents*, qui eſt l'Onguent occulte & enſeveli, duquel il ne ſe voit aucune diſpoſition, & habite en ſon Corps, comme le feu dans les Arbres & Pierres, qu'il nous faut extraire par un Art & entendément ſubtil, ſans combuſtion aucune. *Sachez, mon Fils, que qui ne connoit point la différence, ne connoît pas ſi bien les deux Soufres. Non pas que les Onguents qui ſe ſublimeut des Pierres ſoient*

Soufres, pour accomplir la Teinture. Or les deux mélez avec leurs Corps, il s'en fait un parfait. Et faut ſçavoir que deux Soufres teignent; mais ils s'enfuyent, leſquels il faut fort bien ſéparer, & les retenir de leur fuite. Et ſçachez que le Ciel ſe joint médiocrement avec la Terre, & le médiocre eſt figuré avec le Ciel & avec la Terre, ce qui eſt l'Eau. Et toute la prémiére eſt Eau qui ſort de cette Pierre, & le ſecond eſt vraiment l'Or, & le troiſiéme l'ordure; & le médiocre eſt l'Or, qui eſt plus noble que l'ordure. Or en ces trois ſont la fumée, la noirceur, & la mort. Il nous faut donc chaſſer la fumée, qui eſt au deſſus de l'Eau, la noirceur de l'Onguent, & des féces la mort, & ce par Diſſolution. Ce qui étant nous avons une très-grande Philoſophie, & le Sécret des Sécrets.

CHAPITRE SEPTIEME ET DERNIER

FILS des Philoſophes, il y a ſept Corps ou Métaux, entre leſquels l'Or tient le prémier rang, comme étant le plus parfait de tous; c'eſt pourquoi on l'appelle leur Roi & leur Chef. [1]

[1] Tous les Philoſophes ne ſont pas d'accord du nombre des Métaux. Ceux qui, comme notre Auteur

La Terre ne sçauroit le corrompre ; les choses brûlantes ne le détruisent point ; l'Eau ne l'altére ni ne le change, parce que sa compléxion est tempéréo, & qu'il est également composé de chaleur, de froideur, *de sécheresse*, & d'humidité, & il n'y a rien de superflu en lui. [1]

veulent qu'il y en ait sept, y comprennent l'Argent-vif, qu'on appelle autrement Mercure ; mais quelques-uns soûtiennent que ce n'est pas un Métail, & qu'il est seulement la Matiére des Métaux : parce que la définition du Métail, d'être *un Corps minéral, composé d'Argent-vif & de Soufre, dur, malléable & fusible*, ne lui péut convenir. Et ceux-là ne reconnoissent que six Métaux, qu'ils appellent autremẽt Corps, pour les distinguer du Soufre, de l'Arsenic, & de l'Argent-vif, qu'ils appellent Esprits. Les uns & les autres les divisent en Métaux parfaits & imparfaits. Les parfaits sont ceux à qui la Nature a donné une fixité & une teinture parfaite, qui sont l'Argent & l'Or, qui demeurent à toutes épreuves. Les imparfaits sont ceux qui n'ont pû atteindre à cette perfection, n'ayant qu'une teinture ébauchée, & qui n'est pas permanente ; & parce que leur Argent-vif est demeuré volatil, ils s'en vont à la Coupelle, & ne soûtiennent pas les autres épreuves. Les imparfaits se divisent en rouges & en blancs. Les prémiers sont le Fer qu'on appelle Mars, & Venus que l'on nomme Cuivre ou Airain. Les blancs sont le Plomb & l'Etain, qui sont apellés Saturne & Jupitér. Ceux qui mettent l'Argent-vif au nombre des Métaux, disent qu'il a en lui les deux Teintures, la blanche & la rouge ; la prémiére extérieure & l'autre intérieure, & qu'il est Androgine ou Hermaphrodite, c'est à dire, qu'il a les deux 3éxes, étant mâle & fémelle. *M. Sal.*

[1] L'Or est composé d'un Argent-vif & d'un Soufre très-purs, parfaitement digérez, & si éxactement unis, que l'un est changé en la nature de l'autre, son Argent-vif étant véritablement Soufre, & son Soufre Argent vif : comme nous avons dit que dans la Composition de l'Argent vif la

C'eſt pourquoi les Philoſophes l'ont préféré *à tous les autres*, & ils l'ont fort eſtimé, nous aſſurant que l'Or, par ſa ſplendeur, étoit à l'égard des Métaux, ce que le Soleil étoit entre les Aſtres par ſa lumiére, qu'il a beaucoup plus éclatante que tous eux.

Auſſi comme c'eſt le Soleil, qui, par la volonté de Dieu, fait naître & croître tous les Végétaux, & qui produit & meurit tous les fruits de la Terre, l'Or contient auſſi tous les Métaux *en perfection* [1] & de l'Argent vif, & la diverſité de leur Teinture, a fait deux ſortes de Métaux parfaits. L'Or étant le plus parfait de tous, par la pureté de ſes principes, & par ſa fixité & ſa teinture, qui ſont dans le dernier dégré de perfection [c'eſt-à-dire, auſſi grande que la Nature l'a pû donner à cette commune Matiére de tous les Métaux] & qui ne peuvent être détruites ni corrompuës par nul Agent naturel ni artificiel, quelque violent qu'il puiſſe être; il eſt évident que l'Or contient tous les autres Métaux en perfection, & qu'il eſt à leur égard ce qu'eſt le Soleil entre les Aſtres, comme le dit notre Auteur. *M. Salomon.*

Terre eſt Eau & l'Eau eſt Terre. De ſorte que l'Or étant homogéne, c'eſt-à-dire, les parties de l'Or étant toutes de même nature, il s'enſuit néceſſairement qu'il n'y a rien de ſuperflu ni d'étranger en lui. *M. Salomon.*

[1] Tous les Métaux étant faits d'une même principale Matiére, la Nature les auroit tous formez parfaits, ſi elle n'en avoit pas été empéchée par les impureté & les mauvais Soufre, dont cette Matiére a été infectée dans les Mines. Ce qui a fait la différence & la pluralité des Métaux imparfaits, ſelon le divers mélange de ces impuretés & de ce mauvais Soufre avec un Argent-vif impur, & plus ou moins volatil. La moindre ou la plus grande pureté du Soufre

C'eſt lui qui les vivifie, parce que c'eſt lui qui eſt le Ferment de l'Elixir, & ſans lui l'Elixir ne peut être parfait.

Car de même que la pâte ne ſçauroit être fermentée ſans levain; ainſi quand vous aurez ſublimé le Corps, que vous l'aurez nettoyé, que vous aurez ôté aux féces la noirceur qui les rendoit déſagréables, afin de joindre & unir ce Corps & ces féces enſemble, mettez-y du Ferment, & de la Terre faites-en de l'Eau, juſqu'à ce que l'Elixir devienne Ferment, comme la pâte devient levain. *par le levain que l'on méle avec elle.*

Que ſi vous conſidérez, & que vous éxaminiez bien la choſe, vous trouverez que le Ferment que l'on doit ajoûter à l'Oeuvre, ne ſe doit prendre d'autre choſe que de ce qui eſt de ſa propre nature. Car ne voyez vous pas que le levain ne ſe prend que de la pâte, *qui a été fermentée?*

Et remarquez que le Ferment blanchit la Compoſition: il empêche qu'elle ne ſe brûle; il retient la Teinture, & la rend fixe & permanente; il réjoüit les Corps; il les unit enſemble, & les fait entrans & pénétrans. [1]

[1] Il y a dans le Latin, *Et nota quod fermentum confectionem dealbat.* J'aurois crû qu'il y auroit eu faute en cét endroit, & qu'il eût fallu lire, *deaurat* c'eſt à dire *doré*, au lieu de *dealbat* qui veut dire *blanchit*. Parce que tous les Philoſophes aſſûrent que

Et c'eſt-là la clef des Philoſophes, & la fin à quoi ſe terminent toutes les Opérations qui ſe font dans l'Oeuvre. C'eſt par le moyen de cette Science, que les Corps ſont rendus plus parfaits qu'ils n'étoient, & qu'avec l'aide de Dieu l'Oeuvre eſt accomplie, comme c'eſt par le mépris & la mauvaiſe opinion que l'on a de ce Ferment,

c'eſt l'*Azoth*, c'eſt à dire leur Eau ou prémier Mercure, comme l'explique *Artéphius*, qui blanchit le Laiton. Voici ſes paroles, *Nihil eſt quod à Corporibus perfectis, id eſt, à Sole & Lunâ colorem poſſit auferre, niſi Azoth, id eſt, Aqua noſtra, que colorat & album reddit Corpus rubeum, ſecundùm regimina ſua.* C'eſt à dire, *Rien ne peut ôter la couleur aux Soleil & à la Lune, qui ſont les deux Corps parfaits, ſi ce n'eſt l'Azoth, je veux dire notre Eau; qui, ſelon ſes divers régimes, teint & rend blanc le Corps qui eſt rouge.* Mais l'Auteur ajoute enſuite, *combuſtionem vetat*, c'eſt à dire *empêche la combuſtion*, il veut dire que le Ferment empêche que la Compoſition ne ſe brûle. De ſorte qu'il ſemble que ce Philoſophe appelle ici Ferment ce que les autres nomment Azoth. Ou dumoins que par ce mot *Ferment*, il entend le *ſecond Mercure*, étant certain, comme *Geber* le prouve dans ſa *Somme*, & comme l'aſſurent les autres Philoſophes, que ce n'eſt que le Mercure ou Eau Mercurielle, qui empêche la combuſtion; puiſque c'eſt l'Argent-vif, tout impur qu'il ſoit, qui dans les Métaux imparfaits, empêche qu'ils ne ſoient brûlez & conſumez par le feu, lorſqu'ils ſe fondent, ou qu'ils demeurent long-tems rouges dans un fourneau. Ce que l'Auteur ajoute, dans ce verſet, que le Ferment unit les deux Corps [car aſſurément ils ſe ſervoient des deux Corps] & qu'il les rend pénétrans & entrans, me fait croire qu'il parle du prémier Mercure, qui étant Eſprit, ſpiritualiſe les Corps, & les rend capables de pénétrer les Métaux imparfaits, pour en faire la tranſmutation.

M. Salomon.

que l'Ouvrage eſt gâté, & qu'il ne ſe fait pas. [1]

Car ce qu'eſt le levain à la pâte, la préſure au lait, à l'égard du fromage, *qui s'en fait* & ce qu'eſt le muſc dans les parfums, la couleur de l'Or l'eſt aſſurément pour

[1] S'il n'y a point de faute en cet endroit, l'Auteur veut dire, que ceux-là ne peuvent jamais réüſſir à faire l'Oeuvre des Philoſophes, qui ne connoiſſent pas le Ferment dont ils parlent, & qui ne l'emploient, pas en leur Ouvrage; parce que, comme il a dit auparavant, l'Elixir ne ſe peut faire ſans lui, on doit dire la même choſe, ſi l'on explique le Ferment par le prémier Mercure des Philoſophes, que ceux-là ne feront jamais leur agiſtére, qui ne connoiſſent ni la véritable Matiére, ni comment ſe doit faire la Compoſition de ce Mercure: parce que, diſent les Philoſophes, c'eſt *la clef de l'Oeuvre*, ſans quoi il eſt impoſſible de la faire. Cependant ſans parler des autres choſes, qui doivent entrer en ſa Compoſition, combien y a-t'il d'opinions fauſſes & erronées ſur la Matiére, dont il ſe faut ſervir pour le faire? Car quoi que les Philoſophes ayent parlé fort intelligiblement là-deſſus, il y en a pourtant très-peu qui la veüillent connoître. Les uns la veulent trouver en des choſes étrangéres, & qui n'ont nulle affinité avec les Métaux & les autres dans l'Eſprit Univerſel, c'eſt à dire, de la maniére qu'ils le conçoivent, dans une pure imagination.

M. Salomon.

Mr. Salomon, qui, dans toutes ſes Remarques ſur la Philoſophie Hermétique, fait paroître une érudition profonde, ſemble, par ce qu'il dit ici, que l'uſage qu'un vrai Philoſophe fait de l'Eſprit Univerſel ſoit une chimére. Ce ſçavant Médecin ignoroit apparemment, comme l'ignorent encore beaucoup de Gens, qu'il y a des Aymans avec leſquels on attire cet Eſprit Univerſel, dont un habile Artiſte extrait un Mercure, & un Soufre & un Sel purement céleſtes deſquels il compoſe un Diſſolvant, qui réduit ſi radicalement l'Or en ſes prémiers Principes, qu'il n'eſt plus poſſible de le remettre en Corps, ſi ce n'eſt par la voye des Régimes du grand Oeuvre;

la Teinture rouge, & sa nature n'est pas une douceur. [1]

C'est pourquoi de lui nous faisons la Soye, c'est à dire l'Elixir, & de lui nous avons fait la peinture dont nous avons écrit, & nous teignons la boüe du Sceau Royal, & nous avons mis en elle la couleur du Ciel, laquelle fortifie la veüe de ceux qui la regardent. [2]

L'Or est donc la Pierre très-précieuse,

Rédution, dit l'Auteur de la *lumiére sortant des Ténébres*, que le Mercure vulgaire ne sçauroit faire, parce qu'il a perdu sa prémiére simplicité & pureté, & qu'il a passé dans une autre Substance, étant devenu un Corps métallique, abondant en une humidité superfluë, & en une lividité, qui le rendent incapable d'opérer une véritable Rédution de l'Or. *Cependant*, selon Géber, *on peut l'en rendre capable.*

[1] Je croi que notre Auteur, par toutes ces manières de parler, fait allusion à des choses qui se trouvoient dans les Livres des Philosophes: comme ce qu'il avoit dit des Ongvens qu'ils tiroient des poils; des ongles, &c étoient des façons de parler des Anciens. *M. Salom.*

[2] l'Auteur apelle ici boüe la dissolution de l'Or, quand elle est dans la noirceur. Et c'est ce que Philaléthe appelle *le Plomb des Philosophes*, qu'il dit *qui est plus précieux que le plus fin & le plus pur Or du monde.* On teint cette boüe du Sceau Royal, quand par la cuission on lui donne cette couleur éclatante, qui brille dans le vaisseau, & qui le fait paroître tout doré, dit Philaléthe, avant que d'être Elixir parfait. Mais il faut que la Matiére ait passé auparavant par la couleur du Ciel. Il veut dire, par la couleur blanche brillante, s'il prend ce mot de *Ciel* figurativement, comme il a fait ci-devant, pour le prémier Mercure. Ou pour la couleur verte & azurée, qui est la couleur que l'on attribuë ordinairement au Ciel, & qui est effectivement fort agréable à la veuë. Ce qui est plus vraisemblable. *M. Salomon.*

qui

qui n'a point de taches, & qui eſt tempérée. Et ni le Feu, ni l'Air, ni l'Eau, ni la Terre ne ſçauroient corrompre ce Ferment universel, lequel, par ſa compoſition tempérée, rectifie & met tous les Corps imparfaits, en une juſteſſe & température modéréo & égale *en les tranſmuant en Or.* Et ce Ferment eſt jaune, ou eſt véritable orangé.

L'Or des Sages étant cuit & bien digéré, [1] par le moyen de l'Eau ignée, ou de l'Eau-feu, fait & compoſe l'Elixir. Car l'Or des Philoſophes eſt plus péſant que le Plomb, & par ſa compoſition tempérée & égale, il eſt le Ferment de l'Elixir. Comme au contraire, ce qui n'eſt pas tempéré eſt fait par une compoſition inégale.

Au reſte, le prémier Ouvrage ſe fait du Végétable, & le ſecond de l'Animal, dont nous avons un éxemple (dans l'œuf de Poule, *duquel ſe forme le Poulet,*) des Elémens qui s'y voyent viſiblement. Et notre Terre eſt Or, duquel nous faiſons la Soye, qui eſt le Ferment de l'Elixir.

[1] Les Philoſophes appellent l'Or vulgaire, leur Or lors qu'il a été diſſous & vivifié par leur prémier Mercure, & il ne manque à cet Or que la digeſtion, pour être Elixir parfait. C'eſt pourquoi ils diſent que l'Azoth, & le Feu ſuffiſent pour faire leur Magiſtére; donnant indifféremment le nom d'Azoth, tant à cette Diſſolution ou ſecond Mercure, qu'au prémier, qu'ils appellent Eau Feu, ou Eau ignée: *M. Sal,*

OBSERVATION.

Sur les motifs qui engagent à reconnoître Hermès pour l'Auteur des Sept Chapitres.

Tous ceux qui ont parlé des *Sept Chapitres*, ou qui en ont cité quelque paſſage, l'ont toujours fait ſous le nom d'Hermès Triſmégiſte; qui eſt auſſi l'Auteur de la *Table d'Emeraude*, & ce conſentement général de tous les Philoſophes eſt une preuve ſuffiſante pour faire voir qu'Hermès en eſt l'Auteur. Il s'y trouve néanmoins des choſes touchant notre Religion, qu'il n'eſt pas vrai-ſemblable qu'Hermès, au temps qu'il a été (s'il en faut croire *Cédrénus*; qui le fait plus ancien qu'Abraham) ait pû connoître ſi préciſément qu'elles y ſont énoncées. Car il y eſt parlé du Jugement final, que Dieu doit faire de tous les Hommes, & de la damnation des Réprouvés, qui ſont deux choſes leſquelles ne ſe trouvent point dans l'Ancien Teſtament, au moins n'y ſont-elles pas ſi clairement. Il eſt vrai que dans le *Pimandre*, l'*Aſclépius* & les autres Ouvrages qu'on attribuë au même Hermès, les plus hauts Myſtéres de notre Religion y ſont auſſi clairement expliquez. Et c'eſt ſans contredit l'une des plus fortes raiſons que *Caſaubon*

allégue dans les Essais qu'il a faits contre *Baronius*, pour prouver qu'Hermès n'en est pas l'Auteur. Et en effet, quoi que selon les Philosophes, leur Elixir, qui prend naissance d'une Vierge, qui meurt après avoir été élevé, & qui ressuscite ensuite glorieux & tout spirituel de son tombeau, soit un simbole & une représentation de la Naissance, de la Mort, & de la Resurrection du Sauveur. Je ne crois pas néanmoins que *Bon de Ferare* dans sa *Marguerite précieuse*, ni quelques autres Auteurs, ayent eu raison pour cela de dire que les anciens Philosophes ont eu le Don de Prophétie; & qu'ils ont connu la Naissance du Verbe Eternel, le Jugement dernier, la Trinité, & les autres Mistéres de la Religion Chrétienne. Si ce n'est qu'on voulût dire que Dieu eût révélé ces Mistéres aux Philosophes, que son Peuple ne connoissoit pas si clairement, comme il leur avoit révélé une Science si merveilleuse & si cachée au reste des Hommes. On pourroit encore douter qu'Hermès, que tous les Philosophes, dont nous avons les Ecrits, reconnoissent pour le Pére de la Philosophie Chimique, fût l'Auteur de ces *Sept Chapitres*, puisque celui qui les a faits parle souvent des anciens Philosophes, qu'il appelle ses Prédécesseurs; & qu'on sçait que c'est Pythagore (qui a été long-temps

après Hermès, puiſqu'il étoit du temps de Tarquin, dernier Roi de Rome) qui le prémier prit le nom de Philoſophe, c'eſt à dire, Amateur de la Sageſſe; tous ceux de ſa profeſſion ayant accoûtumé avant lui de s'appeller Sages. D'ailleurs ce Traité commençant par ces paaoles, *Voici ce que dit Hermès*, on pourroit préſumer de là que ce ſeroit quelqu'autre Philoſophe beaucoup moins ancien, qui auroit fait un Recuëil & un Abrégé des Oeuvres d'Hermès, qui, comme on ſçait, avoit fait pluſieurs Livres, que cette Abbréviateur auroit réduit en ces *Sept Chapitres*. Outre que dans les *Allégories*, imprimées après la Tourbe Latine, au cinquiéme volume du Théâtre Chimique, il y a des paſſages entiers citez d'Hermès, qui ſont ſemblables à d'autres, qui ſe trouvent dans les *Sept Chapitres*, & qui ſont mêmes plus amples & plus étendus. Mais il n'eſt pas difficile de réſoudre ces difficultés. Car pour ce qui eſt du nom de *Philoſophe*, qui ſe trouve en pluſieurs endroits des *Sept Chapitres*, il eſt certain que ceux, qui ont traduit ce Traité, ſe ſont ſervis de ce mot (qui ayant paru plus modeſte, avoit été communément reçû depuis Pythagore) au lieu de celui de *Sage*, qui étoit plus vain, & qui n'étoit plus uſité de leurs tems; quoi que ce mot de *Sage* ſe trouve auſſi en ce Traité. Et quand les

Philoſophes reconnoiſſent Hermès pour l'Auteur de la Philoſophie Chimique, ils veulent dire ſans doute, qu'Hermès eſt celui qui en a écrit le prémier, ou qu'il eſt l'Auteur le plus ancien dont les Ouvrages ſoient venus juſqu'à eux. Que ſi le prémier de ces *Sept Chapitres* commence pas ces mots, *Voici ce que dit Hermès*, tant s'en faut qu'il ne ſoit pas de lui, qu'au contraire, c'eſt une preuve qu'il en eſt véritablement l'Auteur; puiſque l'on ſçait que c'étoit la maniére d'écrire des Anciens. Car, ſans parler des Prophétes, qui ont commencé leurs Livres de la même maniére, les Proverbes & l'Eccléſiaſte commencent ainſi. Le prémier, *Les Paraboles de Salomon, Fils de David, Roi d'Iſraël*: & le dernier, *Voyci les Paroles de l'Eccléſiaſte, Fils de David Roi, de Jeruſalem*. Et Hérodote, le prémier Hiſtorien des Grecs, & que pour cette raiſon Cicéron appelle le Pére de l'Hiſtoire, n'a-t'il pas commencé *Clio* ou ſon prémier Livre de cette ſorte, *Voyci l'Hiſtoire qu'Hérodote d'Halicarnaſſe à mis en lumiére*. Pour ce qui eſt des paſſages qui ſe trouvent ſemblables dans les Allégories & dans ce Traité, il n'y a nul inconvénient qu'un même Auteur diſe les mêmes choſes en divers Traités, & qu'il les diſe même un peu diverſement; & qu'ainſi l'expreſſion en ſoit ou plus éten-

duë, ou plus reſerrée. Mais il ſe peut faire auſſi que cette diverſité ne provient que de la faute, ou que de l'ignorance des Copiſtes, qui ont mal écrit, ou qui ont abrégé les paſſages du même Livre. Quoi qu'il en ſoit (car je ne veux point m'engager ici dans une diſpute qui ſeroit d'une trop longue diſcution, qui ſeroit difficile à débroüiller, & qui ne ſerviroit de rien) ou qu'Hermès ſoit l'Auteur de ce Traité, comme la tradition & l'authorité des anciens Philoſophes le veulent, ce qui ſuffit pour le perſuader: Ou bien que quelque Philoſophe Chrétien l'ait fait ſous le nom d'Hermès; ou qu'il y ait ſeulement ajoûté ce que nous venons de dire touchant notre Religion, à quoi il y a plus d'apparence: il eſt ſans doute que c'eſt l'Ouvrage d'un véritable & fort ancien Philoſophe, puiſque les Auteurs les plus anciens que nous ayons le citent comme tel, qu'il eſt dans l'approbation générale, & qu'il ne faut que le lire pour le connoître. Voilà ce que dit M^r. Salomon pour favoriſer l'opinion de ceux qui prétendent que ces *Sept Chapitres* ont été compoſez par Hermès, contre le ſentiment de ceux qui penſent que ce Traité n'eſt pas de la compoſition de ce Philoſophe: Et voici ce que le Préſident d'Eſpagnet à écrit avant M. Salomon pour convaincre d'erreur ceux

qui refuſent de reconnoître Hermès pour l'Auteur de ce même Traité. La différence, dit-il, qu'il y a entre la Philoſophie vivante des Herméticiens, & la Philoſophie morte des Payens, eſt que la prémiére a été divinement inſpirée aux prémiers Maîtres de la Chimie, cette Reine de toutes les Sciences, qu'elle ne reconnoît pour ſon Auteur que l'Eſprit-Saint de la Vérité, lequel ſouffiant où il lui plaît, verſe dans les Eſprits la véritable Lumiére de la Nature, par laquelle les ténébres de l'Erreur ſont diſſipées: Et que la ſeconde doit ſon invention aux Payens, qui négligeant & abandonnant les Sources pures de la Doctrine, ont introduit pour véritable des Principes faux, qui ne ſont que les productions de leur imagination au grand dommage de la République des Lettres. Mais, que pourroient produire de bon ceux qui n'ont jamais été éclairez d'aucun rayon de la Sageſſe éternelle de Dieu, qui n'ont jamais connu *Jeſus-Chriſt*, Source de toute ſcience & de toute intelligence? Il ne faut donc pas être ſurpris de ce qu'ils n'ont rien établi de ſolide, & de ce qu'ils nous ont débité des rêveries & des fictions, dont ils ont tellement défiguré la Philoſophie ſacrée, qu'on ne retrouve plus en elle aucun trait de ſa prémiére beauté. Vous m'objecterez qu'Hermès même, le Prince

de notre Philosophie vivante, a été Payen, & qu'il a précédé de beaucoup de Siécles des Auteurs, dont la Philosophie ne doit aucunement être reçûë. Que cela soit; que s'ensuit-il de là? Hermès à la vérité est né dans le Paganisme; mais, par un privilége de Dieu tout particulier, il a été tel que dans sa vie, dans ses mœurs & dans sa Religion il faisoit paroître parfaitement le Culte du vrai Dieu. Il reconnoissoit Dieu le Pére, & disoit qu'il ne faisoit aucun autre participant de sa Divinité. Il le reconnoissoit pour le Créateur de l'Homme. Il reconnoissoit aussi le Fils de Dieu, par lequel tout ce qui est créé, a été fait universellement, & dont le Nom, comme merveilleux & inéffable, étoit inconnu aux Hommes, & même aux Anges, qui admiroient avec étonnement sa génération. Que veut-on davantage? Tel a été notre Hermès, qui, par une grace spéciale, & par une révélation de Dieu très-bon & très-grand, a prédit que ce même Fils devoit venir en chair dans les derniers Siécles, afin de rendre les Hommes pieux éternellement heureux. C'est lui, qui a enseigné avec clarté le Mistére adorable de la très-sainte Trinité, tant selon la pluralité des Personnes, que selon l'unité de l'Essence Divine en trois Hypostases, comme ceux qui ont tant soit peu de discernement & d'intelligence

d'intelligence pourront le conjecturer par les choſes ſuivantes ; car à peine le peut-on trouver ailleurs plus ouvertement & plus clairement. De la *Lumiére intelligente*, dit-il, qui a été de toute éternité, a procédé une Lumiére intelligente, & cette Lumiére intelligente, ou cet Entendement lumineux, eſt auſſi éternel que ſon Principe, en ayant procédé de toute éternité, & n'étant rien autre que ſa Vérité & ſon Eſprit, qui embraſſe & contient toutes choſes. Hors de lui, il n'y a point d'autre Dieu, point d'Ange, ni aucune Eſſence; car il eſt le Seigneur de toutes choſes, & le Pére & le Dieu de toutes les Créatures. Toutes choſes ſont audeſſous de lui & en lui. Je t'atteſte, ô Ciel! qui eſt le ſage Ouvrage du grand Dieu: Je t'atteſte, Voix du Péte, toi qu'il proféra pour la prémiére fois, lorſqu'il forma le Monde : Je t'atteſte par la Parole uniquement engendrée du Pére, & par le Pére même, qui contient toutes choſes, & lequel je reclame pour qu'il me ſoit propice & favorable. Feüilletez maintenant autant qu'il vous plaira, chers Enfans d'Hermès, & liſez jour & nuit les Livres des Philoſophes Payens, vous verrez ſi vous y trouverez des choſes ſi ſaintes, ſi pieuſes & ſi chrétiennes. Notre Hermès a été Payen, je l'avouë ; mais ç'a été un Payen qui a connu la puiſ-

ſance & la grandeur de Dieu, tant par ſoi-même que par les autres Créatures. Il a glorifié Dieu en tant que Dieu ; & même je ne ferai point de difficulté de dire qu'il a de beaucoup ſurpaſſé par ſa piété pluſieurs Chrétiens, qui ne le ſont que de nom, & qu'il a rendu à Dieu, comme à la Source de tous les biens, des graces & des remercimens pour les bien-faits reçûs, avec une profonde ſoumiſſion & tout autant qu'il l'a pû. Apprenez du Prophéte, ô Amateurs de la Doctrine, ſi Dieu n'a pas converſé & agi parmi les Gentils auſſi bien qu'avec ſon Peuple, quand il s'exprime ainſi: Depuis le Soleil levant juſqu'au Couchant mon Nom eſt grand entre les Nations ; par tout on ſacrifie & l'on offre en mon Nom des Oblations pures, parce que mon Nom eſt grand parmi les Nations, dit le Dieu des Armées. Rappellez, je vous prie, dans votre mémoire, & nous dites ſi les Mages qui vinrent d'Orient, conduits par une Etoile, pour adorer JESUS-CHRIST, n'étoient pas Gentils, & ſi ſon Peuple lui-même ne là pas attaché ſur la Croix ? Voyez, fidelles Nourriçons de la véritable Sageſſe, la différence qu'il y avoit d'Hermès aux autres Gentils qui n'a pas ſes ſentimens, & quelle eſt la Source d'où ils ont puiſé les fondemens de leur Doctrine. Cherchez diligemment dans leurs

Ecrits, & vous verrez que ces Philosophes-là ne rapportent pas à Dieu les Principes de leur Science, mais qu'ils pensent seulement les avoir acquis par leurs études & par leurs travaux. Au contraire, si vous jettez les yeux sur le commencement de l'excellent Traité de votre Pére Hermès, contenant *Sept Chapitres*, dans lesquels il parle du Sécret de la Pierre Physique, vous y verrez avec quels sentimens de piété il parle de Dieu, Distributeur de cette Science secréte ; car il s'éxprime de cette sorte : Pendant tout le cours de ma vie je n'ai cessé de faire des expériences, & je n'ai jamais donné de relâche à mon esprit dans le travail. J'ai eu cet Art & cette Science par l'inspiration de Dieu seulement, qui a daigné me la révéler comme à son Serviteur. Il donne à ceux qui se servent de leur raison la liberté de juger de cette Science, & il ne met personne dans l'occasion de s'y tromper. Pour moi, si je ne craignois le jour du Jugement & la damnation de mon ame, pour avoir caché cette même Science, je n'en écrirois en aucune maniére, & je n'en révélerois aucune chose a qui que ce pût être ; mais j'ai voulu rendre aux Fidelles ce que l'Auteur de la Foi a daigné me départir. C'est ainsi que parle Hermès, & je ne pense pas qu'on puisse rien proférer de plus raisonnable & de plus conforme

à la Religion Chrétienne. Et c'eſt pour cela que tous les Eſprits les plus ſublimes, qui ſont & qui ont été, ont embraſſé cette Philoſophie vivante, ſacrée & divine d'Hermès de tout leur cœur, de toute leur ame & de toutes leurs forces, & qu'ils ont rejetté la Doctrine morte, prophane & humaine des Gentils. Par ce diſcours du Préſident d'Eſpagnet, qui appuie celui de M. Salomon, on peut raiſonnablement attribuer à Hermès les *Sept Chapitres* dont il s'agit ici & ſe perſuader, ſelon ſa Doctrine, que la connoiſſance de la Pierre des Philoſophes vient immédiatement de Dieu, dans la recherche de laquelle nous travaillons inutillement, ſi nous ne méritons par la priére & par une vie pure, qu'il nous conduiſe comme par la main dans les détours d'un Labirinthe, où nous ne ſçaurions que nous égarer ſans ſon ſecours.

DIALOGUE
DE MARIE ET D'AROS;
Sur le Magiſtére d'Hermès.

LE Philoſophe Aros alla trouver Marie la Prophéteſſe, Sœur de Moyſe, & l'ayant ſaluée civilement, il lui dit. [1]

Madame, j'ai oüy dire fort ſouvent que vous blanchiſſiez la Pierre en un jour.

Oüy, *repondit Marie*, & même en moins d'un jour.

Je ne conçois pas, *repartit Aros*, comment ce que vous dites ſe peut faire, ni par quel moyen on puiſſe blanchir ſi promptement par le Magiſtére.

Marie répondit. Et ne ſçavez-vous pas

[1] Il n'eſt pas certain que cette Marie fût Sœur de Moyſe? mais, dit M. Salomon, quelle que ſoit la Femme qui à fait ce Traité, elle eſt fort ancienne, puiſqu'elle a été auparavant Morien, qui la cite, & qui vivoit dans le 7. ou 8. Siécle. On dira, ajoute ce ſçavant Commentateur, que cette Femme Philoſophe a véritablement ſçû la Science, & qu'elle en a parlé en perſonne qui la poſſedoit, & avoit fait l'Oeuvre Philoſophique.

qu'il ſe fait une Eau, ou une choſe qui blanchit en un mois?

Il eſt vray, *dit Aros*, mais il faut longtems pour faire la choſe dont vous parlez.

Hermès, *reprit Marie*, dit dans tous ſes Livres, que les Philoſophes blanchiſſent la Pierre en une heure.

O Madame, *dit Aros*, que vous me dites-là une belle choſe!

Très-belle, *repliqua Marie*, pour celui qui ne la ſçait pas.

Mais, Madame, *repondit Aros*, s'il eſt vrai que tous *les Corps des Métaux*. auſſi bien que le Corps humain, ſont compoſez des quatre Elémens, il faut avoüer qu'ils peuvent être fixez & modérez, & leurs fumées coagulées & retenuës en un jour, juſqu'à ce que ce qui en doit être fait, ſoit parachevé.

Je vous aſſure, Aros, *dit Marie*, & j'en prens Dieu à témoin, que ſi vous n'étiez tel que vous étes, je ne vous déclarerois point ce que je vais vous dire, & que j'atendrois à vous le révéler juſqu'à ce que Dieu m'eût inſpiré de le faire. Prenez donc de l'Alum, de la Gomme blanche & de la Gomme rouge, qui eſt le Kibric des Philoſophes, leur Or, & leur plus grande Teinture, & joignez par un véritable mariage la Gomme blanche avec la rouge. Je ne ſçai ſi vous m'entendez?

Oüi Madame, *dit Aros*, j'entens & je comprens ce que vous dites.

Reduiſez tout cela en Eau coulante; *pourſuivit Marie*, & purifiez ſur le Corps fixe cette Eau véritablement divine, tirée des deux Souffres; & faites que cette Compoſition devienne liquide, par le ſécret des Natures, dans le Vaiſſeau de Philoſophie. M'entendez-vous, Aros?

Oüi, Madame, *repondit Aros*, je vous entens fort bien.

Conſervez la fumée, *reprit Marie*, & n'en laiſſez rien échaper, & faites votre feu à proportion qu'eſt la chaleur du Soleil dans les mois de Juin & de Juillet; tenez-vous auprès de votre Vaiſſeau, & vous y verrez des choſes qui vous ſurprendront. Car en moins de trois heures votre Matiére deviendra noire, blanche & orangée; & la fumée pénétrera le Corps, & l'Eſprit ſera fixé. Le tout ſe fera enſuite comme du lait, qui ſe fera incérant, fondant, & pénétrant. Et c'eſt-là le Sécret caché.

Aros prenant la parole, dit. Je ne ſçaurois croire que cela ſe faſſe toûjours de la ſorte.

Voici une choſe bien plus admirable, *dit Marie*, qui n'a point été connuë par les Anciens, [1] *devant Hermès*, & qui ne leur a ja-

[1] J'ai ajoûté ces deux mots [*devant Hermès*] qui ne ſont dans aucun Exemplaire, parce que

mais entré dans l'esprit. Prenez de l'Herbe blanche, claire, honoré, qui croît sur les petites Montagnes. Broyez-là toute fraîche, comme elle est à son heure déterminée : car en elle est le véritable Corps, qui ne s'évapore ni ne s'enfuit point du feu.

N'est-ce pas-là la Pierre de vérité, dont vous parlez ? *dit Aros.*

Oüi, Aros, ce l'est, *reprit Marie.* Mais les Hommes n'en sçavent pas le régime, parce qu'ils ont trop de hâte, & ils veulent faire l'Oeuvre trop tôt.

Qu'y a-t'il à faire après cela ? *dit Aros.*

Il faut, *lui dit Marie*, rectifier sur ce Corps Kibrieth, & Zubeth, c'est à dire les deux fumées, qui comprennent & qui embrassent les deux Luminaires, & mettre dessus ce qui les ramollit, & qui est l'accomplissement des Teintures & des Esprits, & les véritables poids de la Science. Puis ayant broyé le tout, il faut le mettre au feu, & l'on verra des choses admirables. Au reste tout le régime consiste à sçavoir faire le feu modéré. Après quoi ce sera

Hermès ayant fait le Magistére, qui ne se peut faire sans cela comme il est dit ensuite, il faut qu'il ait eu cette connoissance. Peu après il y a, *broyez la toute fraîche.* Parce que, comme dit Philalèthe, si les Colombes de Diane sont mortes, lorsqu'on les prend, elles ne peuvent de rien servir. L'Auteur ajoûte, *& à son heure déterminée.* Ce qui se rapporte à ce que dit Zachaire, qu'il n'y a qu'une heure pour faire la conjonction des deux Matiéres. *M. Salom.*

une choſe ſurprenante de voir comment en moins d'une heure, *cette Compoſition* paſſera d'une couleur à une autre, juſqu'à ce qu'elle vienne à la rougeur & à la blancheur, parfaite. Il faut alors défaire le feu & ouvrir le vaiſſeau, quand il ſera refroidi, & on trouvera le Corps clair & luiſant, comme une perle, de couleur de Pavot des champs, entremêlé de blanc. Il eſt lors incérant, fondant & pénétrant, & un poids de ce Corps ira ſur douze cens *de Métail imparfait, & les convertira en Or.* Voilà le Secret caché.

Ici Aros s'étant proſterné le viſage contre terre, Marie lui dit. Levez-vous Aros. Je vais encore vous abréger l'Oeuvre. Prenez-le Corps clair, pris ſur les petites Montagnes, qui ne ſe fait point par la putrefaction, [1] mais par le ſeul mouvement. Broyez ce Corps avec la Gomme Elzaron, & les deux fumées. Car la Gomme Elzaron eſt le Corps qui ſaiſit, & qui prend l'Eſprit. Broyez le tout, approchez-le du feu, tout ſe fondra, & ſi vous en faites projection ſur ſa Femme, le tout viendra comme de l'Eau que l'on diſtile, & il ſe congélera à l'air, & ce ne ſera plus qu'un Corps. Que ſi vous en faites projection

[1] Si la choſe, dont il parlé ici, ne ſe fait pas par la putrefaction, elle ſe doit faire par le mouvement local, je veux dire par la ſublimation Philoſophique. *M. Saloman.*

ſur les Corps imparfaits, vous verrez des merveilles. Car c'eſt-là le Sécret caché de la Science. Sachez que les deux fumées, dont je viens de parler, ſont les racines de cet Art ; & ce ſont le Kibric blanc, & la Chaux humide, à qui les Philoſophes ont donné toutes ſortes de noms. Mais le Corps fixe vient du cœur de Saturne, qui comprend la Teinture, & qui parfait l'Oeuvre de la Sageſſe. Le Corps que l'on prend ſur les petites Montagnes eſt clair & blanc, & ce ſont-là les Médecines, ou les deux *Matiéres de cet Art*, dont l'une s'achéte, & l'autre ſe prend ſur les petites Montagnes. Et je vous avertis, Aros, que les Sages ne les ont appellé l'Oeuvre de la Philoſophie, qu'à cauſe que la Science ne peut point être parfaite ſans ces choſes, & que c'eſt en elle que ſe font toutes ces merveilles *de l'Art.* Car il y entre quatre Pierres [2] & ſon régime eſt véritable, comme je l'ai dit. Et Hermès a fait pluſieurs Allégories là-deſſus en ſes Livres. Et les Philoſophes ont toujours prolongé leur régime, *en diſant qu'il faut bien plus de tems pour le faire, qu'il n'en faut effecti-*

[2] Ces quatre Pierres, qui entrent dans l'Oeuvre, ſont, à mon avis, les quatre Eléments, les Philoſophes ayant accoûtumé de donner à la Matiére de l'Oeuvre le nom de l'Oeuvre même. On ſçait que l'Oeuvre des Philoſophes ne conſiſte que dans le changement des Eléments. *M. Salomon.*

vement. Et ils ont dit même qu'il faloit faire des Opérations, qui ne ſont point néceſſaires, & ils ont toujours dit qu'il faloit un an pour faire leur Magiſtére. Ce qu'ils n'ont fait, que pour le cacher au Peuple ignorant, en leur faiſant acroire que leur Oeuvre, ne peut point être parfait qu'en un an. Auſſi eſt-ce un grand Sécret, & il n'y a que Dieu qui le puiſſe révéler. Ceux, qui en entendent parler, ne pouvant pas en faire l'expérience à cauſe qu'ils n'y ſçavent rien. M'avez-vous entendu, Aros?

Oüi, Madame, *lui dit-il.* Mais je vous prie de me dire, ce que c'eſt que le Vaiſſeau, ſans lequel l'Oeuvre ne ſe peut faire.

Ce Vaiſſeau, *dit Marie*, eſt le Vaiſſeau d'Hermès, que les Philoſophes ont caché, & que les Ignorans ne ſçauroient comprendre, car c'eſt la meſure du feu *Philoſophique.*

Aros dit alors. O Prophéteſſe! dites-moi, je vous prie, ſi vous avez trouvé dans les Livres des Philoſophes, que l'on pût faire l'Oeuvre d'un ſeul Corps?

Oüi, *dit-elle*, & cependant Hermès n'en a point parlé, parce que la racine de la Sience eſt.... & un Venin qui mortifie tous les Corps; qui les réduit en poudre, & qui coagule le Mercure par ſon odeur. Et je vous proteſte, par le Dieu vivant, que lors que ce Venin ſe diſſout en une Eau

ſubtile, de quelque maniére que cette Diſſolution ſe faſſe, il coagule le Mercure en véritable Lune à toute épreuve. Et ſi l'on en fait projection ſur Jupiter, il le change en Lune. Je vous dis de plus que la Science ſe trouve en tous les Corps. Mais les Philoſophes n'en ont rien voulu dire, à cauſe de la briéveté de la vie, & de la longueur de l'Ouvrage. Et ils l'ont trouvée *plus facilement* dans la Matiére, qui contient le plus évidemment les quatre Elémens, & ils ont multiplié *& obſcurci cette Matiére, par les divers noms qu'ils lui ont donnez.* Ce n'eſt pas que tous les Philoſophes ont aſſez parlé de tout ce qu'il faut faire pour l'Oeuvre, hormis du Vaiſſeau d'Hermès; parce que c'eſt une choſe divine, & que Dieu veut qui ſoit inconnuë aux Gentils & Idolâtres; ce Vaiſſeau étant d'une ſi grande néceſſité pour le Magiſtére, que ceux qui ne le connoiſſent pas, n'en ſçauront jamais le véritable régime. [1]

[1] Dans le Mercure des Philoſophes, & même dans l'Argent-vif commun, les Elémens ſont plus apparens qu'en nul autre Mixte, ou Corps compoſé qui ſoit dans la Nature.

LA SOMME DE LA PERFECTION, OU L'ABREGE' DU MAGISTERE PARFAIT DE GEBER, PHILOSOPHE. ARABE.

Diviſé en deux Livres.

LIVRE PREMIER.

AVANT-PROPOS ET CHAPITRE I.

DE LA MANIE'RE D'ENSEIGNER l'Art de Chimie, & de ceux qui ſont capables de l'apprendre.

J'AI réduit briévement en cette *Somme de la Perfection* toute la Science de *Chimie*, ou de la *Tranſmutation des Métaux.* Dans mes autres Livres j'en avois fait pluſieurs Recueils que j'avois tiré & abregé des

Ecrits des Anciens: mais en celui-ci j'ai achevé ce que je n'avois qu'ébauché en ceux-là. J'y ai ajoûté en peu de paroles ce que j'avois obmis dans les autres ; j'y ai mis tout au long ce que je n'avois dit ailleurs qu'imparfaitement, & j'y ai déclaré entiérement & aux mêmes endroits ce que j'avois celé dans mes autres Oeuvres. Et je l'ai fait afin de découvrir aux personnes intelligentes & sages l'accompliſſement & la perfection d'une ſi excellente & ſi noble partie de la Philoſophie. Ainſi, ô mon cher Fils ! je puis t'aſſurer avec vérité que dans les Chapitres généraux de ce Livre, j'ai mis ſuffiſemment le Procédé de cet Art tout entier & ſans nulle diminution. Et je proteſte devant Dieu, que quiconque travaillera comme ce Livre enſeigne de le faire, il aura la ſatisfaction d'avoir trouvé la véritable fin de cet Art & d'y arriver. Mais, mon Cher, je t'avertis auſſi que celui qui ignorera les Principes naturels de la Philoſophie, eſt fort éloigné de cette Connoiſſance, parce que le véritable fondement, ſur lequel il doit appuyer ſon deſſein, lui manque: comme au contraire celui-là en eſt bien près qui connoît déja les Principes naturels des Minéraux. Ce n'eſt pas que pour cela il ait encore la véritable racine, ni la fin profitable de cet Art très-caché : mais ayant plus de facilité à en découvrir les Principes,

que celui qui forme quelque projet de notre Oeuvre sans en connoître la voye ni la maniére ; il est aussi moins éloigné que lui de l'entrée de cette Science. Mais celui qui connoîtra tous les Principes de la Nature; [1] qu'elles sont les Causes des Minéraux, & de quelle maniére la Nature les forme ; il n'y a que fort peu à dire qu'il ne sache l'Oeuvre toute entiére, quoique sans ce peu là qui lui manque, il soit absolument impossible de faire notre Magistére. Parce que l'Art ne péut pás imiter la Nature en toutes ses Opérations, mais il l'imite seulement autant qu'il lui est possible. Et c'est ici un Sécret que je te révéle, mon Fils, qui est que ceux qui recherchent cet Art, & les Artistes mêmes, manquent tous en ce qu'ils prétendent imiter la Nature en toute l'étenduë & en toutes les différences & les propriétés de son action. Applique-toi donc soigneusement à étudier nos Livres, & attache-toi sur tout à celui-ci. [2] Considére & médite mes paroles attentivement

[1] Outre les quatre Eléemens, qui sont la Terre, l'Eau, l'Air & le Feu, qui sont les seuls Principes que reconnoît la Philosophie de l'Ecole ; il y a les Principes Chimiques, qui sont le Sel, le Mercure & le Soufre, dont la connoissance n'est pas moins nécessaire à celui qui prétend parvenir à la Science de l'Oeuvre Physique. *M. Salomon.*

[2] Géber ayant dit au commencement de ce Chapitre, qu'il a mis dans ce Livre le Procédé de l'Art tout entier, autant qu'il est nécessaire, & qu'il y a ajoûté ce qu'il avoit obmis dans

& très souvent, afin que t'étant rendu familiére notre maniére de parler, & entendant notre idiome ou langage particulier, tu puisses pénétrer dans notre véritable intention & la découvrir. Car tu trouveras dans les Livres surquoi faire un Projet assuré de ce que tu cherches; tu y apprendras à éviter toutes les erreurs, & parce même moyen tu sçauras en quoi tu peux imiter la Nature dans l'artifice de notre Oeuvre.

ſes autres Traités, & déclaré en celui-ci ce qu'il avoit célé dans les autres, il eſt ſans doute que cette *Somme*, ou Abrégé eſt le meilleur & le plus utile de tous les Livres que ce Philoſophe a compoſez ſur la Tranſmutation des Métaux impaifaits. *M, Salomon.*

CHAPITRE II.

Diviſion de ce Livre en quatre Parties.

VOICI l'ordre que je tiendrai en ce Livre. Prémiérement je parlerai ſuccinctement des obſtacles qui peuvent empêcher l'Artiſte de reüſſir & de parvenir à la fin véritable [de l'Art.] A quoi j'ajoûterai les qualités que doit avoir celui qui veut s'y appliquer. Secondement je convaincrai les Ignorans & les Sophiſtes, leſquels, à cauſe qu'ils ne peuvent comprendre cet Art, & que par toutes les récherches qu'ils en font, ils n'en retirent jamais l'avantage ni le profit qu'ils s'étoient propoſez

poſez, prétendent en détruire la vérité, en ſoûtenant que ce n'eſt rien du tout. Pour cet effet je rapporterai prémiérement toutes leurs raiſons, que je détruirai ſi évidemment, qu'il n'y a perſonne de bon ſens qui ne voye que tout ce qu'ils alléguent contre, n'a ni en tout, ni en partie nulle apparence des vérité. Troiſiémement je traiterai des Principes naturels, c'eſt à dire des Principes dont la Nature ſe ſert à faire ſes productions; j'expliquerai la maniére dont ils ſe mêlent enſemble dans les Mixtes, ſelon qu'il ſe connoît par les Ouvrages de la Nature; & je parlerai de leurs Effets ſuivant l'opinion des Anciens Philoſophes. En quatriéme & dernier lieu, je déclarerai quels ſont les Principes que l'on doit employer pour la Compoſition de notre Magiſtére; en quoi nous pouvons imiter la Nature, & la maniére de méler & d'altérer ces Principes ſelon le cours & la maniére d'agir ordinaire de la Nature; avec leurs Cauſes & les Expériences manifeſtes qu'on en peut faire, afin de donner moyen à l'Artiſte induſtrieux d'appliquer ces choſes, & & de s'en ſervir à l'uſage de notre Oeuvre.

PREMIERE PARTIE
DU PREMIER LIVRE.
Des empêchemens à cet Art.

CHAPITRE III.
Division des Empêchemens.

CEs Empêchemens en général viennent, ou de l'impuiſſance naturelle de l'Artiſte, ou de ce qu'il n'a pas le moyen de faire la dépenſe néceſſaire, ou de ce qu'il n'y peut vacquer à cauſe de ſes autres occupations. A l'égard de l'impuiſſance naturelle de l'Artiſte, elle vient, ou de ſes organes, qui ſont ou foibles, ou tout à fait corrompus; ou elle vient de ſon eſprit qui ne peut agir librement, ſoit par la mauvaiſe diſpoſition des mêmes organes, qui ſont ou pervertis, ou gâtez, comme je l'ai dit, ainſi qu'il ſe voit au Fous & Inſenſez; ſoit parce que l'Eſprit eſt plein de phantaiſies, & qu'il paſſe facilement d'une opinion à une autre toute contraire; ſoit enfin qu'il ne ſache ce qu'il veut préciſément, n'y à quoi ſe devoir déterminer.

CHAPITRE IV.

Des Empêchemens à l'Oeuvre, qui peuvent venir de la mauvaiſe diſpoſition du Corps de l'Artiſte.

VOilà en gros quels ſont les Empêchemens à cet Oeuvre. Nous allons maintenant les éxaminer en détail, & l'un après l'autre. Je dis donc que l'Artiſte ne pourra jamais faire notre Oeuvre, s'il n'a ſes organes entiers & ſains : Par éxemple, s'il eſt aveugle, ou s'il eſt eſtropié des mains & des pieds ; parce que devant être le Miniſtre de la Nature, il ne pourra pas s'en aider pour faire les travaux néceſſaires, & ſans leſquels l'Oeuvre ne peut être parfaite. Il en ſera de même, s'il a le Corps infirme ou malade, comme ceux qui ont la fiévre, ou qui ſont ladres, à qui les membres tombent par piéces; s'il eſt dans la décrépitude, & dans une extrême vieilleſſe: car il eſt certain qu'un Homme, qui aura quelques-unes de ces imperfections, ne pourra jamais de lui même, [& travaillant ſeul,] faire l'Oeuvre, ni la conduire à ſa derniére perfection,

CHAPITRE V.

Des Empêchemens qui viennent de l'Esprit.

CE sont là les Empêchemens que l'Artiste peut avoir de la part du Corps. Ceux qui peuvent lui survenir du côté de l'Esprit, sont encore plus considérables & plus nuisibles à l'accomplissement de l'Oeuvre. Les voici. Un Homme, qui n'a pas l'esprit naturellement assez bon pour rechercher subtilement les Principes naturels & pour découvrir quels sont les fondemens de la Nature & les artifices par lesquels on peut imiter cette grande Ouvriere dans ses Opérations; celui-là ne trouvera jamais la véritable racine, n'y le commencement de cet Art très-précieux. Car il y en a beaucoup qui ont la tête dure, qui n'ont pas l'Esprit de faire aucune recherche, qui ont de la peine à concevoir ce qu'on leur dit le plus clairement, & dans les termes les plus intelligibles & les plus usitez; & qui ne sçauroient qu'avec difficulté comprendre les ouvrages qui se font ordinairement devant leurs yeux. Il y en a d'autres qui conçoivent aisément tout ce qu'ils veulent, & qui, à cause de cette facilité qu'ils ont, croyant bien souvent avoir découvert la vérité, ils s'aheurtent opiniâtrément à leur

ſens, quoi que ce qu'ils s'imaginent ne ſoit qu'une phantaiſie vaine, abſurde, & tout à fait éloignée de la raiſon; parce qu'elle n'a aucune conformité avec les Principes naturels. Cela vient de ce que ces Gens-là, ayant la tête remplie d'imaginations & de vapeurs, ils ſont incapables de recevoir les impreſſions & les véritables notions des choſes naturelles. Il y en a auſſi qui n'ont pas l'eſprits ferme ni arrêté, qui paſſent facilement d'une opinion & d'un deſſein à un autre; qui croyent parfois une choſe comme certaine, & qui s'y attachent ſans nulle raiſon; puis ils changent auſſi-tôt de ſentiment & de volonté, avec auſſi peu de fondement. Et comme ils ont l'eſprit volage, ils entreprennent pluſieurs ouvrages qu'ils ne font ſeulement qu'ébaucher, ſans en achever jamais aucun. Il y en a d'autres ſtupides comme des Bêtes, qui ne ſçauroient comprendre aucune vérité en ce qui concerne les choſes naturelles; comme ſont les Fous, les Imébcilles & les Enfans. [1] D'autres ont ſimplement du mépris pour notre Science, ne pouvant croire

[1] Il faut entendre ceux qui ſont nez pour être ignorans, c'eſt à dire, qui ſont naturellement incapables de comprendre les Vérités les plus claires & les plus intelligibles. Les Hommes n'ayant pas les Sciences infuſes, ils naiſſent dans l'ignorance de toutes choſes; mais ils ſont capables d'en acquérir la connoiſſance par leur étude & par leur travail, à moins qu'ils ne ſoient tout-à-fait ſtupides. *M. Sal.*

qu'elle ſoit poſſible ; & ceux-là, la Science les mépriſe tout de même, & elle les éloigne d'elle, comme indignes d'arriver jamais à l'accompliſſement d'une Oeuvre ſi précieuſe. Enfin il y en a qui ſont Avares & Eſclaves de leur argent. Ceux-là voudroient bien trouver notre Art, ils ſont perſuadez qu'il eſt véritable, & ils le cherchent même par raiſonnement; mais ils craignent la dépenſe, & leur avarice eſt cauſe qu'ils ne font rien. tous ces Gens-là ne ſçauront jamais notre Oeuvre. Car comment ceux qui l'ignorent, ou qui ne ſe ſoucient pas de la chercher, pourroient-ils en avoir la connoiſſance ?

CHAPITRE VI.

Des Empêchemens extérieurs.

APrès avoir parlé dans les deux Chapitres précédens de tous les Obſtacles provenans des deux parties eſſentielles de l'Homme, qui peuvent l'empêcher de reüſſir en cette Oeuvre il nous reſte à dire ici un mot des Empêchemens, qui lui ſurvenant de dehors, peuvent tout de même rendre ſon deſſein inutile. Il y a des Gens fort ſpirituels & adroits, qui ne ſont pas même ignorans dans les Ouvrages de la Nature, qui la ſuivent & l'imitent en ſes Principes,

& en toutes ſes Opérations, autant qu'on le peut faire ; & qui outre cela ont l'imagination aſſez forte pour pénétrer dans toutes les choſes qui ſe font reguliérement ici bas par les actions de la Nature. Et cependant ces Gens-là, avec toutes ces lumiéres & tous ces avantages, ſont contraints d'abandonner le Magiſtére, tout admirable qu'il eſt, & ils ne ſçauroient y travailler, pour être dans la derniere néceſſité, & ne pouvoir faire la moindre dépenſe. Il s'en trouve d'autres qui ont de la curioſité pour cette Science ; mais ſoit, parce qu'ils ſont ou embaraſſez dans les vanités du monde, ou occupez dans les grands emplois, ou accablez de ſoins : ſoit, parce qu'ils ſe donnent entiérement aux affaires de la vie, notre Science les fuit & s'éloigne d'eux. Voilà tous les Obſtacles qui empêchent les Hommes de reüſſir dans notre Art.

CHAPITRE VII.

Concluſion de cette prémiére Partie.

Quel doit être l'Artiſte.

ON voit par les choſes que nous venons de dire, que celui qui ſe veut appliquer à notre Oeuvre, doit avoir pluſieurs qualités. Prémiérement, il doit être ſçavant & conſommé dans la Philoſophie

naturelle. Car quoi qu'il fût riche, qu'il eût bien de l'esprit & beaucoup d'inclination pour notre Art, il ne le sçaura jamais, n'ayant pas étudié ni appris la Philosophie naturelle: parce que cette Science lui donnera des lumiéres & des ouvertures que son esprit, quelque vif qu'il soit, ne lui sçauroit suggérer. Et ainsi l'étude reparera le défaut de l'intelligence naturelle. En second lieu, il faut que l'Artiste ait naturellement un esprit vif, pénétrant & industrieux, parce que quand il posséderoit toutes les Sciences, si naturellement il n'a de l'industrie & de l'adresse, il ne sera jamais Philosophe Car venant à faillir dans son travail, il y rémédiera sur l'heure par son industrie; ce qu'il ne feroit pas, si, pour corriger sa faute, il n'avoit nul autre aide que sa Science toute seule Comme par la Science, qu'il aura acquise, il lui sera pareillement facile d'éviter beaucoup de fautes, où il pourroit tomber sans elle, & s'il n'avoit que sa seule industrie pour l'en garantir. Parce que l'Art & l'Esprit s'entreaident mutuellement, & suppléent au défaut l'un de l'autre. Il est encore nécessaire que notre Artiste soit ferme & resolu dans ce qu'il aura entrepris, & qu'il ne s'amuse pas à changer incessemment, en faisant tantôt un essai & tantôt un autre. Etant très-certain que notre Art ne consiste point

en la pluralité des choſes. Et ce n'eſt point aſſurément en cela que gît ſa perfection. Car il n'y a qu'une ſeule Pierre, qu'une ſeule Médecine, & qu'une ſeule Cuiſſon : Et c'eſt en cela uniquement que conſiſte tout notre Magiſtére, auquel nous n'ajoûtons aucune choſe étrangére, & nous n'en diminuons rien auſſi, ſi ce n'eſt que dans la préparation que nous lui donnons, nous en ôtons ce qui eſt d'inutile & de ſuperflu.

Une des choſes qui eſt encore fort néceſſaire à l'Artiſte, c'eſt qu'il doit s'attacher ſoigneuſement à ſon travail, juſques à ce qu'il l'ait entiérement achevé ; & il ne doit point l'abandonner à moitié fait ; autrement ſon Ouvrage ainſi imparfait, au lieu de lui donner du profit & de l'inſtruction, ne lui cauſeroit que du domage & du déſeſpoir.

Il eſt encore néceſſaire qu'un Artiſte connoiſſe les Principes & les Racines principales, & qui ſont de l'eſſence de notre Oeuvre. Car celui qui ne ſçaura par où il faut le commencer, n'en trouvera jamais la fin. C'eſt pourquoi je te parlerai bien au long de tous ces Principes en ce Livre, & ce que j'en dirai ſera aſſez clair & intelligible aux Sages & aux Aviſés, & ſuffira pour leur donner l'intelligence de notre Art.

Il faut de plus, que l'Artiſte ſoit modé-

ré, & qu'il ne ſoit pas ſujet à s'emporter, de peur que venant à ſe dépiter, il ne gâtât, *dans ſon emportement*, l'Ouvrage qu'il auroit commencé.

Il ne lui eſt pas moins néceſſaire de conſerver & d'épargner ſon argent, qu'il ne doit pas diſſiper en de folles dépenſes, & mal à propos, ſur la vaine confiance du ſuccès de ſon Ouvrage, de crainte que s'il ne reüſſiſſoit pas, il ne tombât dans la néceſſité & dans le déſeſpoir; ou que peut-être, lorſque par ſon induſtrie & par ſon raiſonnement, il approcheroit de la vérité, & qu'il l'auroit preſque découverte, il n'ait pas dequoi la mettre en exécution, pour s'être inconſidérément épuiſé. Il en eſt de même de ceux qui ne ſçachant rien, lorſqu'ils commencent de s'appliquer à cet Art, font des dépenſes exceſſives & ſe ruînent en mille choſes inutiles. Car s'ils viennent enſuite à découvrir la vérité, & la véritable voye qu'il faut tenir, ils n'ont pas dequoi pouvoir travailler. Ce qui les afflige en deux maniéres; & parce qu'ils ont inutilement dépenſé leur argent, & qu'ils ont perdu le moyen d'acquérir facilement & bien-tôt une Science ſi admirable. Cette Science n'eſt donc pas pour les Pauvres ni pour les Miſérables; au contraire elle eſt leur Ennemie, & leur eſt entiérement oppoſée.

Mais je t'avertis qu'il n'eſt point néceſſaire que tu dépenſes ton bien à cette recherche. Car je t'aſſure que ſi tu ſçais une fois les Principes de cet Art, & que tu comprennes bien ce que je t'enſeignerai, tu parviendras à l'entiére perfection de l'Oeuvre, ſans qu'il t'en coûte guéres, & ſans que tu ſois obligé à faire aucune dépenſe conſidérable en tout ton travail. Après cela, ſi tu pers ton argent, pour avoir mépriſé de ſuivre les avis & les enſeignemens que je te donne dans ce Livre, tu auras tort de me maudire & de t'en prendre à moi, de ce que tu devras n'imputer qu'à ton ignorance & à ta ſotte préſomption.

Voici un autre avis fort important que j'ai encore à te donner. Ne t'amuſe point aux Sophiſtications qu'on peut faire en cet Art; mais applique-toi uniquement à la ſeule perfection. Car notre Art ne dépend que de Dieu ſeul, qui le donne, & qui l'ôte à qui lui plaît. Et comme il eſt tout-puiſſant & infiniment adorable, & juſte autant que miſéricordieux, il te puniroit infailliblement des tromperies que tu ferois par tes Ouvrages ſophiſtiques: Et non ſeulement il ne permettroit pas que tu euſſes la connoiſſance de notre Art; mais il t'aveugleroit & te feroit tomber de plus dans l'erreur, & de l'erreur il te plongeroit dans la

misére & dans le malheur, d'où tu ne sortirois jamais. Et certes il n'est rien de si misérable & de si mal-heureux qu'un Homme à qui Dieu refuse la grace de pouvoir connoître & de voir la vérité, *& de sçavoir s'il a bien ou mal fait*, après avoir longtems travaillé, & avoir poussé son Ouvrage jusques à la fin, parce qu'il demeure toûjours dans l'erreur : Et quoi qu'il travaille incessemment, il ne sort jamais de la misére & du malheur où il est ; & perdant ainsi la plus grande consolation & la plus grande joye qu'on puisse avoir en ce Monde, il passe toute sa vie dans la pauvreté & dans l'affliction, sans avoir dequoi se survenir ni se pouvoir consoler.

Au reste, lorsque tu travailleras, prens bien garde à tous les signes qui paroissent en chaque Opération ou Cuisson ; retiens-les soigneusement en ta mémoire, & tâche d'en découvrir la Cause, en étudiant attentivement les Livres de cette Science.

Ce sont-là les qualités nécessaires à un véritable Artiste. Que s'il lui en manque quelqu'une, je lui conseille de ne se point appliquer à notre Art.

SECONDE PARTIE.

Où sont rapportées & réfutées les Raisons de ceux qui nient l'Art de Chimie

CHAPITRE VIII.

Division de ce qui sera contenu en cette seconde Partie.

AYant traité dans la prémiére Partie de ce Livre, de ce qui peut empêcher de reüssir en notre Art ; & ayant suffisemment parlé des qualités que doit avoir celui qui s'y veut appliquer, suivant l'ordre que nous nous sommes proposez, il faut maintenant éxaminer ce que les Sophistes & les Ignorans ont à dire contre la possibilité de notre Science. Voyons donc prémiérement quelles sont leurs raisons & nous les réfuterons ensuite, faisant voir clairement aux Personnes intelligentes qu'elles n'ont rien de solide ni de véritable.

CHAPITRE IX.

Raiſons de ceux qui nient ſimplement l'Art.

IL y a de deux ſortes de Gens qui nient notre Art, & qui tâchent de le détruire. Les uns le nient abſolument, & les autres ne le nient que ſur diverſes ſuppoſitions qu'ils font. Voici comme raiſonnent les prémiers.

1. Toutes les choſes, diſent-ils, ſont diſtinguées en pluſieurs Eſpéces différentes. Et cela vient de ce que dans la compoſition des Mixtes les Elémens ne ſont pas mêlez ni unis en même proportion en tous. Ainſi ce qui fait qu'un Cheval eſt d'une eſpéce différente de celle d'un homme, c'eſt que la proportion des Elémens eſt toute autre dans la compoſition d'un Cheval, que dans celle d'un Homme. Il en eſt généralement de même des autres différences, qui ſe remarquent en toutes choſes, & il en eſt par conſéquent de même dans les Minéraux. Car le mêlange & la proportion des Elémens dans les Mixtes, eſt ce qui leur donne la forme & la perfection; & par ainſi c'eſt ce qui en fait la différence d'avec les autres choſes. Or il eſt certain que cette proportion nous eſt entiérement inconnuë. Comment donc pouvoir former un

Mixte, & en faire le mélange & la compoſition ? Que s'il eſt vrai, comme il l'eſt en effet, que nous ignorions quelle eſt la véritable proportion des Elémens dans l'Or & dans l'Argent, il s'enſuit néceſſairement de-là que nous ne ſçaurons jamais comment il les faut former. Et partant, concluent-ils, l'Art que vous dites qui fait l'Or & l'Argent, eſt inutile & impoſſible.

2. D'ailleurs, quand on connoîtroit même éxactement la véritable proportion des Elémens, & combien il entre de chacun d'eux dans la Compoſition de l'Or & de l'Argent, on ne ſçauroit pas pour cela la maniére de bien mêler & unir ces mêmes Elémens enſemble, pour en faire ces deux Métaux ; parce que la Nature ne les formant que dans les Mines, qui ſont cachées dans le profond de la Terre, on ne la voit point travailler. Ne ſçachant donc de quelle maniére ſe fait le mêlange des Elémens, dans la compoſition de l'Or & de l'Argent ; il eſt certain, par conſéquent, qu'on ne les ſçauroit faire

3. Mais ſuppoſé qu'on ſçût au juſte, & la proportion des Elémens, & la maniére de les mêler ; il ne s'enſuivroit pas, qu'en faiſant leur mêlange, on pût bien proportioner la chaleur, qui eſt l'Agent, par le moyen duquel le Mixte ſe fait tel qu'il eſt, & eſt rendu parfait. Car pour former les

Métaux, la Nature ſe ſert pour chacun d'eux, d'un certain dégré de chaleur, qui nous eſt inconnu. Comme nous ne connoiſſons point non plus toutes les autres différentes Cauſes efficientes, ſans le cours deſquelles la Nature ne ſçauroit produire ni achever ſes Ouvrages. Et partant puiſque toutes ces choſes nous ſont inconnuës, il s'enſuit évidemment que nous devons auſſi ignorer la maniére de faire le Magiſtére.

4. Outre ces raiſons qu'ils alléguent, ils ſe ſervent encore de l'expérience. Car ils diſent prémiérement que depuis plus de mille ans ença, on ſçait que pluſieurs Perſonnes fort ſages, ſe ſont appliquées à la recherche de cette Science; de ſorte que ſi on l'eût pû faire par quelque maniére que ce fût, il eſt ſans doute que depuis un ſi long-tems, elle devroit avoir été faite plus de mille fois; cependant on n'en a jamais oüi parler. Ils diſent ſecondement qu'il y a pluſieurs Princes & pluſieurs Rois, qui ne manquoient ni de richeſſes ni d'Hommes fort ſçavans & fort éclairez, leſquels ont ſouhaité paſſionnément de trouver cet Art, qui ne l'ont pourtant jamais trouvé, quelque étude & quelque dépenſe qu'ils ayent faite pour cela. Ce qui eſt une preuve convaincante que ce n'eſt qu'une pure imagination.

5. De plus, les Philoſophes, qui ont fait ſemblant d'enſeigner cette Science dans leurs Livres, ne l'ont pourtant point enſeignée, & on n'y a jamais pû découvrir cette vérité. Ce qui fait voir évidemment que cette Science n'eſt rien du tout.

6. Voici une autre de leurs raiſons. Nous ne ſçaurions imiter la Nature dans les Compoſitions les plus foibles & les plus aiſées à détruire. Par éxemple, Nous ne ſçaurions faire un Cheval, ni quelque autre Mixte ſemblable, quoi qu'ils ſoient d'une compoſition très-foible, & qui eſt preſque ſenſible. Donc à plus forte raiſon nous ne ſçaurions faire la mixtion des deux Métaux, laqueile eſt très forte; comme il ſe voit par la grande difficulté qu'il y a de les réſoudre, & de les réduire en leurs propres Elémens, & en leurs préiniers Principes. Outre que nous ne ſçaurions même connoître leur mixtion, ni par nos ſens, ni par aucune épreuve.

7. On ne voit point, diſent-ils, qu'une Eſpéce ſe change en une autre, ni qu'elle puiſſe y être reduite par aucun artifice. Par éxemple, que d'un Bœuf, il s'en faſſe une Chévre. Comment donc pouvez-vous changer les uns en les autres les Métaux qui ſont de différente eſpéce entr'eux & du Plomb en faire de l'Argent? C'eſt une choſe qui paroît ridicule & qui eſt tout à fait éloignée

de la vérité, fondée sur les Principes même de la Nature.

8. Il disent de plus. Il est certain que la Nature employe mille ans à purifier les Métaux imparfaits, & à leur donner la perfection de l'Or. Comment donc un Homme, qui pour l'ordinaire ne vit pas cent ans, pourra-t-il vivre assez de tems pour transmuer en Or les Métaux imparfairs ; puisqu'il lui faudroit mille ans pour le faire ? Que si on vouloit dire que les Philosophes achévent en peu de tems par leur Art, ce que la Nature ne fait qu'en un grand nombre d'années, parce qu'en beaucoup de choses l'Art supplée au manquement de la Nature. Ils répondent que cela ne se peut point faire, sur tout dans les Métaux ; parce que les Métaux n'étant faits que de vapeurs très-subtiles, & par ainsi n'ayant besoin, pour leur cuisson, que d'une chaleur tempérée, qui épaississe également en eux-mêmes leur humidité particuliére, afin qu'elle ne s'enfuye ni ne les quitte point, par quelque chaleur que ce soit, & qu'ils ne demeurent pas privez de cette humidité, qui n'est autre chose que le Mercure, qui leur donne la malléabilité & l'extension, il est certain que si par artifice on veut abréger le tems que la Nature met à faire la cuisson des Minéraux, & des Corps métalliques, cela ne se pourra faire qu'en se ser-

vant d'une chaleur plus forte que celle dont la Nature se sert. Et ainsi cette chaleur excessive, au lieu d'épaissir également le Mercure, qui est l'humidité métallique, elle le dissoudra & le dissipera en le faisant sortir de la composition. Car c'est une Maxime assurée, qu'il n'y a que la chaleur douce & modérée, qui puisse épaissir l'humidité [Mercurielle] & lui faire prendre Corps, ni qui en fasse une parfaite mixtion; & que la chaleur trop violente la détruit.

9. Ils font encore une autre objection. L'Estre & la perfection des choses, vient, disent-ils, des Astres, comme étant les prémiéres Causes qui, dans les Corps sublunaires, influent la Forme & la perfection, & qui impriment dans la Matiére le mouvement qui tend à la génération, & à la production, pour produire ou pour détruire [les Individus] des Espéces. Or cela se fait tout à coup & dans un instant, lors qu'un seul ou plusieurs Astres, par leur mouvement régulier, sont arrivez dans le Firmament à un certain point fixe & déterminé, duquel vient l'Estre ou la Forme & la perfection. Car toutes les choses d'ici bas reçoivent dans un moment leur Forme & leur Estre d'une certaine position des Astres. Et comme il y a plusieurs de ces positions, & non pas une seule, & qui toutes sont différentes les unes des autres; de

même que leurs Effets ſont auſſi différens entre eux ; il n'eſt pas poſſible que l'on puiſſe remarquer ni diſtinguer éxactement une telle diverſité, & une ſi grande différence de poſitions;parce qu'y en ayant une infinité, elles nous ſont inconnuës. Quelle apparence donc qu'un Philoſophe ſupplée & repare en ſon Oeuvre le défaut qui y arrivera, pour ne pas connoître la différence des diverſes poſitions, où les Aſtres ſe trouvent ſucceſſivement par leur mouvement continuel ; Mais ſuppoſons qu'un Philoſophe connoiſſe même certainement quelle eſt la véritable poſition d'une ou de pluſieurs Etoiles, qui donne la perfection aux Métaux; il ne ſera pas encore pour cela ce qu'il pretend. Car l'artifice ne ſçauroit en un inſtant préparer ni diſpoſer quelque Matiére que ce puiſſe être à recevoir une forme. Parce que la diſpoſition, que l'on donne à la Matiére, eſt un mouvement qui ne ſe peut faire que ſucceſſivement & peu à peu. Et partant les Aſtres influant la Forme en un inſtant, & l'Artiſte ne pouvant en un inſtant diſpoſer la Matiére à la recevoir; il eſt certain que la Matiére, ſur laquelle on prétend introduire la Forme de l'Or, ne la recevra jamais.

10. Enfin, nous voyons, diſent-ils,que régulierement dans les choſes naturelles, il

eſt bien plus facile de détruire une choſe que de la faire : Or il eſt conſtant que c'eſt une choſe très-difficile que de détruire l'Or: Comment donc prétendre de le faire ?

C'éſt par ces raiſons, & par quelques autres, qui n'ont pas plus d'apparence, que ceux qui nient ſimplement notre Art, prétendent en faire voir l'impoſſibilité. Mais toutes ces raiſons ne ſont que des Sophiſmes, que je refuterai, après avoir prémiérement établi la vraye intention pour l'accompliſſement de notre Oeuvre. Après quoi je rapporterai & refuterai auſſi les raiſons de ceux qui nient cet Art ſous quelques conditions.

CHAPITRE X.

Que l'Art ne doit & ne peut pas même imiter éxactement la Nature, en toute l'étenduë de ſes differentes actions, où il eſt parlé des Principes des Métaux.

AVant que répondre à toutes ces raiſons, il faut remarquer que les Principes, qui ſervent de Matiére & de fondement à la Nature pour former les Métaux, & qui ſelon quelques Philoſophes, ſont le Soufre & l'Argent-vif, ont une compoſition & une union très-forte & reſſerrée par enſemble. Et delà vient qu'il eſt fort

difficile de diſſoudre & de deſunir ces Prinpes. Parce que ces deux Matiéres étant mêlées, elles ne s'épaiſſiſſent & ne s'endurciſſent enſemble, autant qu'il eſt néceſſaire pour être renduës malléables, [c'eſt à dire pour pouvoir ètre étenduës ſous le marteau] ſans ſe caſſer & ſans ſe déſunir, qu'à cauſe que leur mêlange & leur digeſtion ne ſe faiſant dans les Mines que peu à peu, que ſucceſſivement, & durant un long-tems, par une chaleur fort douce, & fort modérée, qui les épaiſſit; il ne ſe perd & ne s'exhale rien de leur humidité viſqueuſe.

Mais il faut tenir pour une Maxime générale & aſſurée: Prémiérement, que nulle Matiére humide ne peut s'épaiſir qu'auparavant ſes plus ſubtiles parties ne s'évaporent, & que les plus groſſiéres ne demeurent, ſi dans la Compoſition il y a plus d'Humide que de Sec: Secondement, que le véritable & l'éxact mêlange du Sec & de l'Humide conſiſte en ce que l'Humide ſoit tempéré par le Sec, & le Sec par l'Humide; & que des deux il ſe faſſe une ſeule Subſtance, laquelle ſoit homogéne en toutes ſes parties, qui ſoit tempérée entre le dur & le mou, & qui puiſſe s'étendre ſous le marteau. Ce qui n'arrive que par le mêlange, qui ſe fait durant un long-tems, de l'Humide gluant & viſqueux, & d'une Terre très-ſubtile, qui ſe mêlent enſemble éxa-

ſement par leurs moindres parties, juſques à ce que l'Humide ſoit la même choſe que le Sec, & le Sec le même que l'Humide. Or cette Subſtance ſubtile, que nous avons dit qui devoit s'éxaler de l'Humide ne ſe réſout & ne s'évapore pas tout à coup; mais cela ſe fait lentement & peu à peu, & en pluſieurs milliers d'années; parce que la Subſtance des Principes, dont la Nature ſe ſert eſt homogéne, & toute uniforme; c'eſt à dire, entiérement ſemblable. Si donc cette Subſtance ſubtile s'éxhaloit ſoudainement; comme l'Humide n'eſt pas une choſe différente du Sec (puiſqu'à cauſe de leur mâlange ſi éxact, ils ne ſont tous deux qu'une même choſe) il eſt ſans doute que l'Humide ne pourroit s'exhaler qu'avec le Sec: & par ainſi tout s'en iroit en fumée; & dans la réſolution qui ſe feroit de l'Humide, il ne pourroit point être détaché ni ſeparé du Sec, étant ſi fortement unis l'un avec l'autre. Nous en avons une expérience convainquante dans la *Sublimation* des Eſprits. Car ces Eſprits venant à ſe reſoudre ſoudainement par la Sublimation, [c'eſt à dire, une partie de ces Eſprits, qui s'élévent dans le Vaiſſeau, ſe détachant de l'autre, qui demeure au fond] l'Humide n'eſt point ſéparé du Sec, ni le Sec de l'Humide, en ſorte qu'ils ſoient diviſez entiérement dans les

parties dont ils ſont faits ; c'eſt à dire, ſéparez dans leurs prémiers Principes ; mais leur Subſtance monte toute entiére, ou s'il ſe fait quelque diſſolution de leurs parties, ce n'eſt que bien peu. Il eſt donc vrai que ce qui fait épaiſſir les Métaux, [ou leur Matiére,] c'eſt l'évaporation, qui ſe fait ſucceſſivement & également de l'Humide ſubtil & vaporeux. Or nous ne pouvons point faire cet épaiſſiſſement de la maniére que la Nature le fait ; & par conſéquent nous ne ſçaurions imiter la Nature en cela. Auſſi il ne nous eſt pas poſſible de l'imiter en toutes les différences de ſes propriétés : comme nous l'avons dit dans *l'Avant propos* de ce Livre. Nous ne prétendons pas donc imiter la Nature â l'égard de ſes Principes, ni dans la proportion qu'elle garde, lorſqu'elle mêle les Elémens, ni dans la maniére dont elle les méle les uns avec les autres ; ni dans l'égalité de la chaleur, par laquelle elle épaiſſit & corporifie les Métaux ; dautant que ce ſont des choſes, qui toutes nous ſont impoſſibles, & qui nous ſont abſolument inconuës. Cela étant préſuppoſé, nous allons maintenant refuter les raiſons de ceux, qui, par leur ignorance, nient un Art ſi excellent.

CHAP. XI.

CHAPITRE XI.

Réfutation des Raiſons de ceux qui nient l'Art abſolument.

QUand ils diſent donc que nous ignorons la proportion des Elémens, que nous ne ſçavons pas de quelle maniére ils ſont mêlez, que nous ne connoiſſons point au juſte le dégré de la chaleur qui épaiſſit & corporifie les Métaux, & que pluſieurs autres cauſes, auſſi bien que les accidens que la Nature produit par ſes actions, nous ſont inconnuës : nous en demeurons d'accord. Mais il ne s'enſuit pas pour cela que notre Science ſoit impoſſible: Car ſi nous ne pouvons pas ſçavoir toutes ces choſes, nous ne nous ſoucions pas auſſi de les ſçavoir ; puiſque la connoiſſance que nous en aurions, ne pourroit de rien ſervir à notre Oeuvre : & que pour la faire nous nous ſervons d'un autre Principe & d'une autre maniére de produire les Métaux ; en quoi nous pouvons imiter la Nature.

A ce qu'ils nous objectent que les Philoſophes & les Rois ont recherché cette Science inutilement ; Je répons en un mot,

que cela n'eſt point vrai; parce qu'il eſt certain qu'il y a eu des Rois (quoi que fort peu) ſur tout parmi les Anciens, qui l'ont ſçuë, & que de notre tems même il y a des Perſonnes ſages qui l'ont trouvée, par leur ſeule induſtrie. Mais ils n'ont point voulu la révéler ni de vive voix, ni par écrit à ces ſortes de Gens, comme en étant indignes. De ſorte que ces Gens-là n'ayant jamais connu perſonne qui la ſçût, ils ſe ſont imaginé fauſſement, que perſonne ne l'a jamais ſçûë.

Pour ce qui eſt de ce qu'ils diſent avec auſſi peu de raiſon, que ne pouvant imiter la Nature dans les plus foibles mixtions qu'elle fait des Elémens, comme dans la compoſition d'un Aſne & d'un Bœuf, il s'enſuit que nous pouvons encore moins l'imiter dans les mixtions, qui ſont plus fortes, (telles que ſont celles des Métaux:) il eſt aiſé de leur faire voir qu'ils ſe trompent lourdement en pluſieurs choſes: Car prémiérement leur raiſonnement n'étant fondé que ſur une comparaiſon qu'ils font, ou ſur une conſéquence qu'ils tirent du plus au moins; Cette conſéquence n'eſt pas de néceſſité; mais de contingence; c'eſt-à-dire, que cela ne conclud pas néceſſairement; mais il prouve ſeulement que cela peut être, comme il peut être en pluſieurs occurrences. Et ainſi ce n'eſt pas une con-

viction, qui puiſſe nous forcer à avoüer l'impoſſibilité de notre Art. Secondement, il y a un autre moyen de leur faire connoître leur erreur, en ce qu'ils ne font point voir qu'il y ait aucune reſſemblance, pas même apparente, entre la compoſition foible des Animaux, & la mixtion forte & ſerrée des Minéraux. Et la raiſon en eſt, parce que ce qui donne la perfection aux Animaux & aux Végétaux, qui ont une Compoſition foible, ce n'eſt pas la proportion (des Elémens) ni la Matiére qui eſt mêlée avec proportion, ni les qualités de cette Matiére, dont la mixtion eſt faite, ni la mixtion même qui eſt l'effet de l'action & de la paſſion de ſes qualités, & qui n'eſt que l'union & l'aſſemblage des prémiéres qualités. Ce n'eſt, dis-je, nulle de ces choſes qui donne la perfection aux Animaux & aux Végétaux: mais, ſelon l'opinion de pluſieurs, c'eſt l'Ame ſenſitive & végétative, laquelle vient des ſécrets de la Nature; c'eſt à dire, ou de la Quint-eſſence, ou du prémier Agent. Ce que nous avanços ſur le ſentiment de pluſieurs, parce que c'eſt une choſe que nous avoüons qui nous eſt cachée & inconnuë. C'eſt pourquoi encore que la compoſition des Animaux & des Végétaux ſoit foible; nous ne ſçaurions pourtant ni les faire, ni leur donner la perfection; parce-

que nous ne ſçaurions leur donner l'Ame, qui eſt ce qui les rend parfaits. D'où il eſt évident, que ſi nous ne pouvons donner la perfection à un Bœuf, ou à une Chévre; le défaut n'ent vient pas de ce que nous n'en ſçaurions faire la mixtion; mais de la part de l'Ame, que nous ne ſçaurions leur donner. Car pour ce qui eſt de faire une Compoſition moins forte, ou plus forte; comme d'en faire une moins foible, on une plus foible, nous en viendrons aiſément à bout par notre artifice, en imitant la voye & le cours de la Nature. Il n'eſt donc pas vrai ce qu'ils diſent, Qu'il y a plus de perfection dans les Métaux, que dans les choſes vivantes; puiſqu'au contraire il y en a moins, à cauſe que la perfection des Métaux conſiſte plus dans la proportion & dans la compoſition des Elémens, qu'en autre choſe: c'eſt à dire, que dans l'Ame, qui donne la vie. Et partant, comme les Métaux ont moins de perfection que les Animaux & les Végétaux, il nous eſt auſſi plus facile de les parfaire qu'eux, C'eſt ainſi que Dieu diverſifie les perfections de ſes Créatures. Car dans celles, dont la Compoſition naturelle eſt foible, il a mis une plus noble & plus grande perfection, par le moyen de l'Ame qu'il leur a donnée. Et à celles dont il a fait la Compoſition plus forte, & plus ferme(com-

me ſont les Pierres & les Minéraux)il leur a donné une perfection beaucoup moindre & moins noble, parce qu'elle ne conſiſte que dans la ſeule maniére de leur mixtion. La comparaiſon qu'ils font n'eſt donc pas juſte ni bonne ; car la compoſition d'un Bœuf & d'une Chévre, n'eſt pas ce qui nous empêche de former un Bœuf & une Chévre ; mais c'eſt la Forme (ou l'Ame) qui donne la perfection à ce Bœuf & à cette Chévre, laquelle eſt plus excellente & plus inconnuë, que n'eſt la Forme, qui donne la perfection au Métail.

Ils ne ſont pas plus véritables, lors qu'ils diſent qu'une Eſpéce ne ſe change point en une autre Eſpéce. Car une Eſpéce ſe change en une autre, lors qu'un Individu d'une Eſpéce ſe change dans l'Individu d'une autre. Car nous voyons qu'un Ver ſe change naturellement, & même par artifice, en une Mouche, laquelle eſt d'une Eſpéce différente du Ver. D'un Taureau, qu'on ſuffoque, il en naît des Mouches à miel. Le Bled dégénére en Yvroye, & d'un Chien mort il ſe forme des Vers, par la fermentation de la putréfaction. Il eſt vrai que ce n'eſt pas nous qui les faiſons ; mais c'eſt la Nature, à laquelle nous fourniſſons les choſes néceſſaires pour agir. Il en eſt la même choſe de la Tranſmutation des Métaux. Ce n'eſt pas nous qui les

transmuons, c'eſt la Nature, à laquelle, par notre artifice, nous préparons la Matiére & lui diſpoſons les voyes; parce que d'elle même elle agit toûjours immanquablement, & nous ne ſommes que ſes Miniſtres dans les Opérations que nous lui faiſons faire par notre Art.

Ils prétendent fortifier ce raiſonnement par cet autre, qui n'eſt pas moins imaginaire, en diſant que la Nature employe mil ans à former & à parfaire les Métaux, qui eſt un terme auquel la vie d'un Homme ne ſçauroit atteindre. A quoi je réponds que ſelon l'opinion des anciens Philoſophes, il eſt vrai que la Nature, agiſſant ſur ces Principes, y met ce tems-là. Mais ſoit que la Nature faſſe la perfection des Métaux en mil ans, ou en plus de tems, ou en moins, ou même dans un moment; cela ne fait rien contre nous; parce que nous ne pouvons point imiter la Nature en ſes Principes; ainſi que nous l'avons dèja prouvé, & comme nous le ferons encore voir plus amplement dans la ſuite. Il y en a pourtant, & qui ſont même ſages & bien éclairez, qui ſoûtiennent que la Nature fait bien-tôt ſon Opération; c'eſt à dire, en un jour, & même en moins de tems. Mais quand cela ſeroit vrai, il ne nous ſeroit pas moins impoſſible d'imiter la Nature, en la mixtion de ces Principes, comme nous

l'avons ſuffiſamment prouvé. Le ſurplus de leur raiſonnement étant véritable je ne le veux point auſſi conteſter.

A ce qu'ils diſent que la production & la perfection des Métaux vient de la poſition d'une ou de pluſieurs Etoile, que nous ignorons ; Je répons que nous ne nous mettons point en peine de la poſition ni du mouvement des Aſtres, & que cette connoiſſance ne nous ſerviroit de rien en notre Art, & par conſéquent elle n'eſt point néceſſaire. Car il n'y a point d'Eſpéce de choſes ſujettes à la génération & à la corruption, dont il n'y en ait tous les jours de particuliéres, qui ſoient produites, & d'autres qui ne ſoient détruites ou corrompuës. Ce qui fait voir évidemment que la poſition des Aſtres eſt tous les jours très-propre, tant pour la production, que pour la deſtruction des choſes particuliéres, en toute ſorte d'Eſpéce. Il n'y a donc nulle néceſſité que l'Artiſte obſerve, ni qu'il attende la poſition des Etoiles ; quoique néanmoins cela pût ſervir. Mais il ſuffit de préparer les choſes à la Nature, afin qu'elle, qui eſt ſage & prévoyante, les diſpoſe aux poſitions propres, & aux aſpects favorables des Corps mobiles. Car la Nature ne ſçauroit faire ſon action, ni donner la perfection à quoi que ce ſoit ſans le mouvement & la poſition des Corps

mobiles. Et par ainſi, ſi vous préparez comme il faut votre artifice à la Nature, & que vous preniez bien garde que tout ce qui doit ſe faire dans le Magiſtére, ſoit bien diſpoſé, il eſt ſans doute qu'il recevra ſa perfection par la Nature, ſous une poſition qui lui ſera convenable, ſans qu'il ſoit néceſſaire que vous obſerviez cette poſition.

Auſſi quand on voit un Ver ſe former d'un Chien, ou d'un autre Animal pourri, nous n'avons que faire d'obſerver immédiatement la poſition des Etoiles pour connoître comment ce Ver a été produit: mais il ſuffit ſeulement de remarquer les qualités de l'air où eſt cet Animal qui pourrit, & les autres Cauſes qui en font la pourriture, ſans le concours de la poſition des Aſtres. Et cela ſeul nons apprend tout ce qu'il faut faire pour produire des Vers à l'imitation de la Nature. Parce que la Nature trouve d'elle-même la poſition des Aſtres, qui eſt néceſſaire pour cela, encore qu'elle nous ſoit inconnuë.

Pour l'autre Objection qu'ils font, en diſant que la perfection s'aquiert en un inſtant, & cependant que notre préparation ne ſe pouvant pas faire en un inſtant, il s'enſuit néceſſairement de là, que la grand'Ocuvre ne ſçauroit être parfaite par l'artifice, & par conſéquent que l'Art de

Chimie n'eſt rien du tout. Je répons qu'ils ne ſont pas raiſonnables, & que c'eſt parler en Bêtes & non pas en Hommes. Car les propoſitions d'où ils tirent cette conſéquence n'ont nulle liaiſon avec elle. Ainſi leur raiſonnement eſt comme qui diroit: Un Aſne court, donc tu es une Chévre. Et la raiſon en eſt, qu'encore que la préparation ne puiſſe ſe faire en un inſtant, cela n'empêche pas toute-fois que la Forme ou la perfection n'arrive en un inſtant à la choſe, qui eſt préparée pour la recevoir. Car la préparation n'eſt pas la perfection; mais c'eſt une *habilité* ou une diſpoſition à recevoir la Forme.

Enfin, ils alléguent pour derniére raiſon, qu'il eſt plus facile à l'Art de détruire les choſes naturelles que de les faire: ainſi comme ils ſoûtiennent que nous ne pouvons détruire l'Or; ils concluent qu'il nous eſt encore moins poſſible de le faire. A quoi je répons; que leur raiſonnement ne conclud pas néceſſairement, pour nous forcer à croire que l'on ne puiſſe pas faire l'Or par artifice. Car il eſt vrai, que comme il eſt difficile de le détruire, il eſt encore plus difficile de le faire: Mais il ne s'enſuit pas delà qu'il ſoit impoſſible. Et la difficulté qu'il y a à détruire l'Or, vient de ce que ſes parties ayant une forte union entre elles, il eſt évident que ſa diſſolution

doit être très-difficile à faire. Et par ainſi il eſt mal aiſé de diſſoudre l'Or. Et l'erreur où ils ſont de croire qu'il ſoit impoſſible de faire l'Or, ne provient, que de ce qu'ils ne ſçavent pas l'artifice de le diſſoudre, ſuivant la maniére d'agir ordinaire de la Nature. Ils auront bien pû connoître, par divers eſſais qu'ils auront faits, pour détruire l'Or, que la Compoſition de l'Or étoit très-forte ; mais ils n'ont pas reconnu juſques où pouvoit aller cette force, & ce qui la pouvoit vaincre, & en faire la diſſolution.

J'ai ce me ſemble répondu ſuffiſemment aux raiſons imaginaires des Sophiſtes : Il reſte maintenant, mon Fils, à ſatisfaire à ce que je vous ai promis, qui eſt d'éxaminer les raiſons qu'ont ceux qui nient notre Art à de certaines conditions, & ſelon quelques ſuppoſitions qu'ils font. Enſuite nous traiterons des Principes, dont la Nature ſe ſert à la Compoſition des Métaux, leſquels nous éxaminerons encore plus à fond dans la ſuite ; après quoi nous parlerons des Principes de notre Magiſtére, & nous traiterons prémiérement de chacun de ſes Principes en particulier, nous réſervant d'en faire un Diſcours général dans le Livre ſuivant. Commençons par mettre les raiſons des prémiers, & par les refuter.

CHAPITRE XII.

Différens Sentimens de ceux qui ſuppoſent l'Art véritable.

CEux qui ſuppoſent que cet Art eſt véritable, ne ſont pas tous de même ſentiment. Ce qui fait qu'il ſe trouve différentes opinions touchant la véritable Matiére pour faire l'Oeuvre. Car les uns ſoûtiennent qu'il faut la prendre dans les *Eſprits*: D'autres aſſurent que c'eſt dans les *Corps, ou Métaux* qu'elle ſe trouve: D'autres dans les *Sels & Aluns, les Nitres & les Borax.* Et d'autres enfin, diſent que c'eſt *dans toutes les choſes végétables* qu'il faut la chercher. De tous ces Gens-là, il y en a qui diſent vrai en partie; mais qui ſe trompent auſſi en partie: & il y en a d'autres qui ſe trompent en tout, & qui trompent tous ceux qui liſent leurs Livres, & qui ſuivent leur Doctrine. Une ſi grande diverſité d'opinions fauſſes m'a bien donné de la peine & m'a fait faire bien de la dépenſe. Et ce n'a été que par une longue conjecture, & après pluſieurs expériences bien pénibles & bien ennuyeuſes, que j'ai développé la vérité parmi tant de fauſſetés. Je puis dire même que ces fauſſes opinions m'ont ſouvent détourné du bon

chemin où j'étois, parce qu'elles étoient opposées à mon raisonnement, & qu'elles m'ont souvent jetté dans le désespoir. Que tous ces Fourbes soient donc maudits à jamais, puisque par leur fausse Doctrine ils n'ont laissé à toute la Postérité que des sujets de leur donner des malédictions; & qu'au lieu d'enseigner la vérité, ils n'ont laissé dans leurs Ecrits que des erreurs, & des mensonges diaboliques, pour abuser tous ceux qui s'appliquent à la Philosophie. Et que je sois maudit moi-même, si je ne corrige leurs erreurs, & si en traitant de cette Science, je ne dis, & je n'enseigne entiérement la vérité, autant qu'on le peut faire dans une chose si admirable. Car on ne doit pas traiter notre Magistére en des termes qui soient tout à fait obscurs; ni on ne doit pas aussi l'expliquer si clairement, qu'il soit intellgible à tous. Je l'enseignerai donc de telle maniére qu'il ne sera nullement caché aux Sages; quoi qu'il soit pourtant bien obscur aux Esprits médiocres; mais pour les Stupides & les Fous, je déclare qu'ils n'y pourront jamais rien comprendre.

Revenons à notre propos. Ceux qui ont crû que la Matiére de notre Oeuvre se devoit prendre dans les *Esprits*, sont différens entre eux. Car les uns ont dit que c'étoit dans *l'Argent-vif*, les autres dans

le Soufre, & d'autres dans *l'Arſenic*, qui a grande affinité avec ce dernier. Quelques-uns ont ſoûtenu que c'étoit dans *les Marchaſites*, d'autres dans *la Tuie*, d'autres dans *la Magnéſie*, & d'autres enfin, dans le *Sel Ammoniac*. Il n'y a pas moins de diverſité entre ceux qui ont crû que c'étoit dans *les Corps ou Métaux* qu'on trouvoit cette Matiére ; parce qu'il y en a qui ont dit que c'étoit *Saturne*, d'autres *Jupiter*, & d'autres enfin, quelqu'un des autres Corps. Il y en a encore d'autres qui aſſurent qu'il faut la chercher dans *le Verre* ; d'autres dans *les Pierres précieuſes* ; d'autres dans *les Sels*, dans les différentes ſortes *d'Alums*, *de Nitres*, *& de Borax*. Il y en a d'autres enfin, qui croyent que l'Art ſe fait indifféremment de *toutes ſortes de Végétaux* ; de ſorte que dans les différentes ſuppoſitions qu'ils font, ils ſont tous oppoſez les uns aux autres, & ceux qui ne croyent nulle de ces différentes opinions ; ou qui en combattent quelqu'une, ſe perſuadent que par ce moyen ils détruiſent abſolument la Science. Et à dire le vrai, ni les uns ni les autres ne diſent preſque rien de véritable.

CHAPITRE XIII.

Raisons de ceux qui nient que l'Art soit dans le Soufre.

CEux qui ont crû que *le Soufre* étoit notre véritable Matiére, après avoir travaillé sur ce Minéral, sans connoître en quoi consiste la perfection de sa préparation, ont laissé leur Ouvrage imparfait. Car ils s'imaginoient qu'en le nettoyant & le purifiant, il seroit parfaitement préparé. Et comme cette préparation se fait par la Sublimation, ils crûrent qu'il n'y avoit qu'à sublimer le Soufre pour lui donner toute la perfection qu'il peut acquérir par la préparation: & que c'étoit la même chose de l'Arsenic, qui est semblable au Soufre. Mais venant à faire la projection, ils ont vû que leur Soufre, ainsi préparé, au lieu d'altérer les Corps métalliques & les transmuer, comme il le devoit faire, se brûloit & s'en alloit tout en fumée; & que non seulement il ne s'attachoit pas inséparablement aux Métaux; mais même qu'il s'en séparoit en peu de tems, sans qu'il en restât rien du tout; & que les Corps, sur lesquels ils en avoient fait la projection, se trouvoient plus impurs, qu'il ne l'étoient auparavant. Comme ils vîrent donc qu'ils s'étoient trompez

à faire leur Oeuvre ; & étant néanmoins perſuadez (pour avoir long-tems penſé & ruminé là-deſſus) qúe la Science conſiſtoit dans *le Soufre* tout ſeul, & ne s'y trouvant pas, & croyant d'ailleurs qu'elle ne peut ſe trouver en nulle autre choſe; ils ont inferé de là qu'elle étoit impoſſible.

CHAPITRE XIV

Réfutation de ce que l'on vient de dire.

C'Eſt ainſi que raiſonnent ceux qui cherchent notre Science dans *le Soufre*. Mais il eſt aiſé de faire connoître en peu de mots à ces Gens-là, qu'ils n'entendent rien du tout dans le Magiſtére: & parce qu'ils ſuppoſent que *le ſeul Soufre vulgaire* eſt notre Matiére; & à cauſe qu'encore que ce qu'ils ſuppoſent fût vrai, ils ſe trompent dans la maniére de le préparer, croyant qu'il n'y a autre choſe à faire qu'à le ſublimer. Reſſemblant en cela à un Homme, qui depuis ſa naiſſance juſques à la vieilleſſe, auroit demeuré enfermé dans une maiſon: lequel s'imagineroit que tout le Monde n'auroit pas plus d'étenduë que la maiſon où il ſeroit, & qu'il n'y auroit autre choſe au Monde, que ce qu'il voit dans cette maiſon. Car ces Gens-là n'ont jamais travaillé ſur pluſieurs Matiéres, &

ils ne ſe ſont jamais appliquez à beaucoup d'Opérations, ni ne ſe ſont pas beaucoup peinez à faire des expériences. Ainſi ils n'ont pû connoître d'où notre Matiére ſe doit tirer & d'où elle ne peut pas être priſe. Et comme d'ailleurs ils n'ont pas beaucoup travaillé, ils ne ſavent pas auſſi qu'elle eſt l'Opération néceſſaire pour donner la perfection à l'Oeuvre, & qui ſont celles qui ne la peuvent pas donner. Mais ce qui a fait que leur Ouvrage eſt demeuré imparfait, c'eſt [qu'après leur prépation] leur Soufre eſt demeuré aduſtible & volatil, qui eſt ce qui gâte & corrompt les Corps métalliques au lieu de les perfectionner.

CHAPITRE XV.

Raiſons de ceux qui nient que l'Arſenic ſoit la Matiére de l'Art, & leur Réfutation.

Il y en a d'autres, qui étant perſuadez que notre Médecine ſe devoit néceſſairement trouver dans *le Soufre & dans l'Arſenic* qui lui eſt ſemblable, & conſidérant plus attentivement que les prémiers, ce qui empêchoit ſa perfection, ils l'ont non ſeulement purgé de ſa ſulphuréité brûlante, en le ſublimant : mais ils ont encore tâché de le dépoüiller de ſa *terreſtréité*, ou de ſes parties terreſtres & groſſiéres, n'ayant

pû néanmoins lui ôter la volatilité. Et ceux-là ont été trompez aussi bien que les autres, lors qu'ils ont voulu en venir à la projection, par ce que leur Médecine ne s'est pas intimement ni fortement unie aux Corps, sur lesquels ils l'ont jettée : mais elle s'est évaporée peu à peu, & a laissé les Corps métalliques tels qu'ils étoient, & sans aucun changement. Ce qui leur a fait dire comme aux prémiers, que la Science n'étoit rien. Nous leur faisons aussi la même réponse que nous avons déjà faite aux prémiers ; & nous assurons de plus que notre Science est véritable, parce que nous la sçavons indubitablement, pour l'avoir vûë de nos yeux, & touchée de nos propres mains.

CHAPITRE XVI.

Raisons de ceux qui nient que la Matière de l'Art soit dans le Soufre, l'Argent-vif, la Tutie, la Magnésie. la Marcasite, le Sel Ammoniac ; & leur Réfutation.

Il s'en est trouvé d'autres, qui ayant pénétré plus avant dans la nature du Soufre, l'ont purifié, lui ont ôté sa volatilité & son *adustion*, & l'ont par ce moyen rendu fixe, terrestre & mort: de sorte, qu'é-

tant mis sur le feu, il ne se fondoit pas bien, mais il se vitrifioit. Ce qui étoit cause que dans la projection qu'ils faisoient de cette Médecine sur les Corps, elle ne pouvoit pas se mêler avec eux, ni par conséquent les altérer ni changer. D'où ils tirent la même conséquence que les prémiers [que l'Art est impossible,] & nous leur répondons aussi comme nous avons fait aux prémiers, qu'ils ont laissé l'Ouvrage imparfait & tronqué, ne sçachant pas comment il le faloit parachever ; parce qu'ils n'ont pas sçû rendre leur Médecine entrante & pénétrante, qui est sa derniére perfection. Il en est de même touchant la préparation des autres Esprits, & on y fait les mêmes fautes: si ce n'est que dans l'Argent-vif &, dans la Tutie, nous sommes délivrez du plus grand travail qu'il y ait à faire [dans la préparation des autres ;] qui est de leur ôter *l'aduſtion*. Car ces deux choses-là n'ont point de Soufre *aduſtible* & inflammable: mais ils ont seulement une Matiére volatile & une terrestréité impure.

A l'égard des Magnésies & des Marcasites, elles ont toutes un Soufre *aduſtible*, & la Marcasite en a encore plus que la Magnésie. Toutes sont aussi volatiles; mais l'Argent-vif & le Sel Ammoniac le sont davantage que la Magnésie. Le Soufre est

moins volatile que l'Argent-vif ni que le Sel Ammoniac : l'Arſenic, qui reſſemble au Soufre, eſt moins volatil que lui, la Marcaſite, moins que l'Arſenic; la Magnéſie ne l'eſt pas tant que la Marcaſite, & la Tutie l'eſt moins que la Magnéſie, & que tous les autres Eſprits. Toutes ces choſes ont pourtant de la volatilité ; mais les unes en ont plus que les autres. Et c'eſt cette volatilité qu'ont tous les Eſprits, qui a fait que ceux, qui ont voulu faire des expériences & travailler deſſus, ſe ſont lourdement trompez dans les Opérations qu'ils ont faites, pour les préparer, & dans la projection qu'ils ont eſſayé d'en faire. Et de là ils ont inféré l'impoſſibilité de l'Art, de même que ceux, que nous avons dit qui ſuppoſoient l'Oeuvre dans le Soufre. Ainſi nous n'avons autre choſe à leur répondre, que ce que nous avons déja répondu à ceux-là.

CHAPITRE XVII.

Raiſons de ceux qui nient que la Matiére de l'Art ſoit dans les Eſprits, conjointement avec les Corps qu'ils doivent fixer.

IL y en a d'autres, qui s'étant appliquez à faire des expériences, ont tâché de

fixer les Eſprits dans les Corps, ſans avoir donné auparavant nulle préparation aux Eſprits pour arrêter leur volatilité : mais s'étant trompez tout de même, ils n'en ont eu que du déplaiſir & du chagrin. De maniére que déſeſpérant de reüſſir, ils ont été forcez de mépriſer la Science, & de déclamer contre elle, comme la croyant fauſſe. Ce qui les a troublez, & qui les a jettez dans cette incrédulité, c'eſt que dans la fuſion des Corps, laquelle ne ſe fait que par un feu violent, les Eſprits qu'on jette alors deſſus, ne pouvant ſouffrir l'ardeur du feu, à cauſe de leur volatilité qu'on ne leur a point ôtée, ne s'attachent point fortement aux Corps ; mais les quittent & s'évaporent, & il n'y a que les Corps qui reſtent tous ſeuls dans le feu. Ces Gens-là ſe trouvent encore par-fois abuſez d'une autre maniére. Car il arrive ſouvent que les Corps mêmes s'en vont du feu avec les Eſprits ; parce que les Eſprits qui ne ſont pas fixes, & dont les parties ſont très-ſubtiles, s'étant attachez & unis intimement aux Corps ; ces Eſprits, venant à s'évaporer par la violence du feu, enlévent & emportent néceſſairement les Corps avec eux, [à cauſe que dans cette Compoſition des Corps & des Eſprits] il y a plus de volatil que de fixe. Ce qui leur fait dire comme aux prémiers, que l'Oeuvre eſt

impoſſible. A quoi nous répondons auſſi comme nous avons fait à ce qu'ont dit les prémiers.

Voici la cauſe de leur erreur. Le Philoſophe dit: *Fils de la Science, ſi vous voulez faire la Converſion ou la Tranſmutation des Corps, d'imparfaits en parfaits: ſi cette Tranſmutation ſe peut faire par quelque Matiére que ce puiſſe être, il faut néceſſairement qu'elle ſe faſſe par les Eſprits.* Or il n'eſt pas poſſible que les Eſprits, qui ne ſont pas fixez auparavant, s'attachent & s'unniſſent ſi bien aux Corps, que leur union puiſſe être de quelque utilité; comme il a été dit ci-deſſus; puiſqu'ils s'exhalent & s'enfuyent au feu, & qu'ils laiſſent les Corps ſans les avoir nullement changez, & ſans leur avoir rien ôté de leurs impuretés. Que ſi les Eſprits ſont rendus fixes, ils ſont encore inutiles; parce qu'en cette état ils ne peuvent pas pénétrer les Corps, étant par la fixation devenus Terre, qui n'a point de fuſion. Et quand bien même ils paroîtroient être fixes, après avoir pénétré les Corps, à cauſe qu'étant dans une chaleur foible ils ne s'évaporent pas; ils ne ſont pourtant point fixes; parce qu'étant mis dans une forte chaleur, ils ſe ſéparent des Corps, ou bien & eux & les Corps s'en vont enſemble en fumée. Donc, puiſque l'Art ne ſe peut trouver dans la Matiére la plus prochaine,

& qui a le plus d'affinité avec les Métaux, à plus forte raiſon ne ſe trouvera-t'il pas dans une Matiére éloigné & étrangére. Et par conſéquent il ne peut ſe trouver en nulle choſe.

C'eſt le raiſonnement qu'ils font. A quoi je répons qu'ils ne ſçavent pas tout ce qu'on peut ſavoir la deſſus : C'eſt pourquoi ils ne trouvent pas tout ce qui ſe peut faire. Et parce qu'ils ne peuvent faire ce qu'ils ne ſçavent pas ; ils tirent de leur incapacité une preuve, qu'ils croyent très-forte, de l'impoſſibilité de l'Art.

CHAPITRE XVIII.

De ceux qui nient que la Matiére de l'Art ſe trouve dans les Corps, & prémiérement dans le Plomb blanc, ou l'Etain, qu'on appelle Jupiter, & leur réfutation.

QUelques-uns ont crû que la Matiére de l'Art ſe trouvoit dans les Corps : mais ayant eſſayé d'y travailler, ils ſe ſont trompez, parce qu'ils croyent que les deux Eſpéces de Plomb, c'eſt à dire, le *livide* ou noir, & le blanc (qui n'a pourtant pas une blancheur nette ni pure,) étoient fort ſemblables & s'approchoient fort de la nature du Soleil & de la Lune ; le *livide* beaucoup du Soleil, & non pas tant de la Lu-

ne ; & le blanc beaucoup de la Lune, & peu du Soleil. C'eſt ce qui fit croire à quelques-uns d'entr'eux, que Jupiter n'étoit différent de la Lune, que par ce qu'il avoit *le cric*, qu'il étoit mou, & qu'il ſe fondoit fort promptement. De ſorte que s'imaginant que ſa fuſion ſi prompte & ſa molleſſe ne provenoient que d'une humidité ſuperfluë qu'il avoit ; & que ce qui cauſoit ſon *cric*, c'étoit un Argent-vif volatil, qui étoit entre mêlé dans ſa Subſtance : ils le mîrent au feu & le calcinérent, après quoi ils le tinrent dans un feu tel qu'il le pouvoit ſouffrir, juſques à ce que ſa chaux fût devenüe blanche. Mais après cela, le voulant remettre en ſon prémier état, c'eſt à dire le remettre en Corps malléable, comme il étoit auparavant, ils ne le pûrent faire : ce qui leur perſuada que c'étoit une choſe impoſſible. D'autres ont fait reprendre Corps à quelque peu de ſa chaux par un feu fort violent ; mais ils ont trouvé qu'il avoit encore le *cric*, comme auparavant, & qu'il étoit auſſi facile à fondre, & cela leur a fait croire qu'on ne ſçauroit lui ôter ces deux défauts par cette voye-là, & qu'il étoit impoſſible de trouver le moyen de l'endurcir.

D'autres s'étant opiniâtrez à travailler ſur ce Métail, l'ont calciné & remis en ſon prémier état, puis ôtant ſa Scorie, ils l'ont

recalciné à plus grand feu, & remis une seconde fois en Corps: de maniére qu'en réitcrant ces opérations, ils ont trouvé qu'il s'étoit endurci, & qu'il n'avoit plus *le cric*. Mais n'ayant pû lui ôter entiérement sa prompte fulion, ils se sont faussement persuadez qu'on ne le sçauroit faire.

Il y en a eu d'autres, qui ayant essayé de lui donner de la dureté, & le rendre en état de ne pouvoir être fondu que difficilement, en mêlant avec lui des Corps durs, se sont trompez tout de même, parce qu'il a rendu aigre & cassant quelque Corps que ce soit qu'on lui ait ajoûté: sans que toutes les préparations qu'ils ayent pû leur donner, leur ayent de rien servi. Ainsi n'ayant pû lui donner la perfection, ni par le mêlange des Corps durs, ni par aucun régime de feu, étant rebutez par la longueur du tems, qu'il faudroit pour découvrir le Magistére [qu'ils croyent trouver par-là,] ils ont assuré que c'étoit une chose impossible.

D'autres enfin s'étant avisez de mêler plusieurs drogues différentes avec l'Etain, & voyant que non seulement il n'en étoit point changé, & qu'elles n'avoient nul rapport ni affinité avec lui; mais qu'au contraire elles le gâtoient, & faisoient un effet tout contraire à ce qu'ils en attendoient, ils ont jetté les Livres par dépit,

&

& ſecoüant la tête, ils ont dit que notre divin Art n'étoit qu'une niaiſerie toute pure. Et à tous ces Gens-là je répons, comme j'ai déja fait aux autres ci-devant.

CHAPITRE XIX.

Raiſons de ceux qui nient que l'Art ſoit dans le Plomb.

ON ne réuſſit pas mieux à travailler ſur le Plomb. Il eſt vrai qu'étant mêlé avec les Corps, il ne les rend pas caſſans comme fait l'Etain, & qu'après ſa calcination il reprend corps, & revient plûtôt en ſa nature que lui. Mais ceux qui travaillent ſur ce Métail, ne ſauroient lui ôter ſa noirceur, parce qu'ils n'en ſçavent pas le moyen. Ainſi ils ne peuvent point lui donner de blancheur, qui ſoit *permanente*, & quoi qu'ils ayent pû s'imaginer, ils ne leur a pas été poſſible de l'unir ſi fortement aux Corps fixes, qu'étant mêlé avec eux, il ne s'enfuye à fort feu. Et ce qui, dans la préparation de ce Métail, a le plus trompé ceux qui ont crû que la Science ne pouvoit ſe trouver que dans lui ſeul; c'eſt qu'après qu'il a été deux fois calciné, & autant de fois remis en Corps, tant s'enfaut qu'il s'endurciſſe en nulle maniére, qu'au contraire il devient plus mou

qu'il n'étoit auparavant ; & qu'avec tout cela il ne perd aucune de ſes mauvaiſes qualités, qui ſont ſa noirceur & la facilité qu'il a à ſe fondre ſoudainement. C'eſt pourquoi n'ayant pû rien faire de bon de ce Métail, dans lequel ils avoient crû qu'on pouvoit facilement trouver la plus véritable & plus prochaine Matiére de la Science, ils ont conclu de là que l'Art n'étoit qu'une pure imagination. De maniére que ces Gens-là étant dans la même erreur, que ceux dont nous venons de parler, nous ne leur répondons que la même choſe.

CHAPITRE XX.

Raiſons de ceux qui ſoutiennent que l'Art n'eſt pas dans le mélange des Corps durs avec les durs, & des mous avec les mous.

IL y en a qui ont eſſayé de mêler les Corps durs enſemble, & les mous auſſi enſemble, à cauſe de la reſſemblance qui eſt entre eux, & qui ont crû que par ce moyen ils ſe perfectionneroient les uns les autres ; & qu'ainſi ils ſeroient mutuellement tranſmüez. Mais ils ont été pareillement trompez ; parce que cela n'eſt pas poſſible. Pour mêler, par exemple, le Cuivre ou

quelque autre Métail ſemblable avec l'Or & l'Argent, ces Métaux imparfaits ne ſont pas tranſmüez véritablement en Or ou en Argent pour cela ; & ils ne peuvent point ſoutenir long-tems un feu violent, ſans ſe ſéparer d'avec les parfaits, qui demeurent toujours ; au lieu que les imparfaits ſont ou entiérement conſumez, ou reduits en leur prémiére nature, qu'ils reprennent. Il y en a néanmoins qui durent & qui ſubſiſtent plus long-tems dans la compoſition & dans le mêlange qu'on en fait : & d'autres moins, pour les raiſons que nous dirons enſuite. Les mauvais ſuccès, que par leur ignorance ces Gens-là ont eus, dans toutes leurs brouilleries, les ont obligez à douter de la vérité de la Science, & à ſoutenir que ce n'étoit qu'une impoſture.

CHAPITRE XXI.

Pourquoi ceux qui ont mélé les Corps durs avec les mous, & les parfaits avec les imparfaits ont nié la Science.

IL y en a eu d'autres qui ont cherché plus avant, & qui ont crû mieux rencontrer. Ceux-ci ſe ſont imaginé en uniſſant les Corps durs avec les mous, de trouver le moyen de donner à cette compoſition une dureté ſtable à toute épreuve

& de donner auſſi la perfection aux Métaux imparfaits, en les uniſſant tout de même avec les parfaits ; & que généralement ils ſe tranſmueroient, & ſeroient tranſmuez les uns par les autres d'une véritable tranſmutation. Pour cet effet ils ont tâché de trouver la reſſemblance & l'affinité qui eſt entre les Métaux, en ſubtiliſant les Corps groſſiers & durs ; tels que ſont le Cuivre & le Fer, & en épaiſſiſſant ceux de qui la ſubſtance eſt plus ſubtile, comme eſt l'Etain & le Plomb, qui eſt ſon ſemblable. Ce qu'ils ont eſſayé de faire [tant par des drogues qu'ils y ont ajoûtées] que par le régime du feu. Mais ceux qui ont fait ces eſſais, ſe ſont trompez dans le mêlange qu'ils ont fait des Corps. Car ou ils ont rendu leur compoſition entiérement aigre & caſſante, ou bien ils l'ont trouvée trop molle, ſans avoir été altérée par le mélange des Corps durs : ou trop dure ſans avoir été changée par les Corps mous, qu'ils y avoient mêlez. Et par ainſi n'ayant pû rencontrer la convenance ni l'affinité des Métaux, ils ont dit que l'Art n'étoit qu'une ſuppoſition.

CHAPITRE XXII.

Que l'Art ne se trouve ni dans l'extraction de l'Ame [ou Teinture] ni dans le régime du feu.

D'Autres ayant encore considéré la chose de plus près, ont prétendu altérer ou changer les Corps par l'extraction de leurs Ames, [c'est à dire de leurs Teintures] & par ce même moyen d'altérer encore tous les autres Corps. Mais quelques essais qu'ils en ayent fait, ils n'ont pû y reüssir. Et ainsi ils ont été trompez dans leur espérance & dans leurs opérations, aussi bien que ceux qui ont tenté de donner la perfection aux imparfaits par le seul régime du feu. Ce qui a été cause que les uns & les autres ont crû l'Art impossible. Et à tous ceux-là, nous faisons la même réponse que nous avons faites ci-devant.

CHAPITRE XXIII.

Raisons de ceux qui soutiennent que l'Art n'est ni dans le Verre ni dans les Pierreries.

CEux qui ont crû que la Matiére de l'Art se devoit chercher dans le Ver-

re & dans les Pierreries, s'étant imaginé que ces deux choſes pouvoient altérer les Corps, ſe ſont trompez tout de même. Parce que ce qui n'entre pas dans les Corps & ne les pénétre pas, ne les peut altérer, ni y faire aucun changement. Or il eſt certain que ni le Verre ni les, Pierreries n'étant pas véritablement fuſibles, ne peuvent ni entrer dans les Corps, ni les pénétrer. Et par conſéquent ces deux choſes ne peuvent point altérer les Corps. Et quoi que ceux qui ont travaillé la-deſſus, ayent fait tous leurrs efforts pour unir le Verre avec les Cops, quand ils l'auroiént pû faire (quoi que ce ſoit pourtant une choſe très-difficile) ils n'euſſent pas fait pour cela ce qu'ils prétendoient. Parce que tout ce qu'ils auroient pû faire, ç'eſit été de vitrifier les Corps, [c'eſt a dire les reduire en une Matiére ſemblable au Verre, tranſparente & caſſante comme eſt le Verre.] Cependant quoi que ce défaut vienne de la Matiére dont ils ſe ſervent, ils l'atribuent à la Science & ils ſoutiennnent qu'elle ne ſçauroit faire autre choſe. Ainſi ils inférent de-là qu'elle eſt fauſſe. Mais je répons à ces Gens-là, que ne travaillant pas ſur la véritable Matiére, on ne doit pas s'etonner s'ils finiſſent mal, & s'ils ne réüſſiſſent pas; outre qu'ils n'ont pas raiſon d'accuſer la Science de leur propre erreur.

CHAPITRE XXIV.

Motif de ceux qui nient que l'Art ſoit dans les moyens Minéraux, dans les Végétables, & dans le mélange de quelque choſe que ce ſoit.

EN voici d'autres qui s'imaginent qu'ils feront l'Oeuvre avec les Sels, les Alums, les Nitres, & les Borax; mais quelque opération qu'ils puiſſent faire ſur ces Minéraux, je ſuis ſûr qu'ils n'y trouveront pas ce qu'ils cherchent. Et partant, ſi après avoir bien fait des expériences ſur ces Matiéres par leur *Solution*, leur *Coagulation*, leur *Aſſation*, & par pluſieurs autres opérations, ils ne trouvent preſque rien qui puiſſe ſervir à la Tranſmutation, ils ne doivent pas inférer de-là que ce divin Art n'eſt pas véritable: puiſque c'eſt un Art qui ſe fait néceſſairement, & qu'il y en a pluſieurs qui le ſçavent. Ce n'eſt pas qu'à prendre tout cela en général, on ne puiſſe y trouver déquoi faire quelque altération; mais il faudroit l'aller chercher bien loin, & ſe donner bien de la peine pour cela.

Ceux qui ſoûtiennent que l'Oeuvre ſe peut faire de tous les Végétaux, réüſſiroient encore plus difficilement. Ainſi, quoi

que ce qu'ils disent soit possible, on peut dire néanmoins que c'est une chose impossible à leur égard. Parce que leur vie ne suffiroit pas pour pouvoir faire ce qu'ils prétendent. Et ainsi, si ces Gens-là ne trouvent jamais l'Oeuvre, en se servant seulement des Végétaux, ils ne doivent pas conclure pour cela, qu'on ne la puisse jamais faire par nul autre moyen.

Au reste, tous ceux de qui nous venons de rapporter les erreurs, n'ont supposé chacun qu'une seule Matiére pour être la véritable, & ils ont condamné généralement toutes les autres, & nous les avons tous réfutez les uns après les autres. Il y en a plusieurs, & même presque une infinité d'autres, qui prétendent que pour faire l'Oeuvre, on doit faire une Composition de toutes ces diverses choses, ou au moins de la plus grande partie, & les mêler en différentes proportions. Mais ces Gens-là sont tout à fait ignorans, & ne sçavent ce qu'ils veulent faire. On peut dire même qu'ils se trompent infiniment, parce qu'il y a une infinité de différentes choses, qui peuvent être mêlées les unes avec les autres, & elles peuvent être mêlées en tant de sortes, & par tant de différentes proportions, que ces maniéres & ces proportions sont tout de même infinies en nombre. Et de-là il s'ensuit évidemment, qu'ils

peuvent

peuvent ſe tromper en une infinité de façons; ſoit dans le trop, ſoit dans le moins. Quoi que pourtant ils ſe puiſſent redreſſer, pourvû qu'ils commencent à travailler dans la véritable Matiére. Pour moi, ſans m'amuſer à faire de longs diſcours là deſſus, à refuter cette infinité, j'enſeignerai en peu de mots toute la Science, & ce qui peut ſervir pour la connoître. Et par ce moyen les Perſonnes ſages qui m'entendent, pourront éviter une infinité d'erreurs, qu'ils commettroient dans le choix de la Matiére & dans leur travail. Mais nous examinerons auparavant les Principes naturels des Métaux; nous en donnerons la Définition, & nous en rapporterons les Cauſes, autant qu'il eſt expédient pour notre divin Magiſtére; comme je l'ai fait eſpérer au commencement de ce Livre.

TROISIE'ME PARTIE DU PREMIER LIVRE.

Des Principes naturels & de leurs Effets.

CHAPITRE XXV.

Des Principes naturels & des Corps Métalliques, ſelon l'opinion des Anciens.

SUivant l'opinion des Anciens, qui, comme nous, ont ſoutenu la vérité de notre Art: Je dis que les prémiers Principes naturels, je veux dire ceux dont la Nature ſe ſert pour former les Métaux, ſont l'Eſprit fœtide, & l'Eau vive, qu'on appelle autrement Eau ſéche. Or j'ai dit cidevant qu'il y a deux Eſprits fœtides, l'un, qui eſt blanc en ſon intérieur, & rouge au dehors; & l'autre qui eſt noir. L'un & l'autre néanmoins, dans l'Oeuvre du Magiſtére, ont diſpoſition à devenir rouge. J'expliquerai ſuccinctement, mais ſuffiſamment & ſans rien obmettre, la Nature de ces deux Principes, comment & de quelle Matiére ils ſont formez. Je ſerai obligé, pour cet effet, d'étendre mon Diſcours,

& de faire un Chapitre particulier de chaque Principe naturel. Ces Principes ont néanmoins en général cela de commun entre eux, que chacun d'eux eſt d'une Compoſition très-forte, & d'une Subſtance qui eſt uniforme & homogéne : parce que dans leur Compoſition, les plus petites parties de la Terre, ſont tellement & ſi fortement unies avec les moindres parties de l'Air, de l'Eau & du Feu, que nulle d'entre elles ne peut être ſéparée d'aucune des autres, dans la réſolution qui ſe fait de tout le Compoſé. Au contraire, elles ſe réſolvent toutes enſemblement, & l'une avec l'autre, à cauſe de l'étroite liaiſon qu'elles ont par enſemble, ayant été mêlées & unies par leurs plus ſimples & plus petites parties. Et cela par le moyen de la chaleur naturelle, laquelle dans les entrailles de la Terre, a été condenſée & multipliée également, ſelon le cours & la maniére ordinaire d'agir de la Nature, & que leur Eſſence le requiert. Ce que je dis conformément: au ſentiment de quelques anciens Philoſophes.

CHAPITRE XXVI.

Des Principes naturels des Métaux, ſelon l'opinion des Modernes.

IL y en a d'autres, qui ne ſont pas de ce ſentiment, & qui croyent que ni le Vif-argent ni le Soufre, tels qu'ils ſont naturellement, ne ſont pas les Principes [c'eſt-à-dire la Matiére prochaine des Métaux:] mais qu'auparavant ils doivent être altérez & changez en une Matiére terreſtre. Ainſi, ils ſoutiennent que le Principe, dont la Nature ſe ſert pour former les Métaux, eſt une choſe toute différente de l'Eſprit fœtide [c'eſt-à-dire du Soufre] & de l'Eſprit fugitif [ou de l'Argent-vif.] Et ce qui les a obligez à le croire, ç'a été prémiérement que dans les Mines d'Argent, & dans celles des autres Métaux, l'on n'a jamais trouvé un Argent-vif ni un Soufre, tels que nous les voyons, & que la Nature les a produits; & qu'au contraire on ne les trouve faits comme ils ſont, que ſéparément, & chacun dans ſa Mine particuliére. Secondement à cauſe, diſent-ils, qu'on ne va point d'une extrémité à l'autre, ſans paſſer par une diſpoſition qui tienne le milieu [entre ces deux extrémités.] Et partant il eſt impoſſible [qu'une

Matiére] paſſe de la moleſſe de l'Argent-vif, à la dureté d'aucun des Métaux, que par une diſpoſition moyenne entre la molleſſe de l'un, & la dureté de l'autre. Or dans les Mines on ne trouve aucune Matiére qui ait cette conſiſtance entre le dur & le mou, & qui participe également de ces deux choſes, D'où ils concluënt que ni le Vif-argent ni le Soufre, ne ſont pas les Principes que la Nature employe à former les Métaux ; mais que ce doit être quelque choſe qui ſe fait par l'altération de leur Eſſence ; laquelle ſe change naturellemenr en une Subſtance terreſtre. Ce qui ſelon eux, ſe fait de cette ſorte.

L'Argent-vif & le Soufre ſe changent prémiérement en une eſpéce de Terre. Et enſuite de ces deux Subſtances terreſtres, il ſort une vapeur fort ſubtile, & fort pure par le moyen de la chaleur renforcée dans les entrailles de la Terre, & cette double vapeur eſt la Matiére prochaine, ou le Principe des Métaux. Car cette vapeur étant cuite & digérée par la chaleur temperée de la Mine, il s'en fait une certaine maniére de Terre, & par ce moyen elle devient en quelque façon fixe. Après quoi l'Eau minérale venant à couler au travers de la Mine, & des pores de la Terre, elle la diſſout & s'unit ainſi avec elle également, par une union naturelle & ſolide.

Ils disent donc que l'Eau, qui coule par les cavités de la Terre, venant à trouver une Substance terrestre, aisée à dissoudre, elle la dissout & s'unit avec elle en égale proportion, jusqu'à ce que cette Substance ainsi dissoute de la Terre, & de l'Eau, qui y coule & qui la dissout, ne fassent qu'une même chose par une union naturelle, & que ces deux choses soient changées en nature Métallique, dans laquelle tous les Elémens se rencontrent dans une proportion nécessaire; y étant mêlez & unis par leurs moindres parties, jusqu'à ce que de ce mêlange, il se fasse une Substance uniforme & homogéne. Ensuite ce mêlange s'épaissit & s'endurcit en Métail, par une continuelle & longue digestion de la chaleur des Mines. Voilá quelle est leur opinion, qui n'est pas tout à fait conforme à la vérité, quoi qu'elle en approche beaucoup.

CHAPITRE XXVII.

Division de ce qu'il y a à dire des trois Principes.

NOus avons dit en général quels sont les Principes naturels des Métaux; il faut maintenant en traiter en particulier. Ainsi, comme il y a trois Principes, nous

ferons un Chapitre de chacun, dont le prémier sera du Soufre, le second de l'Arsenic, & le troisiéme de l'Argent-vif. Après quoi nous parlerons des Métaux, qui sont les effets, & qui sont formez de ces Principes: & nous ferons tout de même un Chapitre particulier de chacun d'eux. Et enfin nous parlerons des fondemens & des opérations du Magistére, & nous en déclarerons les causes.

CHAPITRE XXVIII.

Du Soufre.

LE Soufre est une graisse de la Terre; qui s'est épaissie dans les Mines par le moyen d'une cuisson modérée, jusqu'à ce qu'elle devienne dure & séche, & lors elle s'apelle Soufre. Or le Soufre a une composition très-forte, & il est d'une Substance qui est semblable, & homogéne en toutes ses parties, C'est pourquoi on n'en sçauroit tirer l'huile par la distilation, comme on fait des autres choses qui en ont. Et ceux qui entreprennent de le calciner, sans rien perdre de sa Substance, qui soit utile & considérable, perdent leur peine, ne pouvant être calciné qu'avec beaucoup d'artifice, & qu'il ne se fasse une grande dissipation de sa Substance. Car de

cent livres de Soufre que l'on mettra à calciner, à peine en trouvera-t'on trois de reſte, après la calcination. On ne ſçauroit non plus le fixer, qu'il n'ait été calciné auparavant. Néanmoins, en le mêlant avec quelque autre Subſtance, on peut empêcher qu'il ne s'envole & ne s'enfuïe ſi promptement, & le garantir de l'*aduſtion*. Il ſe calcinera même étant mêlé. Mais ſi on vouloit tirer de lui la Matiére de l'Oeuvre, en le préparant par lui-même, on n'y reüſſiroit pas: parce qu'il ne ſe parfait qu'étant mêlé avec autre choſe, & ſans lui le Magiſtére eſt ſi long à faire, qu'on eſt contraint d'en abandonner l'Ouvrage. Que ſi on le joint avec ſon pareil, l'Arſenic, il ſe change en Teinture, & il donne à chaque Métail, le poids des Métaux parfaits; il lui ôte ſes impuretés, & il le rend reſplandiſſant. Il eſt rendu parfait par le moyen du Magiſtére, ſans lequel il ne peut rien faire de tout ce que je viens de dire: au contraire, il gâte & noircit les Corps avec qui on le mêle. C'eſt pourquoi on ne doit jamais s'en ſervir ſans le Magiſtére.

Mais ſi dans la préparation, on peut trouver le moyen de le mêler & de le joindre amiablemant aux Cops; c'eſt-à-dire de l'unir ſi bien à eux, qu'il n'en puiſſe plus être ſeparé, on découvrira par ce moyen

un des plus grands Sécrets de la Nature;& on ſçaura une des voyes de la perfection : parce qu'il y a pluſieurs voyes qui tendent & qui conduiſent au même effet. (1) Il y en a pourtant une qui eſt plus parfaite que l'autre.

Un autre effet du Soufre eſt qu'il augmente aſſurément le poids de quelque Métail que ce ſoit que l'on calcine avec lui, & qu'avec le Soufre on peut rendre le Cuivre ſemblable à l'Or. Il ſe joint auſſi avec le Mercure. Et ſi on les ſublime tous deux enſemble, on en fait du Cinabre. Enfin on calcine aiſément tous les Corps ou Métaux avec le Soufre, hormis l'Or & l'Etain ; & le prémier encore plus difficilement que l'autre. Mais il n'eſt point vrai que le Souffre puiſſe coaguler véritablement, & avec quelque profit le Vif-Argent en Soleil & en Lune, & que cela ſe faſſe aiſément & ſans beaucoup d'artifice, comme quelques Fous ſe le ſont imaginé. Néanmoins les Métaux qui ont moins d'Argent-vif, & par conſéquent moins d'humidité, ſe calcinent plus facilement par le Soufre;& au contraire,ceux qui ont beaucoup d'Argent-vif ou d'humidité,

(1) Géber parle ici des différentes Médecines, du prémier, du ſecond & du troiſiéme Ordre, par leſquelles il prétend qu'on peut donner la perfection aux Corps imparfaits, & deſquelles la derniére eſt la plus parfaite.

ſe calcinent auſſi plus difficilement. Mais je proteſte par le Dieu très-haut, que c'eſt le Soufre qui illumine ; c'eſt-à-dire, qui donne l'éclat, & qui perfectionne tous les Corps, ou Métaux ; parce qu'il eſt de lui-même Lumiére & Teinture.

Le Soufre a cela de plus, qu'il ne ſe diſſout qu'avec peine ; parce que parmi ſes parties, il n'y en a point qui tiennent de la nature du Sel, en ayant ſeulement doléagineuſes, leſquelles ne ſe diſſolvent pas aiſémemt dans l'Eau. J'en dirai la raiſon ci-après dans le Chapitre du *Diſſolvent*, où je ferai voir manifeſtement ce qui peut être diſſous dans l'Eau, & ce qui ne le peut point être.

Au reſte le Soufre ſe ſublime, parce que c'eſt un Eſprit. Si on le mêle avec Vénus, & que des deux on en faſſe une Compoſition, on en fait une couleur violette fort belle. Il ſe mêle tout de même avec le Mercure, & par la cuiſſon il s'en fait un Azur fort agréable. Il ne faut pas pourtant s'imaginer pour cela, que le Soufre puiſſe de lui-même ſervir à faire l'Oeuvre des Philoſophes. Car ce ſeroit une erreur, comme je le ferai voit clairement dans la ſuite. Pour le choiſir, il le faut prendre maſſif & clair. En voila aſſez pour le Soufre.

CHAPITRE XXIX.

De l'Arsenic.

L'Arsenic est fait tout de même, d'une Matiére subtile, & il est fort semblable au Soufre. C'est pourquoi on ne doit point le définir autrement. Il y a néanmoins cette différence entr'eux, que l'Arsenic donne facilement la Teinture blanche, & fort difficilement la rouge; au lieu que le Soufre teint aisément en rouge, & difficilement en blanc. Or il y a de deux sortes de Soufre & d'Arsenic, l'un qui est jaune & l'autre rouge, qui tous deux servent à notre Art; les autres espéces n'y pouvant de rien servir. L'Arsenic se fixe comme le Soufre; mais l'un & l'autre se subliment mieux, si on les mêle avec des Métaux réduits en chaux. Mais ni le Soufre ni l'Arsenic, ne sont pas la Matiére qui donne la perfection à notre Ocuvre, parce qu'ils ne sont pas parfaits pour pouvoir donner la perfection. Ils peuvent néanmoins y contribuer avec condition. On doit choisir l'Arsenic qui soit clair, par écaille, & point pierreux..

CHAPTRE XXX.

De l'Argent-vif.

L'Argent-vif, qui ſelon l'uſage des Anciens, s'appelle autrement Mercure, eſt une Eau viſqueuſe, faite d'une Terre blanche ſulphureuſe, très-ſubtile, & d'une Eau très-claire; leſquelles ont été cuittes & digérées dans les entrailles de la Terre par la chaleur naturelle des Mines, & mêlées & unies fort éxactement par leurs moindres parties, juſqu'à ce que l'Humide ait été également tempéré par le Sec, & le Sec par l'Humide. C'eſt pourquoi il coule fort aiſément ſur une ſuperficie égale & unie, à cauſe de la fluidité & de l'humidité de ſon Eau: & il ne s'atttache point à ce qu'il touche, encore que ſa matiére ſoit viſqueuſe & gluante; parce que la ſéchereſſe qui eſt renfermée dans lui, tempére cette humidité & l'empêche de s'attacher à ce qu'il touche. C'eſt lui, qui ſelon l'opinion de quelques Anciens, étant joint avec le Soufre, eſt la Matiére des Métaux. Il s'attache facilement à Saturne, à Jupiter, & au Soleil: plus difficilement à la Lune; & plus difficilement encore à Vénus qu'à la Lune: mais jamais à Mars, ſi ce n'eſt par artifice; & de-là l'on peut dé-

couvrir un grand Sécret. Car il eſt ami dés Métaux, & étant de leur nature, il s'unit aiſément avec eux, & il ſert de moyen ou milieu pour joindre les Teintures: Et il n'y a que l'Or ſeul qui aille au fond du Mercure, & qui ſe noye dans lui. Il diſſout Jupiter, Saturne, la Lune & Vénus, & ces Métaux ſe mêlent avec lui, & ſans lui l'on ne ſçauroit dorer nul Métail. Il ſe fixe, & il devient une Teinture d'une rougeur très-éxubérante, pour parfaire les Corps imparfaits, & d'une très grande ſplendeur: & il ne ſe ſépare jamais du Corps auquel il eſt joint, tandis qu'il demeure en ſa nature. Le Mercure n'eſt pas néanmoins notre Matiére, ni notre Médecine, à le prendre tel que la Nature le produit: mais il peut y contribuer avec condition, auſſi bien que le Soufre.

CHAPITRE XXXI.

Des Effets des Principes naturels, qui ſont les Corps Metalliques.

NOus avons maintenant à parler des Corps Métalliques, qui ſont les effets, & qui ſont formez de ces Principes. Il y en a ſix en tout, l'Or, l'Argent, le Plomb, l'Etain, l'Airain, ou Cuivre & le Fer. Le Métail eſt un Corps minéral

fusible, & qui se forge & s'étend sous le marteau en toute dimension. Il est d'une Substance serrée, & d'une très-forte & ferme composition. Les Métaux ont grande affinité entre-eux. Les parfaits ne communiquent pourtant point la perfection aux imparfaits, étant mêlez avec eux. Par exemple, si l'on mêle du Plomb avec de l'Or, lors que ces deux Métaux sont en fusion; le Plomb ne deviendra pas Or par ce mêlange. Car en mettant après cette Composition au feu, le Plomb se séparera de l'Or, & se consumera, partie par évaporation, & partie par *adustion*, l'Or demeurant tout entier en cette Opération; qui est une de ses épreuves. Il en est de même des autres Métaux imparfaits, selon la voye ordinaire de la Nature. Mais il n'en est pas ainsi en notre Magistére, où le Parfait aide & perfectionne l'Imparfait, & où l'Imparfait reçoit de soi-même la perfection, sans qu'on lui ajoûte rien d'étranger, & où enfin l'Imparfait est encore élevé à la perfection par notre même Magistére. Et je prens Dieu à témoin, qu'en ce Magistére le Parfait & l'Imparfait se changent & se perfectionnent l'un l'autre; qu'ils sont changez & perfectionnez l'un par l'autre, & que chacun d'eux se perfectionne par soi-même, sans le secours d'aucun autre.

CHAPITRE XXXII.

Du Soleil ou de l'Or.

NOus avons parlé en général des Corps, où des Métaux ; il faut maintenant faire un Discours particulier de chacun d'eux. Commençons par l'Or. L'Or est un Corps métallique, jaune, pésant, qui n'a point de son, & fort brillant, qui a été également digéré dans la Mine & lavé pendant un long-tems par une Eau minérale, qui s'étend sous le marteau, qui se fond par la chaleur du feu, & qui, sans se diminuer, soufre la Coupelle & le Ciment. C'est là la Définition de l'Or, d'où l'on doit inférer que nulle chose ne doit être censée Or, si elle n'a toutes les Causes & les Différences ou Propriétés qui sont contenuës en cette Définition. Il est certain néanmoins que ce qui peut donner véritablement & radicalement la Teinture, l'uniformité & la pureté de l'Or à quelque Métail que ce soit, peut généralement de tous les Métaux en faire de l'Or. Et j'ai remarqué que le Cuivre, ayant été converti en Or par un effet de la Nature, il s'ensuit qu'il peut l'être aussi par l'artifice. Car j'ai vû dans les Mines de Cuivre, d'où il couloit de l'Eau qui, entrainant avec elle des paillettes de Cuivre fort déliées, & les ayant lavées & nettoyées continuelle-

ment & pendant un long-tems ; cette Eau venant enſuite a tarir, & ces paillettes ayant demeuré trois ans ou environ dans du Sable tout ſec, j'ai reconnu, dis-je que ces paillettes ont été cuites & digérées par la chaleur du Soleil, & j'ai trouvé parmi ces mêmes paillettes de l'Or très-pur. Ce qui ma fait croire qu'ayant été nettoyées par l'Eau qui couloit, & puis également digérées par la chaleur du Soleil, dans la ſéchereſſe du Sable, elles avoient acquis l'homogénéité & l'uniformité que nous voyons qu'a l'Or dans toutes ſes parties. C'eſt pourquoi, en imitant la Nature, autant qu'il nous eſt poſſible, nous faiſons la même altération, & le même changement, quoi qu'en cela pourtant nous ne puiſſions ni ne devions pas même imiter la Nature en tout.

L'Or eſt encore le plus précieux de tous les Métaux, & c'eſt lui qui donne la Teinture rouge, parce qu'il communique ſa Teinture & ſa perfection à tous les autres Corps Métalliques. On le calcine, & on le diſſout même ; mais cela ſe fait ſans nulle utilité, & c'eſt une Médecine qui réjoüit & qui conſerve le Corps dans la vigueur de la jeuneſſe. L'Or ſe romp & ſe met en piéces facilement, ſi on l'amalgame avec le Mecure ; l'odeur du Plomb fait auſſi le même effet. De tous les Métaux

taux il n'y en a point qui approchent plus effectivement de ſa Subſtance, que Jupiter & la Lune, ni qui ſe mêlent mieux avec lui. Saturne lui reſſemble dans le poids, & en ce qu'il n'a point de ſon, non plus que lui, & qu'il eſt auſſi bien que lui exempt de roüille & de pourriture. Vénus approche plus de l'Or par la couleur, comme elle lui eſt encore plus ſemblable en puiſſance; & après elle la Lune, puis Jupiter & Saturne, & enfin Mars le moins de tous. Et en cela gît l'un des Sécrets de la Nature. Les Eſprits peuvent auſſi être mêlez & unis à l'Or, & il les rend fixes par un grand artifice, qui ne tombera jamais dans l'eſprit d'un Homme, qui aura l'intelligence dure & qui ſera hebété.

CHAPITRE XXXIII.

De la Lune ou Argent.

LA Lune, qu'on appelle ordinairement Argent, eſt un Corps Métallique blanc d'une blancheur pure, qui eſt net, dur, ſonnant, qui ſoufre la Coupelle, qui s'étend ſous le marteau, & qui eſt fuſible par la chaleur du feu. La Lune eſt donc la Teinture de la blancheur. Elle endurcit Jupiter, & par artifice elle le change en ſa nature. Elle ſe mêle avec le Soleil, ſans le

rendre aigre ni cassant : mais à moins que d'en sçavoir l'artifice, elle ne demeure pas avec lui à toutes épreuves. Qui pourroit néanmoins la subtiliser, puis l'épaissir & la fixer, en l'unissant ensuite à l'Or, elle demeure avec lui dans le feu, & elle ne s'en sépare plus du tout. On la met sur le suc des acides, tels que sont le Vinaigre, le Sel Ammoniac & le Verjus, & il s'en fait un fort beau Bleu céleste. L'Argent est un Corps fort noble, mais il l'est moins que l'Or. Il a sa Mine particulière & séparée, encore que par fois il s'en trouve dans les Mines des autres Métaux ; mais cet Argent-là n'est pas si bon que l'autre. On peut le calciner & le dissoudre par un grand travail, mais cela ne peut servir de rien.

CHAPITRE XXXIV.

De Saturne ou du Plomb.

LE Plomb est un Corps métallique, noirâtre, terrestre pésant, qui n'a point de son ; & fort peu de blancheur, mais beaucoup de *lividité* ; qui ne souffre ni la Coupelle ni le Ciment ; qui est mou & aisé à étendre sur le marteau, sans beaucoup d'efforts ; & enfin qui se fond facilement sans s'enflammer auparavant, ni rougir au feu.

Quelques Ignorans s'imaginent que de la nature, le Plomb s'*approche* de l'Or, & qu'il lui eſt fort ſemblable; mais ce ſont des Gens qui n'ont ni ſens ni entendement, & qui ne ſçauroient d'eux-mêmes découvrir aucune vérité, ni l'inférer des choſes qui ſont un peu ſubtiles: ainſi ils en jugent ſeulement ſelon leur ſens, & ſelon les apparences extériceures. Car ce qui les oblige à croire qu'il y a beaucoup d'affinité entre ce Métail & l'Or, c'eſt qu'ils voyent qu'il eſt fort péſant, qu'il n'a point de ſon, & qu'il ne pourrit point non plus que l'Or. Mais ils ſe trompent manifeſtement en cela, comme nous le ferons voir enſuite. Le Plomb a beaucoup de terreſtréité; c'eſt pourquoi on le lave, & par ce moyen on le change en Etain. Ce qui fait voir que l'Etain eſt plus proche que lui de la perfection: On brûle le Plomb, & il s'en fait du *Minium*, & en le mettant ſur la vapeur du Vinaigre, il s'en fait de la *Ceruſe*; & quoi qu'il ſoit beaucoup éloigné de la perfection, il ſe change pourtant fort aiſément en Argent par notre Art, & dans la tranſmutation qui s'en fait, il ne retient pas le même poids qu'il avoit étant Plomb: mais ſon poids diminuë, & il ſe reduit au véritable poids de l'Argent, & cela ſe fait par le moyen du Magiſtére. Le Plomb ſert auſſi à éprouver l'Argent dans la Cou-

pelle, nous en dirons la raiſon cy-après.

CHAPITRE XXXV.

De Jupiter ou de l'Etain.

L'Etain eſt un Corps métallique blanc d'une blancheur impure ; livide, un peu ſonnant, participant d'un peu de terreſtréité, qui a radicalement en ſoi le *Cric*. Il eſt mou, & ſe fond aiſément & ſoudainement ſans ſe rougir au feu ; il ne ſouffre ni la Coupelle ni le Ciment, & s'étend en toute dimenſion ſous le marteau ; de ſorte qu'il peut être réduit en feüilles fort déliées. Jupiter donc de tous les Corps ou Métaux imparfaits, eſt celui qui a le plus de reſſemblance naturelle avec les Corps parfaits, & qui s'approche le plus du Soleil & de la Lune. Mais pourtant plus de la Lune que du Soleil, comme je le ferai voir clairement ci-après. Au reſte, comme ce Métail a reçû beaucoup de blancheur par les Principes de ſa compoſition, cela fait qu'il blanchit les autres Corps ou Métaux, qui ne ſont pas blancs. Il a néanmoins ce défaut qu'il rend aigres & caſſans les Corps à qui on le joint, hormis Saturne & le Soleil très-pur. Jupiter a encore cette propriété, qu'il s'attache fortement au Soleil & à la Lune. C'eſt pourquoi il

ne s'en ſépare pas facilement dans les *épreuves*. Dans la tranſmutation qui s'en fait par notre Magiſtére, il reçoit une Teinture rouge, qui le rend fort brillant, & il acquiert le véritable poids de l'Or. On peut l'endurcir & le purifier plus aiſément que Saturne, comme je le dirai enſuite. Et qui ſçauroit le Sécret de lui ôter le défaut qu'il a de rendre aigres & caſſants [les Métaux auſquels on le mêle] il auroit un moyen infaillible de s'enrichir bien-tôt. Parce qu'ayant beaucoup d'affinité avec le Soleil & la Lune, il s'attacheroit à eux, ſans pouvoir jamais en être ſéparé.

CHAPITRE XXXVI.

De Vénus ou du Cuivre.

VEnus eſt un Corps métallique, livide, qui tient beaucoup d'une rougeur obſcure, qui rougit au feu, eſt fuſible, s'étend ſous le marteau, réſonne fortement, & ne ſoufre ni *Coupelle* ni *Ciment*, Vénus contient donc en apparence dans la profondeur de ſa Subſtance la couleur & l'eſſence de l'Or. Elle ſe forge & s'enflamme ſans ſe fondre, comme font l'Argent & l'Or. D'où l'on peut tirer un Sécret. Car elle eſt le milieu du Soleil & de la Lune; elle ſe change facilement en l'un &

en l'autre de ces deux Métaux, & la transmutation qui s'en fait est fort bonne, sans beaucoup de déchet, & est aisée à faire Elle a une très-grande affinité avec la Tutie, qui lui donne une bonne couleur d'Or; d'où l'on peut tirer du profit. Et comme elle n'a point besoin d'être endurcie pour pouvoir rougir au feu sans se fondre, on doit se servir d'elle, plûtôt que des autres Métaux, dans la petite Oeuvre, & dans la moyenne [dont il sera parlé dans le second Livre, mais non pas dans la grande. Elle a néanmoins un défaut, que n'a pas Jupiter, qui est qu'elle devient aisément livide, & que les choses acres & acides la tachent. Et ce n'est pas un petit artifice, que de lui pouvoir ôter ce défaut-là, tant il est profondément enraciné en elle.

CHAPITRE XXXVII.

De Mars ou du Fer.

MArs ou le Fer est un Corps métallique, fort livide, qui a peu de rougeur, qui participe d'une blancheur impure, qui est dur & inflammable, qui n'est pas fusible au moins d'une fusion, laquelle se fasse directement [ou sans addition] qui est malléable, & qui a beaucoup de son. Or le Fer est d'un rude travail [& difficile a ê-

tre mis en œuvre] à cauſe qu'il ne peut pas être fondu. Que ſi on le fond ſans y ajoûter la Médecine qui change ſa nature, on le joindra au Soleil & à la Lune, & il n'en pourra être ſéparé par quelque épreuve que ce ſoit, qu'avec un grand artifice. Que ſi on le prépare auparavant que de le joindre [aux Corps imparfaits] on ne ſçauroit plus trouver le moyen de l'en ſéparer; pourvû que, ſans changer ſa nature & ſa fixité, on ne lui ôte ſeulement que les impuretés qu'il a. Il peut donc aiſément ſervir de Teinture pour le rouge, mais difficilement pour le blanc; & ſi on le mêle avec le Soleil & la Lune, il ne change point leur couleur au contraire, il l'augmente en quantité.

CHAPITRE XXXVIII.

De la différence des Métaux imparfaits à l'égard de la perfection.

DE ce que nous venons de dire, il eſt évident que de tous les Corps imparfaits, Jupiter eſt le plus éclatant, le plus lumineux, & qui a le plus de perfection. Ainſi, dans la tranſmutation, il ſe change en Soleil & en Lune, avec bien moins de déchet que pas un. Mais quoi que l'Ouvrd, que l'on fait de lui, ne ſoit pas

difficile à faire, toutefois le travail en eſt long ; à cauſe qu'il ſe fond fort promptement. Après Jupiter, Vénus ſe tranſmuë le plus parfaitement. Elle eſt néanmoins difficile à manier: mais le travail en eſt plûtôt fait que celui de Jupiter. Saturne vient enſuite, car il ne ſe tranſmuë pas ſi bien ni ſi parfaitement que Vénus ; il ſe manie pourtant fort aiſément, mais le travail qu'on fait ſur lui dure fort long-temps, & eſt long à faire. Enfin Mars eſt celui de tous les Métaux imparfaits, qui ſe tranſmuë avec le plus de déchet, qui eſt le plus malaiſé à manier, & celui de qui le travail dure le plus. Moins donc les Corps imparfaits ont de diſpoſition à être promptement fondus, tels que ſont Vénus & Mars, plus ils ſont difficiles à être tranſmuez. Et ceux qui ſe fondent plus aiſément, reçoivent tres-facilement la tranſmutation. Ceux auſſi qui ſont plus livides, plus impurs, & qui ont le plus de craſſes terreſtres, ſe tranſmuent avec plus de peine, & reçoivent le moins de perfection. Or toutes les differences de perfections que nous venons de remarquer, ſe trouvent dans la moindre, & la moyenne Oeuvre ſeulement : car dans la grand'Oeuvre, toutes les perfections ſont égales ; c'eſt-à-dire, que les Métaux imparfaits, qui ſont tranſmuez, reçoivent tous une même & égale perfection,

tion, quoi qu'ils ne soient pas aussi aisément & aussi entiérement transmuez les uns que les autres, comme nous venons de le faire voir. Il reste à dire qu'elle est la disposition dans les Métaux imparfaits, qui fait qu'il y en a qui sont plus aisez à manier les uns que les autres, & que le travail en est ou plus long ou plus court.

Nous avons parlé des Principes naturels des Corps métalliques, & nous avons traité de chacun de ces Principes, & de ces Corps séparément dans autant de Chapitres particuliers, & nous n'avons rien avancé, qui ne soit conforme au sentiment & à la doctrine de ceux qui ont pénétré dans le profond de la Nature, & qui l'ont vûë à découvert, & que nous n'ayons appris & éprouvé par les longues & laborieuses expériences que nous en avons faites. Il reste maintenant, pour l'accomplissement de cette Ouvrage, à expliquer par ordre en cette derniére Partie tous les Principes du Magistére, & à découvrir la perfection que nous avons vûë, & en déclarer les Causes.

QUATRIE'ME ET DERNIERE PARTIE DU PREMIER LIVRE.

Qui traite des Principes artificiels de l'Art.

CHAPITRE XXXIX.

Division des choſes contenuës en cette Partie, où il eſt parlé en paſſant de la perfection, de laquelle il ſera traité dans le ſecond Livre.

NOus avons deux choſes à faire en cette derniére Partie. Prémiérement à parler dos Principes [artificiels] du Magiſtére; Et en ſecond lieu de ſa perfection. Ces Principes ſont les diverſes Opérations dont l'Artiſte ſe ſert pour faire le Magiſtére. Il y en a de pluſieurs ſortes, car la *Sublimation*, la *Deſcenſion*, la *Diſtilation*, la *Congulation*, la *Fixation*, & la *Cération*, ſont autant d'Opérations particuliéres, & qui ſont toutes différentes les unes des autres. Nous traiterons de chacune ſéparément. Pour ce qui eſt de la perfection, elle conſiſte à avoir la connoiſſance de

plusieurs choses ; prémiérement de celles, par le moyen desquelles on peut parfaire l'Oeuvre ; secondement de celles qui contribuent à la perfection ; puis de la chose même qui donne la derniére perfection Et enfin des choses, par le moyen desquelles on connoît si le Magistére a toute la perfection qu'il doit avoir, ou s'il ne l'a pas. Les choses par lesquelles on parvient à l'accomplissement de l'Oeuvre ; consistent dans une Substance manifeste, dans des Couleurs pareillement manifestes, & dans les Poids de chacun des Corps [ou Métaux] qui doivent être transmuez, & de ceux qui ne doivent point recevoir de transmutation, les considérant dans la Racine de leur nature ; je veux dire, tels qu'ils sont naturellement, sans qu'il intervienne aucun artifice ; & les considérant aussi dans leur Racine, tels qu'ils peuvent devenir par l'artifice ; en considérant encore les Principes de ces mêmes Corps, selon leur profondeur, & tels qu'ils sont dans leur intérieur ; & selon leur *manifeste* ou extérieur, comme ils sont dans leur nature, tant sans artifice que par artifice. Car si l'on ne connoissoit les Corps & leurs Principes dans le profond, & dans l'extérieur de leur nature, tels qu'ils peuvent être par l'artifice, & tels qu'ils sont sans artifice, l'on ne connoîtroit pas ce

qu'ils ont de superflu, ni ce qui les approche de la perfection, ni ce qui les en éloigne ; & ainsi l'on ne pourroit jamais parvenir à la perfection de leur transmutation.

La considération des choses qui aident à la perfection, consiste à connoître premiérement la nature des choses que nous voyons d'elles-mêmes & sans artifice s'attacher au Corps, & y causer quelque changement, comme sont la Marcasite, la Magnésie, la Tutie, l'Antimoine, & la Pierre Lazuli. Secondement à connoître ce qui nettoye les Corps, sans néanmoins s'y attacher, comme sont les Sels, les Aluns, les Nitres, les Borax & toutes les autres choses qui sont de même nature. Et enfin à connoître la vitrifaction, laquelle purifie & nettoye par la ressemblance de nature.

A l'égard de ce qui fait la perfection, elle consiste dans le choix de la pure Substance de l'Argent vif, & cette pure Substance, c'est une Matiére qui a pris son origine de la Matiére de l'Argent-vif, & qui on a été produite. Cette Matiére n'est pas pourtant l'Argent-vif en sa nature, ou tel qu'il est naturellement, ni en toute sa Substance ; mais c'en est seulement une partie. Encore n'est-ce pas une partie de l'Argent-vif à le prendre tel qu'il est pré-

ſeulement ; c'eſt-à-dire, au ſortir de la Mine ; mais lorſque notre Pierre eſt faite. Car c'eſt notre Pierre qui illumine & qui empêche que les Métaux imparfaits ne ſoient brûlez, & qu'ils ne s'enfuient de deſſus le feu, ce qui eſt une marque de la perfection.

Enfin, ce qui fait connoître ſi le Magiſtére a ou n'a pas toute ſa perfection, conſiſte dans les épreuves que l'on fait par *la Coupelle*, par *le Ciment*, par *l'Igniſion*, par *l'Expoſition* que l'on fait du Métail tranſmué *ſur la vapeur des Acides*, par *l'Extinction*, par *l'Addition* ou le mêlange *du Soufre* qui brûle les Corps ; par *la Reduction* qui ſe fait *des Corps* [en leur propre nature] après avoir été calcinez ; & enfin par *la facilité ou la difficulté* qu'ont les Corps *à s'attacher à l'Argent-vif*. Nous allons expliquer toutes ces choſes, avec leurs Cauſes, & avec des expériences aiſées, par le moyen dequoi l'on connoîtra qu'en tout ce que j'ai avançé, je n'ai rien dit qui ne ſoit véritable. Car ces expériences ſeront ſi évidentes, qu'il n'y aura perſonne qui n'en demeure d'accord. Mais prémiérement nous parlerons des Principes [extérieurs ou artificiels] du Magiſtére ou des Opérations [dont on ſe ſert pour le faire,] en commençant par *la Sublimation*, & continuant de ſuite

dans l'ordre que nous jugerons être le plus néceſſaire.

CHAPITRE XL.

De la Sublimation en général, & pourquoi on l'a inventée.

LA raiſon pour laquelle on a imaginé & inventé la Sublimation, ç'a été, parce que ni les anciens ni nous, n'avons rien trouvé, & que ceux qui viendront après nous ne pourront jamais rien trouver, qui puiſſe s'unir aux Corps, que les Eſprits, ou au moins que ce qui a tout enſemble la nature du Corps & de l'Eſprit. Or l'expérience nous fait voir que les Eſprits, ſans être purifiez par quelque préparation, étant projettez ſur les Corps, ou Métaux imparfaits, ou ne leur donnent pas de couleur parfaite, ou les corrompent entiérement, & les brûlent, & les noirciſſent. Et cela, plus ou moins, ſelon la diverſité des Eſprits. Car il y a des Eſprits qui brûlent & qui noirciſſent, comme le Soufre, l'Arſenic & la Marcaſite; & ceux-là corrompent & ſaliſſent entiérement les Corps. Et il y en a d'autres qui ne brûlent pas; mais qui ſont volatils, & qui s'enfuient par la chaleur, telles que ſont toutes les ſortes de Tuties & le vif-Argent.

Et ceux-là ne donnent aux Corps que des Couleurs imparfaites. En voicy les raisons. La prémiére sorte d'Esprits brûlent & noirciſſent [les Corps sur lesquels on les projette,] ou parce que l'on ne leur a pas ôté leur onctuosité *aduſtive* & brûlante qui s'enflamme facilement, & par conséquent qui noircit : ou parce qu'on leur a laiſſé leur terreſtréité, laquelle noircit tout de même. Et ce qui fait que la seconde sorte d'Esprits ne donne pas de Couleur qui soit parfaite, c'eſt la seule terreſtréité [qui ne leur a pas été ôtée] & qui donne aux Corps une Couleur livide & noirâtre, lors qu'on en fait projection sur eux. L'*aduſtion* fait auſſi le même effet.

Pour éviter ces inconveniens, les Chimiſtes ont imaginé un moyen d'ôter l'onctuosité (qui eſt ce qui fait l'*aduſtion*) aux Esprits qui en ont, & d'ôter à tous les Esprits en général, les féces terreſtres qui cauſent cette couleur livide. Ce qu'ils n'ont pû faire par nulle autre opération, que par la Sublimation seule. Car le feu, en élevant les Esprits, lors qu'on les ſublime, en élévent toujours les parties les plus ſubtiles. Et par conséquent les parties les plus groſſiéres demeurent dans le fond du vaiſſeau. Ce qui fait voir évidemment que la Sublimation purifie

les Esprits, en séparant d'eux la terrestréité qui empêchoit qu'ils ne fûssent entrans; c'est-à-dire, qu'ils ne pûssent pénétrer les Corps, & qui étoit la cause de la couleur imparfaite & impure, que ces Esprits leur communiquoient. Or on voit manifestement que par la Sublimation les Esprits sont dépoüillez de cette terestréité; parce qu'ayant été sublimez, ils sont plus resplendissans & plus diaphanes; qu'ils entrent & pénétrent avec plus de facilité dans l'épaisseur des Corps, & qu'ils ne leur impriment pas une couleur désagréable comme ils faisoient, avant que d'avoir été sublimez. Il est encore évident que la Sublimation ôte l'adustion aux Esprits, parce que l'Arsenic, qui, avant que d'être sublimé, étoit mauvais, & prenoit feu tout aussi-tôt; après l'avoir été, il ne s'enflamme plus: mais étant mis sur le feu il s'évapore sans brûler. Ce qui se fait tout de même dans le Soufre, comme on le trouvera, si l'on veut l'éprouver, Les Chimistes ayant donc remarqué qu'il n'y avoit que les Esprits tous seuls, qui, en s'attachant aux Corps, & en les pénétrant, peuvent les changer & les altérer; & n'ayant rien trouvé qu'ils pûssent substituer aux Esprits, & avec quoi ils pûssent faire le même effet; il a fallu nécessairement les préparer & les pu-

rifier par la Sublimation, n'y ayant que cette Opération qui le puiſſe faire. Et partant ç'a été la cauſe pour laquelle on l'a inventée. Nous allons dire maintenant ce que c'eſt, & de quelle maniére elle ſe fait, ſans rien obmettre.

CHAPITRE XLI.

Ce que c'eſt que la Sublimation; comment ſe fait celle du Soufre & de l'Arſenic, & des trois dégrés du feu qu'il y faut obſerver.

LA Sublimation eſt l'élévation qui ſe fait par le feu d'une choſe ſéche, en ſorte qu'elle s'attache au vaiſſeau. Il y en a de diverſes ſortes, ſelon la différence des Eſprits que l'on doit ſublimer. Car l'une ſe fait avec une ſorte *ignition*, ou inflammation du [Vaiſſeau & de la Matiére:] l'autre avec un feu médiocre; & l'autre enfin par un feu lent & doux. Le Soufre & l'Arſenic doivent être ſublimez de cette derniére façon. Car comme ils ont de deux ſortes de parties, les unes trés-ſubtiles, & les autres groſſiéres, qui toutes ſont jointes enſemble également & trés-fortement, ſi l'on venoit à ſublimer ces deux ſortes d'Eſprits par un feu violent, toute leur Subſtance monteroit ſans au-

cune ſéparation de leurs parties ſubtiles d'avec les groſſiéres ; elle monteroit même non ſeulement ſans être puriſiée, mais encore étant toute noire & brûlée. Pour pouvoir donc ſéparer la Subſtance terreſtre & impure de ces Eſprits d'avec la partie ſubtile, il faut néceſſairement ſe ſervir de deux moyens. Le prémier eſt d'avoir un régime de feu bien proportionné, & l'autre de purifier ces deux Eſprits en les mêlant avec des *féces*, parce que les *féces* avec leſquelles on les mêle [ayant auparavant mis le tout en poudre] s'attachent aux parties les plus groſſiéres & les retiennent avec elles, affaiſſées dans le fond de l'*Aludel* [c'eſt-à-dire du Vaiſſeau ſublimatoire] & les empêchent de monter. C'eſt pourquoi l'Artiſte ſe doit ſervir de trois différens dégrés de feu pour la Sublimation de ces Eſprits. Le prémier doit être proportionné de telle ſorte qu'il n'y ait que ce qui a été altéré, purifié, & rendu plus *lucide*, qui monte, & que l'on voye manifeſtement, que ce qui s'éléve eſt effectivement purifié & nettoyé, par les *féces* terreſtres qu'on y a mêlécs. Le ſecond dégré de feu conſiſte à faire élé-ver & ſublimer par un feu plus fort tout ce qui eſt de pure Subſtance, qui, dans la prémiére Sublimation, a demeuré engagé dans les *féces*, de maniére que l'*Aludel*

& les *féces* mêmes rougiſſent, ce que l'Artiſte remarquera viſiblement. Le troiſiéme dégré eſt de faire un feu fort doux, ſans mêler plus aucunes *féces* a ce qui a été dèja ſublimé & purifié par leur moyen & leur mêlange, dans les précédentes Sublimations; de maniére qu'il n'en monte preſque rien, & que ce qui montera par ce dégré de feu, ſoit très-ſubtil. Ce qui eſt une choſe abſolument inutile à l'Oeuvre, parce que c'eſt cela méme, qui dans l'Arſenic & dans le Soufre, eſt cauſe qu'ils s'enflamment & ſe brûlent. La raiſon donc pour laquelle on fait la Sublimation du Soufre & de l'Arſenic, c'eſt afin qu'en ſéparant leur terreſtréité impure, par un régime de feu qui ſoit propre & convenable, & faiſant éxhaler leurs parties les plus ſubtiles & vaporeuſes (qui eſt ce qui les rend aduſtibles, & qui cauſe la corruption) il ne nous en reſte que cette partie qui conſiſte en une égalité; (c'eſt-à-dire, qui n'eſt n'y trop ſubtile ni trop groſſiére, & qui fait une ſimple fuſion ſur le feu ſans aucune *aduſtion*, qui s'éxhale & s'en aille en fumée, & ſans qu'elle s'enflamme.

Au reſte, il eſt aiſé de faire voir que ce qui eſt le plus ſubtil, eſt ce qui rend *aduſtible*, ou qui cauſe l'*aduſtion*. Car le feu change facilement en ſa nature tout

ce qui lui eſt le plus ſemblable. Or dans toutes les choſes *aduſtibles*, c'eſt-à-dire qui brûlent, facilement, tout ce qu'elles ont de ſubtil eſt plus ſemblable au feu & ce qui eſt encore plus ſubtil, lui eſt encore plus ſemblable: Et par conſéquent ce qui ſera très-ſubtil, le ſera auſſi beaucoup plus. L'expérience le démontre tout de même. Car le Soufre & l'Arſenic, qui n'ont point été ſublimez, s'enflamment & prennent feu tout d'abord, & le Soufre encore plûtôt que l'Arſenic; mais quand on les a ſublimez, ils ne s'enflamment plus directement, c'eſt-à-dire d'eux-mèmes; mais ils ſe fondent & ſe *liquefient*, puis ils s'évaporent, & s'exhalent ſans s'enflamer. D'où il eſt évident que ce que nous avons avancé eſt véritable.

CHAPITRE XLII.

Des Féces des Corps Métalliques, qu'il faut ajoûter aux Eſprits pour les ſublimer, & quelles doivent être leur quantité & leur qualité.

IL faut prendre les *féces* d'une Matiére qui ait le plus de rapport avec les Eſprits que l'on veut ſublimer & avec laquelle ils ſe puiſſent méler mieux & plus

intimement ; parce qu'une Matiére, à laquelle les Eſprits s'uniront plus éxactement, retiendra beaucoup mieux leurs *feces* & leurs *terreſtreites*, quand on les ſublimera, qu'une autre qui n'auroit aucune affinité avec eux. Et la raiſon en eſt aſſez évidente d'elle-même. Il eſt d'ailleurs aiſé de faire voir qu'il faut mêler des *feces* dans la Sublimation des Eſprits; parce que ſi on ſublimoit le Soufre & l'Arſenic avec les *feces* de quelque choſe de fixe, leur Subſtance ſe ſublimeroit néceſſairement toute entiére ſans être purifiée, & ſans aucune ſéparation du pur d'avec l'impur ; comme le ſçavent ceux qui en ont fait l'expérience. Or qu'il faille que les *feces* ayent du rapport avec ces deux Eſprits, & qu'ils ſe mêlent enſemble éxactement & en toute leur Subſtance, la raiſon en eſt ; parce que ſi ce mêlange ne ſe faiſoit pas de la ſorte, il vaudroit autant n'y rien ajoûter : à cauſe que la Subſtance des Eſprits monteroit & ſe ſublimeroit toute entiére, ſans qu'il ſe fit nulle ſéparation du pur d'avec l'impur, & ſans être nullement purifiée. Car puiſque lors qu'on ſublime ces Eſprits ſans les mêler avec des *feces*, leur Subſtance monte & ſe ſublime toute ; il faudroit auſſi qu'il arrivât la même choſe en les ſublimant avec des *feces* avec leſquelles ils ne ſeroient pas mêlez

parfaitement. J'en parle comme ſçavant, & comme l'ayant vû par expérience. Car ayant fait ma Sublimation ſans y ajoûter des *féces*, ou en y en mettant, ſans que les Eſprits s'uniſſent à elles juſques dans le profond, j'ai perdu ma peine, n'ayant point trouvé que les Eſprits euſſent été purifiez après avoir été ſublimez de la ſorte. Mais les ayant ſublimez enſuite avec *la Chaux* de quelque Corps Métallique, mon Opération a bien reüſſi; & j'ai trouvé que ces Eſprits avoient été facilement & parfaitement purifiez par ce moyen. Les *féces* doivent donc être priſes de la Chaux des Métaux, parce qu'avec ces *Chaux*, la Sublimation ſe fait facilement, & elle eſt fort difficile à faire avec quelque autre choſe que ce ſoit. Il n'y a donc rien dont on ſe puiſſe ſervir au lieu de ces *féces* ou de ces *Chaux*. Ce n'eſt pas que la Sublimation ne ſe puiſſe abſolument faire ſans *la Chaux* des Corps, mais je puis aſſûrer que ſans cela elle eſt fort difficile, & d'un travail à déſeſpérer ceux qui le feront, à cauſe de ſa longueur. Il eſt vrai que la Sublimation qui ſe fait ſans *féces* & ſans aucune *Chaux* des Corps a cette avantage qu'elle eſt plus abondante, au lieu qu'elle eſt beaucoup moindre avec les *féces*, & moindre encore avec les *Chaux*. Mais auſſi il n'y a pas tant de peine, & il ne

faut pas tant de tems à la faire.

Après la *Chaux* des Corps il n'y a rien dont on ſe puiſſe plus utilement ſervir dans la Sublimation, que *des Sels preparez*, & de tout ce qui eſt de même nature qu'eux. Car avec les Sels la Sublimation eſt fort abondante, & on ſépare fort facilement ce qui a été ſublimé d'avec les *féces* & d'avec *les Sels*, parce que ceux-ci ſe diſſolvent, ce que ne fait nulle autre choſe, dont on ſe ſert pour interméde.

Pour ce qui eſt de la proportion des *féces*, on les doit mettre en égale quantité, c'eſt-à-dire poids pour poids, avec ce qui doit être ſublimé. Mais il ſuffira à un Artiſte, qui ſçaura tant ſoit peu ſon métier, de ne mettre que la moitié de *féces* à proportion de ce qu'il ſublimera. Et il ſera un mal habile Homme s'il s'y trompe. Mais un Artiſte expert, ne mettra qu'une fort petite portion de *féces*, à l'égard de ce qu'il doit ſublimer : parce que moins il y en aura, & plus abondante ſera la Sublimation, pourvû toutefois qu'on diminuë le feu à proportion de la diminution des *féces*. Car il faut donner le feu dans la Sublimation, à proportion des *féces*. Ainſi il faut faire le feu doux, quand il y a peu de *feces* ; l'augmenter, s'il y en a plus ; & le faire fort, quand il y en a beaucoup.

Mais parce que l'on ne ſçauroit meſurer le feu, & qu'un Homme, qui n'eſt pas Artiſte, s'y peut facilement tromper, tant à cauſe de la diverſe proportion des *feces* [que l'on doit obſerver] qu'à cauſe de la différence des Fourneaux, & du bois dont on ſe ſert, & même de la diverſité des Vaiſſeaux, & de la maniére de les ajuſter dans le Fourneau : qui ſont des choſes à quoi l'Artiſte doit ſoigneuſement prendre garde. Voici une régle générale que l'on doit ſuivre pour tout cela. Il faut d'abord faire un feu fort doux, pour tirer tout ce qu'il y a de *phlegme* dans ce que l'on veut ſublimer. Après quoi, ſi par ce prémier dégré de feu, l'on voit qu'il ait monté quelque autre choſe que le *phlegme*, il ne faudra pas augmenter le feu tout à coup, mais peu à peu, afin de pouvoir tirer, par le méme dégré du feu fort doux, la partie la plus ſubtile de la Matiére que l'on ſublime, & qu'il faut ou mettre à part, ou jetter, parce que c'eſt ce qui fait l'aduſtion. Et il faudra augmenter le feu quand il aura monté quelque peu de cette partie ſubtile, ou du moins une quantité qui ne ſoit pas conſidérable. Pour le connoître, on n'aura qu'à paſſer *une languette de drap* ou un tuyau envelopé de ſoye ou de laine, dans le trou qui eſt au haut de l'*Aludel*.

Car

Car s'il ne s'attache que peu de chose à *la languette*, ou que ce qui s'y attachera soit bien pur, ce sera une marque que le feu est trop doux, & qu'il faut l'augmenter. Que si au contraire, il s'en attache beaucoup, ou si ce qui s'y attachera est impur, c'est un signe que le feu est trop fort, & qu'il le faut diminüer. Mais s'il s'en attache beaucoup, & de bien pur, on aura trouvé le véritable dégré du feu, selon la proportion des *feces*. Or on connoîtra, en retirant la *languette* de l'*Alembic*, si ce qui sublime est pur ou impur: Comme de la quantité & de la pureté ou de l'impureté de ce qui s'y attachera, on pourra facilement imaginer & trouver quel doit être le véritable régime du feu dans toute la Sublimation, sans s'y pouvoir tromper.

A l'égard de la nature des *féces*, dont on se doit servir pour la Sublimation, les meilleures sont les *Teailles* ou *Paillettes de Fer*, ou bien de *Cuivre brulé*, qu'on appelle communément [ÆS USTUM] parce qu'ayant moins d'humidité, elles boivent plus aisément le Soufre & l'Arsenic, & s'y attachent plus fortement comme le sçavent ceux, qui en ont fait l'expérience.

CHAPITRE XLIII.

Des fautes que l'on peut faire, & qu'il faut évitter, à l'égard de la quantité des féces, & de la dispoſition du Fourneau en ſublimant le Soufre & l'Arſenic. De la maniére de faire les Fourneaux, & de quel bois on ſe doit ſervir.

AFin donc que l'Artiſte évite toutes les fautes qu'il pourroit faire par ignorance en ſublimant ces deux Eſprits, je l'avertis prémiérement que s'il y mêle beaucoup de *féces*, rien de l'Eſprit ne ſe ſublimera, à moins qu'il n'augmente le feu à proportion; comme je l'ai déja dis, en enſeignant la maniére de bien proportionner le feu. Que s'il ſe met fort peu de *féces* ou que ces *féces* ne ſoient de la *chaux* des Métaux, & s'il manque à trouver la proportion du feu, les Eſprits, qu'on veut ſublimer, monteront tous tels qu'ils ſont, ſans être nullement purifiez. J'ai tout de même enſeigné le moyen de trouver cette proportion. On peut encore manquer par le *Fourneau*. Car un grand Fourneau fait un grand feu: & s'il eſt petit, il en fait un petit, pourvû que le bois qu'on y met, & que *les Regiſtres* [ou les trous] qu'on fait aux Fourneaux

pour donner de l'air, ſoient faits à proportion. Si l'on mettoit donc beaucoup de Matiére à ſublimer ſur un petit Fourneáu, il ne donneroit pas aſſez de chaleur pour la pouvoir élever. Et ſi l'on en mettoit peu dans un grand Fourneau, le trop grand feu diſſiperoit toute la Matiére, & la réduiroit en fumée. De même, quand le Fourneau eſt fort épais, il fait un feu reſſerré & fort : & s'il eſt mince, le feu en eſt rare & foible ; & en cela on ſe peut auſſi tromper. Si les *Regiſtres* du Fourneau ſont grands, il fera un feu clair & grand ; & le feu ſera foible s'ils ſont petits. De même, quand le Vaiſſeau eſt poſé, s'il y a une grande *diſtance* entre lui & les côtés du Fourneau, il fera un grand feu, qui ſera moindre, s'il y a moins d'eſpace entre deux. Et en tout cela on fait ſouvent de grandes fautes.

Pour les éviter, l'Artiſte doit faire ſon *Fourneau* conforme au dégré du feu qu'il veut donner. Ainſi s'il veut faire un feu fort & violent, il doit faire ſon Fourneau épais avec de grands *Regiſtres*, & ſi large qu'il ait un grand *eſpace* entre ſon Vaiſſeau ſublimatoire & les côtés du Fourneau. Que s'il veut que ſon feu ſoit médiocre ou foible, il doit donner à toutes ces choſes une étenduë plus médiocre & plus petite.

Je vais t'enſeigner le moyen de trouver toutes ces proportions, & celle qui ſera la plus propre, pour quelque Opération que tu veüilles faire, & je te dirai comment tu en dois faire l'expérience pour en être aſſuré.

Si tu veux donc faire une grande Sublimation, tu dois avoir un *Aludel* ſi grand, que toute la Matiére que tu mettras dans le fond de ton Vaiſſeau, ne tienne qu'un empan de hauteur. Tu mettras enſuite cet *Aludel* dans un Fourneau ſi large, que le Vaiſſeau étant poſé au milieu, il y ait tout au moins deux pouces de diſtance entre lui & les côtés du Fourneau, auquel il faudra faire des trous, ou *Regiſtres*, qui ſoient eſpacez également, afin que la chaleur ſe communique également par tout. Après tu mettras une barre de fer epaiſſe d'un pouce au milieu du Fourneau, qui ſoit fortement appuyée ſur les deux côtés & élevée au deſſus du fond du Fourneau d'un bon empan, ſur laquelle tu poſeras ton *Aludel*, que tu joindras d'eſpace en eſpace au Fourneau, afin qu'il ſoit plus ferme. Alors, fais du feu, & prens garde ſi la fumée ſort bien, & ſi la flamme va librement par tout le Fourneau; & ſi elle eſt tout autour de l'*Aludel*. Car ſi cela eſt, ce ſera une marque que la proportion eſt bien obſervée; ſi-

non la proportion n'eſt pas bonne, & il faudra élargir les *Regiſtres*. Après quoi, ſi l'Opération ſe fait mieux, cela ſera bien de la ſorte ; ſinon la faute proviendra de ce qu'il n'y aura pas aſſez d'intervalle entre le Fourneau & l'*Aludel*. Ainſi il faudra raiſſer les côtés du Fourneau, pour donner plus d'ouverture & de jour ; puis eſſayer comment cela ſera ; continuant à raiſſer les côtés du Fourneau, & à agrandir les *Regiſtres* juſques à ce qu'il ne reſte plus de fumée au dedans, que la flamme paroiſſe claire au tour de l'*Aludel*, & que la fumée ſorte librement par les *Regiſtres*. Cette inſtruction ſuffit, quelque quantité de Matiére qu'on veüille ſublimer, pour imaginer & pour trouver la juſte proportion du Fourneau, celle de la grandeur des *Regiſtres* qu'il y faut faire, & celle encore de la diſtance qu'il doit y avoir entre l'*Aludel* & le Fourneau.

Pour ce qui eſt de *l'épaiſſeur du Fourneau*, elle dépend du feu que vous y voulez faire. Car ſi votre feu doit être grand, il faut que le Fourneau ait plus d'épaiſſeur : & cette épaiſſeur doit être toujours d'un bon empan. Que ſi le feu eſt médiocre, le Fourneau ſera aſſez épais de la largeur de la main. Et ſi le feu eſt petit, il ſuffira que le Fourneau ait deux pouces d'épaiſſeur. Cette même propor-

tion ſe doit encore prendre *du bois*, dont l'Artiſte ſe ſert. Car le bois ſolide & ſerré fait un feu fort, & qui dure beaucoup. Celui qui eſt ſpongieux & léger, fait un feu foible & qui ne dure guéres. Le bois ſec fait un grand feu, mais de peu de durée. Le bois vert, au contraire, fait le feu foible, & qui dure long-tems.

C'eſt donc par l'eſpace qui eſt entre l'*Aludel* & les côtés du Fourneau, par la grandeur & la petiteſſe des *Régiſtres*, par l'épaiſſeur ou la délicateſſe des murs du Fourneau, & par la diverſité du bois, que l'on connoîtra véritablement les divers *régimes* & les différens *dégrés du feu*. Comme ce ſera de l'ouverture grande ou petite; tant des *Regiſtres* que des *Portes*, par où l'on met le bois dans le Fourneau, & de la quantité & différence du bois dont on ſe ſert, que l'on connoîtra quelle doit être préciſement la durée du feu, & combien chaque ſorte de feu durera également, dans un même dégré. Ce qui eſt très-néceſſaire & d'une grande utilité à l'Artiſte; parce que cette connoiſſance lui épargnera plus de peine qu'on ne ſçauroit croire. C'eſt pour quoi on doit mettre en pratique, & faire expérience de tout ce que nous venons de dire; n'y ayant que la pratique & l'éxercice qui puiſſent rendre un Homme habile & expert en toutes ces choſes.

CHAPITRE XLIV.

De quelle matiére, & de quelle figure l'Aludel doit être

POur avoir un bon *Aludel*, ou Vaiſſeau ſublimatoire, il faut qu'il ſoit fait de verre & fort épais. Car il ne ſeroit pas bon de toute autre matiére, n'y ayant que le verre qui ſoit capable de retenir les Eſprits, les empêcher de s'éxhaler & d'être conſumez par le feu ; à cauſe que le verre n'a point de *pores* ; au lieu que les autres matiéres étant *poreuſes*, les Eſprits ſortent & s'en vont peu à peu, au travers de leurs pores. Les Métaux mêmes ne valent rien à faire ces ſortes de Vaiſſeaux ; parce que les Eſprits ayant une grande affinité avec eux, ils les pénétrent, s'y attachent, & paſſent par conſéquent aiſément tout au travers, comme on le doit inférer de ce que nous avons dit ci-devant, & comme l'expérience le fait voir. D'où il s'enſuit qu'il n'y a point d'autre matiére que le verre ſeul, dont nous puiſſions utilement nous ſervir à faire les Vaiſſeaux ſublimatoires.

Il faut donc faire une *Cucurbite* de verre qui ſoit ronde, dont le fond ne ſoit pas fort arrondi, mais preſque plat, au milieu

de laquelle il faut faire en dehors un cercle ou ceinture de verre, qui l'environne tout au tour ; & sur ce cercle il faut élever une *paroi* ronde, qui avance autant en dedans que le couvercle de la Cucurbite a d'épaisseur ; afin que dans cet espace le couvercle puisse entrer à l'aise & sans peine, & il faut que ce couvercle ait autant de hauteur ou environ, qu'en a la *paroi* de la Cucurbite au dessus du cercle. De plus, il faut faire deux couvercles à proportion de la concavité de ces deux *parois*, lesquels soient égaux, de la grandeur d'un empan, qui soient faits en pointe ou en pyramide ; au sommet de chacun desquels il y ait deux trous égaux, & assez grands, pour y pouvoir faire entrer une grosse plume de poule, comme il se verra plus clairement, parce que je dirai ci-après. Or la raison en général pour laquelle on doit faire l'*Audel* de la maniére que je viens de le dire, c'est afin que l'Artiste en puisse tourner & remuer le couvercle, comme il lui plaira ; & que ces deux pieces joignent si éxactement l'une à l'autre, que s'il est besoin qu'elles demeurent sans être lutées, les Esprits pour cela ne puissent point en sortir. Que si quelqu'un peut imaginer quelque chose de mieux & de plus propre [pour faire cette Opération ;] ce que j'enseigne ici,

ne doit pas l'empêcher de s'en ſervir.

Il y a encore une autre raiſon particuliére qui oblige à faire l'*Aludel* comme je l'ai dit ; qui eſt, afin que la partie ſupérieure de la *Cucurbite* [c'eſt-à-dire tout ce qui eſt au-deſſus de la ceinture de verre] entre entiérement dans ſon couvercle ; & qu'ainſi la *Cucurbite* y entre juſqu'à moitié. Car la fumée ayant cela de propre, qu'elle monte toûjours, & qu'elle ne décend jamais ; je crois avoir trouvé par-là le meilleur moyen qu'on puiſſe imaginer pour empêcher que les Eſprits ne s'échapent, & ne ſe diſſipent point ; ce que par l'expérience l'on trouvera être vrai.

Au reſte, il y a une Maxime générale qu'il faut obſerver en toutes les Sublimations, qui eſt, que l'on doit nettoyer & vuider fort ſouvent le haut du couvercle de l'*Aludel*, en ôtant ce qui aura monté, de crainte que s'il s'y aſſembloit trop de Matiére, elle ne retombât dans le fond du Vaiſſeau ; & qu'ainſi, comme il faudroit recommencer ſouvent, la Sublimation ne fût trop long-tems à ſe faire. Il faut encore avoir ſoin d'ôter & de mettre à part la Poudre qui aura monté, & qui ſe trouvera proche du trou, qui eſt au haut du couvercle, & ne la pas mêler avec ce qui ſera fondu & entaſſé par gru-

meaux, & avec ce qui ſe trouvera clair & tranſparent; ſoit qu'il ſoit demeuré au fond, ſoit qu'il ſoit monté, & qu'il ſe ſoit attaché aux côtés du Vaiſſeau: parce que toutes ces Matiéres ont moins d'*aduſtion*, que ce qui aura monté proche du trou du couvercle; comme je l'ai fait voir ci-devant par raiſon & par expérience.

Au reſte, on connoîtra que la Sublimation ſera bonne & bien faite, ſi la Matiére ſublimée eſt claire & luiſante, & ſi elle ne ſe brûle & ne s'enflamme point. C'eſt ainſi que ſe doit faire la Sublimation du Soufre & de l'Arſenic, pour être parfaite. Que ſi l'on ne trouve pas la Matiére telle que nous venons de le dire; il faudra la reſublimer par elle-même, [c'eſt-à-dire ſans y rien mêler,] en obſervant toutes les circonſtances que nous avons marquées, juſqu'à ce qu'elle ſoit de la maniére que nous avons dit.

CHAPITRE XLV.

De la Sublimation du Mercure.

NOus avons maintenant à parler de la Sublimation de l'Argent-vif, & à dire pourquoi on la doit faire. Cette Sublimation ne conſiſte qu'à purger parfaitement, le Vif-argent de ſa *terreſtreité*, & à

lui ôter ſon *aqueoſité* ou humidité ſuperfluë. Car n'ayant point d'*aduſtion*, [c'eſt-à-dire ne ſe pouvant brûler] nous ne devons point nous mettre en peine de la lui ôter.

Le meilleur moyen qu'il y ait de ſéparer la terreſtréité ſuperfluë de l'Argent-vif, c'eſt de le mêler avec des *féces*, ou avec des choſes avec leſquelles il n'ait nulle affinité. Pour cet effet on ſe ſervira, par éxemple, de toutes les ſortes de Talc, ou bien de coquilles d'œuf calcinées, ou de verre pilé fort menu, & de toutes les ſortes de Sels, après les avoir préparez [ou *décrépitez.*] Car tout cela le nettoye & le purge fort bien. Au lieu que tout ce qui a affinité avec lui, à la réſerve des Corps parfaits, non-ſeulement ne le nettoye point, mais le corrompt & le noircit ; parce que ce ſont des choſes, qui toutes ont un Soufre combuſtible, lequel dans la Sublimation, venant s'élever avec l'Argent-vif, le gâte & le corrompt. Ce qui ſe voit manifeſtement par l'expérience. Car ſi l'on ſublime le Mercure avec de l'Etain ou du Plomb, on trouvera que cette Sublimation l'aura rendu tout noir. Il vaut donc mieux le ſublimer avec ce qui n'a nulle reſſemblance naturelle avec lui, qu'avec les choſes qui lui ſont ſemblables. Il eſt

vrai néanmoins que ſi ces choſes-là n'avoient point de mauvais Soufre, la Sublimation de l'Argent-vif ſe feroit mieux avec elles; qu'avec toutes les autres: parce que, comme il s'uniroit mieux avec elles, elles le nettoyeroient auſſi beaucoup mieux. Ainſi le Talc eſt le meilleur *intermède*, ou moyen, qu'on puiſſe employer pour ſublimer le Mercure, parce que ces deux Matiéres n'ont nulle affinité, & que d'ailleurs le Talc n'a point de Soufre.

Pour ôter à l'Argent-vif l'humidité ſuperfluë, lorſqu'on le mêle aux *Chaux*, avec leſquelles on le doit ſublimer, il faut le broyer & le mêler avec elles en arroſant l'Amalgame avec du vinaigre, ou avec quelque autre liqueur ſemblable, juſques à ce qu'il ne paroiſſe point de Mercure. Et enſuite on fera évaporer, ſur un feu doux, la liqueur dont on l'aura arroſé. Car par ce moyen l'*aqueuſité* du Mercure s'évaporera auſſi. Mais il faut prendre garde que la chaleur ſoit ſi douce, qu'elle ne faſſe pas monter toute la Subſtance du Mercure. En l'arroſant donc, le broyant, & le faiſant évaporer doucement par pluſieurs fois, on lui ôtera la plus grande partie de ſon humidité, & ce qui en reſtera, s'en ira en le ſublimant une ſeconde fois. Or lors qu'on le verra plus blanc que la neige, & qu'il demeure-

ra attaché au côté du Vaiſſeau ſublimatoire, comme s'il étoit mort, [n'ayant plus nul mouvement;] ou il faudra lors recommencer à le ſublimer par lui-même, ſans aucunes *féces*, à cauſe que ce qu'il a de fixe s'attache aux *féces*, & il y tiendroit ſi fortement, qu'il n'y auroit plus moyen de l'en pouvoir ſéparer: ou bien il faudra par après en fixer une partie, comme je l'enſeignerai enſuite dans un Chapitre que je ferai exprès pour cela; & reſublimer ſur cette partie fixe ce qui reſtera, afin de le fixer tout de même, & le mettre à part. Et pour ſçavoir s'il ſera fixe, on en fera l'eſſai en le mettant ſur le feu. Car s'il fait une bonne fuſion, on doit être aſſuré que la partie qui n'eſt pas fixe a été ſuffiſament ſublimée. Que ſi cette partie n'eſt pas bien fondante, vous lui ajoûterez quelque peu d'Argent-vif qui ait été ſublimé, mais qui ne ſoit pourtant pas fixe, & vous le reſublimerez juſqu'à ce qu'il devienne fuſible. Et quand vous le verrez fort blanc, luiſant & tranſparent, c'eſt une marque qu'il eſt parfaitement ſublimé & purifié. Et s'il n'a pas toutes ces qualités, ce ſera un ſigne que la Sublimation n'eſt pas parfaite.

N'épargnez donc point votre peine à le purifier par la Sublimation. Car telle que ſera la *purification*, que vous lui au-

rez donnée, telle sera aussi la perfection qui s'en suivra, dans la projection que vous en ferez sur les Corps imparfaits, & sur l'Argent-vif crud; c'est-à-dire qui n'aura point été préparé. C'est pourquoi il y en a eu, qui par la projection qu'ils en ont faite sur les Corps imparfaits, l'ont changé ou en Fer, ou en Plomb, ou en Cuivre, ou en Etain. Ce qui n'est provenu que de ce qu'il n'a pas été bien purifié; c'est-à-dire qu'on ne lui a pas ôté sa *terrestréité*, & son *aquosité* superfluë, ou qu'on n'en a pas séparé le Soufre ou l'Arsenic, qui étoient mêlez avec lui. Que si on le purifie parfaitement par la Sublimation, & si on lui donne la perfection qu'il peut avoir, ce sera une Teinture pour le blanc fixe & véritable, qui n'aura pas sa pareille.

CHAPITRE XLVI.

De la Sublimation de la Marcasite.

APrès avoir suffisamment parlé de la Sublimation de l'Argent-vif, & pourquoi on la fait; voyons maintenant comment on doit sublimer la Marcasite. On la sublime en deux maniéres; l'une sans faire rougir l'*Aludel*, & l'autre en le faisant rougir. Ce qui se fait ainsi, à cause

qu'elle eſt compoſée de deux différentes Subſtances, qui ſont un Soufre pur, mais qui n'eſt pas fixé, & un Argent-vif mortifié. La prémiére de ces Subſtances peut ſervir de Soufre, & l'autre peut tenir lieu d'Argent-vif mortifié & médiocrement préparé. Nous pouvons donc prendre cette derniére Subſtance de la Marcaſite, & nous en ſervir au lieu d'Argent-vif; & ainſi nous n'aurons que faire de l'Argent-vif, ni de prendre la peine de le mortifier. Or pour ſublimer la Marcaſite, il la faut broyer, & la mettre dans l'*Aludel*, & faire ſublimer tout ſon Soufre, par une chaleur qui ſoit ſi bien conduite, que le Vaiſſeau ne rougiſſe point; ayant ſoin d'ôter fort ſouvent tout le Soufre qui ſe ſublimera, pour la raiſon que nous en avons dite; augmentant enſuite le feu peu à peu, juſqu'à ce que l'*Aludel* & la Marcaſite même deviennent rouges. Et la prémiére Sublimation de la Marcaſite ſe doit faire dans le Vaiſſeau ſublimatoire, juſqu'à ce que le Soufre en ſoit ſéparé; puis continuer tout de ſuite l'Opération, dans le même Vaiſſeau, juſqu'à ce que toutes les deux parties ſulphureuſes de la Marcaſite ſoient ſorties. Ce que tu reconnoîtras evidemment par les expériences ſuivantes.

Quand tout le Soufre ſera ſublimé, tu

verras que ce qui se sublimera par après, sera d'une couleur très-blanche, mêlée d'un bleu céleste, fort clair & fort agréable. Tu le connoîtras encore de la maniére que je vais le dire. Tout ce qui sera de nature sulphureuse, brûlera, prenant feu, & jettant une flamme semblable à celle que fait le Soufre. Au lieu que ce qui est sublimé à la seconde fois, & après que tout le Soufre sera monté, ne s'enflamme point, & n'a nulle des autres propriétés du Soufre, c'est-à-dire qu'il n'en a ni la couleur ni l'odeur; mais il ressemblera à de l'Argent-vif mortifié par plusieurs Sublimations.

CHAPITRE XLVII.

Du Vaisseau propre à bien sublimer la Marcasite.

ON ne peut point avoir de cette Matiére, qu'en sublimant la Marcasite d'une maniére toute particuliére. Pour cet effet, il faut avoir un Vaisseau de terre bien fort & bien cuit, qui soit long de la moitié de la hauteur d'un homme, c'est-à-dire environ de trois pieds, & large à y pouvoir mettre la main. Ce Vaisseau sera de deux piéces, afin que le fond, qui doit être fait de la forme d'un

plat fort creux, puiſſe ſe démonter & ſe rejoindre au corps du Vaiſſeau ; & il faut qu'il ſoit plombé bien épais, depuis la bouche juſqu'à une *palme* près du fond. Après quoi on lui appliquera un *chapiteau*, ou *chappe*, qui doit avoir un *bec* fort large. Voilà quel doit être le Vaiſſeau pour faire cette Sublimation. Ayant bien joint enſemble avec de bon lut les deux piéces de ce Vaiſſeau, mis la Marcaſite dans le fond, & ajuſté le *chapiteau*, on le poſera dans un Fourneau, qui ſoit propre à donner une forte ignition à la Matiére, c'eſt-à-dire qui la faſſe bien rougir, comme eſt celle qu'on donne à l'Argent & au Cuivre pour les fondre, en cas que l'on ait beſoin d'un tel dégré de feu. On fermera l'ouverture du Fourneau avec une plaque ou un rond qui ait une ouverture au milieu, par où l'on fera paſſer le Vaiſſeau, & on lutera cette plaque tout autour du Fourneau & du Vaiſſeau, de peur que ſi le feu venoit à paſſer entre deux, il ne nuiſit à l'Opération, & qu'il n'empêchât la Matiére, qui ſe ſublimera, de s'attacher aux côtés du Vaiſſeau. Il faudra faire à cette plaque quatre petits *Régiſtres*, que l'on pourra laiſſer ouverts & fermer quand il ſera beſoin, ou pour donner plus d'air, ou même pour jetter par-là du charbon dans le

Fourneau. On fera encore quatre autres *Régiſtres* ſemblables dans les côtés du Fourneau, qu'on placera de telle maniére, que chacun de ceux-ci ſe trouve entre deux de ceux qui ſeront à la plaque. Et ces *Régiſtres* ſerviront tout de même à jetter du charbon dans le Fourneau. On fera encore ſix ou huit petits trous, larges à pouvoir y mettre le petit doigt, qui demeureront toujours ouverts, afin que la fumée du Fourneau puiſſe librement ſortir par-là. Il faut que ces trous ſoient faits entre la plaque & les côtés du Fourneau.

Au reſte un Fourneau, pour être propre à donner une forte ignition, doit avoir les côtés hauts de deux coudées, & il faut qu'au milieu il y ait une plaque de fer percée de pluſieurs petits trous, qui ſoit fortement lutée avec les côtés du Fourneau. A l'égard des trous, on doit les faire étroits par-haut, allant toûjours en élargiſſant par bas, & ils doivent reſſembler à une pyramide ronde. On les fait de cette maniére, afin que la cendre, les charbons, & les autres choſes qui tomberont dedans, en ſortent plus aiſément, & que par ce moyen ces trous, demeurant toûjours ouverts, l'air entre plus librement par-là dans le Fourneau. Car plus un Fourneau reçoit d'air par les trous

d'en bas, plus il eſt propre à donner un grand feu, & à faire une forte *ignition*, c'eſt-à-dire à enflammer & à rougir la Matiére, comme l'expérience te le fera connoître, ſi tu mets la main à l'œuvre.

La raiſon pour laquelle le Vaiſſeau, dont on ſe ſert pour ſublimer la Marcaſite, doit être fort long, c'eſt afin que ſa plus grande partie, étant hors du Fourneau, & par conſéquent fort éloignée de la chaleur, elle ne s'échauffe point, & que les vapeurs, qui monteront de la Matiére qui ſublime, rencontrant les côtés du Fourneau frais, elles s'y atachent, & qu'elles ne trouvent point d'iſſuë, ni rien qui les conſume, ni qui les détruiſe, comme elles feroient, ſi le Fourneau étoit également échauffé par tout. Je le ſçai par expérience, car ayant voulu faire cette Sublimation dans de petits *Aludels*, je trouvai que rien ne s'étoit ſublimé, parce que l'*Aludel* étant fort court, il avoit été autant échauffé en haut qu'en bas. Ce qui avoit été cauſe que tout ce qui ſublimoit, s'éxhaloit continuellement en fumée & ſans que rien s'attachât aux côtés du Fourneau, tout s'en alloit peu à peu par les *pores*, que la chaleur avoit ouverts. C'eſt donc une régle générale pour toutes les Sublimations, que le Vaiſſeau doit être long, afin qu'il

y en ait une bonne partie qui ne reſſente point la chaleur, & qui ſoit toûjours froide.

J'ai dit qu'il faloit plomber ou vernir, la plus grande partie de l'*Aludel* [pour faire bien la Sublimation de la Marcaſite.] C'eſt afin qu'à l'endroit où on le plombera, il n'y ait point de *pores*; parce que autrement les vapeurs qui monteroient pendant la Sublimation, s'échaperoient par-là. C'eſt pourquoi on plombe tout l'endroit du Vaiſſeau où elles montent, afin de les empêcher de ſortir. Mais on ne plombe point le fond, parce que [comme le *Vernix*, qu'on fait au Vaiſſeau de terre avec du Plomb, eſt une vitrification,] & que le fond de l'*Aludel*, étant continuellement dans le feu, il rougit; ce *Vernix* ou cette *vitrification*, ſe fondroit; & par conſéquent la Matiére ſe fondroit, & ſe vitrifiroit auſſi; le verre ayant cela de particulier, que [lors qu'il eſt en fuſion] il n'y a rien qu'il ne détruiſe, & qu'il ne change en ſa nature.

L'Artiſte ayant conſidéré toutes ces choſes, & en ſçachant les cauſes & les raiſons, comme nous venons de les dire, il allumera le feu ſous ſon *Aludel*, qu'il continuera d'entretenir toujours juſqu'à ce qu'il ſoit aſſuré par les épreuves qu'il en fera, que tout ce qui pouvoit ſe

ſublimer de ſa Matiére ſoit monté. Cette épreuve ſe fait par le moyen d'une petite verge de terre, qui ſoit bien cuite, & qui ait un trou au milieu qui la perce juſqu'à moitié de ſa longueur, qu'on fera entrer dans l'*Aludel* par le trou qui eſt en haut & qu'on approchera à un pouce près de la Matiére qui ſe ſublime. Et après que l'on aura tenu-là quelque-tems cette verge, on la retirera. Et ſi l'on voit qu'il ſoit entré quelque choſe de la Matiére dans le trou de cette verge, ce ſera une marque aſſurée que la Sublimation ne ſera pas achevée. Que s'il n'y a rien, tout ſera entiérement ſublimé. Cette épreuve ſervira pour toutes les autres Sublimations.

CHAPITRE XLVIII.

De la Sublimation de la Magnéſie & de la Tutie, & des Corps imparfaits.

LA Sublimation de la Magnéſie & de la Tutie, ſe fait pour la même raiſon, & de la même maniére, que nous venons de dire que ſe ſublime la Marcaſite. Car toutes ces Matiéres ne peuvent être ſublimées ſans une forte *ignition*, [c'eſt-à-dire ſans que la Matiére & l'*Aludel* ne rougiſſent,] & ne demeurent

long-tems en cet état. C'eſt pourquoi ces Matiéres ſe ſubliment toutes pour la même raiſon, ont les mêmes cauſes, les mêmes expériences, & conviennent toutes généralement en cela, que toutes les Matiéres qui ſe ſubliment avec *igniſion*, ou *inflamation*, ſe ſubliment ſans aucune *addition* de *féces*; parce qu'elles en ont aſſez en elles-mêmes, & plus qu'il n'eſt néceſſaire; ce qui eſt cauſe qu'elles ſont ſi difficiles à ſublimer.

Tous les Corps imparfaits ſe ſubliment de la même maniére. Et il n'y a point d'autre différence, ſi ce n'eſt que le feu doit être bien plus fort pour faire leur Sublimation, que pour celle de la Magnéſie, de la Marcaſite & de la Tutie. Il n'y a point de différence non plus entre les Sublimations particuliéres de chaque Corps, ſi ce n'eſt qu'il y en a quelques-uns qui ne ſçauroient ſe ſublimer, ſi on ne leur ajoſite quelque Matiére qui leur aide, & qui les éléve, au lieu que les autres n'en ont point beſoin.

Or il y a deux choſes à obſerver dans la Sublimation des Corps, qui la rendent plus aiſée, comme l'expérience l'a fait voir. La prémiére eſt, qu'il ne faut pas mettre beaucoup de Matiére tout à la fois dans le fond de l'*Aludel*, parce que s'il

y en avoit quantité, la Sublimarion ne s'en feroit pas bien. L'autre eſt qu'il faut que le fond de l'*Aludel* ſoit tout plat, & nullement creux, afin que le Corps, dont on ne fera qu'une couche fort mince, & toute unie, dans le fond du Vaiſſeau, puiſſe être élevée par tout également. Vénus & Mars ſont les deux Corps qui ont beſoin d'*addition*, pour les élever, à cauſe qu'ils ſont fort longs à fondre. On ajoûte pour cet effet de la Tutie à Vénus, & de l'Arſenic à Mars; & avec ces deux Matiéres, ces Métaux ſe ſubliment facilement, parce qu'ils ont grande conformité avec eux. Avec cette précaution, on les ſublimera de la même maniére que la Tutie & les autres Matiéres, & on obſervera la même méthode, & la même épreuve que dans la Marcaſite.

CHAPITRE XLIX.

De la Deſcenſion & du Moyen de purifier les Corps par les Paſtilles.

APrès la Sublimation; nous avons à parler de la *Deſcenſion*, de laquelle nous dirons les uſages & la pratique toute entiére. On l'a inventée pour trois uſages. Le prémier, afin, que la Matiére qui a été enfermée dans le Vaiſſeau, qu'on

appelle le *Deſcenſoire* chimique, étant en fuſion, décende & ſorte par le trou qui eſt au fond de ce Vaiſſeau ; & que nous connoiſſions par-là, que cette Matiére s'eſt fonduë d'elle-même.

Le ſecond uſage de la *Deſcenſion*, eſt qu'elle garantit de la *Combuſtion* les Corps qui ſont foibles, [c'eſt-à-dire qui s'évaporent facilement étant en fuſion,] quand ils ont repris corps, après avoir été calcinez. Car quand on veut faire reprendre corps aux Métaux, qui ont été réduits en chaux, comme c'eſt une choſe qui ne ſe peut pas faire tout à la fois, mais ſucceſſivement, & une partie après l'autre : ſi la partie, qui eſt redevenuë en ſa prémiére nature de Métail, ne ſe ſéparoit pas d'abord du reſte, qui eſt en chaux ; & ſi elle devoit demeurer en fuſion, juſqu'à ce que toute la chaux fût fonduë, & eût repris corps ; il eſt certain qu'une bonne partie de ce qui s'eſt prémiérement fondu, s'éxhaleroit. Il a donc falu trouver une invention pour ſéparer d'abord ce qui ſe fond, afin de l'ôter de deſſus le feu, qui le fait éxhaler : Et cela ſe fait par le moyen du Vaiſſeau *Deſcenſoire*,

Le dernier uſage de la *Deſcenſion*, c'eſt qu'elle dépure les Corps, en les ſéparant des choſes qui leur ſont étrangéres. Car tout ce qui eſt de pur, ſe fond & décend:

&

& par ainſi tout ce qui n'eſt pas de ſa même nature, demeure dans le Vaiſſeau. Voila les uſages de la *Deſcenſion*.

Diſons maintenant comment elle ſe fait, & comment doit être fait le Vaiſſeau dont on ſe ſert pour la faire. Il faut que ce Vaiſſeau ſoit fait en pointe, & que ſes côtés, qui doivent être fort unis, aillent toûjours en étraiſſiſſant également par bas, ſe terminant en pointe dans le fond, comme un entonnoir, afin que tout ce qui ſe fondra, décende facilement dans le fond, ſans que rien ne l'arrête. Le couvercle de ce Vaiſſeau (s'il en doit avoir un) ſera fait comme un plat tout uni, & de telle maniére qu'il joigne fort éxactement au Vaiſſeau; & tout deux doivent être faits de bonne terre, & bien ferme, qui ne ſe fêle ni ne ſe crevaſſe pas aiſément au feu, quelque fort qu'il puiſſe être.

On mettra dans ce Vaiſſeau la Matiére qu'on a deſſein de faire décendre, étant en fuſion, ſur des verges rondes, qui ſoient faites de terre bien cuite, & qu'on appliquera dans le Vaiſſeau de telle maniére, qu'elles ſoient plus proches du couvercle que du fond. Après quoi on y mettra le couvercle, qu'on joindra éxactement au Vaiſſeau; & enſuite on allumera des charbons ſur ce couvercle, que l'on entretiendra continuellement avec le

ſouffet, juſqu'à ce que toute la Matiére étant fonduë, elle décende dans le Vaſe, qui eſt au deſſous. Que ſi la Matiére eſt difficile à fondre, au lieu de la metre ſur ces verges de terre, on la poſera ſur une plaque, ou toute unie, ou tant ſoit peu creuſe, de laquelle elle puiſſe couler facilement, lors qu'elle ſera fonduë, en inclinant le haut du Vaiſſeau *Deſcenſoire*, pour la faire tomber. Car de cette maniére la Matiére, ſe tenant mieux & plus long-tems ſur la plaque, que ſur des verges de terre, elle en recevra auſſi mieux l'impreſſion du feu; & par conſéquent elle ſe fondra beaucoup mieux. Outre qu'en panchant de fois à autres le Vaiſſeau *Deſcenſoire*, on pourra connoître plus aiſément quand la Matiére ſera fonduë.

Voilà quelle eſt la maniére de purger les Corps par la *Deſcenſion*. Mais on les purge encore mieux de leurs *teresſtréités* par les *Paſtilles*, en leur faiſant reprendre Corps après les avoir calcinez. Et cette façon de les purifier, eſt la même que celle qui ſe fait par le *Deſcenſoire*. En voici la maniére. Il faut prendre le Corps qu'on veut purifier, & le mettre du en menuës piéces, ou en limaille, ou, pour mieux faire, en chaux, & le mêler avec quelque chaux qui ne ſoit point ſu-

ſible. Puis mettre le tout dans le *Deſcenſoire*, & le fondre à fort feu, juſqu'à ce que le tout, ou la plus grande partie, ſe ſoit remiſe en corps. Car nous avons trouvé par expérience, que les Corps ſont nettoyez par ce moyen de beaucoup de *terreſtréité*. Ce n'eſt pas pourtant que par-là, ils ſoient entiérement puriſiez, comme ils le peuvent être parce que nous ſçavons être capable de donner la perfection. Mais c'eſt une *mondification*, qui leur eſt utile, & qui les rend plus propres à la tranſmutation, lors que l'on fait projection ſur eux de la Médecine; pour leur donner la perfection; étant pour eux une préparation à la recevoir. Nous dirons dans la ſuite tout ce qui eſt néceſſaire pour cela.

CHAPITRE L.

De la Diſtillation; de ſes Cauſes, & des trois maniéres de la faire, par l'Alambic, par le Deſcenſoire, & par le Filtre.

NOus avons maintenant à parler de la *Diſtillation* & de ſes Cauſes. La *Diſtillation* eſt une élévation qui ſe fait des vapeurs *aqueuſes*, dans un Vaiſſeau propre. Il y en a de pluſieurs ſortes, ſe-

lon la diverſité des choſes qu'on peut diſtiller. Ainſi il y en a une qui ſe fait par le feu, & l'autre ſans feu: La prémiére ſe fait en deux maniéres, ou par l'élévation des vapeurs dans l'Alambic, ou par le *Deſcenſoire* chimique, par le moyen duquel on tire l'huile des Végétaux. La *Diſtillation* qui ſe fait ſans feu, eſt celle que l'on fait par le *Filtre.*

Le principal uſage de toutes les *Diſtillations* en général, c'eſt pour purifier les Liqueurs des *féces*, leſquelles, étant mêlées & confonduës avec elles, les rendent troubles; & pour les empêcher auſſi par ce moyen de ſe gâter & de ſe corrompre.

L'uſage particulier de la *Diſtillation*, qui ſe fait par l'élévation & pas le moyen de l'Alambic, c'eſt pour avoir une Eau pure, ſans mêlange d'aucunes *féces*. Car l'expérience fait voir évidemment, que l'Eau qui a été diſtillée deux ou trois fois, ne laiſſe ni ne dépoſe nulles *féces* terreſtres. Or ce qui oblige d'avoir des Liqueurs ainſi purifiées, c'eſt afin que ſi on a beſoin d'abreuver, ou de faire quelque *imbibition* ſur les Eſprits, ou ſur les Poudres médécinales, on la puiſſe faire avec une Eau ſi pure, qu'après qu'elle ſera éxhalée par la chaleur, elle ne laiſſe aucune impureté qui infecte, ni qui gâte nos Médécines, ni les Eſprits que nous aurons purifiez.

Pour ce qui eſt de la *Diſtillation*, qui ſe fait par bas ou par le *Deſcenſoire*, on ne l'a inventée qu'afin de tirer de ce que l'on diſtille, l'huile toute pure & naturelle. Parce que l'on ne peut la tirer naturelle ni *combuſtible* par l'Alambic, & on la tire ainſi par le *Deſcenſoire*, afin de conſerver ſa couleur, qui eſt mêlée parmi ſa Subſtance. Car il peut arriver qu'on ait beſoin de cette couleur.

L'autre eſpéce de *Diſtillation*, qui ſe fait ſans feu par le moyen du *Filtre*, eſt pour avoir ſeulement de l'Eau bien claire. Nous allons voir maintenant comment l'on doit faire toutes ces *Diſtillations*, & nous en dirons par même moyen les Cauſes & les Expériences.

La *Diſtillation*, par l'élévation des vapeurs ou par l'*Alambic*, ſe fait en deux maniéres : ou en poſant une *Cucurbite* dans une terrine pleine de cendre, qui ſervent d'*intermède*, ou en mettant la *Cucurbite* dans un Chaudron ou dans quelque autre Vaiſſeau de cuivre plein d'eau, & en l'acommodant tout autour avec des herbes ou de la laine, de peur que ſi elle n'étoit ainſi arrêtée & ſoûtenuë, elle ne vacillât dans l'eau, & qu'elle ne ſe rompît, en venant à heurter contre les bords du Vaiſſeau, avant que la *Diſtillation* fût achevée. Or il y a cette différence entre

ces deux *Distillations*, que celle qui se fait *avec les cendres*, se fait à un feu plus grand, plus âpre, & plus fort ; & que celle *du bain* se fait par une chaleur douce & lente. Parce que l'eau, qui sert d'*intermede* ou de milieu, dans cette dernière espéce de *Distillation*, ne s'échauffe pas si fortement que fait la cendre. Et c'est pour cela que dans celle-ci, ce qui distille est coloré, & que les parties les plus grossiéres & terrestres, montent aussi bien que les subtiles; au lieu que dans celle qui se fait *au bain* il n'y a que les parties les plus subtiles qui s'élévent, sans être colorées ; & elles ressemblent bien plus à de l'Eau toute simple. D'où il s'ensuit que dans la *Distillation* au bain, il se fait une séparation plus subtile des parties de la Matiére qu'on distille, que par celle qui se fait au feu de cendres. Ce que je sçai par expérience. Car ayant distillé de l'huile par le feu de cendres, je trouvai mon huile, qui avoit passé dans le Récipient, sans que presque elle eût été altérée ; & pour faire la séparation de ses parties, je fus contraint de la distiller par le bain, sans quoi je ne l'aurois jamais pû faire. Mais l'ayant distillée au bain pour la seconde fois, je séparai mon huile en ses parties élémentaires, & je tirai une Eau très-blanche & très-claire d'une huile,

qui étoit parfaitement rouge. De ſorte que toute la rougeur de l'huile demeura dans le fond de la *Cucurbite*. Ce qui fait voir évidemment que c'eſt par le ſeul moyen de cette *Diſtillation*, qūe l'on peut faire la véritable ſéparation des Elémens, de tous les Végétaux, de tout ce qui en provient, & de toutes les choſes qui leur reſſemblent ; comme c'eſt par le *Deſcenſoire* qu'il faut tirer l'huile des mêmes Végétaux, & de tout ce qui leur eſt ſemblable. Et c'eſt auſſi par le *Filtre* que l'on clarifie toutes ſortes de Liqueurs ; ainſi que le ſçavent ceux qui en ont fait l'expérience : comme au contraire ceux qui ne ſçavent pas ceci, n'ont jamais travaillé aux Diſtillations, étant une choſe aiſée à apprendre à ceux qui voudront la pratiquer.

Pour faire la Diſtillation *au feu des cendres*, il faut avoir une terrine qui ſoit forte, & la poſer ſur un Fourneau ſemblable à celui que nous avons décrit, pour faire la Sublimation : prenant garde qu'il y ait la même diſtance entre la terrine & les côtés du Fourneau, & que le Fourneau ait tous les mêmes Régiſtres, pour la raiſon que nous avons dite en cet endroit-là. On met dans le fond de la terrine des cendres ſaſſées d'un pouce d'épais, & deſſus ces cendres on poſe la *Cucurbite*,

que l'on couvre tout autour des mêmes cendres jusqu'au coû. Après quoi, l'on met dans cette *Cucurbite* ce que l'on veut distiller ainsi. Puis l'on y ajuste le Chapiteau de telle sorte, que le coû de celle-là entre entiérement dans le coû de celui-ci, & qu'il aille jusqu'à son rebord, de peur que rien de ce que l'on veut distiller, & sur tout les Esprits, ne puissent sortir. Cela fait, on lutte bien le Chapiteau & la *Cucurbite* ensemble, par l'endroit où ils se joignent; puis on applique le Récipient, dans le coû duquel le bec du Chapiteau doit entrer jusqu'à moitié; & ensuite on enveloppe l'endroit, par où ces deux Vaisseaux se joignent, d'un linge trempé de blanc d'œufs, de crainte que rien ne s'éxhale par-là. Enfin le linge étant sec & toutes choses bien disposées, on fait du feu dans le Fourneau pour faire la Distillation. Or la *Cucurbite* & son Chapiteau doivent être de verre. Et pour ce qui est du feu, il le faut augmenter autant qu'il sera nécessaire, pour faire la Distillation, & jusqu'à ce qu'il ait tiré toute l'humidité de la Matiére.

La *Distillation*, qui se fait au bain, est semblable à celle qui se fait au feu des cendres, à l'égard de la *Cucurbite* & de l'*Alambic*. Mais elle en est différente, en ce qu'au lieu d'une terrine, on se sert d'une

chaudiére

Chaudiére de fer, ou plûtôt de cuivre, que l'on ajuſte ſur un Fourneau, de la même maniére que nous avons dit ci-devant. Et dans le fond de la Chaudiére, on fait une couche de foin, de laine, ou de quelque autre matiére ſemblable, de l'épaiſſeur de trois travers de doigts: Et ſur cette couche on poſe la *Cucurbite* avec ſon *Alambic*, accommodez & luttez comme nous venons de le dire: En ſorte qu'il y ait du foin tout autour de la *Cucurbite*, juſqu'au coû de l'*Alambic*, de peur qu'elle ne vint à ſe caſſer. Sur cette couche on met de petites baguettes déliées, ou des ſarmens, & par deſſus tout cela de gros grais, ou cailloux, afin que par leur péſanteur, faiſant enfoncer le Vaiſſeau *Diſtillatoire*, & le foin que l'on a mis autour, il tienne par ce moyen le Vaiſſeau ferme & aſſujetti, & qu'il l'empêche de vaciller & de s'élever ſur l'eau; ce qui pourroit le faire rompre, & être cauſe que la *Diſtillation* ſeroit entiérement perduë. Enſuite on remplit d'eau la Chaudiére, & on fait du feu deſſous pour la faire boüillir, [ayant ſoin de la remplir d'autre Eau chaude, à meſure que celle qui eſt dedans s'éxhale] continuant de le faire juſqu'à ce que tout ſoit diſtillé.

On fait la Diſtillation par le Deſcenſoire

avec un Vaiſſeau de verre, auquel on applique un couvercle de même matiére, y ayant mis auparavant ce que l'on veut faire diſtiller. On les lutte enſemble, on fait du feu deſſus, & la Diſtillation décend dans le *Récipient* ou le *Vaiſſeau*, qui eſt deſſous pour la recevoir.

A l'égard de la Diſtillation qui ſe fait par le *Filtre*, ou par la *Languette*, on la fait de cette ſorte. On met dans un Baſſin de verre ou de terre, la Liqueur que l'on veut filtrer. On aura des Languettes [de drap blanc faites en pointe] bien lavées & bien nettes; on les trempera dans de l'Eau; on couchera le bout le plus large dans le fond de la terrine, & le bout le plus étroit pendra hors du Baſſin, ſur un autre Vaiſſeau qu'on mettra pour recevoir la Liqueur. L'Eau dont la Languette ſera abreuyée, diſtillera la prémiére, puis la Liqueur du Baſſin ſe filtrera: & ſi l'on trouve qu'elle ſoit louche, on la remettra dans le Baſſin, & on la refiltrera juſqu'à ce qu'elle ſoit bien claire & bien nette.

Je ne m'amuſerai point à prouver ces Opérations, parce qu'elles ſont ſi aiſées d'elles-mêmes, qu'elles n'ont beſoin d'aucunes preuves.

CHAPITRE LI.

De la Calcination, tant des Corps que des Eſprits, de ſes Cauſes, & de la maniére de la faire.

APrès la Diſtillation, nous avons à parler de la Calcination. La Calcination eſt la Réduction qui ſe fait d'une choſe en poudre, par la privation de l'humidité, qui lie & unit ſes parties enſemble. L'uſage pour lequel on l'a inventée, eſt afin d'ôter, par l'action du feu, le Soufre brûlant, qui gâte & qui infecte les Corps où il ſe trouve. Il y a pluſieurs ſortes de Calcinations, ſelon la diverſité des choſes qui doivent être calcinées. Car on calcine les Corps ou Métaux; on calcine les Eſprits, & on calcine les autres choſes étrangéres, c'eſt-à-dire qui n'ont nulle affinité ni avec les Corps ni avec les Eſprits & toutes ces Calcinations ſe font pour des fins toutes différentes. Premiérement les Métaux imparfaits étant de deux ſortes, les uns durs, comme ſont Vénus & Mars, les autres moûs, tels que ſont Jupiter & Saturne, on les calcine pour diverſes intentions; l'une générale & l'autre particuliére. La prémiére, c'eſt pour leur ôter par la violence du

feu, ce Soufre qui les corrompt & les rend noirs. Car ce n'eſt que par la Calcination qu'on peut brûler & conſumer le Soufre *aduſtible* de quelque choſe que ce puiſſe être. Les Métaux, par éxemple, étant des Corps ſolides & épais, & leur mauvais Soufre étant caché & renfermé dans la Subſtance de l'Argent-vif, qui eſt répanduë & mêlée par tout le Métail [puis que c'en eſt la partie principale, & celle qui fait la liaiſon & la continuité de toutes les autres,] c'eſt par conſéquent l'Argent-vif qui empêche ce Soufre de pouvoir être brûlé, [lorſqu'on met les Métaux dans le feu, & qu'ils y fondent ou qu'ils y rougiſſent.] Ainſi il faut néceſſairement rompre & diviſer la continuité du Métail, afin que le feu agiſſant librement ſur toutes ſes moindres parties, il puiſſe plus facilement brûler ce Soufre, qui ne ſera plus défendu par l'humidité & la liaiſon de l'Argent-vif.

La Calcination ſe fait encore pour un autre deſſein, qui concerne généralement tous les Métaux: Qui eſt que par ce moyen on les purifie de leur *terreſtréité*. Car l'expérience nous a fait connoître, qu'en calcinant pluſieurs fois les Métaux, & en les remettant par après en Corps, ils ſe purifient & ſe rafinent, comme nous le ferons voir enſuite.

Pour ce qui eſt de la Calcination des Corps, ou Métaux moûs, outre qu'elle les dépoüille de leur mauvais Soufre, & qu'elle les purifie de leur *terreſtréité*; ce que la Calcination fait en tous les Corps; elle ſert encore en particulier à les endurcir & à les rendre capables de rougir au feu, pourvû qu'on faſſe cette Opération pluſieurs fois avec adreſſe. Nous en parlerons plus particuliérement dans le ſecond Livre. Car l'expérience nous fait voir évidemment que par cette invention, les deux Métaux moûs s'endurciſſent, & Jupiter encore davantage & plûtôt que Saturne.

On calcine les Eſprits pour les mieux diſpoſer à devenir fixes, & à ſe réſoudre en Eau. Car tout ce qui eſt calciné eſt plus fixe, & ſe diſſout plus aiſément que ce qui ne l'eſt pas. Et la raiſon en eſt, par ce que les parties de ce qui a été calciné, étant devenuës plus ſubtiles par l'action du feu, [qui en a ſéparé la *terreſtréité* & l'humidité volatile, ainſi qu'il a déja été dit,] ces parties ſe mêlent plus facilement avec l'Eau, & elles ſe changent auſſi par conſéquent plus facilement en Eau; comme on le connoîtra, ſi l'on en fait l'expérience.

A l'égard des choſes étrangéres, [c'eſt-à-dire, qui ne ſont ni Métaux ni Eſprits,]

on les calcine pour ſervir à la préparation qu'il eſt néceſſaire de donner aux Eſprits & aux Corps, de laquelle nous traiterons plus amplement dans le Livre ſuivant. Mais cette calcination ne contribuë rien à la perfection des Corps, ni à celle des Eſprits.

Il eſt donc évident qu'il y a pluſieurs ſortes de Calcinations, & que cette diverſité ne provient que de la différence des choſes qui peuvent être calcinées. Car les Corps ſe calcinent tout autrement que les Eſprits, & que les autres choſes. Et les Corps mêmes ne ſe calcinent pas tous de la même maniére, parce qu'ils ſont différens entre eux. Ainſi les Corps nous peuvent être calcinez en général, ou par le feu ſeulement, ſans y rien ajoûter, ou en y ajoûtant le Sel préparé, ou en l'y mettant tel qu'il eſt ſans nulle préparation.

Pour faire la Calcination par le feu ſeulement, on prend un Vaiſſeau de terre, fait comme un plat, bien fort & bien cuit, qu'on poſe ſur le Fourneau *Calcinatoire*, lequel doit être fait de la maniére que nous avons ci-devant décrit le Fourneau à donner une forte *ignition*, & dont nous parlerons encore enſuite. Et l'on poſe ce Vaiſſeau de telle ſorte dans le Fourneau, que l'on ait la liberté d'y mettre des charbons deſſous, & qu'il y

ait assez d'espace pour les souffler. On met ensuite du Plomb ou de l'Etain dans ce Vaisseau, qui est fortement appuyé sur un trépié de fer, ou sur trois cailloux, & qui est encore affermi par trois ou quatre autres cailloux, que l'on serre entre lui & les côtés du Fourneau, afin qu'il ne puisse branler. Après quoi, on fait sous le Vaisseau assez de feu pour faire fondre le Plomb ou l'Etain que l'on y a mis. Quand le Métail sera fondu, & que l'on verra *une peau noire* se former dessus, par le moyen du feu, on la retirera avec une *Spatule* de fer, ou de quelque autre matiére, qui ne se puisse brûler, pour de cette *peau* en faire *la chaux*. Et on continüera à ôter cette *peau* [à mesure qu'elle se formera] jusqu'à ce que tout le Métail soit réduit en poudre. Que si c'est le Saturne que l'on calcine, il faudra mettre *les peaux* que l'on en aura tirées, [& qui se mettront en poudre,] sur un plus grand feu, que celui avec lequel on l'aura fondu, & les y tenir jusqu'à ce que *sa chaux* devienne fort orangée. Que si l'on calcine du Jupiter, il faudra mettre *ses peaux* sur un feu qui ne soit pas si fort, [que celui où l'on mettra le Saturne,] & l'y laisser jusqu'à ce que sa *chaux* soit parfaitement blanche.

Mais il y a ici une chose à quoi l'Ar-

tiſte doit prendre gardé, qui eſt que Saturne, étant réduit en *chaux*, repʳend Corps fort aiſément; ce que Jupiter ne fait qu'avec peine: parce qu'autrement il pourra faillir, ſi, lors qu'il aura retiré *les peaux*, ou la poudre de Saturne, & qu'il l'aura miſe ſur un plus grand feu, il ne prend garde à ſi bien régler ce feu, qu'il empêche que ce Métail ne reprenne Corps, avant que ſa *chaux* ſoit parfaite, & qu'elle devienne orangée. Je l'avertis donc que pour bien faire cette Opération, il doit donner le feu fort tempéré, & ne l'augmenter que peu à peu & par dégrés, juſqu'à ce que Saturne ſoit bien calciné, afin qu'il ne reprenne pas Corps; & qu'ainſi l'on puiſſe ſûrement augmenter le feu pour parfaire entiérement *ſa chaux*.

Voici une autre précaution que l'Artiſte doit prendre, lors qu'il calcinera Jupiter. Car ſi à cauſe de la difficulté qu'il y a de le remettre en Corps, après qu'il eſt calciné, il arrivoit qu'il ne pût pas l'y remettre; mais ou il demeurât toûjours en *chaux*, ou que cette *chaux* ſe vitrifiât; il ſe tromperoit, s'il croyoit que pour cela il fût impoſſible de faire reprendre Corps à ce Métail, lorſqu'il ſeroit une fois calciné. Je l'avertis donc que s'il ne donne le feu fort à la *chaux* de Jupiter, il ne le remettra point en Corps: & il ſe

peut faire même qu'il ne l'y remettra pas encore pour cela, parce qu'il pourra se vitrifier. Car Jupiter, dans le profond de sa Substance, a un Argent-vif volatil, qui s'enfuit lors que l'on tient ce Métail long-tems dans le feu : & par ce moyen il demeure privé de son Humidité propre & naturelle. De sorte qu'en cet état il sera plus propre à se changer en Verre qu'en Métail, étant une Maxime assurée, Que tout ce qui a perdu son Humidité naturelle, ne se peut fondre que pour se vitrifier. D'où il s'ensuit que pour mettre Jupiter en Corps [après sa Calcination] il faut faire un feu violent, qui faſſe fondre sa *chaux* d'abord & tout à coup, autrement il ne s'y remettra point. La pratique & le travail t'apprendront la maniére de bien faire cette Opération.

On calcine ces deux Métaux par l'*addition* du Sel, qui contribuë beaucoup par son acuité à les calciner, en jettant dessus, lorsqu'ils sont en fusion, plusieurs pincées de Sel l'une après l'autre, que l'on mêle, en remuant fortement avec une Verge de fer ; le Métail lorsqu'il est en fusion, & jusqu'à ce que par ce mêlange il soit réduit en poudre. Après quoi on achéve de parfaire leur *chaux* de la maniére, & avec toutes les précautions

que nous venons de dire. Il y a encore cette différence dans cette derniére Calcination de ces deux Corps, que Saturne après avoir été calciné la prémiére fois, reprend plus aiſément corps que Jupiter ; mais que ſa *chaux* n'eſt pas plus aiſée à parfaire que celle de Jupiter ; Ce qui provient de ce que Saturne a une humidité plus fixe, &qu'il a bien plus de *terreſtréité*, que n'en a Jupiter.

Vénus & Mars ſe calcinent auſſi, mais comme ces deux Métaux ſont fort difficiles à fondre, on ne les calcine d'aucune des deux maniéres dont nous venons de parler. Cela ſe fait ainſi. On fait des *Lamines* de ces deux Métaux, que l'on met dans un fort feu, mais qui ne ſoit pourtant pas ſi fort qu'il les puiſſe fondre. Car comme ces Métaux ont beaucoup de *terreſtréité* & de Soufre *aduſtible* & volatil, ils ſe calcinent aiſément de cette ſorte. Parce que la grande quantité de *terreſtréité*, qui eſt mêlée parmi leur Argent-vif, en ſépare la continuité, en empêchant que les parties de cette Argent-vif ne ſoient unies & contiguës les unes aux autres. Ce qui fait qu'il y a des pores dans ces Métaux, par où le Soufre trouvant un paſſage libre, ſort & s'en va en fumée ; & dans leſquels le feu, entrant pareillement avec liberté, il

brûle ce Soufre & l'éléve en vapeur. Et par ce moyen les parties de ces Métaux, ſe trouvant plus éloignées les unes des autres, cet éloignement & cette diſcontinuité ſont cauſe qu'elles ſont auſſi plus facilement réduites en poudre. Et il eſt aiſé de juger par l'expérience, que cela ſe fait ainſi. Car ſi vous mettez une *Lamine* de Vénus dans un fort feu, vous verrez qu'il en ſortira une flamme bleuâtre, telle qu'eſt celle que fait le Soufre, & vous trouverez enſuite, au deſſus de votre *Lamine*, pluſieurs écailles qui ſe mettront en poudre. Parce que le Soufre ſe brûle plus facilement dans les parties, qui ſont le plus expoſées au feu, & ſur leſquelles il agit plus fortement, telles que ſont les parties extérieures.

A l'égard du *Fourneau*, dont on ſe doit ſervir pour faire cette Calcination, il doit être le même que celui de la Diſtillation, dont nous avons parlé ci-devant, ſi ce n'eſt qu'il doit y avoir une grande ouverture en haut, afin que la fumée puiſſe librement ſortir. Il faut mettre au milieu du Fourneau les *Lamines* de ces deux Métaux que l'on veut calciner, afin que le feu les environne également, & de tous côtés. Et pour ce qui eſt du Vaiſſeau où l'on mettra ces *Lamines*, il doit être d'une terre forte & bien cuite, de crainte

qu'il ne vint à fondre par la violence du feu, & il doit être fait comme une terrine, ou un plat bien épais.

Reste à parler de la Calcination des Esprits. Elle se fait lors qu'étant presque fixes, on leur donne un feu qu'on augmente par dégrés & peu à peu, jusqu'à ce qu'ils puissent soufrir un feu très-fort. Le Vaisseau, dans lequel on les mettra pour les calciner, doit être rond & d'un verre bien épais, de peur qu'il ne se fonde, que l'on bouchera fort éxactement, & qu'on posera ensuite dans un Fourneau, tel qu'est le dernier que nous avons décrit.

On se sert du même Vaisseau & du même Fourneau pour calciner toutes les autres choses; néanmoins nous ne sommes point embaraſſez à les retenir, ni à les empêcher de s'éxhaler, qui est ce qui donne le plus de peine dans la Calcination des Esprits; parce que rien ne fuit ni n'est volatil, que les seuls Esprits, & ce qui a affinité avec leur nature.

CHAPITRE LII.

De la Dissolution.

LA Dissolution, c'est la Réduction qui se fait d'une chose solide & séche en

Eau ou en Liqueur. Cela ſe fait par le moyen des Eaux ſubtiles, acres & *pontiques* ou mordicantes, qui n'ont nulles *feces* : comme eſt le Vinaigre diſtillé, le Verjus, les Prunes aigres, & les Poires qui ont beaucoup d'acrimonie, le Jus de Grénades pareillement diſtillé, & les autres Liqueurs ſemblables. On l'a inventée pour rendre par ſon moyen plus ſubtiles les choſes qui ne ſont pas bien fondantes ny entrantes, & qui ont des Eſprits fixes fort utiles, qui ſans cette Opération ſe perdroient, auſſi bien que les autres choſes qui ſont de la nature des Eſprits. Car il eſt certain que tout ce qui ſe diſſout, eſt néceſſairement ou Sel ou Alun, ou d'une nature ſemblable. Or les Sels & les Aluns ont cela de propre, qu'ils rendent fuſibles les choſes auſquelles on les ajoûte avant qu'elles ſe vitrifient. Et par ainſi les Eſprits étant diſſous, ils donneront une fuſion toute ſemblable. Et comme ces Eſprits ont naturellement une grande affinité, tant avec les Corps, qu'entre eux mêmes : s'ils ont la fuſion, il s'enſuit néceſſairement qu'il entrent dans les Corps, qu'ils les pénétrent, & qu'en les pénétrant, ils les tranſmuent. Or afin qu'ils puiſſent faire cet effet, il faut qu'après qu'un Corps a été diſſous & coagulé, on lui ajoûte, avec grand artifice, quel-

que Eſprit qui ait été puriſié auparavant, ſans pourtant qu'il ait été rendu fixe, & les ſublimer tous deux enſemble tant de fois que l'Eſprit demeure uni avec le Corps; qui lui communique une fuſion plus prompte, & que dans la profuſion l'empêche de ſe vitrifier. Car les Eſprits ont cela de particulier, qu'ils ne ſe vitrifient jamais, & qu'ils empêchent les choſes, auſquelles ils ſont mêlez, de ſe vitrifier, tandis qu'ils demeurent avec elles. L'Eſprit donc qui retient plus la nature de l'Eſprit, ſera celui qui garantira le mieux de la vitrification, Or l'Eſprit qui n'eſt que purifié, eſt moins altéré, & a plus la nature d'Eſprit que celui qui eſt purifié, fixé, calciné, & diſſous. C'eſt donc cette ſorte d'Eſprit qu'il faut ajoûter [au Sel & à l'Alun :] car par leur mêlange il ſe fait une bonne fuſion, un *ingrès* ou facilité d'entrer & de pénétrer, & une fixation permanente & durable.

Nous avons dit qu'il n'y avoit que les Sels, les Aluns, & les choſes ſemblables qui ſe diſſolvent. Ce que nous pouvons prouver par l'expérience que nous en avons faite ſur toutes les choſes naturelles, c'eſt-à-dire ſur les Mineraux, les Végétaux & les Animaux. Car ayant eſſayé ſur toutes ces choſes, nous avons trouvé qu'il n'y a que cela ſeul qui puiſſe

ſe diſſoudre. D'où nous inférons que tout ce qui ſe diſſout, doit néceſſairement être de leur nature. Et partant, puiſque nous voyons que ce qui a été calciné & diſſous pluſieurs fois, ſe diſſout après cela fort facilement, nous jugeons de là, que tout ce qui eſt calciné participe de la nature des Sels ou des Aluns, & qu'il a toutes les mêmes propriétés.

Or il y a deux maniéres de faire la Diſſolution : l'une par le fumier échauffé, & l'autre par l'eau bouillante, qui toutes deux ſe font pour la même fin, & font tout le même effet. La prémiére ſe fait en mettant ce qui eſt calciné dans un Matras de verre, ſur quoi on verſera une fois autant de Vinaigre diſtillé, ou de quelque autre Liqueur ſemblable ; & ayant bien luté la bouche du Matras en ſorte que rien ne puiſſe éxhaler, on l'enterrera dans du fumier échauffé, & on l'y laiſſera trois jours durant pour ſe diſſoudre. Après quoi on ſéparera par le Filtre, ce qui aura été diſſous, & ce qui ne l'aura pas été, on le calcinera une ſeconde fois, puis on le remettra en Diſſolution, comme on a déja fait continuant à faire cette Opération, juſqu'à ce que tout ſoit entiérement diſſous, ou au moins la plus grande partie, ſelon le beſoin qu'on en aura.

La Diſſolution, qui ſe fait par l'eau

boüillante, eſt beaucoup plûtôt faite & eſt meilleure. Voici comment on la fait. On met tout de même ce qui a été calciné dans un Matras avec du vinaigre. On bouche bien le Matras, de peur que rien n'éxhale. On le poſe enſuite dans une Chaudiére pleine d'eau & de foin, de la même maniére que nous avons dit qu'il faloit faire pour la Diſtillation au bain. Aprés cela on fait du feu deſſous. On fait boüillir l'eau une bonne heure. On diſtille ce qui eſt diſſous, que l'on met à part; & on calcine une ſeconde fois ce qui a demeuré ſans ſe diſſoudre, juſqu'à ce que tout ſoit entiérement diſſous.

CHAPITRE LIII.

De la Coagulation, de ſes Cauſes, & des divers Moyens de Coaguler le Mercure, & les Médecines diſſoutes.

LA Coagulation eſt une Opération par laquelle on réduit une choſe liquide en une Subſtance ſolide, en lui ôtant ſon *aquoſité* ou humidité. On l'a inventée pour deux uſages. L'un eſt pour endurcir l'Argent-vif, l'autre pour deſſécher les Médecines qui ſont diſſoutes, en ôtant l'humidité mêlée avec elles. Il y a donc autant de différentes Coagulations,

tions, qu'il y a de diverſes choſes à coaguler. Car l'Argent-vif ſe coagule d'une maniére, & les Médecines & les autres choſes diſſoutes d'une autre. Il y a même deux maniéres différentes de coaguler l'Argent-vif; l'une en lui ôtant toute ſon humidité naturelle; & l'autre en épaiſſiſſant cette humidité, juſqu'à ce qu'elle s'endurciſſe. De quelque maniére néanmoins que l'on veüille faire cette Coagulation, elle eſt très-difficile; & il faut être bien habile, & fort adroit pour la faire, à cauſe de l'union & de la compoſition très-forte de ſes parties. J'enſeignerai dans ce Chapitre, tout ce qu'il y a à faire pour cela.

Il y en a eu qui ſe ſont imaginé, que pour le coaguler, il n'y avoit qu'à le conſerver & à le tenir long-tems dans un feu modéré; mais ayant crû l'avoir congelé par ce moyen, après l'avoir retiré de deſſus le feu, ils ont trouvé qu'il étoit auſſi coulant qu'auparavant. Ce qui les ayant étourdis & ſurpris, ils ont ſoûtenu fortement que ſa Congulation étoit impoſſible. Il y en a d'autres, leſquels ſuppoſans par les Principes naturels, que tout ce qui eſt humide ſe deſſéche par la chaleur du feu, ont crû qu'ils le coaguleroient en continuant à le tenir long-tems dans un feu qui lui fût propre. Et en effet ils l'ont pouſſé

jusques-là qu'ils en ont fait, les uns une Pierre ou Poudre blanche, & les autres une Pierre ou Poudre rouge & orangée; mais qui n'étoit ni fondante ni entrante. Et n'ayant pû deviner d'où provenoit la cause de cette diversité, ils ont laissé cette Opération comme une chose inutile. D'autres ont essayé de le coaguler avec des Médecines, & ils se sont trompez. Car, ou ils ne l'ont point coagulé; ou l'ayant rendu plus subtile par la chaleur, ils l'ont fait évaporer insensiblement; ou la Coagulation qu'ils en ont faite, n'étoit pas en forme de Métail. De sorte que ne sçachant à quoi attribuer un effet si contraire à leur intention, ils ont désesperé d'en venir à bout. D'autres ont fait, avec beaucoup d'industrie & d'artifice, certaines Compositions, desquelles, ayant fait projection sur le Mercure, ils l'ont coagulé; mais inutilement, parce qu'ils l'ont converti en un Corps ou Métail imparfait, dont ils n'ont point connu la cause non plus que les autres; n'ayant pas assez d'expérience pour cela. J'expliquerai ici toutes ces Causes, afin que l'Artiste puisse découvrir par-là le moyen d'en faire la Coagulation.

Mais pour mieux connoître ces Causes, on doit remarquer auparavant que l'Argent-vif, comme je l'ai déja dit plusieurs

fois, eſt d'une Subſtance uniforme; je veux dire qu'il a ſes parties toutes ſemblables & d'une même nature. D'où il s'enſuit qu'il n'eſt pas poſſible, en le tenant peu de tems ſur le feu, de lui ôter ſon *aquoſité*. ni de l'épaiſſir. Et partant les prémiers dont nous avons parlé, n'ont pas réüſſi à le coaguler, pour s'être trop précipitez à faire leur Opération. L'Argent-vif d'ailleurs étant d'une Subſtance ſubtile, il s'enfuit de deſſus le feu. C'eſt pourquoi le trop grand feu fait faillir ceux qui le font éxhaler. De plus, l'Argent-vif ſe mêle plus facilement avec le Soufre, l'Arſenic & la Marcaſite, parce qu'il eſt de même nature qu'eux. Et c'eſt ce qui fait qu'étant mêlé avec ces Minéraux, il ſemble qu'il ſoit coagulé, non pas pourtant qu'en cet état il ait l'apparence d'un Corps métallique: mais il paroit ſeulement comme ſi on l'avoit amalgamé avec du Plomb, ou comme ſi c'étoit de l'Antimoine, ou quelque autre choſe ſemblable; parce que ces Matiéres, avec leſquelles on le mêle, étant volatiles, elles ne peuvent pas le conſerver ni le maintenir dans le feu, juſqu'à ce qu'il puiſſe ſe faire Corps: mais elles s'envont & s'évaporent avec lui par la chaleur. Et c'eſt ce qui trompe ceux qui prétendent le coaguler en le mélant ainſi. Outre cela, le Vif-

argent a beaucoup d'humidité en ſa compoſition naturelle, que l'on n'en ſçauroit ſéparer, ſi l'on n'a l'adreſſe de faire un feu violent, & de l'y tenir ſans qu'il puiſſe s'échapper; & ſi l'on ne trouve le moyen de le conſerver dans un feu qui lui ſoit propre & convenable. Or j'appelle un feu propre & convenable à l'Argent-vif, celui qu'on augmente à proportion qu'il le peut ſouffrir, juſqu'à ce qu'on lui ôte enfin ſon humidité, ne lui en laiſſant qu'autant qu'il lui en faut pour être fuſible, comme le ſont les Métaux; parce que s'il n'y avoit point du tout d'humidité, il ne ſeroit pas fuſible. Et c'eſt-là la faute que font ceux qui le coagulent en une Pierre blanche ou rouge, qui n'a nulle fuſion.

Pour ce qui eſt des Couleurs qui ſurviennent à cette Poudre, il eſt aiſé d'en deviner la cauſe, ſi l'on conſidére que l'Argent-vif a naturellement en ſoi des parties ſulphureuſes, l'un plus l'autre moins, leſquelles peuvent en être ſéparées par artifice. Le Soufre ayant donc cette propriété, Qu'étant mêlé en plus grande ou en moindre quantité avec l'Argent-vif, il rend toute la Compoſition rouge ou orangée; ainſi que l'expérience le fait voir dans le Cinabre artificiel, qui n'eſt fait que de ces deux Matiéres. Le Soufre étant ſéparé du Vif-argent, celui-ci ne pro-

duira par conſéquent que la Couleur blanche par le moyen du feu. C'eſt donc-là ce qui fait cette diverſité de Couleurs, lorſque l'Argent-vif a été coagulé en Pierre ou en Poudre. Le Vif-argent a encore une impureté terreſtre & ſulphureuſe mêlée dans ſa Compoſition, qui infecte néceſſairement toutes les Coagulations que l'on en ſçauroit faire. Et de-là vient le manquement de ceux, qui, en le coagulant, en font un Corps ou un Métail imparfait. Et c'eſt encore pour cela, que ſelon la différence des Médecines, dont on ſe ſert pour le coaguler, il s'en forme différens Corps ou Métaux. Car ſi la Médecine ou l'Argent-vif que l'on coagule, ont un Soufre qui ne ſoit pas fixe; de cette Compoſition il s'en fera un Corps ou Métail moſi comme il s'en fera un dur, ſi le Soufre eſt fixe. De même, ſi le Soufre eſt blanc, le Corps ou Métail qui s'en formera ſera blanc: & ſi le Soufre eſt rouge, le Corps ſera pareillement rouge. Que ſi le Soufre n'eſt pas tout à fait blanc, le Corps, qui en ſera formé, ne ſera pas auſſi parfaitement blanc; ni parfaitement rouge, ſi le Soufre n'eſt pas tout à fait rouge. Enfin, ſi le Soufre eſt terreſtre & *livide*, le Corps ſera impur: comme au contraire il ſera pur, ſi le Soufre n'a point d'impureté terreſtre. Car c'eſt une Maxi-

me conſtante, Que tout Soufre [Métallique] qui n'eſt pas fixe, forme un Corps *livide*; ce que ne fait jamais le Soufre fixe, au moins de lui-même. Ainſi, ſelon que la Subſtance du Soufre ſera pure ou impure, le Corps ou Métail, qui s'en formera, ſera pur ou impur.

La même diverſité peut provenir du Vif-argent ſeul, ſans le mêlange du Soufre, & il ſera tout de même des effets tout différens, ſelon qu'il aura été purifié & préparé par les Médecines qui le *coagu!eront*. C'eſt pourquoi l'on peut manquer tout de même dans la *Congulation* du Mercure, & il ſe peut changer différemment par les Médeeines que l'on employera pour la faire. Ainſi, parfois l'Argent-vif ſe *congule* en Plomb, parfois en Etain, d'autrefois en Cuivre, & quelquefois en Fer. Ce qui arrive à cauſe de l'impureté des Médecines: Comme lors qu'il ſe *congule* en Or ou en Argent, ce changement ne peut provenir que de la bonté ou de la pureté de ce qui en fait la *Coagulation*. (1)

Voyons maintenant de quelle maniére on peut *coaguler* l'Argent-vif. Cela ſe fait en le précipitant ſouvent, c'eſt-à-di-

(1) La Médecine, qui coagule le Mercure en Or & en Argent, le fait tant par ſa pureté que par ſa couleur. La Médecine, qui eſt rouge, le coagule en Or: Celle qui eſt blanche, le coagule en Argent.

re en le faisant tomber du haut du Vaisseau dans le fond, par le moyen d'un feu fort & violent, parce qu'un tel feu lui ôte facilement son *aquosité* ou humidité, [qui est ce qui empêche sa *Coagulation.*] Pour cet effet, il le faut mettre dans un Vaisseau qui soit fort haut, afin que lors qu'il viendra à s'élever, il trouve un lieu frais, où il puisse demeurer attaché aux côtés du Vaisseau, qui n'auront pas été échauffés, à cause de sa hauteur. Ce Vaisseau doit être éxactement bouché, de crainte que le Vif-argent n'en sorte & ne s'enfuye, mais qu'il y demeure jusqu'à ce que par une forte chaleur, le Vaisseau ayant rougi, il se précipite & retombe au fond & qu'il remonte & retombe à plusieurs reprises & tant de fois qu'enfin il devienne fixe.

C'est-là la prémiere maniére de le coaguler. En voici une autre. Il faut le tenir long-tems sur un feu qui lui soit propre & proportionné, l'ayant mis dans un Matras de verre, qui ait le col fort long & la panse large, qu'on laissera tout ouvert, afin que l'humidité de l'Argent-vif puisse s'évaporer insensiblement.

On le *coagule* encore autrement par une Médecine qui lui est propre, la composition de laquelle j'enseignerai ci-après plus clairement, & autant qu'il est néces-

faire : Et pour ne laiſſer rien à dire ſur ce ſujet, je vais la décrire ici par avance, ſelon l'expérience que j'en ai faite pluſieurs fois. C'eſt une Médecine qui le pénétre & s'unit intimement à lui par ſes moindres parties, avant qu'il puiſſe s'évaporer par la chaleur du feu. Et de-là on doit inférer néceſſairement que cette Médecine doit être faite de choſes, qui ayent beaucoup de conformité avec lui : comme ſont tous les Corps Métalliques, & le Soufre & l'Arſenic, qui ſont des Eſprits. Mais comme nous ne voyons point que nul des Corps puiſſe donner à l'Argent-vif une *Congulation* permanente & véritable : & qu'au contraire il les quitte & ſe détache d'eux par la chaleur, quelque grande affinité qu'ils ayent enſemble : Il s'enſuit de-là que nul des Corps Métalliques ne le pénétre, ni ne s'attache intimement à lui. Et par conſéquent la Médecine, dont nous parlons, doit être d'une Subſtance plus ſubtile, & avoir une fuſion plus liquide, que n'ont les Corps Métalliques. D'ailleurs, nous ne voyons point auſſi que les deux autres Eſprits, demeurant en leur nature, & tous tels qu'ils ſont, faſſent ſur l'Argent-vif une *Congulation* fixe & permanente ; mais entiérement volatile ; impure & noire. Volatile, parce que les Eſprits le ſont : noire & impure, à cauſe du mélange de

de leur Substance terrestre & *adustible*. Et par ainsi il s'ensuit évidemment que de quelque Matiére que ce soit que se prenne cette Médecine, ce doit être nécessairement une chose, dont la Substance soit tres-subtile & très-pure, qui s'unisse intimement à l'Argent-vif par la conformité de sa nature; qui ait une fusion tres-facile & fort liquide, & qui soit coulante comme de l'Eau, ou de la Cire, & de l'Huile; & enfin qui soit fixe & permanente, résistant à tous les efforts du feu. La Médecine, qui aura toutes ces propriétés, *coagulera* l'Argent-vif, & le transmuera en Or & en Argent,

Je viens de te déclarer le moyen d'inventer cette Médecine, & je t'ai dit comment tu la pourras découvrir, te l'ayant indiquée en termes propres. C'est à toi maintenant à t'appliquer soigneusement à la techercher, & tu la trouveras. Néanmoins, afin que tu n'ayes pas sujet de te plaindre, que je n'en aye pas assez dit, j'ajoûte que cette Médecine se prend des mêmes Corps Métalliques préparez avec leur Soufre ou Arsenic, & même du Soufre seul & de l'Arsenic seul préparez, & encore des Corps Métalliques tous seuls. Mais je t'avertis qu'elle se fait plus facilement, plus prochainement, & plus parfaitement de l'Argent-vif tout seul. Car la

Nature embraſſe plus amiablement ſa propro nature ; elle s'unit & ſe plaît mieux avec elle qu'avec toute autre qui lui ſeroit étrangére. Outre que l'Argent-vif étant effectivement composé d'une Subſtance très-ſubtile ; il eſt auſſi beaucoup plus facile de tirer de lui cette Subſtance ſubtile [qui eſt néceſſaire pour faire la Médecine] que de quelqu'autre choſe que ce ſoit.

Pour ce qui eſt de la maniére de faire cette Médecine, ce doit être par la Sublimation, comme je l'ai déja ſuffiſament dit. Et à l'égard de la fixation [qu'il lui faut donner] j'en parle dans un Chapitre exprès.

Il reſte à dire un mot de la *Coagulation* des Corps qui ont été diſſous ; elle ſe fait en les mettant dans un Matras, que l'on poſera dans une terrine pleine de cendres, l'y enterrant juſqu'au coû, & tenant ces Vaiſſeaux ſur un feu doux & temperé, juſqu'à ce que toute l'*aquoſité* de la Matiére, qu'on veut *coaguler*, ſoit évaporée.

CHAPITRE LIV.

De la Fixation, de ſes Cauſes, & de la Maniére différente de fixer les Corps & les Eſprits.

LA Fixation eſt une Opération par laquelle une choſe, qui s'enfuit du feu, eſt renduë en état de le pouvoir ſouffrir, ſans s'évaporer. La raiſon pour laquelle on l'a inventée, c'eſt afin que la Teinture, le changement & l'altération que fait la Médecine, dans le Corps qu'elle altére, y demeurent toujours, ſans que cette Teinture & cette altération changent, ni qu'elles puiſſent en être ſéparées par quelque dégré de feu que ce ſoit.

Il y a de pluſieurs ſortes de *Fixations*, ſelon la diverſité des choſes qui peuvent être renduës fixes. Ces choſes ſont, prémiérement quelques Corps ou Métaux imparfaits, tels que ſont Saturne, Jupiter & Vénus. Secondement les Eſprits, ſçavoir le Soufre & l'Arſenic dans le prémier dégré; Mercure dans le ſecond; & dans le troiſiéme la Marcaſite, la Magnéſie, la Tutie & les autres choſes de cette nature.

Pour ce qui eſt des Corps ou Métaux

imparfaits, on les fixe en les calcinant & en leur faisant enfuite reprendre corps. Car par la Calcination ils sont purifiez du Soufre combustible & volatil qui les corrompt, c'est-à-dire qui cause leur imperfection, comme il a été suffisemment expliqué dans le Chapitre précédent, où nous avons traitté de la Calcination.

Le Soufre & l'Arsenic se fixent en deux maniéres. La prémiére se fait en les sublimant tant de fois par eux-mêmes dans un *Aludel*, qu'ils deviennent fixes. Ainsi le tout consiste à les fixer promptement. Et pour cet effet il faut trouver le moyen de faire & de réitérer en peu de tems plusieurs Sublimations de ces deux Matiéres. Ce qui se fera par le moyen de deux *Aludels* avec leur double couverele, de telle maniére que la Sublimation s'en faste continuellement & sans interruption, jusqu'à ce que ces deux Esprits soient rendus fixes. De sorte que l'on mette d'abord, dans le second *Aludel* tout ce qui sera sublimé & monté dans le couvercle du prémier, en continuant à faire ainsi les Sublimations de suite, & l'une après l'autre, sans laisser s'arrêter & s'attacher au côté de l'*Aludel*, ce qui s'éléve de ces deux Matiéres; les faisant sublimer incessamment, tant qu'il ne s'éléve ni se sublime plus rien par la chaleur du feu. Car plus on fera de

Sublimations en moins de tems, & plûtôt & mieux on les fixera.

Et c'eſt cela même qui a fait imaginer la ſeconde maniére de faire la Fixation de ces deux Eſprits, laquelle ſe fait en précipitant & faiſant tomber au fond du Vaiſſeau ce qui monte à meſure qu'il ſe ſublime, afin qu'il demeure toûjours dans la chaleur, juſqu'à ce qu'il ſoit fixe. Et cela ſe fait avec un Vaiſſeau de verre fort haut, duquel on doit lutter le fond, parce qu'autrement il ſe caſſeroit : puis avec une ſpatule de fer ou de pierre, on fait tomber en bas [où eſt la chaleur] ce qui monte & s'attache au côté du Vaiſſeau, continuant à faire toûjours tomber ce qui s'éléve, juſqu'à ce qu'il ſe fixe & qu'il ne monte plus.

Pour ce qui eſt de l'Argent-vif, ſa Fixation ſe fait de même que celle du Soufre & de l'Arſenic ; ſi ce n'eſt qu'on ne ſçauroit fixer ces deux derniers, ſi auparavant, par cette derniére maniére de Fixation, on ne ſépare avec adreſſe leurs plus ſubtiles parties qui ſont inflammables. Ce qu'il n'eſt pas néceſſaire de faire à l'Argent-vif, parce qu'il ne s'enflamme ni ne ſe brûle point au feu. On doit donner auſſi au Soufre & à l'Arſenic une chaleur beaucoup plus tempérée pour les fixer, qu'à l'Argent-vif. Il y a encore cette différen-

ce, qu'il faut bien plus de tems à les fixer qu'à fixer l'Argent-vif, & que comme ils s'elévent beaucoup plus que lui, à cause qu'ils sont plus subtils, il faut aussi que le Vaisseau, dans lequel on les sublimera, soit plus haut.

On fixe ainsi la Marcasite, la Magnésie, & la Tutie. Après qu'on les aura sublimées une fois; & que, par cette Sublimation, on en aura eu ce qu'on en veut avoir, il en faudra jetter les *féces* ou ordures, puis on les resublimera par elles-mêmes, en remettant ce qui se sera élévé au haut du Vaisseau, sur ce qui aura resté dans le fond, jusqu'à ce que ces Matiéres deviennent fixes.

CHAPITRE LV.

De l'Incération.

L'Incération est le ramollissement qui se fait d'une chose dure ou séche, & qui n'est pas fusible, pour la rendre liquide & coulante. D'où il est aisé de juger, que cette Opération n'a été inventée, qu'afin qu'une chose, qui par deffaut de fusion, ne pouvoit entrer dans un Corps Métallique, pour l'altérer & le changer, fût tellement ramollie, qu'elle devînt fluide & entrante. Ce qui a fait croire à quelques-uns que

l'*Incération* ſe devoit faire avec des choſes liquides, telles que ſont les Huiles & les Eaux. Mais cela n'eſt point vrai, étant une choſe tout-à-fait oppoſée aux Principes naturels du Magiſtére, & condamnée manifeſtement d'erreur, par la maniére d'agir de la Nature. Car nous ne voyons point que l'humidité que la Nature a miſe dans les Corps Métalliques, par la néceſſité qu'ils avoient d'être fondus & ramollis, ſoit une humidité qui puiſſe être bientôt conſumée [comme eſt l'humidité des Huiles & des Liqueurs,] puiſqu'au contraire c'eſt une humidité permanente, & qui dure autant que les Métaux eux-mêmes. Et de vrai, ſi cette humidité pouvoit être évaporée en peu de tems par la chaleur du feu, il faudroit néceſſairement qu'après que les Métaux auroient été ou rougis au feu, ou fondus une fois ſeulement, ils n'euſſent plus du tout d'humidité. D'où il s'enſuivroit qu'on ne pourroit plus ni forger ni fondre quelque Métail que ce fût, qui auroit été une fois rougi dans le feu.

Afin donc d'imiter la Nature dans ſes Opérations, autant que nous le pourrons, nous devons faire l'*Incération* comme elle la fait. Or il eſt certain que la Nature a incéré les Corps qui ſont fuſibles, en leur donnant pour Principe & pour fondement

de leur *Incération*, l'humidité même qui les rend fusibles, laquelle soufre & soûtient la chaleur du feu, plus que nulle autre humidité, telle qu'elle puisse être. Nous devons donc *incérer* nécessairement avec la même humidité. Or cette humidité *incérative* ne se peut mieux trouver nulle part que dans les Esprits. Je veux dire qu'elle se trouve dans le Soufre & dans l'Arsenic prochainement ; mais plus prochainement, & mieux encore dans l'Argent-vif. Car après que leur résolution est faite, nous ne voyons point que leur humidité se sépare de leur terre, tant la Nature a fortement uni ces deux choses ensemble, lorsqu'elle en a fait le mêlange & la composition ; au lieu que dans la résolution de toutes les autres choses, qui ont une humidité intérieure, on voit par expérience que cette humidité se sépare de leur Substance terrestre ; après quoi il ne leur reste nulle humidité. Ce qui n'arrive pas de même dans les Esprits, & sur tout dans l'Argent-vif. Et partant, rien ne nous peut empêcher de nous servir d'Esprits pour faire l'*Incération*.

Pour cet effet, il faut les sublimer tant de fois avec le Corps, à qui par leur moyen nous voulons donner l'*Incération*, que sans que ces Esprits perdent rien de leur humidité, ils s'unissent avec lui, &

que par ce moyen le Corps devienne facilement fusible. Ce que les Esprits ne peuvent faire, s'ils ne sont auparavant nettoyez & dépoüillez entiérement de tout ce qui peut causer de la corruption. Je trouverois plus à propos que leurs Huiles fussent prémiétement fixées avec de l'Huile de Tartre ; après quoi ces Esprits pourroient être utiles à donner quelque *Incération* que ce soit, dont on puisse avoir besoin en cet Art.

Fin du prémier Livre.

SECOND LIVRE DE LA SOMME DE LA PERFECTION DE GEBER.

PREFACE.

Diviſion de ce ſecond Livre, en trois Parties.

APREZ avoir traité des Principes du Magiſtére dans le Livre précédent, il ne nous reſte plus qu'à faire voir, comme nous l'avons promis, en quoi conſiſte l'accompliſſement de notre Art, par un Diſcours qui l'explique clairement. Or la connoiſſance de la perfection conſiſte en trois choſes. Car nous devons prémiérement examiner les choſes, par le moyen

desquelles nous pouvons découvrir plus facilement en quoi consiste la perfection de notre Oeuvre. En second lieu, nous avons à examiner quelle est la Médecine qui doit nécessairement donner la perfection, & rechercher en quoi on la peut mieux trouver, & d'où on la peut plus prochainement tirer, afin de parfaire les Imparfaits de quelque maniére que ce soit. Enfin nous devons considérer les Artifices, par le moyen desquels nous puissions connoître si la perfection est véritable & accomplie. Quand nous aurons suffisamment traité de ces trois choses, nous aurons donné une idée & une entiére connoissance de la perfection, autant qu'il est nécessaire pour nôtre Art.

PREMIERE PARTIE
DU SECOND LIVRE.

CHAPITRE I.

De la Connoissance des choses, par lesquelles on peut découvrir la possibilité de la perfection, & la Maniére de la faire.

ON ne sçauroit connoître comment se fait la transmutation des Corps imparfaits & de l'Argent-vif, si auparavant l'on n'a une véritable connoissance de leur Nature, & si l'on ne sçait quelles en sont les Racines & les Principes. Je donnerai donc prémiérement la connoissance des Principes des Corps ou Métaux, en déclarant ce qu'ils sont par leurs propres Causes, & ce qu'ils ont en eux de bon & de mauvais. Ensuite je ferai voir quélles sont les Natures & les Essences de tous ces Corps, avec toutes leurs propriétés, & je dirai les causes de leur imperfection, & celles de leur perfection; ce que je prouverai par des expériences manifestes.

CHAPITRE II.

De la nature du Soufre & de l'Arsenic.

IL est nécessaire avant toutes choses, de connoître la nature des Esprits, c'est-à-dire du Soufre, de l'Arsenic & de l'Argent-vif, parce que ce sont les Principes des Corps. J'ai dit ci-devant que le Soufre & l'Arsenic étoient une graisse de la terre. Ce qui est si vrai que cela se voit évidemment par la facilité que le Soufre & l'Arsenic ont à s'enflammer & à se fondre au feu, n'y ayant que les huiles & les graisses, & ce qui est de leur nature, qui s'enflamme & qui se fonde facilement par la chaleur. Ce qui nous fait voir que le Soufre, & l'Arsenic qui lui ressemble, ont en eux-mêmes deux causes de corruption ou d'imperfection; qui sont l'une une Substance inflammable, & l'autre des *Feces*, ou impuretés terrestres. Et par ainsi il n'y a que leur moyenne Substance, laquelle tient le milieu entre l'inflammable & l'impur, qui puisse servir à donner la perfection. Or la raison pour laquelle la Substance inflammable & les *Feces* impures de ces deux Esprits, causent la corruption & l'imperfection; c'est prémiérement à l'égard des *Feces* terrestres & grossiéres, qu'elles em-

pêchent la fusion & la pénétration. Et pour ce qui est de la Substance inflammable, c'est qu'elle ne peut soutenir le feu, ni par conséquent donner la fixité; & que c'est elle qui étant jointe avec les Corps, leur donne la noirceur de quelque espéce qu'elle soit. Il n'y a donc que la moyenne Substance de ces deux Esprits, qui puisse être cause de la perfection, parce qu'elle n'est pas si terrestre, qu'elle ne puisse entrer facilement; ce qui vient de ce qu'elle est bien fondante, & que ses parties subtiles ne sont pas si volatiles, qu'elles ne demeurent assez de tems dans le feu pour faire leur action sur les Corps & les changer. Cette moyenne Substance ne peut néanmoins communiquer la perfection aux Métaux imparfaits ni au Vif-Argent, si auparavant elle n'est renduë fixe. Car n'étant pas fixe d'elle-même, quoiqu'elle ne s'enfuïe pas d'abord du feu, & qu'elle y demeure assez pour faire impression sur les Corps; le changement pourtant qu'elle fait sur ces Corps, n'est pas stable, ne demeurant pas toûjours, & n'étant pas à toute épreuve.

Il s'ensuit de ce que nous venons de dire, que l'Artiste doit nécessairement séparer la moyenne Substance du Soufre & de l'Arsenic pour s'en servir en notre Art. Ce que quelques-uns ont crû impossible,

à cauſe que cette moyenne Subſtance eſt fortement mêlée & unie d'une union naturelle avec les autres parties de ces deux Eſprits. Mais ces gens-là diſent manifeſtement le contraire de ce qu'ils peuvent faire. Car s'ils calcinent le Soufre, je ne dis pas fortement, mais juſqu'à ce qu'il ne ſe puiſſe plus fondre ni s'enflammer ; il eſt certain que cette Calcination ne ſe pourra faire, ſans qu'il y ait ſéparation de ſes parties. Parce que le Soufre demeurant dans ſa Compoſition naturelle, & dans ſa ſimple Subſtance; [c'eſt-à-dire tel qu'il a été produit par la nature,] il doit néceſſairement s'enflammer & brûler. Et par conſéquent ne brûlant plus, il faut que par la ſéparation que l'artifice a fait des différentes Subſtances qui ſont en lui, ſa partie inflammable ait été détachée & ſéparée de celle qui ne l'eſt pas. C'eſt pourquoi, s'il ſe peut faire qu'en calcinant le Soufre, on puiſſe venir juſqu'à lui ôter tout ce qu'il a d'inflammable, [comme on le peut,] l'expérience doit convaincre ces gens-là, que l'on peut abſolument ſéparer les différentes parties du Soufre les unes des autres. Mais parce qu'ils n'ont pas eu aſſez d'adreſſe pour faire cette ſéparation, ils ſont perſuadez qu'elle n'eſt pas poſſible.

Ce que nous avons dit juſques ici dans ce Chapitre, fait voir que le Soufre n'eſt

point la véritable Matiére, dont l'on doive se servir dans notre Art ; & qu'il n'y a en lui, tout au plus, qu'une de ses parties qui puisse y être utile. Et j'ai enseigné par quel artifice on peut faire la séparation de cette partie d'avec les autres.

Pour ce qui est de l'Arsenic, parce que dans la Racine & le Principe de sa Composition, il y a eu plusieurs de ses parties inflammables qui ont été dissipées par l'action de la Nature, qui en a fait le mélange ; il n'est pas si difficile de faire la séparation de ses parties, que de celle du Soufre. Mais l'Arsenic ne peut qu'être Teinture pour le blanc, comme le Soufre pour le rouge. C'est pourquoi il faut s'appliquer, sur-tout à faire adroitement la séparation des parties du Soufre, comme devant être d'une plus grande utilité.

CHAPITRE III.

De la Nature du Mercure ou Argent-vif.

L'Argent vif a tout de même des superfluités qu'il faut lui ôter. Car il a deux Causes d'imperfection : l'une est une Substance terrestre, impure, & l'autre une humidité ou *aquosité* superfluë & volatile, laquelle s'évapore au feu, mais sans s'enflammer. Quelques-uns ont crû pourtant, que

que l'Argent-vif n'avoit point de terreſtréité ſuperfluë & impure : Mais ils n'ont pas raiſon, l'expérience faiſant voir qu'il a beaucoup de *lividité* ou de noirceur, & que ſa blancheur n'eſt pas aſſez pure, ni bien nette, [ce qui ne peut provenir que d'une terre impure.] Outre qu'il ne faut pas être grand Artiſte pour tirer de lui une terre noire & ſemblable à de la lie. Car pour le faire, il n'y a qu'à le laver de la maniére que je le dirai enſuite.

Mais comme on peut perfectionner l'Argent-vif en deux maniéres, l'une en faiſant une Médecine de lui, & l'autre en lui donnant la perfection par le moyen d'une Médecine ; il faut auſſi le préparer, & le purifier de deux façons différentes. La prémiére, qui eſt celle dont nous parlons, ſe fait par la *Sublimation*, afin d'en faire une Médecine. L'autre maniére dont nous parlerons enſuite, ſe fait par la *Lotion* [c'eſt-à-dire en le lavant] & celle-là c'eſt pour le coaguler. Ainſi pour du Mercure en pouvoir faire l'Elixir, ou la Médecine qui donne la perfection, on doit prémiérement le bien purifier par la *Sublimation* de toutes ſes *féces* & impuretés groſſiéres, afin que venant à en faire la projection ſur les Corps imparfaits, il ne leur communique pas une couleur plombée & *livide*. Et il faut encore lui ôter ſon *ajuſté* volati-

le, de crainte que la Médecine que l'on en feroit, ne s'évaporât & ne s'en allât toute en fumée dans la projection. De sorte qu'il ne faut conserver que sa moyenne Substance, pour en faire la Médecine; parce qu'il n'y a en lui que cette moyenne Substance toute seule, qui ait cette propriété de ne se point brûler ni se consumer au feu, & qui empêche les Corps auſquels elle s'unit, d'être ni brûlez ni consumez: Et qu'outre cela elle demeure & persévére dans le feu, sans s'évaporer; & qu'enfin elle donne la fixité à ce qui est volatil.

J'ai dèja fait voir ailleurs dans les Discours que j'en ai fait, que l'Argent-vif étoit ce qui donnoit la perfection. Et cela même se vérifie par expérience. Car nous voyons que l'Argent-vif s'attache plus fortement, & qu'il s'unit plus parfaitement, prémiérement à d'autre Argent-vif, puis à l'Or, & après l'Or à l'Argent. Ce qui fait voir évidemment, que l'Or & l'Argent, qui sont les deux Métaux parfaits, participent plus de la nature de l'Argent-vif, que les autres Corps Métalliques; que nous jugeons par-là, n'avoir pas tant de conformité avec lui, & que nous trouvons véritablement être moins participans de sa nature. D'ailleurs, on voit que tout ce qui demeure plus longtems au feu, &

ce qui lui réſiſte mieux ſans ſe brûler, a le plus d'Argent-vif. Et par ainſi l'Argent-vif eſt ce qui donne la perfection, & ce qui empêche les Corps Métalliques de brûler, & de ſe conſumer dans le feu, qui eſt le dernier dégré, & la plus grande marque de perfection.

On ſe ſert du ſecond dégré ou moyen de purifier l'Argent-vif, pour lui donner la *Coagulation*. Pour le faire, il n'y a ſeulement qu'à le laver tout un jour, afin de lui ôter par ce moyen ce qu'il a de terreſtre & d'impur. Cela ſe fait ainſi. On prend un plat de terre, dans lequel on met l'Argent-vif, que l'on veut purifier. On verſe pardeſſus de bon vinaigre, ou quelque autre liqueur ſemblable, tant que l'Argent-vif en ſoit tout couvert. On met enſuite le plat ſur un feu fort doux, où on le tient ſans qu'il boüille. Il faut remuer inceſſemment l'Argent-vif avec le doigt, ſur le fond du plat, afin qu'il ſe mette en fort menuës parties, comme ſi c'étoit une Poudre blanche très-ſubtile, continuant à remuer toûjours, juſqu'à ce que tout le vinaigre ſoit évaporé, & que l'Argent-vif ſe réüniſſe, & reprenne ſa prémiére forme. Après quoi, on le lave avec de l'eau, & l'on jette tout ce qui en ſort de craſſe noire, qui demeure attachée au plat. On réïtere cette Opération, juſqu'à ce que l'on

voye que l'Argent-vif ait entiérement perdu ſa couleur *livide* & noirâtre, que ſes terreſtréités lui cauſent, & qu'il devienne d'un beau bleu clair, mélé d'une couleur azurée, comme eſt celle des Cieux. Car lors on peut dire qu'il a été parfaitement bien lavé. L'Argent-vif étant en cet état, il faut faire la projection deſſus de la Médecine, qui a la vertu de le *coaguler*, & il ſe *coagulera* en Poudre, laquelle tranſmuëra les Corps imparfaits en Soleil & en Lune, ſelon que la Médecine qui le coagulera, & de laquelle nous parlerons ci-après, aura été préparée.

On doit inférer de ce que je viens de dire, que l'Argent-vif, pris tel qu'il eſt au ſortir de la Mine, n'a pas la vertu de perfectionner les Corps ou Métaux imparfaits: mais que ce qui peut donner cette perfection, c'eſt une choſe qui eſt tirée & faite de lui par notre artifice. On peut dire la même choſe du Soufre & de l'Arſenic, qui eſt ſemblable au Soufre. Il ne faut donc pas s'imaginer que naturellement nous puiſſions faire ce que fait la Nature en la production de ces choſes; mais nous l'imitons ſeulement par notre artifice naturel, par le moyen duquel nous les élévons à pouvoir donner la perfection aux Corps imparfaits.

CHAPITRE IV.

De la Nature de la Marcaſite, de la Magnéſie & de la Tutie.

IL nous reſte à parler encore en particulier des autres Eſprits, c'eſt-à-dire. de la *Marcaſite*, de la *Magnéſie* & de la *Tutie*, qui font une forte impreſſion ſur les Corps. Il faut donc dire quelle eſt leur Nature, la conſidérant par ſes Cauſes, & par les expériences que l'on en a.

La Marcaſite eſt compoſée de deux Subſtances, dont l'une eſt un Argent-vif mortifié, & qui approche de la fixité: Et l'autre eſt un Soufre adustible [c'eſt-à-dire qui s'enflamme & ſe brûle.] Et certes l'expérience fait voir manifeſtement que la Marcaſite a un Soufre en elle. Car lorſqu'on vient à la ſublimer, il en ſort & il s'en éléve viſiblement une Subſtance ſulphureuſe qui ſe brûle. Et ſans la ſublimer, on peut encore remarquer par un autre moyen, que la Marcaſite a du Soufre. Car ſi on la met au feu pour la faire rougir, elle ne rougit point qu'auparavant elle ne ſe ſoit enflammée par l'*aduſtion* de ſon Soufre. D'ailleurs, il paroît manifeſtement qu'elle a auſſi de l'Argent-vif; parce qu'elle donne au Cuivre la blancheur.

du véritable Argent, comme fait l'Argent-vif lui-même. Outre que lorſqu'on la ſublime, on voit qu'elle prend la couleur du bleu céléſte ; & elle a évidemment une lueur métallique. Ce qui fait voir à ceux qui font ces Opérations ſur elle, qu'elle a en ſoi & en ſa Racine les deux Subſtances de Soufre & d'Argent-vif.

Il eſt aiſé de prouver par les mêmes expériences, que la Magnéſie eſt compoſée d'un Soufre plus mat & plus trouble, d'un Argent-vif plus terreſtre & plus craſſeux ; & que ſon Soufre eſt plus fixe & moins inflammable, que celui de la Marcaſite ; & qu'ainſi elle a plus qu'elle de conformité avec la nature de Mars.

Pour la Tutie, ce n'eſt qu'une fumée des Corps blancs. Ce qui ſe connoît par une expérience évidente. Car prémiérement ſi l'on fait projection des deux fumées qui ſortent des Corps de Jupiter & de Vénus, & qui s'attachent conjointement aux murailles des fournaiſes des Fondeurs, & de ceux qui travaillent ſur ces deux Métaux ; le mêlange de ces deux fumées fait la même impreſſion & le même effet que la Tutie. Secondement, parce que cette fumée des Métaux, ni la Tutie non plus, ne ſe remettent point en Corps, ſi l'une & l'autre n'eſt mêlée avec quelque Métail. Or comme la Tutie eſt la fumée des

Corps blancs, elle ne donne point aux Corps blancs la Teinture orangée, mais seulement aux Corps ou Métaux rouges; parce que l'orangé n'est autre chose qu'un mélange proportionné du rouge & du blanc. Au reste la Tutie, subtile comme elle est, pénétre profondément dans les Corps, & par ainsi elle les altére & les change mieux que ne fait le Métail d'où elle est sortie. Et ce changement souffre mieux l'éxamen, pourvû qu'on le fasse avec tant soit peu d'artifice, de la maniére que je l'ai déja dit.

Et partant tous les Corps, qui reçoivent quelque altération, ils la reçoivent nécessairement par le moyen & par la vertu de l'Argent-vif, ou du Soufre, ou des choses semblables, parce qu'il n'y a que cela seul qui se communique, & qui s'unisse naturellement aux Corps ou Métaux, à cause de la grande conformité qui est entre eux.

CHAPITRE V.

De la Nature du Soleil.

IL faut maintenant parler à fond des Corps Métalliques, & découvrir leur Essence cachée, en reprenant le Discours que nous en avons fait dans le Livre précé-

dent, auquel nous ajoſterons beaucoup de choſes néceſſaires. Nous parlerons donc prémiérement du Soleil, puis de la Lune, & enſuite des autres Corps Métalliques, & nous en dirons tout ce qui ſera néceſſaire pour en donner la connoiſſance. Et en tout cela nous n'avancerons rien, que nous ne prouvions par les expériences que l'on en peut faire.

Le Soleil eſt formé d'un Argent-vif très-ſubtil, & de peu de Soufre fort pur, fixe & clair, qui a une rougeur nette, qui eſt altéré & changé en ſa nature, & qui fixe & teint cet Argent-vif. Et comme ce Soufre n'eſt pas également coloré, & qu'il y en a qui eſt plus teint l'un que l'autre; de-là vient qu'il y a auſſi de l'Or qui eſt néceſſairement plus jaune, & d'autre qui l'eſt moins.

Or il eſt évident que l'Or eſt formé de *la plus ſubtile Subſtance de l'Argent-vif*, parce que l'Argent-vif, qui ne s'attache uniquement qu'à ce qui eſt de ſa même nature, & qui ne reçoit point tout ce qui n'en eſt pas, s'attache facilement & s'unit fortement à l'Or; de ſorte qu'il ſemble l'embraſſer. Il ne faut point d'autre preuve pour montrer que cette Subſtance de l'Argent-vif, de laquelle l'Or eſt formé, *eſt claire & nette*, que la ſplendeur & l'éclat qu'a l'Or, qui brille auſſi bien la nuit qu'en.

qu'en plein jour. Ce même *Argent-vif* doit auſſi néceſſairement être *fixe*, & ſans nul mêlange de Soufre impur & combuſtible; parce que l'Or ne diminuë & ne s'enflamme point dans le feu, quoiqu'on l'y faſſe rougir & qu'on l'y fonde. *Son Soufre eſt tingens* [c'eſt-à-dire qu'il teint l'Argent-vif] parce que le Soufre minéral étant mêlé avec l'Argent-vif vulgaire, & étant ſublimé avec lui, il lui communique une couleur rouge, qui eſt ce qu'on appelle le *Cinabre artificiel*, & que ce même Soufre étant amalgamé avec les Corps Métalliques, & ſublimé avec eux à fort feu, en ſorte que ce que les Métaux ont de plus ſubtil, ſoit élevé & ſublimé avec lui, cette Sublimation devient très-jaune. Ce n'eſt donc que la pure Subſtance du Soufre qui fait une couleur nette & pure dans les Métaux. Et c'eſt par conſéquent le Soufre impur qui leur donne une couleur impure & imparfaite. Il n'y a qu'à conſidérer l'Or, pour être perſuadé qu'il eſt *jaune*, & celui qui en douteroit ſeroit aveugle.

La Matiére & l'Eſſence de l'Or, n'eſt donc autre choſe que la Subſtance très-ſubtile & pure de l'Argent-vif, laquelle a été fixée par le mêlange & par l'union de la Matiére très-ſubtile & fixe du Soufre *incombuſtible*, qui a une Teinture rouge & claire. Mais il y a pourtant plus d'Ar-

gent vif que de Soufre dans la compoſition de l'Or. Ce qui ſe connoît par la facilité qu'a l'Argent-vif de s'attacher à l'Or, ce que ne fait pas le Soufre. Ainſi, ſi l'on veut faire quelque altération & quelque changement dans les Métaux imparfaits, on doit ſe propoſer l'Or pour modéle de ce que l'on doit faire, & tâcher de réduire toûjours ces Métaux à la même égalité qu'eſt celle de l'Or. Nous en avons ci-devant enſeigné le moyen.

Au reſte, parce que les parties, dont l'Or a été prémiérement formé, étoient ſubtiles & fixes, elles ſe ſont auſſi beaucoup reſſerrées & condenſées, & c'eſt ce qui rend l'Or ſi péſant. D'ailleurs, comme la Nature a mis long-tems à le cuire & à le digérer, par une chaleur fort tempérée, ſes parties [les plus cruës & volatiles,] ſe ſont éxhalées lentement & peu à peu; & par ainſi il a été épaiſſi parfaitement & comme il le faut; dans le dernier mêlange qui s'eſt fait de ſes Principes; & c'eſt ce qui fait qu'il ne ſe fond qu'après avoir rougi.

Il ſe voit, de ce que nous venons de dire, que la perfection des Métaux dépend de trois choſes. Prémiérement, de la grande quantité de leur Argent-vif. Secondement, de l'uniformité & égalité de leurs Subſtances, qui ſe fait par un mêlange

égal & bien proportionné de leurs Principes. Et en troiſiéme lieu, de ce qu'ils s'endurciſſent & s'épaiſſiſſent par une longue & modéréo digeſtion. Et par ainſi l'impureté & l'imperfection des Métaux, proviendra du trop du Souſre, de la diverſité de Subſtance, & d'une digeſtion précipitée, qui les endurcit, & les épaiſſit trop ſoudainement.

Ainſi, ſi le Souſre, qui vient à ſe mêler avec l'Argent-vif, péche en quantité & en qualité, il s'en formera néceſſairement divers Métaux imparfaits, ſelon la différente proportion de ce Souſre, & ſelon qu'il ſera bon ou mauvais. Car le Souſre [qui entre dans la compoſition des Métaux] eſt ou fixe, & n'eſt pas tout *combuſtible*, où il l'eſt entiérement. Où ce Souſre eſt volatil: & il l'eſt, ou entant que Souſre, ou non pas comme Souſre. Ou bien il eſt en partie volatil, & en partie fixe. De plus, ce Souſre, ou n'eſt Souſre qu'en partie, ou en partie il ne l'eſt pas. Et ce qui eſt Souſre, eſt ou tout pur, ou tout impur. Ou il y en a ſeulement la moitié d'impur, ou il n'y en a que fort peu. Le Souſre eſt encore ou en grande quantité, & ainſi il domine l'Argent-vif. Ou il y en a peu, & l'Argent-vif a le deſſus. Ou ces deux Principes ſont ſi bien proportionnez, qu'il n'y en a pas plus de l'un que de l'autre. Enfin,

ou ce Soufre eſt blanc, ou il eſt rouge, ou il tient le milieu entre ces deux couleurs. Et c'eſt ce différent mêlange de ces deux Principes, qui produit néceſſairement dans la Nature différens Corps Métalliques, & d'autres ſemblables Corps, tels que ſont les Métallions. Nous allons éxaminer cette différence des Métaux, & nous en rapporterons les cauſes & les propriétés, que nous prouverons par des expériences ſenſibles.

CHAPITRE VI.

De la Nature de la Lune.

NOus avons dit dans le Chapitre précédent, que l'Or ſe forme, lorſqu'un Soufre pur, fixe, rouge & clair, ſe mêle de telle ſorte avec un Argent-vif pur & nét, que non-ſeulement le Soufre ne domine pas, mais que l'Argent-vif y ſoit en plus grande quantité. Que ſi un Soufre net, fixe, blanc, d'une blancheur pure & claire, vient à ſe mêler avec un Argent-vif, pur, fixe & clair, & que le Soufre ne domine pas, mais qu'il y ait tant ſoit peu plus d'Argent-vif, il s'en formera de l'Argent, qui eſt un Métail parfait, mais pourtant moins pur & plus groſſier que n'eſt l'Or. Car ſes parties ne ſont pas ſi ſerrées

que celles de l'Or ; & par conſéquent il n'eſt pas ſi péſant que l'Or. L'Argent n'eſt pas encore ſi fixe que l'Or, comme il paroît en ce qu'il diminuë dans le feu: Ce qui eſt une marque que ſon Soufre n'eſt pas tout à fait fixe ni *incombuſtible*, puiſqu'il s'enflamme un peu, lorſqu'on fait rougir ce Métail dans le feu. Or quand je dis que le Soufre de l'Argent n'eſt pas fixe, cela ſe doit entendre par rapport à celui de l'Or, n'étant pas impoſſible que le même Soufre ſoit fixe, ſi on le compare avec un autre qui l'eſt moins, & qu'il ne ſoit pas fixe, ſi on le conſidére par rapport à un autre qui l'eſt plus. C'eſt en ce ſens, qu'à l'égard de l'Or le Soufre de la Lune n'eſt pas fixe, mais *combuſtible* ; & qu'en faiſant comparaiſon de l'Argent avec les Métaux qui ſont imparfaits, ſon Soufre eſt fixe & *incombuſtible*.

CHAPITRE VII.

De la Nature de Mars, où il eſt traité des Effets du Soufre & du Mercure, & des Cauſes de la corruption & de la perfection des Métaux.

SI un Soufre fixe & terreſtre, ſe trouve mêlé avec un Argent-vif qui ſoit pareillement fixe & terreſtre, & ſi tous deux

ont une blancheur impure & livide, ou noirâtre ; & si dans la composition il y a beaucoup plus de ce Soufre fixe que d'Argent-vif, de ce mêlange il s'en fait du Fer. Et parce que l'excès du Soufre fixe dans la composition des Métaux, en empêche la fusion ; il s'ensuit de-là, que le Soufre fixe ne se fond pas si promptement que fait l'Argent-vif ; au lieu que celui qui n'est pas fixe se fond plû-tôt. Ce qui nous fait connoître manifestement pourquoi quelques Métaux se fondent facilement, & promptement, & d'où vient qu'il y en a d'autres qui sont fort longs & fort difficiles à fondre. Car ceux qui ont le plus de Soufre fixe, se fondent plus lentement : & ceux qui ont le plus de Soufre *adustible*, se fondent plû-tôt. Ce qu'il est bien aisé de faire voir. Car pour preuve que le Soufre fixe des Métaux, est ce qui fait qu'ils sont plus difficiles à fondre ; c'est que le Soufre lui-même ne peut jamais devenir fixe, s'il n'est calciné, & quand il est calciné il n'est plus fusible. Et parconséquent c'est le Soufre fixe des Métaux qui en empêche la fusion. Or je sçai par expérience que le Soufre ne peut être fixe : s'il n'est calciné. Parce qu'ayant essayé de le fixer sans l'avoir calciné, j'ai trouvé qu'il étoit toûjours volatil, & qu'il s'enfuioit, jusqu'à ce qu'il fût changé en une terre semblable à de la chaux.

Mais il n'en eſt pas ainſi de l'Argent-vif, qui peut être rendu fixe, & en le changeant en terre, & ſans qu'il ſoit beſoin de l'y changer. On le fixe & on le change bien-tôt en terre, ſi on ſe hâte de faire ſa fixation, en le ſublimant avec précipitation. Et on le fixe tout de même par une Sublimation lente & réitérée, ſans qu'il ſoit changé en terre, puiſqu'il ſe fond alors de même qu'un Métail. Et cela, je le ſçai pour l'avoir fixé de ces deux maniéres; l'une hâtée & précipitée, juſqu'à ce que ſon humidité fût conſumée; & l'autre lente, en le ſublimant pluſieurs fois doucement & peu à peu. Je l'ai vû & je l'ai trouvé, dis-je, par expérience, comme je le dis.

Or la raiſon pourquoi cela ſe fait ainſi, c'eſt que la Subſtance de l'Argent-vif eſt viſqueuſe & ſerrée. On voit qu'elle eſt viſqueuſe par la ſéparation qui s'en fait en très menuës parties, lorſqu'on l'imbibe & qu'on l'amalgame avec d'autres choſes. Car ſa viſquoſité paroît lors évidemment; parce [qu'encore qu'il ſoit ſéparé en une infinité de parties fort menuës,] il s'attache néanmoins, & il s'unit fortement à ce avec quoi on le mêle. Il n'y a perſonne qui ne voye tout de même que ſa Subſtance eſt ſolide & fort ſerrée. Car il ne faut que le coſidérer & le ſoupéſer, & l'on trouvera qu'il eſt ſi péſant, lorſqu'il eſt tout pur,

qu'il péſe plus que l'Or même. D'ailleurs ſa compoſition eſt très-forte, comme nous l'avons déja dit ci-devant, à cauſe de la mixtion très-éxacte de ſes deux Principes. Et partant, l'Argent-vif peut être fixé, ſans que ſon humidité ſoit conſumée, & ſans qu'il ſoit changé en terre. car ſes parties étant bien unies enſemble,& ſa compoſition étant par conſéquent très-forte, ſes parties venant à être encore plus reſſerrées par l'action du feu, cela fait qu'il réſiſte au feu, qui ne ſçauroit plus le détruire en cet état, & la flamme même, pour grande & violente qu'elle ſoit, n'a plus de priſe ſur lui, & elle ne ſçauroit, ni le pénétrer, ni le réſoudre en fumée : parce qu'il eſt trop ſerré pour pouvoir être raréfié, & que d'ailleurs il ne peut point être brûlé, n'ayant point de Soufre inflammable, qui eſt ce qui rend les Corps *aduſtibles*, ou capables d'être brûlez & conſumez par le feu.

Nous avons découvert par-là deux Secrets admirables. L'un, pourquoi le feu détruit les Métaux. Et de cela nous trouvons trois cauſes. La prémiére eſt un Soufre *aduſtible*, qui eſt renfermé dans le profond de leur Subſtance, lequel venant à ſe brûler, diminuë cette Subſtance en la réſolvant en fumée, juſqu'à ce qu'il l'ait entiérement conſumée, quelque quantité que les Métaux ayent d'Argent vif bien fixe &

bien fusible. La seconde cause est extérieure, & c'est la violence du feu de flamme, qu'on augmente & qu'on entretient toujours très-forte, & qui touchant continuellement les Métaux, les fond, les pénétre & les résout en fumée, quelque fixes qu'ils soient. La derniére cause, c'est la Calcination des Métaux, qui les raréfie, en éloignant leurs parties les unes des autres. Car cet éloignement fait jour à la flamme, qui les pénétre par ce moyen, & qui les réduit en fumée, quelque parfaits qu'ils puissent être. Que si ces trois causes de la destruction des Métaux, concourent & se trouvent ensemble; il est certain qu'ils seront aisément détruits. Mais s'il en manque quelqu'une, ils seront plus difficiles à détruire à proportion que ces causes seront moindres.

L'autre Secret que nous avons trouvé, c'est que nous avons connu par-là, que la bonté & la perfection des Métaux, consiste dans leur Argent-vif. Car rien de tout ce qui cause la destruction & l'anéantissement des Métaux, ne pouvant diviser l'Argent-vif en ses Principes: mais ou toute sa Substance s'en allant de dessus le feu, ou y demeurant toute entiere, sans que rien s'en perde; il faut nécessairement que la cause de la perfection des Métaux, soit dans l'Argent-vif. Loüons donc & bénissons

Dieu qui a créé cet Argent vif, & qui lui a donné une Subſtance & des propriétés, qui ne ſe rencontrent en nulle autre choſe de la Nature. De ſorte que nous pouvons trouver en cette Subſtance d'Argent-vif la perfection, par un certain artifice, qui ſe trouve en lui par une puiſſance prochaine. Car c'eſt l'Argent-vif qui ſurmonte le feu, & que le feu ne ſçauroit vaincre : au contraire, il ſe repoſe & il ſe plaît à demeurer dans le feu.

CHAPITRE VIII.

De la Nature de Vénus ou du Cuivre.

REprenons maintenant notre Diſcours. Quand le Soufre eſt impur, groſſier, rouge, livide, que ſa plus grande partie eſt fixe, & la moindre non fixe, & qu'il ſe mêle avec un Argent-vif groſſier & impur ; de telle ſorte qu'il n'y ait gueres plus ni gueres moins de l'un que de l'autre : de ce mêlange il s'en forme du Cuivre. Et il eſt aiſé de juger que pour faire ce Métail, ces deux Principes doivent être mêlez de cette maniére, ſi l'on conſidére les effets qu'ils produiſent naturellement en lui. Car lorſqu'on le fait rougir au feu, on en voit ſortir une flamme, comme eſt celle que fait le Soufre ; ce

qui eſt une marque qu'il a un Soufre qui n'eſt pas fixe. Outre que ce Métail diminuë dans le feu, par l'évaporation qui ſe fait de ce mauvais Soufre. On connoît néanmoins qu'il a beaucoup de Soufre fixe, parce qu'en le faiſant ſouvent rougir au feu, & en le brûlant, après cela il ne ſe fond pas ſi facilement, & il en devient plus dur; ce qui ne peut provenir que de ce qu'il a beaucoup de Soufre fixe. D'ailleurs, il paroît par la couleur de ce Métail, que ſon Soufre eſt rouge, *livide*, impur, & qu'il eſt mêlé avec un Argent-vif impur & plein de craſſe. Ainſi on n'a pas beſoin d'autre preuve pour le vérifier.

De là on peut faire une expérience qui nous découvrira un Secret. Car puiſque tout ce qui eſt changé en Terre par l'action de la chaleur, ſe diſſout facilement, & ſe réduit en Eau; & que cela ſe fait, à cauſe que le Feu rend plus ſubtiles les parties ſur quoi il agit: il s'enſuit de-là, que quelque ſubtile que ſoit naturellement une choſe, elle le devient encore davantage, ſi elle eſt réduite en cette nature de Terre, [par la Calcination;] & qu'elle ſe diſſout mieux. Et partant les choſes ſe diſſolvent mieux, à proportion qu'elles ſont plus ſubtiles & plus calcinées. Ce qui fait voir quelle eſt la cauſe de la corruption & de l'impureté de Mars & de Vénus, & qu'el-

le ne provient que de la quantité qu'ils ont de Soufre fixe, & non fixe, ou *adu-ſtible* : Vénus en ayant plus d'*aduſtible* que Mars, & Mars plus de fixe que Vénus. Quand donc le Soufre fixe de ces deux Métaux eſt devenu encore plus fixe, par la chaleur du feu, ſes parties deviennent plus ſubtiles, & ce qui eſt diſpoſé en lui à ſe diſſoudre, ſe diſſout ; comme il ſe voit lorſqu'on expoſe ces deux Métaux ſur la vapeur du vinaigre. Car cette vapeur fait ſortir ſur leur ſuperficie, comme une fleur, l'aluminoſité [c'eſt-à dire les parties alumineuſes] de leur Soufre, par le moyen de la chaleur qui vient de cette vapeur, & qui *ſubtiliſe* les parties ſuperficielles, & les plus proches de ces Métaux. Et ſi vous faites boüillir ces deux Corps dans quelque Eau pontique ou ſallée, vous trouverez qu'il s'en diſſoudra beaucoup par cette ébullition. Et ſi l'on va dans les Mines de ces deux Métaux, on verra diſtiller & s'attacher à eux l'aluminoſité, qui s'en diſſout ; laquelle ſe change & ſe réſout en eau, à cauſe de ſa ponticité ou ſalure, & de la facilité qu'elle a à ſe diſſoudre. Car il n'y a rien de pontique ou ſalé, & qui ſe diſſolve facilement que l'Alun, & ce qui tient de ſa nature.

Pour ce qui eſt de ce que ces deux Métaux noirciſſent au feu, cela vient d'un

Soufre qui n'eſt pas fixe, & qui eſt *aduſtible*, qu'ils ont renfermé en eux. Et quoique Vénus ait beaucoup de ce Soufre, & que Mars en ait peu; néanmoins, comme ce qu'il en a eſt preſque fixe, c'eſt ce qui eſt cauſe qu'on ne peut pas ôter à Mars cette noirceur.

Nous avons fait voir ci-deſſus que le Soufre qui n'eſt pas fixe, eſt ce qui fait, & ce qui facilite la fuſion des Métaux; & qu'au contraire le Soufre fixe n'a nulle fuſion, & qu'il l'empêche. Mais il n'en eſt pas ainſi de l'Argent-vif fixe. Car quelque fixité qu'il ait, il ne s'enſuit pas pour cela, qu'il ne faſſe point de fuſion, ni qu'il l'empêche de ſe faire. Je puis porter témoignage de cette vérité. Car par quelque moyen que j'aye pû imaginer de faire la fuſion, je n'ai jamais pû tenir le Soufre en fuſion après l'avoir fixé. Au lieu qu'ayant fixé de l'Argent-vif, après l'avoir ſublimé pluſieurs fois avec du Soufre fixe; ce Soufre a été par ce moyen rendu bien fuſible.

Ce qui fait voir évidemment que plus les Corps ou Métaux ont d'Argent-vif, plus ils ſont parfaits; & que ceux qui en ont le moins, ont auſſi moins de perfection. C'eſt pourquoi je t'avertis, que [pour faire le Magiſtére] tu dois faire en ſorte en toutes tes Opérations, que dans la Compoſition, il y ait toûjours plus d'Argent-

vif que de Soufre. Et que ſi tu peux faire l'Oeuvre de l'Argent-vif tout ſeul, tu auras trouvé la perfection qui eſt la plus précieuſe, & qui ſurpaſſe de beaucoup tout ce que la Nature peut faire de plus parfait. Car par elle tu pourras purifier les Corps imparfaits, juſques dans leur profondeur, & dans leur intérieur; ce que la Nature ne ſçauroit faire. Or on doit juger que les Corps qui ont le plus d'Argent-vif, ſont les plus parfaits, parce qu'ils reçoivent plus facilement l'Argent-vif que les autres, & qu'ils s'y attachent mieux. Car nous voyons que les Corps parfaits reçoivent amiablement l'Argent-vif, comme étant de leur même nature.

On voit par les choſes que nous avons dites ci-devant, que dans les Corps ou Métaux, il y a de deux ſortes de Soufre. L'un qui eſt caché dans la profondeur de l'Argent-vif, & qui y eſt dès le commencement de ſa conformation; & l'autre qui ſurvient à l'Argent-vif, après qu'il eſt déja fait. On ne peut lui ôter ce dernier qu'avec bien de la peine: mais il eſt impoſſible de lui ôter le prémier, par le moyen du feu, de quelque artifice qu'on ſe ſerve, & quelque opération qu'on faſſe pour cela, à cauſe que ce Soufre eſt intimement uni à lui, & qu'il eſt né avec lui. L'expérience confirme ce que nous venons de dire. Car

nous voyons que le feu détruit le Soufre *aduſtible* des Métaux : mais il ne ſçauroit leur ôter leur Soufre fixe. Ainſi, quand nous diſons qu'on peut purifier les Métaux en les calcinant ; & en leur faiſant reprendre Corps : cela ſe doit entendre, qu'on peut les dépoüiller de leur Subſtance terreſtre, laquelle n'eſt pas unie intimement à eux, ni dans le profond de leur nature. Car de prétendre par le moyen du feu, ſéparer les choſes qui ſont intimement unies ; cela ne ſe peut, ſi ce n'eſt par le moyen de la Médecine de l'Argent-vif, qui couvriroit & tempéreroit cette Terre ou ce Soufre, ou qui la ſépareroit du Compoſé. Car on ſépare en deux maniéres la Subſtance terreſtre ou ſulphureuſe, qui eſt intimement unie à la nature du Corps ou du Métail. Prémiérement par la Sublimation qu'on en fait avec la Tutie & la Marcaſite, leſquelles élévent la Subſtance de l'Argent-vif, & laiſſent le Soufre en bas. Ce qu'elles font par la reſſemblance qu'elles ont, tant avec l'Argen-vif qu'avec le Soufre, n'étant que deux fumées qui ſont compoſées d'Argent-vif & de Soufre ; mais qui ont beaucoup plus du prémier que du dernier. Et cela ſe voit par expérience : parce que ſi vous les mêlez par une forte & prompte fuſion avec les Corps, les Eſprits qu'elles contiennent, enléveront

les Corps avec eux, & les réduiront en fumée. Et par ainsi ces deux Esprits sépa-rent des Corps cette terre sulphureuse. Secondement on peut séparer cette Substance terrestre, qui est dans le Métail, en le lavant & l'amalgamant avec l'Argent-vif, comme nous l'avons dit ci-devant. Et la raison en est, parce que l'Argent-vif ne s'attache & ne retient que ce qui est de sa nature, & laisse tout ce qui n'en est pas.

CHAPITRE IX.

De la nature de Jupiter ou de l'Etain

REvenons à la composition des Métaux. Si le Soufre, qui en est l'un des Principes, a peu de fixité; s'il a une blancheur impure, & s'il en a moins que d'Argent-vif; si l'Argent vif est impur, en partie fixe & en partie volatil, & s'il n'a qu'une blancheur impure & imparfaite; de ce mêlange, il se fera de l'Etain.

Les Opérations que l'on fait sur ce Métail pour le préparer [c'est-à-dire pour lui ôter ses impuretés] font voir qu'il est composé de la sorte. Car en le calcinant, on sent la mauvaise odeur du Soufre qui en sort; ce qui marque qu'il a un Soufre non fixe ou *adustible*. Que si en s'éxhalant, ce Soufre ne fait pas une flamme bleuë, comme

comme eſt celle que fait le Soufre vulgaire, lorſqu'il ſe brûle, il ne s'enſuit pas pour cela qu'il ſoit fixe, parce que cela ne vient nullement de ſa fixité, mais de ce que dans la compoſition de ce Métail, il y a beaucoup plus d'Argent-vif, lequel par ſon humidité empêche ce Soufre de brûler ſi viſiblement, qu'il puiſſe faire une flamme.

Au reſte, il y a deux ſortes de Soufres, & deux différens Argents-vifs dans l'Etain. L'un de ces Soufres, eſt *combuſtible*, puiſque lors qu'on le calcine, il rend la même odeur que le Soufre vulgaire. L'autre Soufre, qui eſt plus fixe, & qui pour cette raiſon n'a point de mauvaiſe odeur, comme le prémier, ſe voït dans la chaux de ce Métail, laquelle demeure dans le feu, ſans ſe brûler ny ſe conſumer.

On remarque tout de même deux Argents-vifs, dans l'Etain: l'un qui n'eſt pas fixe, & qui lui donne le *cric*, & l'autre fixe, qui ne lui en donne point. L'expérience nous fait voir le prémier. Car avant que l'Etain ſoit calciné, il a le *cric*, & après avoir été calciné trois fois, il ne l'a plus. Ce qui vient de ce que ſon Argent-vif volatil, qui faiſoit le *cric*, s'eſt éxhalé dans la Calcination. Or il eſt certain que c'eſt l'Argent-vif volatil de l'Etain qui lui donne le *cric*. Car ſi on lave

du Plomb avec de l'Argent-vif, & qu'après l'avoir lavé, on le faſſe fondre à un feu, qui ne ſoit pas plus fort, qu'il doit l'être pour fondre le Plomb, il demeurera une partie d'Argent-vif avec le Plomb, qui lui donnera le *cric*, & le changera en Etain. Cela ſe voit tout de même dans la tranſmutation qui ſe fait de l'Etain en Plomb. Car ſi on calcine pluſieurs fois l'Etain avec le Plomb, & ſi on lui donne un feu propre à lui faire reprendre corps, il ſe convertira en Plomb. Et cette tranſmutation ſe fera plus facilement, ſi lorſque l'Etain eſt en fuſion on lui ôte les pellicules, qui ſe forment au deſſus, & ſi on les calcine à fort feu. Mais vous ſerez encore aſſurez que ces différentes Subſtances ſe rencontrent dans l'Etain, ſi vous pouvez trouver l'invention de le conſerver dans des vaiſſeaux propres pour cela, & de faire la ſéparation de ces Subſtances, par le moyen d'un certain dégré de feu, comme je l'ai fait, après l'avoir découvert avec beaucoup de peine & de travail. Ce qui m'a fait connoître que j'avois eu raiſon de croire, que ce Métail étoit compoſé de toutes ces différentes Subſtances.

Que ſi vous me demandez ce qu'il reſte de l'Etain, après qu'on l'a dépoüillé de ces deux Subſtances, qui ne ſont pas ſi-

xes, c'eſt-à-dire, après qu'on lui a ôté ſon Soufre *combuſtible* & ſon Mercure volatil, je vais vous le dire, afin de vous faire connoître parfaitement la compoſition de ce Métail. Sçachez donc qu'après cela il reſte un Corps *livide* & péſant comme le Plomb, mais qui eſt plus blanc. Ainſi c'eſt un Plomb très-pur, dans la compoſition duquel les deux Principes, l'Argent-vif, & le Soufre, ſont également fixes, quoi qu'ils ne ſoient pas tous deux égaux en quantité; parce qu'il y a plus d'Argent-vif dans cette compoſition, comme on le peut connoître par la facilité qu'a l'Argent-vif a y entrer, tout tel qu'il eſt en ſa nature. Ce qui ne ſe feroit pas ſi facilement, ſi l'Argent-vif n'y étoit pas en plus grande quantité. C'eſt pour cette raiſon que l'Argent vif ne s'attache à Mars, que par un très-grand artifice, ny à Vénus non plus; à cauſe du peu d'Argent-vif qu'ont ces deux Métaux dans leur compoſition. Néanmoins Vénus, ayant plus d'Argent-vif que Mars, comme il ſe voit, en ce qu'elle eſt aiſée à fondre; au lieu que Mars ne ſe fond qu'avec une extrême difficulté; l'Argent-vif par conſéquent ne doit s'attacher que très-difficilement à Mars, & plus facilement à Vénus.

Or quand j'ay dit que dans ce Corps, que j'ai appellé Plomb très-pur, les deux

Subſtances qui en font la compoſition, étoient fixes, j'ai voulu dire que leur fixation, s'approchoit d'une forte fixation, & non pas qu'elles demeuraſſent toujours fixes à toute épreuve. Et pour preuve de cela, ſi l'on calcine ce Plomb très-pur, & qu'on en tienne la Calcination, ou la Chaux, dans un feu violent, ce feu ne ſéparera point ces deux Principes l'un d'avec l'autre; mais la Subſtance de ce Corps montera, & ſe ſublimera toute entiére, quoi que néanmoins plus purifiée qu'elle n'étoit.

Au reſte, la Subſtance du Soufre *aduſtible* eſt plus aiſée à ſéparer dans l'Etain, que dans le Plomb: comme il ſe voit en ce que Jupiter s'endurcit, qu'il ſe calcine, & que ſon éclat s'augmente facilement. Ce qui nous a fait connoître que ſon Soufre *aduſtible* & ſon Mercure volatil (qui ſont les deux choſes qui le corrompent & qui l'infectent) ne ſont pas de ſa prémiére compoſition, ni éxactement unies avec ſes Principes; mais qu'elles ſurviennent après qu'il eſt déja formé. Et c'eſt pour cela qu'on les en peut facilement ſéparer, & que les divers changemens qu'on donne à ce Métail, c'eſt-à-dire ſa *Mondification*, ſon *Endurciſſement* & ſa *Fixation*, ſe font plus promptement que dans le Plomb. Et il eſt aiſé de deviner pourquoi

cela se fait, si l'on considére tout ce que j'ai dit ci-devant ; & la remarque particuliére que j'ai faite. Car après l'avoir calciné & remis en Corps, lui ayant donné un feu fort & violent, j'ai vû, par les vapeurs qui s'élevent dans sa Sublimation, qu'il devenoit orangé, ce qui est une propriété du Soufre qui est fixe, & qui souffre la calcination. Tellement que de cette expérience, laquelle j'ai trouvée fort assurée, & qui m'a confirmé dans mon opinion, j'ai jugé que ce Métail avoit beaucoup de Soufre fixe dans sa composition C'est pourquoi j'éxhorte tous ceux qui auront envie de connoître la vérité en notre Science, de travailler soigneusement pour découvrir, & pour être convaincus de tout ce que je viens d'avancer ; & de ne cesser leur recherche & leur étude, jusqu'à ce qu'ils ayent acquis la connoissance des Principes des Corps & des propriétés des Esprits, & qu'ils en ayent une certitude entiére, sans se contenter de simples conjectures. Je leur en donne la facilité par la maniére dont je l'ai enseignée dans ce Livre, l'ayant dit suffisemment, & autant qu'il est néceſſaire pour notre Art.

CHAPITRE X

De la Nature de Saturne, ou du Plomb.

IL ne nous reſte plus à faire que la deſcription de Saturne. Ce Métail n'eſt en rien différent de Jupiter ; ſi ce n'eſt que ſa Subſtance eſt plus impure, à cauſe qu'il eſt compoſé d'un Argent-vif & d'un Soufre plus groſſier, & que ſon Soufre *combuſtible* eſt plus fortement attaché à la Subſtance de l'Argent-vif, qu'il ne l'eſt dans Jupiter. Et enfin qu'il y a plus de Soufre fixe dans ſa compoſition. Nous en allons rapporter les cauſes, & les prouver par des expériences convaincantes.

Prémiérement, il n'y a qu'à conſidérer ces deux Métaux pour juger que Saturne a plus de *terreſtréité*, & de *féces*, que Jupiter. Cela paroît encore en ce que la prémiére fois Saturne ſe calcine plus facilement que Jupiter. Ce qui eſt une marque qu'il a beaucoup plus de *terreſtréité*. Car l'expérience nous fait voir que les Corps qui ont le plus de *terreſtréité* ſe calcinent plus facilement ; & que ceux qui en ont le moins, ſont plus difficiles à calciner parfaitement le Soleil. Enfin, il ſe vérifie que Saturne a plus de *terreſtréité* & de *féces*, que Jupiter, en ce que ſa

noirceur & ſon impureté ne ſe purifient ni ne s'en vont point en le calcinant, & en le remettant pluſieurs fois en corps: comme l'on voit que cela ſe fait dans Jupiter. Ce qui eſt une preuve que Saturne a beaucoup plus d'impureté dans les Principes de ſa compoſition.

En ſecond lieu, il eſt aiſé de juger que tout ce que Saturne a de Soufre *combuſtible* eſt plus fortement uni à la Subſtance de ſon Argent-vif, qu'il ne l'eſt dans Jupiter. Parce que par l'évaporation il ne ſçauroit ſe ſéparer ſi peu de ce mauvais Soufre, (pourvû que la quantité en ſoit un peu conſidérable) qu'il ne paroiſſe d'une couleur orangée & fort teinte: outre que ce qui demeure même de ce Soufre au fond du Vaiſſeau, eſt de même couleur. Ainſi il faut néceſſairement de trois choſes l'une, ou que Saturne n'ait point de Soufre qui ſoit *combuſtible*; ou qu'il en ait bien peu; ou enfin que ce qu'il en a ſoit fortement uni avec le Soufre fixe, dans ſa prémiére compoſition. Or on ne peut pas douter, que non ſeulement il a un mauvais Soufre, & qu'il n'en a pas peu, mais même qu'il en a beaucoup, puiſqu'il a l'odeur de ce Soufre; qu'il conſerve long-tems cette odeur, & qu'il eſt bien difficile de la lui faire perdre. Ce qui nous a fait connoître évidemment

que ſon Soufre *combuſtible*, eſt aſſurément uni très-exactement avec ſon Soufre *incombuſtible*, lequel approche fort de la nature du Soufre fixe : en ſorte que ces deux Soufres étant mêlez & unis avec ſon Argent-vif, il ne font tous enſemble qu'une même Subſtance homogéne, c'eſt-à-dire qui eſt toute de même nature. Et delà vient que quand la vapeur du Soufre *combuſtible* de ce Métail, vient à s'élever, elle monte néceſſairement avec le Soufre *incombuſtible*, n'y ayant que lui qui puiſſe faire la couleur orangée.

Nous avons dit en troiſiéme lieu, qu'il y a plus de Soufre incombuſtible dans Saturne que dans Jupiter. Ce qui eſt ſi vrai, que dans la préparation que l'on donne à la Chaux de ces deux Métaux [en les tenant l'une & l'autre quelque tems dans le feu] on voit que celle de Saturne devient toute orangée ; au lieu que celle de Jupiter ne fait que blanchir. Ce qui nous a fait connoître la cauſe pour laquelle Jupiter s'endurcit plûtôt par la Calcination, & pourquoi il ne perd pas ſi aiſément la facilité qu'il a à ſe fondre, que fait Saturne Car cela vient de ce que Saturne a plus de Soufre & d'Argent-vif fixes, qui eſt ce qui fait la dureté des Métaux.

Or il y a deux choſes qui font, & qui donnent la fuſion, l'Argent-vif & le Soufre

ſe *aduſtible*. L'une deſquelles, qui eſt l'Argent-vif, eſt ſuffiſante pour donner une fuſion parfaite, à quelque dégré de feu que ce puiſſe être; ſoit qu'il faille que les Métaux rougiſſent auparavant que de ſe fondre; ſoit qu'ils puiſſent être fondus ſans cela. C'eſt pourquoi comme dans Jupiter il y a beaucoup d'Argent-vif, qui n'eſt pas fixe, il a auſſi une grande facilité à ſe fondre fort promptement, & il eſt difficile de la lui ôter.

La molleſſe des Métaux vient tout de même de deux cauſes, qui ſont un Argent-vif, qui n'eſt pas fixe, & un Soufre *combuſtible*. Et par ce qu'on ôte plus facilement le Soufre *combuſtible* à Jupiter qu'à Saturne, l'une des cauſes qui le rendent moû, lui étant ôtée par la Calçination, il faut néceſſairement qu'il s'endurciſſe; au lieu que les deux choſes qui font la molleſſe, étant fortement unies dans la compoſition de Saturne, [& par conſéquent, ni l'une ni l'autre ne lui pouvant être ôtée qu'avec difficulté,] cela eſt cauſe qu'il ne peut pas s'endurcir ſi aiſément. Il y a néanmoins cette différence entre la molleſſe qui vient de l'Argent-vif, & celle que fait le Soufre *combuſtible*, que celle-ci eſt caſſante & ployante; au lieu que celle que fait l'Argent-vif s'étend & s'allonge beaucoup. Et cela ſe voit manifeſ-

tement par l'expérience. Car il eſt certain que les Corps ou Métaux, qui ont quantité d'Argent-vif, ont une grande extenſion; & qu'aucontraire ceux qui ont peu d'Argent-vif, ne peuvent guéres être étendus. C'eſt ce qui fait que Jupiter s'étend plus facilement & plus delicatement que Saturne; Saturne plus que Vénus; celle-ci plus que Mars; la Lune plus que Jupiter, & le Soleil beaucoup plus que la Lune.

C'eſt donc l'Argent-vif & le Soufre fixes qui donnent la dureté aux Métaux: Et ce qui fait leur molleſſe, ce ſont les deux cauſes oppoſées à celles-là; c'eſt-à-dire l'Argent-vif volatil, & le Soufre *combuſtible*. Et c'eſt le Soufre qui n'eſt pas fixe, & l'Argent-vif quel qu'il ſoit, fixe ou volatil, qui leur donnent la fuſion. Mais le Soufre qui n'eſt pas fixe donne néceſſairement la fuſion au Métail ſans qu'il rougiſſe, comme on le voit par l'Arſenic, [qui eſt un Soufre *combuſtible*] & qui étant projetté ſur les Métaux difficilles à fondre, leur donne la fuſion, ſans qu'il ſoit néceſſaire qu'ils rougiſſent auparavant. L'Argent-vif, qui n'eſt pas fixe, rend tout de même les Métaux aiſez à fondre. Mais l'Argent-vif fixe, ne donne la fuſion au Métail qu'après que ce Métail s'eſt enflammé & qu'il a rougi. Et partant, c'eſt le

Soufre fixe, qui retarde & qui empêche la fusion de quelque Métail que ce soit.

Ce qui nous découvre un grand Secret. Car puisque l'on trouve par l'expérience que les Métaux, qui ont le plus d'Argent-vif, sont les plus parfaits : il s'ensuit nécessairement que les Métaux imparfaits, qui ont le plus d'Argent-vif, s'approchent aussi le plus de la perfection, & de la nature des parfaits. Et par conséquent plus les Métaux auront de Soufre, plus ils seront impurs & imparfaits. D'où l'on doit inférer qu'entre les imparfaits, Jupiter est celui qui s'approche le plus des Corps parfaits ; puisquil a le plus d'Argent vif, qui est ce qui fait la perfection, & que par cette même raison Saturne en est moins proche ; Vénus moins que Saturne, & Mars moins que pas un. Cela s'entend, si l'on considére ces Métaux à l'égard de ce qui fait la perfection. Car ce seroit toute autre chose, si on les considéroit par rapport à la Médecine, qui les parfait, qui supplée à ce qui leur manque, qui les pénétrant jusques dans l'intérieur, raréfie leur épaisseur, & qui pallie & qui couvre leur noirceur & leur impureté, par un éclat & un brillant qu'elle leur communique : Par ce qu'à cét égard Vénus est plus capable de recevoir la perfection par le moyen de cette Médecine ; Mars la

peut moins recevoir qu'elle ; Jupiter moins que Mars ; & Saturne a le moins de tous de disposition à la recevoir.

Cette diversité des Métaux & les Opérations que l'on a fait sur eux, nous ont appris que pour leur donner la perfection, il falloit les préparer différemment, & qu'ils avoient besoin de différentes Médecines pour cela. Car on a vû que les Métaux durs, & qui rougissent au feu, avoient besoin d'une Médecine qui pût les ramollir, & raréfier leur Substance intérieure trop serrée, & la rendre uniforme & toute égale par tout : Et qu'au contraire aux Métaux mous, & qui ne rougissent point au feu, il falloit une Médecine qui les endurcît, les resserrât & qui épaissit leur Substance interne & cachée. Nous allons voir quelles sont ces Médecines, nous dirons quels sont leurs effets, & ce qui a été cause qu'on les a inventées, ce qu'elles laissent d'imparfait dans les Métaux, & ce à quoi elles peuvent donner la perfection.

SECONDE PARTIE
DU SECOND LIVRE.

DES MEDECINES en général, & de la néceſſité d'une Médecine univerſelle, qui donne la perfection à tous les Métaux imparfaits, & d'où elle ſe peut mieux prendre, & plus prochainement.

CHAPITRE XI.

Qu'il doit néceſſairement y avoir deux ſortes de Médecines, tant pour chaque Corps imparfait que pour l'Argent-vif, l'une au Blanc, l'autre au Rouge; mais qu'il n'y en a qu'une ſeule très-parfaite, qui rend toutes les autres inutiles.

NOus avons dit ci-devant. Que les Eſprits avoient plus de conformité avec les Corps, que quoi que ce ſoit. Et la raiſon que nous en avons apportée, c'eſt qu'ils s'uniſſent mieux & plus amiablement à eux, que nulle autre choſe qui ſoit dans la Nature. Ce qui m'a donné la prémiére

notion que les Esprits devoient être la véritable Médecine pour altérer & changer les Corps. Et c'est cela même qui fut cause que j'employai toute mon industrie pour trouver l'artifice de transmuer véritablement, par le moyen des Esprits, chaque Corps imparfait, en Lune & en Soleil véritables & parfaits. Je crûs donc, qu'il falloit faire nécessairement différentes Médecines de ces Esprits, selon la diversité des choses qui devoient être transmuées. Car y ayant de deux sortes de ces choses-là, l'Argent-vif, qui est un Esprit, & qui doit être coagulé & fixé parfaitement, & les Corps qui n'ont pas la perfection, c'est-à-dire les Métaux imparfaits; & ces Métaux n'étant pas d'ailleurs tous semblables; puisque les uns sont durs & rougissent au feu, tels que sont Mars & Vénus, & les autres sont moûs, qui ne rougissent point, comme sont Jupiter & Saturne: il faut nécessairement que la Médecine, qui doit donner la perfection à tant de choses différentes, soit aussi différente elle-même. Ainsi il faut une Médecine particuliére pour fixer & parfaire l'Argent-vif, laquelle soit différente de celle, qui doit donner la perfection aux Métaux imparfaits. Et à l'égard de Vénus & de Mars, qui rougissent au feu, il faut une autre Médecine particuliére pour eux, & qui

soit différente de celle de Jupiter & de Saturne, qui sont moûs, & qui ne rougissent point: parce que la nature de ces Métaux étant visiblement différente, il est certain que pour les rendre parfaits, il leur faut des Médecines de différentes sortes. D'ailleurs, quoique Mars & Vénus ayent cela de commun entr'eux, que tous deux sont durs; ils ont néanmoins chacun des propriétés particuliéres, qui les font différer. Car Mars n'est pas fusible, & Vénus l'est. Mars est entiérement livide, plein de crasses & d'impuretés; & Vénus non. Mars a une blancheur obscure, & Vénus une rougeur impure & une verdeur. En quoi l'on voit une grande différence. De sorte que ces deux Métaux étant différens en tant de choses, il faut de nécessité que la Médecine, qui doit leur donner la perfection, soit pareillement différente. Il en est de même de Jupiter & de Saturne. Car quoi que tous deux conviennent en ce qu'ils sont moûs, ils ne le font pas néanmoins de la même maniére; & ils different encore en plusieurs autres choses. Par exemple, Jupiter est net, & Saturne ne l'est pas: ainsi la Médecine qui les doit perfectionner, ne doit pas être la même. De plus, l'Argent-vif & les Métaux imparfaits, qui peuvent être chan-

gez, ſont tranſmuëz en Lune ou en Soleil : ainſi il faut néceſſairement qu'il y ait une Médecine rouge, qui les tranſmuë en Soleil, & une blanche qui les change en Lune. De maniére qu'y ayant deux Médecines, l'une Solaire & l'autre Lunaire, pour chacun des quatre Métaux imparfaits, il y aura par conſéquent huit ſortes de Médecines pour la tranſmutation de ces Métaux. Et parce que l'Argent-vif peut être changé tout de même en Soleil & en Lune ; il y aura donc encore deux Médecines particuliéres pour lui. Et ainſi ce ſeront en tout dix Médecines néceſſaires pour donner la perfection, tant à l'Argent-vif qu'aux Métaux imparfaits ; ce que j'ai trouvé avec beaucoup de peine & de travail.

Mais après avoir long-tems travaillé, & après une étude opiniâtre & une longue & profonde méditation, & de grandes dépenſes, j'ai enfin trouvé une ſeule Médecine qui nous exempte de travailler à toutes celles dont nous venons de parler. Car elle ramolit le Métail qui eſt dur, & endurcit celui qui eſt moû ; elle fixe ce qu'ils ont de volatil, elle purifie ce qu'ils ont d'impur & elle leur donne enfin une Teinture & un éclat qu'on ne ſauroit exprimer ; cette Teinture étant plus belle,

& cet éclat plus brillant que ni la Teinture ni l'éclat que la Nature donne aux deux Métaux parfaits.

Nous traiterons par ordre & en particulier de ces Médecines ; nous en dirons la compoſition & les cauſes, & nous n'avancerons rien que nous ne prouvions par expérience. Pour cet effet, nous parlerons prémiérement des dix Médecines particuliéres, & nous dirons en prémier lieu quelles ſont celles des Métaux imparfaits ; enſuite celle de l'Argent-vif, & nous finirons par la Médecine Univerſelle du Magiſtére, qui donne généralement la perfection à tous. Mais parce que les Métaux imparfaits ont beſoin d'être préparez auparavant que de recevoir la perfection, pour ne pas donner ſujet à perſonne de ſe plaindre, que par envie nous ayons celé ou retranché quelque choſe de notre Science, nous commencerons par dire la préparation qu'il faut donner aux Métaux imparfaits, pour les diſpoſer à recevoir la perfection, ſoit au Blanc, ſoit au Rouge : après quoi nous traiterons de toutes les Médecines, & nous en dirons tout ce qu'il ſera néceſſaire d'en ſavoir.

CHAPITRE XII.

Qu'il faut donner une préparation particuliére à chaque Métail imparfait.

IL eſt aiſé de connoître, par les choſes que nous avons dites ci-devant, ce que c'eſt que la Nature, en travaillant à la production des Métaux, laiſſe de ſuperflu ou de défectueux en chacun de ceux qui ſont imparfaits. Car nous avons découvert la plus grande partie de leur nature, & ce que nous en avons dit ſuffiroit pour les faire aſſez connoître. Mais parce que nous n'avons pas donné une idée de ces Métaux entiére & accomplie, nous acheverons de mettre ici ce que nous avons obmis, lorſque nous en avons traité dans le Livre précédent.

Comme il y a donc deux ſortes de Corps imparfaits qui peuvent être changez, deux mous, Jupiter & Saturne, qui ne rougiſſent point au feu, deux autres durs, Mars & Vénus, qui ne ſont point fuſibles, ou qui ne le ſont au moins qu'après avoir rougi, il eſt certain que la Nature nous apprend par la différence qu'elle a miſe entre eux, que nous devons auſſi les préparer différemment: Or les deux prémiers Corps imparfaits, que nous avons dit être de

même nature, je veux dire le Plomb noir que dans notre Art on appelle Saturne, & le Plomb blanc qui a le cric, & que nous nommons ordinairement Jupiter ſont néanmoins bien différens, tant dans leur eſſence profonde & cachée, que dans leur apparence & leur extérieur. Car Saturne eſt manifeſtement *livide*, pésant, noir, ſans cric & ſans aucun ſon : au lieu que Jupiter eſt blanc, quoi qu'un peu noirâtre, qu'il a le cric, & qu'il a un petit ſon clair; comme nous l'avons fait voir ci-devant, par les expériences que nous en avons rapportées, & par la déclaration de leurs propres cauſes : Et ce ſont là autant de différences, par leſquelles un Artiſte judicieux peut conſidérer les préparations qu'on leur doit donner, & dans l'ordre qu'on les leur doit donner, ſelon que ces différences ſont ou moindres ou plus grandes.

Nous traiterons de toutes ces préparations de ſuite. Nous commencerons par celle des Métaux moûs, & nous dirons prémiérement celles de Saturne; puis nous viendrons à Jupiter, qui a une autre ſorte de molleſſe que Saturne; nous continuërons par les autres Métaux, & nous finirons par les préparations que l'on doit donner à l'Argent-vif pour le coaguler. Mais il faut remarquer auparavant que dans la préparation des Corps ou Métaux imparfaits,

il n'y a rien de superflu à leur ôter de leur intérieur, mais de leur extérieur seulement.

CHAPITRE XIII.

Que la Médecine doit ajoûter ce qui est de défectueux dans les Métaux imparfaits; & que la préparation, qu'on leur donne, pour recevoir cette Médecine, doit ôter ce qu'ils ont de superflu.

ON donne diverses préparations à Saturne, & à Jupiter aussi, selon qu'ils sont dans un dégré ou plus proche ou plus éloigné de la perfection. Or il y a deux choses qui causent leur imperfection. L'une qui leur est naturelle, étant profondément enracinée en eux, & unie essentiellement aux Principes de leur composition; & c'est la terrestréité de leur Soufre, & l'impureté de leur Argent-vif. L'autre survient à cette prémiere mixtion, ou à ce prémier mêlánge de leurs Principes, & ce n'est autre chose qu'un Soufre combustible & impur, & un Argent-vif sale & plein d'ordure, qui sont des choses du prémier genre, [c'est-à-dire de la nature des Esprits,] qui corrompent la Substance de Saturne & de Jupiter. Pour la prémiére, il est impossible de la leur pouvoir

ôter, par quelque Médecine que ce ſoit du prémier ordre, c'eſt-à-dire par nulle des huit Médecines particuliéres, quelque induſtrie qu'on y apporte; mais on peut avec peu d'artifice en ſéparer la derniére.

Et la raiſon pourquoi l'on ne ſçauroit ôter à ces deux Métaux les impuretés dont nous venons de parler, c'eſt qu'elles ſont ſi intimement unies avec les Principes naturels de ces Corps, qu'elles ſont de leur Eſſence, & ne ſont qu'une même Eſſence avec eux. Et comme il n'eſt pas poſſible de détruire l'Eſſence d'une choſe, & qu'elle demeure toujours la même; auſſi eſt-il impoſſible d'ôter à ces Métaux ces impuretés eſſentielles qui les corrompent. C'eſt pourquoi quelques Philoſophes ont crû que de cette maniére on ne pouvoit point perfectionner ces Métaux par l'Art.

Pour moi, lorſque je cherchois la Science, j'avoüe que je ſuis demeuré court en cet endroit, auſſi bien qu'eux; & que par nul moyen ni par nulle préparation que j'aye pû imaginer, je n'ai jamais pû donner aux Métaux imparfaits un éclat véritable & parfait: au contraire, tout ce que je faiſois ne ſervoit qu'à les gâter & à les noircir entiérement. Ce qui m'étonna fort, & je déſeſpérai pendant long-tems de pouvoir y réüſſir; mais enfin étant rentré en moi-même, aprés m'é-

tre bien rompus la tête à rêver là-dessus, je vins à considérer que les Métaux imparfaits étoient sales & impurs dans le profond de leur nature, & que l'on ne pouvoit trouver rien de brillant, ni de resplendissant en eux, puisqu'il n'y avoit rien de semblable dans leur composition naturelle, étant impossible de trouver dans une chose ce qui n'y est pas. Et delà je tirai cette conséquence : Puisque, dis-je, ces Métaux n'ont rien de parfait, il faut nécessairement, que ni dans la séparation, que l'on en feroit en diverses Substances, ni dans le profond de leur nature, l'on ne puisse rien trouver de superflu. Et par ce moyen je jugeai qu'il devoit y avoir en eux quelque chose de manque, qu'il falloit suppléer & remplacer par une Matiére ou Médecine, qui lui fût propre & convenable, & qui pût ajoûter ce qu'il y avoit de défectueux. Or le défaut de ces Métaux est d'avoir trop peu d'Argent-vif, & de ce que le peu qu'ils en ont, n'est pas si condensé ni si resserré qu'il devroit l'être. Et par ainsi, pour les parfaire & les achever, il faut augmenter leur Argent-vif, le resserer, & lui donner une fixation stable, & qui demeure à toute épreuve. Ce qui se fait par une Médecine faite de l'Argent-vif lui-même. Car quand elle est parfaite du seul Argent-vif, alors par sa splendeur;

& par ſon éclat, elle pallie & couvre leur noirceur, & elle la change en une ſplendeur brillante ; parce que l'Argent-vif, qui eſt changé en Médecine, étant purifié par notre Art, & réduit en une Subſtance très-pure & très-éclatante, ſi on en fait la projection ſur les Corps imparfaits, il les rendra éclatans, & leur dounera la perfection qui leur manque, par le moyen de ſa fixation ; & par ſa pureté il les tranſmuera & les perfectionnera entiérement. Nous dirons dans la ſuite quelle eſt cette Médecine, dans un Chapitre que nous ferons particuliérement pour cela.

Ainſi de ce que nous venons d'établir, on doit inférer qu'il faut néceſſairement trouver deux ſortes de perfections ; l'une, qui ſe faſſe par une Matiére, laquelle ſépare du Compoſé la Subſtance qui eſt impure ; & l'autre, par une Médecine, qui couvre & pallie cette impureté par le brillant de ſa ſplendeur, & qui lui donne la perfection, en la rendant belle & éclatante. Au reſte, comme l'on ne peut rien trouver de ſuperflu, mais ſeulement quelque choſe de manque dans l'intérieur & l'eſſence des Corps imparfaits ; s'il y a quelque choſe à leur ôter, c'eſt de l'extérieur & de l'apparence de ces Corps, qu'il faut ôter ce qui leur ſurvient, après qu'ils ſont déja faits & compoſez. Et cela

ſe fait par diverſes préparations que nous allons rapporter. Nous commencerons par celles de Jupiter & de Saturne, dont nous parlerons conjointement dans le même Chapitre; puis nous traiterons de celles des autres Corps imparfaits ſelon leur rang.

CHAPITRE XIV.

De la préparation de Saturne & de Jupiter.

ON donne différentes préparations à Saturne & à Jupiter, ſelon qu'ils ont plus ou moins de beſoin de s'approcher de la perfection. Ces préparations ſe réduiſent pourtant à deux; l'une qui eſt générale, & l'autre particuliére. La générale ſe peut faire de différentes maniéres, par le moyen deſquelles, comme par autant de dégrés, les Métaux imparfaits s'approchent de la perfection. Le prémier de ces dégrés conſiſte à leur donner l'éclat, & a bien purifier leur Subſtance. Le ſecond, à les endurcir, en ſorte qu'ils rougiſſent au feu avant que de ſe fondre. Et le troiſiéme à les fixer, en leur ôtant leur Subſtance fugitive ou volatile. Or on les purifie & on les rend éclatans par trois moyens:

moyens : ou par des choſes qui ont la vertu de les purifier : ou en les calcinant & en leur faiſant reprendre corps : ou en les diſſolvant. Les choſes qui les purifient le font, ou lors qu'ils ſont réduits en chaux, ou étant en corps. On purifie leur chaux, ou avec des Sels, ou avec des Aluns, ou avec du Verre. Ce qui ſe fait de cette maniére. On calcine le Métail, après quoi on jette ſur ſa chaux de l'eau d'Alun, ou de Sels toute pure, ou dans laquelle on aura mis du verre en poudre: & enſuite on fait reprendre corps à cette chaux ; & on réïtere cette opération, juſques à ce que le Métail paroiſſe être parfaitement purifié. Ce qui ſe fait, parce que les Sels, les Aluns & le Verre ayant toute une autre fuſion, que n'ont les Métaux, ces choſes-là ſe ſéparent d'eux, & en ſe ſéparant, elles emportent avec elles leur Subſtance terreſtres, laiſſant de cette maniére les Corps tous purs. Saturne & Jupiter, demeurant en corps & ſans être calcinez, ſont encore purifiez de cette même ſorte. Pour cette effet, on les réduit en limaille très ſubtile, que l'on méle tout de même avec les eaux d'Aluns, ou de Sels, & la poudre de Verre: Puis on remet cette limaille en corps par la fuſion, & l'on refait cette opération juſqu'à ce que ces deux Métaux paroiſſent être bien pu-

rifiez. Il y a encore une autre façon de les purifier, en les lavant avec de l'Argent-vif, de la maniére que nous l'avons dit ci-devant, dans le Chapitre onziéme.

Ces deux Métaux ſe purifient encore d'une autre façon, en les calcinant & en leur faiſant reprendre corps avec un dégré de feu proportionné, & propre à faire cette opération, laquelle l'on réitére juſqu'à ce qu'il paroiſſent plus nets. Car par ce moyen on ôte à ces deux Corps imparfaits deux ſortes de Subſtances, qui les corrompent & les infectent; l'une qui eſt inflammable & volatile, & l'autre groſſiére & terreſtre; à cauſe que le feu éléve & conſume tout ce qui eſt volatil. Et lorſqu'on remet ces Métaux en corps par la fuſion, le feu bien proportionné en ſépare tout de même la terreſtréité. On trouvera la maniére de donner cette proportion au feu dans notre Livre de la *Recherche de la perfection*, qui eſt devant celui-ci. Car dans ce Livre-là j'ai mis toutes les recherches que j'ai faites par mes raiſonnemens, comme j'ai écrit en celui ci les opérations & les expériences que j'ai faites, & que j'ai vu de mes yeux & touché de mes mains, ſans en avoir rien retranché, & je l'ai mis dans l'ordre que la Science la demande.

Il y a encore un autre moyen pour pu-

nifier Saturne & Jupiter, qui eſt de les diſſoudre, comme nous l'avons déja dit, & de faire reprendre corps à ce qui en aura été diſſous. Car de cette maniére il ſe purifie mieux que par quelque autre voye que ce ſoit : Et ainſi elle vaut mieux que pas une, hormis celle qui ſe fait par la Sublimation, qui eſt la meilleure de toutes.

Nous avons dit que l'un des dégrés qui approchoit ces deux Métaux de la perfection, étoit l'endurciſſement de leurs Subſtances molles ; tellement qu'ils deviennent ſi durs par cette préparation, qu'ils ne ſe puiſſent fondre qu'après avoir rougi au feu. Pour faire cet endurciſſement, il faut trouver le moyen d'unir intimement à leur Subſtance de l'Argent-vif, ou du Souffre, ou de l'Arſenic qui lui reſſemble, & qu'ils ſoient fixes : ou bien de mêler avec eux des choſes dures & qui ne ſoient pas fuſibles, telles que ſont la Chaux, les Marcaſites, & les Tuties. Car tout cela s'unit ſi bien avec eux, qu'ils s'embraſſent mutuellement, parce qu'ils s'entr'aiment : Et par ce moyen ces Métaux s'endurciſſent de telle ſorte, qu'ils ne ſe fondent point, qu'auparavant ils n'ayent rougi. La Médecine qui donne la perfection, & dont je dirai la compoſition ci-après, fait le même effet. Une autre ſorte de préparation que l'on donne à ces deux Métaux

& qui eſt le troiſiéme dégré, c'eſt, comme nous l'avons dit, de leur ôter leur Subſtance volatile. Ce qui ſe fait en les tenant dans un feu bien proportionné pour cela, après leur avoir donné le prémier dégré par la Calcination.

Au reſte, ces trois dégrés, dont nous venons de parler, ſe doivent donner par ordre & de ſuite. Car prémiérement il faut ôter à ces deux Métaux tout ce qu'ils ont de volatil & de combuſtible, qui les corrompt, après quoi il faut les dépoüiller de leur terreſtréité ſuperfluë : & enfin, il faut les diſſoudre, & les remettre en corps. Ou bien il faut les laver parfaitement, en les mêlant avec de l'Argent-vif. Pour bien purifier ces deux Métaux, il faut néceſſairement ſuivre cet ordre.

Venons maintenant à la préparation particuliére de ces deux Corps. On prépare Jupiter différemment. Prémiérement, par la calcination, qui l'endurcit, ce qu'elle ne fait pas à Saturne: Jupiter s'endurcit auſſi, en le préparant avec l'eau d'Alun, comme nous l'avons dit ci-devant. Secondement, en le tenant long-tems dans ſon feu de Calcination. Car par ce moyen il perd le *tric*, & il ne rend plus caſſans les autres Métaux avec leſquels on le mêle, comme il faiſoit auparavant. Ce qui ne ſe fait pas de même à Saturne, parce qu'il

n'a point de *cric*, & il ne rend point les autres Métaux aigres & caſſans comme fait Jupiter. Celui-ci perd encore ſon *cric* en le calcinant, & en le remettant en corps par pluſieurs fois, comme il fait auſſi, ſi l'on verſe de l'eau de Sels & d'Aluns ſur ſa chaux; parce que ces choſes lui ôtent le *cric* par leur acrimonie.

La préparation particuliére de Saturne ſe fait pareillement par la Calcination, qui s'en fait par l'acrimonie des Sels. Car elle l'endurcit, comme il ſe blanchit particuliérement avec le Talc, la Tutie, & la Marcaſite auſſi. J'ai parlé plus au long de toutes ces ſortes de préparations dans mon Livre de la *Recherche de la perfection*, où on les peut voir; car je n'ai fait qu'abréger ici ce que j'en ai dit là plus amplement.

CHAPITRE XV.

De la préparation de Vénus.

EN ſuivant l'ordre que nous nous ſommes propoſé, nous avons maintenant à parler de la préparation de Vénus, & de celle de Mars qui ſont les deux Métaux durs. Commençons par Vénus. On la prépare de différentes façons, ou en l'élevant par la Sublimation; ou ſans la ſubli-

mer. On l'éléve en uniſſant adroitement à elle de la Tutie, avec laquelle elle a plus de conformité; & en la mettant enſuite à ſublimer dans un Vaiſſeau ſublimatoire, & par un dégré de feu, propre à faire élever ſa partie la plus ſubtile, qui ſe trouve être d'un grand éclat & fort brillante. Ou bien après avoir réduit ce Métail en très-menües parties, c'eſt-à-dire en limaille, on le mêle avec du Soufre, & on le ſublime comme nous venons de le dire. On prépare Vénus d'une autre ſorte ſans la ſublimer, ſoit qu'elle ſoit en chaux, ſoit qu'elle ſoit en corps, par les choſes mondificatives, c'eſt-à-dire qui ont la vertu de purifier, telles que ſont la Tutie, les Sels, & les Aluns. Ou bien en la lavant avec de l'Argent-vif, comme nous l'avons dit: ou en la calcinant, & lui faiſant reprendre corps, ainſi que les Métaux précédens: ou en la diſſolvant, & en remettant en corps ce qui en aura été diſſous: ou enfin on la purifie comme les autres Métaux imparfaits en la lavant avec de l'Argent-vif.

CHAPITRE XVI.

De la préparation de Mars.

ON prépare auſſi Mars de pluſieurs maniéres : ou en le ſublimant ou ſans le ſublimer. On le ſublime avec l'Arſénic, & cette Sublimation ſe fait ainſi. Il faut trouver le moyen d'unir à lui le plus profondément que l'on pourra (c'eſt-à-dire juſques dans ſon intérieur) de l'Arſenic, qui ne ſoit pas fixe, & de le ſi bien unir, qu'il ſe fonde conjointement avec ce Métail. Après quoi il le faudra ſublimer dans un Vaiſſeau propre pour cela. Cette maniére de préparer Mars, eſt la meilleure & la plus parfaite de toutes. On le prépare encore avec de l'Arſenic, en les ſublimant pluſieurs fois tous deux enſemble, juſqu'à ce que Mars retienne une certaine quantité de cet Arſenic avec lui. Car ſi après cela on fait reprendre corps à ce Métail, il en ſortira blanc, fuſible, net & bien préparé. Il y a encore une troiſiéme maniére de le préparer, en le fondant avec du Plomb & de la Tutie. Car cela le rend tout de même net & blanc.

Mais parce que j'ai promis d'enſeigner la maniére d'amollir les Corps durs, & d'endurcir les mous par le moyen d'une

Calcination particuliére, de peur que l'on ne croye que je veüille obmettre quelque choſe, je vais dire comment cette Opération ſe doit faire

Prémiérement donc pour endurcir les Métaux moſis, il faut diſſoudre de l'Argent-vif précipité, & diſſoudre pareillement le Corps que l'on voudra endurcir après l'avoir entiérement calciné. On mêle ces deux diſſolutions enſemble, & de ce mêlange on en arroſe alternativement le Métail calciné, le broyant, & l'*imbibant*, le calcinant, & lui faiſant reprendre corps, juſqu'à ce qu'il devienne ſi dur, qu'il ne ſe puiſſe fondre qu'il ne rougiſſe auparavant. On fait la même choſe avec la Chaux des Corps moûs & la Tutie, & la Marcaſite, que l'on calcine & que l'on diſſout, dont enſuite l'on fait les mêmes *imbibitions*. Et plus ces choſes ſeront pures & nettes, plus le changement qu'elle feront [ſur les Corps qu'elles endurciront,] ſera parfait.

Les Corps durs ſeront ramollis par un artifice tout ſemblable, que voici. On les mêle & on les ſublime avec de l'Arſenic. Et après les avoir ſublimez, on les brûle par le dégré de feu dont j'ai dit, dans mon *Livre des Fourneaux*, qu'il ſe faloit ſervir pour cela. Enfin on les remet en corps avec un feu violent, mais proportionné:

tionné : & on réitere ces Opérations, juſqu'à ce que les Corps s'amolliſſent dans la fuſion, autant qu'ils peuvent l'être à proportion de leur dureté. Toutes ces altérations & ces changemens ſont du prémier ordre, & ſans cela la Tranſmutation de ces Métaux ne ſe peut faire.

CHAPITRE XVII.

De la maniére de purifier l'Argent-vif.

POur achever toutes les préparations, il nous reſte à parler de la *mondification* ou *purification* de l'Argent-vif, qui eſt toute la préparation qu'on lui peut donner. Elle ſe fait en deux maniéres. La prémiére, par la Sublimation, que nous avons enſeignée dans le Livre précédent : Et la derniére par la *Lotion* ou *Ablution*, c'eſt-à-dire en le lavant. Ce qui ſe fait ainſi. On met de l'Argent-vif dans un baſſin de verre, de grez, ou de faillence, & par-deſſus on verſe du vinaigre juſqu'à ce qu'il ſurnage. Cela fait, on poſe le plat ou baſſin ſur un feu doux, & on le laiſſe échauffer, tant que l'on puiſſe le remuer librement avec le doigt. On le remuë donc inceſſemment, juſqu'à ce qu'il ſe mette tout en grains auſſi menus que de la poudre, & que tout le vinaigre qu'on y aura mis,

ſoit conſumé. Après quoi on lave avec de nouveau vinaigre toutes les craſſes terreſtres, & les ordures qu'il aura laiſſées dans le plat, & on les jette. Il faut réitérer cette *Lotion*, juſqu'à ce que l'Argent-vif ſoit entiérement depoüillé & nettoyé de ſa terreſtréité, & qu'il paroiſſe de couleur d'un très-beau bleu céleſte. Ce qui ſera une marque qu'il aura été aſſez lavé, & qu'il eſt bien purifié. Voilà toutes les ſortes de préparations. Paſſons maintenant aux Médecines.

CHAPITRE XVIII.

Que la Médecine très-parfaite donne néceſſairement cinq differentes propriétés de perfection, qui ſont la Netteté, *la* Couleur *ou* Teinture, *la* Fuſion, *la* Stabilité, *& le* Poids : *Et que par ces effets, l'on doit juger de quelle choſe on doit prendre cette Médecine.*

NOus parlerons prémiérement en général des Médecines, de leurs Cauſes & de leurs Effets, conformément aux expériences que l'on en peut faire. Mais avant toutes choſes, voici des Maximes qu'il faut établir, par le moyen deſquelles on connoîtra ſi la Médecine eſt véritable, & ſi la Tranſmutation qu'elle aura faite eſt parfaite.

Prémiérement, les Corps imparfaits ne ſçauroient recevoir la perfection, ſi la préparation ou la Médecine ne leur ôte tout ce qu'ils ont de ſuperflu; c'eſt-à-dire leur Soufre inutile & combuſtible & leur terreſtréité impure: & ſi dans la fuſion ces deux choſes ne ſont ſéparées du Métail, dans lequel elles ſont mêlées, lorſqu'on fait ſur eux la projection de la Médecine, qui doit le tranſmuer. Quand on aura trouvé le moyen de faire cette *ſépa:ation*, on pourra dire qu'on a l'une des eſpéces de la perfection.

Secondement, ſi la Médecine ne donne de l'éclat au Métail imparfait, & ſi elle ne le change en couleur blanche ou rouge, ſelon que tu as deſſein de le faire: Et ſi cette couleur n'eſt accompagnée d'un brillant, & d'une lueur agréable, ſois ſûr que la Tranſmutation n'eſt pas bonne, & que le Métail imparfait, que tu as voulu tranſmuer, n'a pas reçû une véritable & une entiére perfection.

Troiſiémement, ſi la Médecine ne donne une fuſion au Métail imparfait, telle que l'ont le Soleil & la Lune, & dans le tems préciſément que l'ont ces deux Métaux parfaits, c'eſt une marque infaillible que la Médecine n'eſt pas parfaite; & très-aſſurément elle ne demeurera ni ne perſévérera point dans ſes épreuves; mais elle ſe ſéparera du Métail ſur lequel on l'aura

projettée, & elle s'en ira en fumée, comme je le ferai voir évidemment ci-après, lorſque je parlerai de la Coupelle.

Quatriémement, ſi la Médecine ne demeure, & ſi le changement qu'elle fait, & la teinture qu'elle donne au Métail imparfait, n'eſt ſtable & permanente à toute épreuve, cela ne vaut rien, parce que tout s'en va en fumée.

En cinquiéme & dernier lieu, ſi la Médecine ne donne au Métail imparfait le véritable poids des Métaux parfaits, la Tranſmutation que l'on prétend qu'elle fait, n'eſt ni parfaite ni véritable, mais ſophiſtique, n'ayant qu'une apparence trompeuſe. Parce que le poids [dans le même volume,] eſt une des marques eſſentielles de la perfection.

Ce ſont là les cinq différences de la perfection. Et parce que la Médecine de notre Magiſtére doit néceſſairement communiquer toutes ces propriétés au Métail imparfait & à l'Argent-vif en les tranſmuant; il eſt aiſé de juger de-là de quelle choſe il faut la tirer. Car il eſt certain que cette Médecine ne peut être priſe que des choſes qui s'uniſſent le mieux aux Corps Métalliques, qui ont plus de conformité avec eux, qui les pénétrent juſques dans l'intérieure, qui s'attachent & s'uniſſent à eux, & qui par ce moyen les peuvent changer.

Or quelque recherche & quelque épreuve que j'aye pû faire dans toutes les autres choſes, je n'ai jamais rien trouvé, qui ait tant de liaiſon avec les autres Corps Métalliques, que l'Argent-vif. De maniére qu'ayant travaillé ſur l'Argent-vif j'ai reconnu, par l'expérience, qu'il eſt la véritable Médecine, qui donne la perfection aux Métaux imparfaits, & qui les change, & les tranſmuë véritablement avec très-grand profit.

CHAPITRE XIX.

Des préparations qu'il faut donner à la Médecine, afin qu'elle ait toutes les propriétés qu'elle doit néceſſairement avoir.

NOus n'avons donc plus qu'à déterminer quelle doit être la Subſtance de l'Argent-vif, afin d'être une véritable Médecine, & quelles propriétés il doit avoir pour cela. Or comme l'expérience nous a fait voir que l'Argent-vif ne fait nul changement dans les Métaux imparfaits, ſi lui-même n'eſt changé auparavant en ſa nature : Nous avons reconnu par-là, que néceſſairement il doit être préparé, pour faire cet effet. Car il ne ſe mêle point dans l'intérieur des Métaux imparfaits, s'il n'a eu ſa préparation particuliére, laquelle ne conſiſte qu'à le rendre

tel, qu'il puiſſe ſe mêler juſques dans le profond & dans l'intérieur du Métail, qui doit être tranſmué, ſans pouvoir jamais en être ſéparé. Or l'Argent-vif ne peut point ſe mêler de cette maniére, s'il n'eſt rendu extrémement ſubtil, par la préparation particuliére, que nous avons déclarée dans le Chapitre, où nous avons traité de ſa Sublimation. Mais quand il pourroit ſe mêler de cette ſorte, il ne demeureroit point avec le Métail, & l'impreſſion qu'il feroit ſur lui, ne ſubſiſteroit point, s'il n'eſt rendu fixe. Il ne donnera point auſſi l'éclat au Métail qu'il doit néceſſairement avoir, s'il eſt véritablement tranſmué, & ſi ſa Subſtance n'eſt renduë fort éclatante, par un artifice particulier, & par une opération qui ſe fait par le moyen d'un dégré de feu propre & convenable. Il ne communiquera pas même aux Imparfaits la fuſion des Métaux parfaits, ſi on ne le fixe de telle maniére, qu'en cet état il puiſſe ramollir les Corps durs, & endurcir les moûs. Car ſa *fixation* doit être ſi bien ménagée, qu'elle n'empêche pas qu'il ne lui reſte aſſez d'humidité pour pouvoir donner la fuſion que nous demandons, & qui eſt néceſſaire.

Il faut donc ſi bien préparer l'Argent-vif, que prémiérement il s'en faſſe une Subſtance très-brillante & très-pure. Puis

on le doit fixer avec cette précaution, que l'on sache lui donner le feu si à propos & si juste, que ce feu ne lui laisse d'humidité que ce qu'il en faut pour faire une fusion parfaite, & qu'il consume tout le surplus. Pour cette effet, si l'on en veut faire une Médecine pour ramollir les Métaux qui sont durs & longs à fondre, on doit lui donner au commencement un feu lent, parce que le feu lent conserve l'humidité & donne une fusion parfaite. Que si au contraire on veut, par cette Médecine, endurcir les Métaux molus, on doit faire un feu fort & violent, à cause qu'un tel feu consume l'humidité, & retarde la fusion. Et ce sont-là des régles & des maximes, à quoi tout Artiste bien sensé doit soigneusement prendre garde, & les avoir tousjours présentes, à quelque Médecine que ce soit qu'il veüille travailler : comme il doit aussi faire plusieurs autres considérations sur le changement du poids, qui se fait dans la Transmutation ; & en rechercher la cause & remarquer l'ordre dans lequel ce changement se fait.

Or pour ce qui est de la grande pésanteur des Métaux parfaits, elle ne provient, que de ce que leur Substance est fort subtile & uniforme, c'est-à-dire toute de même nature. Car par ce moyen, n'y ayant rien entre les parties de ces Métaux, qui

les ſépare & les déſuniſe ; c'eſt cette preſſe & ce reſſerrement de parties, qui leur donne un ſi grand poids en ſi petit volume.

CHAPITRE XX.

De la différence des Médecines, & qu'il y en a du prémier, du ſecond, & du troiſiéme Ordre.

CE n'eſt donc qu'à rendre plus ſubtiles les Matiéres, ſur leſquelles il faut travailler, que l'Artiſte doit s'appliquer dans toutes ſes Opérations; ſoit qu'il veüille préparer les Corps imparfaits, ſoit qu'il ait deſſein de faire la Médecine, qui doit leur donner la perfection. Car plus les Corps, qui ſeront tranſmuez, ſeront péfans, & plus ils ſeront trouvez parfaits, par les régles de l'Art & par l'expérience qu'on en fera. Mais parce qu'il y a pluſieurs ſortes de *Médecines*, pour en parler utilement, il eſt néceſſaire de les comprendre toutes, & d'en rapporter toutes les différences. Je dis donc qu'il y en a de trois ſortes. L'une qui eſt *du prémier Ordre*, une autre *du ſecond Ordre*; & une autre enfin *du troiſiéme Ordre*.

J'appelle *Médecine du prémier Ordre*, la préparation, quelle qu'elle ſoit, que l'on donne aux Minéraux, laquelle, après qu'ils ſont ainſi préparez, étant projettée ſur les Corps

imparfaits, leur imprime un changement & une altération, qui ne leur donne pas néanmoins une perfection si grande ni si forte, qu'ensuite ils ne puissent être corrompus & changez, c'est-à-dire revenir en leur prémiére nature, & que la Médecine & l'impression qu'elle a faite sur eux, ne se dissipent & ne s'évaporent entiérement, sans qu'il en reste rien. Telle est la Sublimation, laquelle, sans avoir reçû aucune fixation, blanchit Vénus & Mars. Telle est encore la Teinture, tirée du Soleil & de la Lune ou de Vénus, que l'on mêle ensemble, & que l'on met sur un Fourneau de Ciment, comme du *Zimar*, & des autres choses semblables. Car c'est une Teinture, qui teint à la vérité, mais qui ne demeure pas: au contraire, elle se perd dans les épreuves, en s'éxhalant en fumée.

Par la *Médecine du second Ordre*, j'entends toutes sortes de préparations, desquelles faisant projection sur les Corps imparfaits, elles les changent, & leur donnent quelque perfection; mais leur laissent cependant beaucoup d'impuretés, comme est la Calcination des Corps imparfaits, laquelle leur ôte tout ce qu'ils ont de volatil, & qui leur laisse leur terrestréité. Comme est encore la Médecine qui rougit la Lune, ou qui blanchit Vénus; sans que ces deux Teintures puissent après cela être

ôtécs à ces deux Métaux, qui demeurent néanmoins au surplus dans leur même nature, & gardent les autres impuretés qu'ils avoient auparavant.

Enfin, j'appelle *Médecine du troisiéme Ordre*, la préparation, laquelle survenant aux Corps imparfaits, par la projection que l'on en fait sur eux, les dépoüille de toutes leurs impuretés, & leur donne une perfection entiére & accomplie. Et cette Médecine est seule & unique en son espéce. Et quiconque l'a, il n'a que faire de se mettre en peine de chercher les dix espéces différentes de Médecines du second Ordre.

Au reste, on appelle l'Oeuvre du prémier Ordre, *la petite Oeuvre*; celle du second Ordre, l'*Oeuvre moyenne*; & celle du troisiéme Ordre, *la grande Oeuvre*. Voilà toutes les sortes de Médecines.

CHAPITRE XXI.

Des Médecines du prémier Ordre, qui blanchissent Venus.

SUivant l'ordre que nous avons établi, nous parlerons de toutes ces sortes de Médecines l'une après l'autre. Pour cet effet, nous dirons prémiérement les Médecines des Corps ou Métaux, puis nous

passerons à celles de l'Argent-vif, qui sont différentes de celles des Corps. Et nous rapporterons toutes ces Médecines de suite. Ainsi nous commencerons par celles du prémier Ordre ; nous poursuivrons par celles du second, & nous finirons par celles du troisiéme.

Les Médecines des Corps *du prémier Ordre*, sont ou *pour les Corps* [ou Métaux] *durs*, ou *pour les Corps moùs*. De celles qui sont pour les Corps durs, les unes sont pour *Vénus*, les autres pour *Mars*, & les autres pour *la Lune*. A l'égard de Vénus & de Mars, leur Médecine est pour leur donner une blancheur pure; & la Médecine de la Lune, pour la rendre rouge avec un beau brillant. Car on ne donne point ni à Vénus ni à Mars une couleur rouge avec un éclat apparent, par nulle Médecine du prémier Ordre : parce que ces deux Métaux étant tout à fait impurs, ils ne sont pas en état de recevoir le brillant de la Teinture du Soleil, si auparavant on ne leur donne une préparation, qui leur communique de l'éclat. Parlons donc prémiérement de toutes les Médecines du prémier Ordre pour Vénus, après quoi nous verrons celles qui sont pour Mars.

Il y a une Médecine qui blanchit Vénus avec l'Argent-vif, & il y en a une qui la blanchit avec l'Arsenic.

La prémiére se fait ainsi. On dissout

prémiérement de l'Argent-vif précipité, puis on diſſout tout de même de la Chaux de Vénus ; on mêle ces deux Diſſolutions, enſuite on les coagule, & enfin l'on fait projection de cette Médecine ſur Vénus en corps, c'eſt-à-dire telle que Vénus eſt naturellement ſans être calcinée, & ſans qu'elle ait nulle autre préparation ; & elle la rend blanche & nette. *Ou bien.* On diſſout de l'Argent-vif précipité & de la Litharge, l'un & l'autre ſéparément. On mêle ces deux Diſſolutions, après quoi on diſſout de la Chaux de Vénus, que l'on veut blanchir ; & ayant mis cette Diſſolution avec les précédentes, on les *coagule*, puis l'on en fait projection ſur le Corps, & elle le blanchit. *Autrement.* On ſublime avec le Corps de Vénus alternativement une certaine quantité d'Argent-vif juſqu'à ce qu'il en demeure une partie avec elle, ſans qu'ils s'en ſépare, encore qu'on le faſſe rougir au feu. Puis l'ayant arroſée fort ſouvent avec du vinaigre diſtillé ; on la broye, afin que l'Argent-vif la pénétre mieux. Enſuite on la brûle, & on la ſublime une ſeconde fois avec l'Argent-vif, on l'arroſe ou *imbibe* avec du vinaigre, on la brûle, comme on a fait la prémiére fois, & l'on réitere ces Opérations, juſqu'à ce qu'une bonne quantité d'Argent-vif demeure ſans s'évaporer, en-

core qu'on le falle fortement rougir au feu. Cette Teinture au blanc, pour être du prémier ordre, eſt fort bonne. *En voici d'une autre maniére.* On fait ſublimer de l'Argent-vif, tel qu'il vient de la Mine avec d'autre Argent-vif précipité, juſqu'à ce que celui-là ſe fixe ſur celui-ci, & qu'il ſoit fuſible: après quoï on en fait projection ſur Vénus en corps, & elle deviendra d'une blancheur à porter du profit. *Autrement encore.* On fait diſſoudre de la Lune & de la Litharge ſéparément; & ces deux Diſſolutions, étant mêlées enſemble, elles blanchiſſent Vénus. Mais elles ſe blanchit mieux, ſi dans toutes les Médecines, dont on ſe ſervira pour la blanchir, on y ajoûte de l'Argent-vif, & que l'on faſſe ſi bien, qu'il y demeure toûjours ſans s'éxhaler.

On blanchit encore Vénus avec l'Arſenic ſublimé, & c'eſt l'autre ſorte de Médecine qui la blanchit. Cela ſe fait en prenant de la Chaux de Vénus, & en ſublimant avec elle de l'Arſenic une ou deux fois, juſqu'à ce qu'ils s'incorporent enſemble, & que par ce moyen Vénus devienne blanche. Mais je t'avertis, que ſi tu n'es bien adroit à faire les Sublimations, l'Arſenic ne demeurera point avec Vénus, & ne lui communiquera point de blancheur qui ſoit permanente. Après l'avoir donc ſublimé

une fois, il faut que tu le ſublimes encore une ſeconde, de la maniére que je l'ai dit, quand j'ai parlé de la Sublimation de la Marcaſite. On blanchit encore Vénus d'*une autre maniére.* On fait projection de l'Arſenic ſublimé ſur de la Lune, puis l'on projette le tout ſur du Vénus, & elle blanchit avec utilité. *Ou bien.* On mêle prémiérement avec de la Lune, de la Litharge, ou du Plomb brûlé, qu'on aura diſſous auparavant, puis on jette de l'Arſenic par deſſus ; & enfin on fait projection du tout ſur du Vénus, & elle paroît d'un fort beau blanc. Et c'eſt-là un blanc du prémier Ordre. *Ou*, L'on jette ſeulement de l'Arſenic ſublimé ſur de la Litharge diſſoute & remiſe en corps, puis on en fait projection ſur du Vénus étant en fuſion, & cette Médecine lui donne une blancheur agréable. *Ou bien.* On mêle du Vénus & de la Lune enſemble, & ſur celà on fait projection de quelque Médecine que ce ſoit qui ait la vertu de blanchir. Or la Lune ſe plaît mieux avec l'Arſenic qu'avec nul des Métaux ; c'eſt pourquoi elle l'empêche d'être aigre & caſſant. Après la Lune, Saturne a plus d'affinité avec l'Arſenic. Et c'eſt pour cela qu'on mêle ordinairement l'Arſenic avec la Lune & Saturne. *Autrement.* On fait fondre de l'Arſenic ſublimé, juſqu'à ce qu'il ſe mette par morceaux,

puis on le jette piéce à piéce sur du Vénus. Je dis qu'il le faut jetter par piéces, & non pas le mettre en poudre pour en faire projection ; parce qu'étant en poudre, il s'enflamme bien plûtôt qu'en piéces. Et par ainsi il s'éxhale plus facilement, & ayant pris feu, il est consumé avant qu'il ne soit tombé sur le Corps qui est rougi, & qu'il ne l'ait touché.

On ôte encore la rougeur à Vénus, & on l'a blanchit avec de la Tutie. Mais parce que la Tutie ne la blanchit pas assez bien, elle ne fait que la jaunir seulement. Or toute sorte de jaune a beaucoup d'affinité avec le blanc. Voici comment on se sert de la Tutie pour cela. On prend quelque sorte de Tutie que ce soit ; on la dissout & on la calcine ; puis on dissout du Vénus, on mêle ces Dissolutions, & on en jaunit la Substance de Vénus ; & quiconque travaillera sur Vénus avec la Tutie, il y trouvera du gain.

Enfin on blanchit Vénus avec de la Marçasite sublimée, de même qu'avec l'Argent-vif sublimé, & l'un se fait comme l'autre.

CHAPITRE XXII.

Du blanchiſſement de Mars.

NOus devons parler maintenant des divers blanchiſſemens de Mars, qui ſe font par le moyen de ces Médecines particuliéres du prémier Ordre, ſuivant quoi il n'a pas une véritable fuſion, c'eſt-à-dire qu'il ne ſe peut fondre de lui-méme, ſi l'on ne lui ajoûte un Fondant. Ainſi il faut le blanchir avec une Médecine fondante.

Toute Médecine, qui blanchit Vénus, fait le même effet ſur Mars, en le préparant de la même maniére. Néanmoins l'Arſenic, de quelque ſorte qu'il ſoit, eſt la Médecine qui le rend particuliérement fuſible. Mais avec quoi qu'on le blanchiſſe & qu'on le fonde, il faut néceſſairement le méler & le laver avec de l'Argent-vif, juſqu'à ce qu'il n'ait plus d'impureté, & qu'il ſoit devenu blanc & bien fuſible. *Ou bien.* Il le faut rougir à fort feu, & jetter de l'Arſenic par deſſus; & quand il ſera fondu, en faire projection ſur une quantité de Lune. Parce qu'étant une fois mêlé avec de l'Argent, on ne l'en ſçauroit ſéparer qu'avec bien de la peine. *Ou bien encore.* On calcine le Mars, on lui ôte toute

te ſon *alumineuſité* qui peut être diſſoute, & qui eſt ce qui le rend impur. Ce qui ſe fait en le diſſolvant de la maniére que je viens de le dire. Enſuite on ſublime avec lui l'Arſenic, lequel on aura purifié auparavant, par quelque Sublimation qu'on en aura faite. Et on le reſublime pluſieurs fois de cette ſorte, juſqu'à ce que quelque partie de l'Arſenic ſe fixe avec lui. Après cela on l'*imbibe* [ou l'arroſe] avec la Diſſolution de la Litharge, les mêlant, les remuant, & les brûlant alternativement; & enfin on lui fait reprendre corps par le même dégré de feu, avec lequel j'ai dit qu'on remettoit Jupiter en corps, après qu'il a été calciné. Cela fait, Mars ſera blanc, net, & fuſible. *Ou bien.* On le remettra en corps, après avoir mêlé ſa Chaux ſeulement avec de l'Arſenic ſublimé, & il paroîtra blanc, net & fuſible.

Mais il faut que l'Artiſte agiſſe ici avec la même précaution, que nous avons dit qu'il devoit prendre, en refaiſant la Sublimation de Vénus avec l'Arſenic, afin de faire entrer l'Arſenic, & de le fixer juſques dans ſa profondeur.

Mars ſe blanchit encore avec la Marcaſite & la Tutie, & cela ſe fait de la même maniére & par le même artifice, que nous avons dit ci-devant que l'on blanchiſſoit Vénus. Néanmoins ces deux *Médecines* ne le

purifient ni ne le blanchiſſent pas parfaitement.

CHAPITRE XXIII.

Des Médecines qui jauniſſent la Lune.

POur parler maintenant avec ſincérité de la Médecine du prémier Ordre, qui donne à la Lune la Teinture du Soleil, nous dirons que c'eſt une Médecine, laquelle s'attache intimément à la Lune, & la pénétre juſques dans ſon intérieur, & qui par ce moyen lui communique cette Teinture : ſoit que cette Médecine s'uniſſe ainſi à la Lune, & qu'elle la colere d'elle-même & par ſa propre vertu ; ſoit que cela lui vienne de l'artifice de notre Magiſtére. Ce qui fait qu'il y a de deux ſortes de Médecines pour teindre la Lune. Nous parlerons prémiérement de celle, qui d'elle-même s'attache & s'unit naturellement à elle. Puis nous dirons par quel artifice nous rendons les autres Médecines, (de quelque eſpéce qu'elles ſoient) propres à s'unir tant à la Lune qu'aux autres Métaux, à les pénétrer, & à s'y attacher fortement, ſans pouvoir en être ſéparées.

On tire la prémiére Médecine, ou du Soufre, ou de l'Argent-vif, ou de la compoſition & du mêlange de ces deux Eſprits. Mais la Médecine, qui ſe prend du

Soufre, eſt bien moins efficace : au lieu que celle qui ſe fait de l'Argent-vif, eſt beaucoup plus parfaite. On fait encore cette Médecine de certains Minéraux, qui ne ſont pas de la nature de ces Eſprits, tels que ſont le Vitriol, & la Couperoſe, qu'on appelle la *Gomme du Cuivre*, ou ſon égoût. Nous parlerons prémiérement des Médecines de l'Argent-vif, puis de celles qui ſe font du Soufre ou du mêlange de ces deux Eſprits. Enſuite nous verrons quelles ſont celles que l'on fait avec la Gomme du Cuivre, & les autres choſes ſemblables.

On fait la Médecine avec l'Argent-vif de cette maniére. On prend de l'Argent-vif qui ſoit précipité, & que la précipitation ait mortifié & rendu fixe. On met ce Précipité dans un Fourneau, qui faſſe un feu fort, comme eſt celui où l'on met les Chaux des Métaux pour les maintenir & les conſerver toûjours en même état. Et on laiſſe ce Précipité dans ce Fourneau juſqu'à ce qu'il devienne rouge, comme eſt le Cinnabre, qui ſe fait du mêlange de l'Argent-vif & du Soufre. Que s'il ne rougit pas dans ce feu, il faudra prendre une partie d'Argent-vif, ſans être mortifié, & l'ayant mêlé avec du Soufre, reſublimer ainſi ce Précipité. Mais il faut que le Soufre & l'Argent-vif, dont on ſe ſervira pour

faire cette Opération, soient bien purifiez de toutes leurs impuretés, & après qu'on aura sublimé ce Soufre vingt fois avec le Précipité, on le dissoudra dans des Eaux acres & dissolvantes, puis on le calcinera, & on le dissoudra plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il le soit assez. Cela fait, dissous une partie de Lune, mêles-en la Dissolution avec les précédentes; coagule le tout, & fais-en projection sur de la Lune fonduë, & tu verras que cela la teindra utilement. Mais si l'Argent-vif rougit lorsqu'on le précipitera, afin qu'on en fasse la projection, & que ce Précipité donne la Teinture à la Lune; il suffira de le mettre, & de le tenir dans le Fourneau, comme je viens de le dire, sans qu'il soit besoin de le mêler avec quoi que ce soit de tingent.

On teint tout de même la Lune avec le Soufre; mais c'est un travail difficile & pénible, plus qu'on ne le sçauroit croire. On la teint encore avec la Dissolution de Mars. Mais il faut nécessairement calciner le Mars & le fixer auparavant; ce qui n'est pas une petite affaire. Après cela on le prépare comme nous avons dit qu'il faloit le faire pour la Médecine du Soufre & de l'Argent-vif, en le dissolvant & le coagulant & nous en faisons la projection de la même maniére sur de la Lune fonduë. Et avec tout cela la Teinture, que cette Mé-

decine donne à la Luue n'eſt point brillante, mais elle eſt obſcure & matte, & d'une couleur pâle & déſagréable.

La Médecine, qui ſe fait du Vitriol & de la Couperoſe, pour teindre la Lune, ſe fait ainſi. On prend une certaine quantité de chacun de ces Minéraux. On en ſublime ce qui peut être ſublimé, & on ſublime le reſte à fort feu. Il faut ſublimer une ſeconde fois ce qui aura été ſublimé, & on le fera par un dégré de feu, qui ſoit propre à cette Opération, afin que par ce moyen, une partie ſe fixe après l'autre, juſqu'à ce que la plus grande partie ſoit fixée. Puis on calcinera cette partie avec un feu, qu'on fera de telle maniére, qu'on puiſſe l'augmenter, afin d'achever & de parfaire cette Médecine. Enſuite on diſſoudra cette Matiére, & il s'en fera une Eau parfaitement rouge, & qui n'a pas ſa pareille. Après quoi, il faudra trouver moyen de luy donner *ingrez*, c'eſt-à-dire de la rendre ſi ſubtile qu'elle puiſſe entrer & pénétrer dans le Corps de la Lune. Je t'en ai ſuffiſemment enſeigné l'artifice par les choſes que j'ai dites dans ce Livre, ſi tu es un véritable Inquiſiteur de l'Oeuvre parfaite. Et parce que nous avons vû que ces choſes s'attachoient & s'uniſſoient amiablement & intimement à toute la Subſtance de la Lune, nous avons inféré de là,

qu'elles étoient faites & composées des mêmes Principes qu'elle. Ce qui eſt aſſurément très-véritable. Car c'eſt pour cela même qu'elles ont la vertu de l'altérer & de la changer.

Voilà toutes les Médecines du *prémier Ordre*. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe en augmenter le nombre, en les mêlant diverſement, ſans que dans les différentes maniéres, avec leſquelles leurs mêlanges ſe peuvent faire, les choſes tingentes perdent rien de leur eſſence ni de leur vertu. Mais à dire le vrai, la Médecine pour la Lune que l'on tire de l'Argent-vif, n'eſt pas une Médecine du *prémier Ordre*; parce qu'elle ne communique pas ſeulement une des cinq eſpéces de la perfection que nous avons remarquées ci-devant, mais elle donne la perfection toute entiére.

Il y en a qui ont imaginé pluſieurs autres Médecines; mais il arrive néceſſairement de deux choſes l'une, ou qu'ils font leur Médecine des mêmes choſes, ou qui ſont du moins de même nature que celle dont nous avons parlé; ou bien qu'ils la font d'une choſe, laquelle par l'altération & le changement qu'on lui donne, a la même vertu que ce qu'elle n'eſt pas en effet: c'eſt-à-dire, qui fait le même effet que les Médecines dont nous venons de parler, quoi qu'elle ne ſoit pas de même nature

qu'elles. *Mais cette Médecine ne peut de rien servir à ce qui est net & pur, ni à ses parties, jusqu'a ce que le Moteur se soit reposé dans le plus haut Mobile de la Nature, sans être nullement corrompu.*

CHAPITRE XXIV.

Des Médecines du second Ordre, & de leurs propriétés.

VEnons maintenant aux Médecines du second Ordre, & disons-en tout ce qu'il sera nécessaire d'en sçavoir avec les preuves & les expériences, que par effet nous avons trouvées être véritables. Or comme il y a des Médecines pour transmuer les Corps, & qu'il y en a aussi pour coaguler parfaitement; c'est à-dire pour fixer l'Argent-vif en véritable Soleil, & Lune, nous commencerons par les prémieres.

La Médecine du second Ordre, est une Médecine, laquelle, comme je l'ai déja dit, donne seulement une seule sorte de perfection aux Corps imparfaits. Mais parce que dans les Corps imparfaits il y a plusieurs impuretés qui les corrompent, & qui sont cause de leur imperfection, comme par exemple dans Saturne, il y a un Soufre volatil & un Argent-vif aussi volatil, & outre cela une terrestréité qu'il

rendent néceſſairement imparfait ; on fait une Médecine, laquelle ôte entiérement l'une ou l'autre de ces imperfections, ou qui la pallie & la cache, en l'embelliſſant, ſans toucher aux autres imperfections, qui y demeurent toutes entiéres. D'ailleurs, comme dans les Corps, il y a quelque choſe qui ne peut être changé, parce que c'eſt une choſe qui leur eſt eſſentielle ; étant née avec leurs Principes, elle ne peut point auſſi leur être ôtée par aucune Médecine du ſecond Ordre : Et il n'y a que la ſeule Médecine du troiſiéme & grand Ordre, qui puiſſe la faire perdre aux Corps mixtes dans leſquels elle ſe trouve. Mais parce que l'expérience a fait voir, que par la Calcination, on pouvoit ôter les ſuperfluités des Volatils, & que la terreſtréité qui n'étoit pas eſſentielle aux Corps, ni unie à leurs Principes, ſe perdoit en les calcinant, & en les remettant pluſieurs fois en corps ; Cette connoiſſance a fait que l'on a inventé la Médecine du ſecond Ordre, laquelle peut pallier & couvrir les imperfections eſſentielles des Corps, ramollir ce qu'ils ont de dur, & endurcir ce qu'ils ont de mou, & communiquer aux Imparfaits, tant durs que moûs, une perfection *du ſecond Ordre*, qui ne ſoit pas Sophiſtique, mais une véritable pérfection de Soleil & de Lune.

Mais

Mais parce qu'auſſi on ne ſçauroit, par cette Oeuvre du ſecond Ordre, empêcher que les Corps moûs ne ſe fondent fort promptement, ni leur ôter l'impureté qui eſt enracinée dans leurs Principes, on a été obligé de rechercher une autre Médecine, laquelle, dans la projection qu'on en fera ſur eux, puiſſe épaiſſir & reſſerrer leurs parties trop rares & trop éloignées les unes des autres, & par ce moyen les endurcir aſſez pour ne pas ſe fondre, avant qu'ils ayent rougi dans le feu. Cette Médecine a été encore néceſſaire pour faire un effet tout contraire ſur les Corps durs imparfaits, en raréfiant & attenuant leur épaiſſeur, autant qu'il eſt néceſſaire pour ſe fondre plus promptement, qu'elles ne faiſoient ſans leur ôter pourtant la propriété qu'ils ont de rougir avant que de ſe fondre. Et afin encore qu'en paliant la noirceur, qui ſe trouve dans les uns & dans les autres de ces Corps imparfaits, elles les embelliſſent : & qu'enfin, comme cette Médecine eſt ou Blanche ou Rouge, la blanche les tranſmuë en blanc de Lune, & la rouge en rouge parfait. Or ces deux Médecines, la Blanche & la Rouge, ne different qu'en ce que l'une n'eſt pas ſi bien préparée ni digérée, & par conſéquent ſi parfaite que l'autre ; le different effet qu'elles font de changer en blanc & enrouge, ne provenant nullement de la différence des

Corps, ſur leſquels on en fait projection, ni de ce qu'elles ſoient compoſées de choſes différentes en Teinture ; mais de la ſeule préparation ou cuiſſon.

Au reſte, la Médecine du ſecond Ordre, qui doit épaiſſir & reſſerrer les parties trop rares des Corps moûs, doit être tout autrement préparée, que celle qui doit attenuer & raréfier le trop d'épaiſſeur des Corps durs. Car on doit donner à la prémiére un feu propre à conſumer le trop d'humidité des Corps moûs ; au lieu que la derniére a beſoin d'un feu doux, & qui conſerve l'humidité qui fait la fuſion.

CHAPITRE XXV.

De la Médecine Lunaire & Solaire pour les Corps imparfaits.

PArlons maintenant de toutes les Médecines Lunaires & Solaires du ſecond Ordre, & enſeignons la maniére de les faire, en commençant par les Médecines Lunaires. Il faut néanmoins remarquer auparavant, que le Soufre, quel qu'il ſoit, eſt ce qui empêche la perfection, comme nous l'avons fait voir ci-devant, & que l'Argent-vif eſt ce qui fait la perfection dans les Ouvrages de la Nature, par un régime ou une digeſtion parfaite. Notre

intention étant donc, non pas de changer les ordres de la Nature, mais d'en imiter les opérations, autant que nous le pouvons faire ; nous nous ſervons tout de même de l'Argent-vif dans le Magiſtére de cette Oeuvre, pour faire toutes les Médecines Lunaires & Solaires, ſoit pour parfaire les Corps imparfaits, ſoit pour coaguler & fixer l'Argent-vif. Car, comme nous avons déja fait voir, il faut des Médecines différentes pour faire ces deux choſes, nous allons maintenant traiter des unes & des autres par ordre & de ſuite.

La Matiéres néanmoins de ces deux Médecines eſt la même, & il n'y en a qu'une ſeule, & nous l'avons aſſez fait connoître en tout ce que nous venons de dire. Prens-là donc & t'en ſers pour faire la Médecine Lunaire du ſecond Ordre, que j'ai promis de t'enſeigner, & pour cet effet éxerce toi & apprens à la préparer par les Opérations qui ſont néceſſaires pour faire ce Magiſtére, que tu ne peux ignorer, & qui ne ſe terminent toutes qu'à ſéparer la pure Subſtance de cette Matiére, à fixer une partie de cette Subſtance, & à laiſſer l'autre, pour faire l'Incération. Continuant ainſi à faire le Magiſtére, juſqu'à ce que tu ayes rendu la Médecine fondante, qui eſt ce que tu dois chercher, & que tu reconnoîtras par expérience. Car ſi faiſant pro-

jection de ta Médecine sur les Corps durs, elle leur donne une prompte fusion ; & si elle fait un effet tout contraire sur les Corps mous, ce sera une marque assurée qu'elle est parfaite. De sorte qu'étant projettée sur quelque Métail imparfait que ce soit, elle le changera parfaitement en Substance de Lune, pourvû qu'on lui ait donné les préparations nécessaires ; sinon elle laisse quelque imperfection au Corps qu'elle change, & elle ne lui communique tout au plus qu'une des sortes de perfections, dont nous avons parlé ci-devant. Par ce qu'elle ne peut rien faire davantage, n'ayant eu les préparations, que pour être Médecine du second Ordre : au lieu que la Médecine du troisiéme Ordre donne la perfection aux Imparfaits, par la seule projection que l'on en fait sur eux, sans qu'il soit besoin de les préparer auparavant.

La Médecine Solaire du second Ordre, pour chacun des Corps imparfaits, se fait de la même Matiére & par le même Régime. Elle différe néanmoins de la Lunaire, en ce que ses parties sont renduës plus subtiles, par une maniére de digestion toute particuliére ; & par le mêlange qu'on fait d'un Soufre préparé par un Régime subtil, avec cette Matiére que nous avons assez déclarée, pour la faire connoître. Et ce Régime ne tend qu'à fixer ce même Soufre très-pur, & à

le diſſoudre ou rendre foible avec modération. Car c'eſt ce Soufre qui teint la Médecine, & c'eſt par ſon moyen, qu'étant projettée ſur quelqu'un des Corps imparfaits, elle lui donne la perfection de l'Or, autant que la préparation qu'elle a eüe auparavant, comme Médecine du ſecond Ordre, la rend efficace; & autant que celle que l'on a donnée au Corps imparfait, le rend capable de la recevoir. Et ſi l'on fait projection de cette même Médecine ſur la Lune, elle lui donnera la perfection du Soleil avec beaucoup de profit.

CHAPITRE XXVI.

De la Médecine qui coagule & fixe l'Argent-vif.

POur achever les Médecines du ſecond Ordre, il nous reſte à parler de celles qui coagulent ou fixent l'Argent-vif. Je dis donc que la Matiére de cette Médecine ſe doit prendre des mêmes choſes d'où ſe prend celle des autres Médecines, c'eſt-à-ſçavoir de ce que nous avons aſſez fait connoître, par tout ce que nous avons dit dans les Chapitres précédens. Et la raiſon en eſt que l'Argent-vif, qui eſt volatil, s'enfuyant aiſément, ſans même qu'il ſoit

beaucoup échauffé, a beſoin d'une Médecine, laquelle, avant qu'il s'éxhale, s'attache d'abord intimement & profondément à lui, qui s'y uniſſe par ſes moindres parties, qui l'épaiſſiſſent, & qui par ſa fixation le retiennent, & le conſervent dans le feu juſqu'à ce qu'il puiſſe en ſouffrir un plus violent, qui conſume ſon humidité perfluë, & qui par ce moyen le convertiſſe en un moment, en véritable Soleil ou Lune, ſelon que la Médecine aura été préparée au Rouge ou au Blanc.

Or comme on ne ſçauroit rien trouver qui convienne mieux à l'Argent-vif, que ce qui eſt de même nature que lui, nous avons jugé de-là, qu'il faloit faire cette Médecine du Vif-Argent lui même; & nous avons imaginé le moyen de le changer en Médecine par notre artifice. Et ce moyen ne conſiſte qu'à préparer l'Argent-vif de la maniére que nous avons déja dit, par un long & aſſidu travail, par lequel ſa Subſtance ſubtile & plus pure ſe change, celle qui eſt blanche en Lune, & celle qui eſt orangée en Soleil. Or il ne peut point devenir Orangé, ſi l'on ne méle avec lui quelque choſe, qui lui donne cette Teinture, & qui ſoit de ſa même nature: & qu'après, de cette Subſtance très-pure de l'Argent-vif, par le moyen des Opérations, dont on ſe ſert pour faire le Magiſtére,

il ſe faſſe une Médecine qui s'attache très-fortement à l'Argent-vif ; qui le rende très-facilement fuſible, & qui le coagule & le fixe. Car ſi on le prépare auparavant, comme il le doit être, cette Médecine le convertira en véritable Soleil ou Lune.

On demande d'où ſe doit principalement tirer cette Subſtance d'Argent-vif. Je réponds, qu'on la doit prendre dans les choſes où elle eſt ; & la tirer de ces mêmes choſes. Or il eſt certain que naturellement elle eſt dans les Corps & dans l'Argent-vif même ; puiſque & l'Argent-vif, & les Corps, ſont conſtamment tous d'une même nature, ainſi que l'expérience le fait voir. Néanmoins il eſt plus difficile de trouver cette Subſtance dans les Corps; au lieu qu'elle eſt plus aiſée à trouver, & plus proche dans l'Argent-vif, quoi que pourtant elle n'y ſoit pas plus parfaite. Mais dans quelque lieu que l'on trouve, & d'où l'on prenne cette Médecine, ſoit dans les Corps, ſoit dans la Subſtance de l'Argent-vif, on peut dire que c'eſt la Médecine de la Pierre précieuſe.

CHAPITRE XXVII.

Comment par l'Art on peut rendre les Medecines entrantes, ou leur donner ingrez.

IL arrive quelquefois que les Médecines, dont nous venons de parler, ſe mêlent, & quelquefois auſſi elles ne ſe mélent pas avec les Corps. Ainſi il eſt néceſſaire d'enſeigner par quel moyen on peut les rendre capables de ſe mêler, c'eſt à-dire d'entrer profondément dans les Corps, dans leſquels elle ne ſçauroient entrer ſans cela. Ce moyen eſt de diſſoudre ce qui eſt *entrant*, & de diſſoudre auſſi ce qui ne l'eſt pas, & de mêler enſuite ces deux Diſſolutions. Car tout ce qui pourra ſe mêler par les moindres parties, avec ces Diſſolutions, de quelque nature qu'il ſoit, deviendra auſſi-tôt *entrant*. Or il eſt certain que c'eſt par la Diſſolution que cette *ingrez* s'acquiert, parce que c'eſt par la Diſſolution, que la fuſion ſe communique à ce qui n'eſt pas fuſible. Et par conſéquent, c'eſt par ce moyen qu'elles deviennent propres à entrer dans les Corps, & à les *alterer* ou changer. Et c'eſt auſſi pour cela que nous calcinons de certaines choſes, qui ne ſont pas de la nature de celles

dont nous parlons, afin qu'elles ſe puiſſent mieux diſſoudre. Et on ne les diſſout, qu'afin que les Corps reçoivent mieux leur impreſſion, & que par ce moyen ils ſoient mieux préparez & mieux purifiez.

Il y a encore une autre maniére de rendre *entrant* ce qui ne l'eſt pas, à cauſe de ſon épaiſſeur. Ce qui ſe fait en le ſublimant pluſieurs fois avec des Eſprits, qui ne ſont pas inflammables, comme ſont l'Arſenic & l'Argent-vif, ſans le rendre fixe. Ou bien en diſſolvant pluſieurs fois ce qui de ſoi n'eſt pas *entrant*.

Voici encore un autre bon moyen pour donner *ingrez* aux choſes qui ne ſe peuvent pas mêler avec les Corps ou Métaux. Il faut diſſoudre le Corps dans lequel on veut faire entrer la Médecine, afin de le changer & de l'altérer : & il faut de même diſſoudre la Choſe, ou la Médecine, que l'on veut qui entre dans le Corps, & qu'elle le change. Il ne faut pas néanmoins le diſſoudre tout à la fois, mais une partie ſeulement ; & de cette Diſſolution on en abreuvera, à pluſieurs repriſes, ce qui n'aura pas été diſſous. Car par ce moyen, il faut néceſſairement que cette Médecine entre dans ce Corps-là, & qu'elle le pénétre, quoi qu'il ne s'enſuive pas pour cela, qu'elle doive *entrer* auſſi aiſément dans les autres Corps. Ce ſont-là les artifices

par lesquels les choses deviennent *entantes*, par la conformité de leur nature: Et c'est par ce moyen, que l'on a trouvé de les mêler facilement avec les Corps, qu'elles les changent & les altérent.

Ainsi voilà nos dix Médecines parachevées, & tout ce que nous avions à dire là-dessus.

CHAPITRE XXVIII.

De la Médecine du troisième Ordre en générale.

NOus n'avons plus à parler que de la *Médecine du troisième Ordre.* Il y en a de deux sortes, l'une que l'on appelle *Lunaire*, & l'autre *Solaire.* Ce n'est pourtant qu'une seule Médecine, puisque toutes les deux n'ont qu'une même Essence, & qu'elles agissent de même maniére. C'est pourquoi *les anciens Philosophes*, dans les Livres que nous avons lûs d'eux, *assurent tous qu'il n'y a qu'une Médecine.* La seule différence qui s'y trouve, c'est que pour faire la Médecine Solaire, on lui ajoûte la Couleur rouge, qui lui donne la Teinture. Et cette Couleur vient de la Substance très-pure du Soufre fixe, qui n'est que dans la Médecine Solaire, & qui ne se trouve point dans l'autre. Or on appelle

cette Médecine du troisiéme Ordre, *la grand'Oeuvre* ; parce qu'il faut une plus grande application pour la découvrir, un plus long travail pour la préparer, & beaucoup plus de peine pour la parfaire, que celles du prémier & du second Orde. Cette Médecine ne différe pas néanmoins essentiellement de celle du second Ordre, si ce n'est qu'elle demande seulement une préparation plus subtile, par un Régime de feu qui se doit faire par dégré, & un travail plus long & plus assidu. Je dirai son Régime & la Maniére de le préparer par ses Causes, & ses Expériences ; & j'enseignerai quel différent dégré de feu il faut lui donner pour être *Médecine du troisiéme Ordre.* Car afin que la Médecine Solaire ait sa Teinture parfaite, elle a besoin d'un dégré de feu différent de celui, qu est nécessaire pour donner la perfection à la Médecine Lunaire : parce qu'il faut ajoûter un Soufre tingent à la prémiére, que la derniére ne doit pas avoir, ce qui ne se fait que par une plus forte digestion, & par conséquent par un plus fort dégré de feu.

CHAPITRE XXIX.

De la Médecine Lunaire du troiſiéme Ordre.

LA maniére de faire cette Médecine, eſt de prendre la Pierre, c'eſt-à-dire la Matiére, qui doit être maintenant aſſez connuë ; ſéparer ſa partie la plus pure & la mettre à part, puis fixer quelque choſe de cette partie très-pure, & en laiſſer auſſi ſans fixer. On prend ce qui eſt fixé ; l'on en diſſout tout ce qui peut ſe diſſoudre ; & ce qui ne s'eſt pas diſſous, on le calcine. Puis on diſſout tout de même une ſeconde fois tout ce qui le peut être, continuant ainſi à calciner & à diſſoudre, juſqu'à ce que l'on en ait diſſous une bonne partie. Après quoi l'on mêle toutes ces Diſſolutions, on les coagule, & en les rotiſſant légérement, on lès tient dans un feu modéré juſqu'à ce qu'on puiſſe donner à cette Matiére un feu plus fort, ſelon qu'elle en a beſoin. Recommencez enſuite, comme à la prémiére fois, à diſſoudre tout ce qui pourra être diſſous ; coagulez-le, & le remettez dans un feu modéré, juſqu'à ce qu'il puiſſe en ſouffrir un plus grand pour lui donner ſa perfection. Il faut réitérer quatre fois ces préparations, & à

la fin on calcinera cette Matiére comme elle le doit être. Ce qui étant fait, la très-précieuse Terre de la Pierre sera bien préparée. Prenez alors cette partie de votre Matiére, que vous avez gardée sans la fixer, & la mêlez subtilement & adroitement, avec cette Terre ainsi préparée, par leurs moindres parties; & tâchez de les sublimer si bien ensemble, de la maniére que je l'ai dit, que ce qui est fixe s'éléve & se sublime entiérement avec ce qui n'est pas fixe, c'est-à-dire avec ce qui est volatil. Et si après cela ce qui est fixe ne s'élévoit pas, il faudra encore lui ajoûter autant de la Matiére volatile ou qui n'est pas fixe, qu'il en faudra pour le faire sublimer. Après quoi, il faut les resublimer & continuer à le faire, jusqu'à ce que tout soit devenu fixe. Ensuite on l'abbreuvera une partie après l'autre, avec la même Matiére [que l'on a gardée] & qui n'a pas été fixée, de la maniére que vous le devez sçavoir, jusqu'à ce que tout s'éléve & se sublime. Fixez encore jusqu'à ce qu'il se fonde facilement, après avoir rougi; & vous aurez une Médecine qui transmuera tous les Corps imparfaits & quelque Argent-vif que ce soit, en très-parfaite Lune.

CHAPITRE XXX.

De la Médecine Solaire du troiſiéme Ordre.

POur faire cette Médecine, il faut, en la préparant, lui ajouter avec grand artifice un Soufre incombuſtible, en fixant, calcinant & diſſolvant, & en réïtérant ces Opérations juſqu'à ce que ce Soufre ſoit pur & net. Mais avant tout cela, il faut avoir parfaitement ſublimé la Matiére de cette Médecine. La maniére d'ajoûter ce Soufre ſe fait en réïtérant la Sublimation de la partie de la Pierre, c'eſt-à-dire de ſa Matiére, qui n'eſt pas fixe, & en la joignant induſtrieuſement avec la partie fixe; tellement que celle-ci s'éléve avec l'autre, & qu'elle lui communique ſa fixité & ſa ſtabilité. Et plus on refait de ſuite ces Opérations, qui donnent une perfection *exubérante* à cette Médecine, plus elle acquiert de perfection, plus elle devient efficace, & plus enfin ſa vertu s'augmente & ſe *multiplie*.

Mais pour ne donner ſujet à perſonne de ſe plaindre de moi, je m'en vais dire en quoi conſiſte tout l'accompliſſement du Magiſtére, & cela en peu de mots fort intelligibles, qui comprendront tout, ſans rien omettre.

Tout le Sécret consiſte donc à purifier parfaitement, par la Sublimation, tant la Pierre, ou ſa prémiére Matiére, que ce qu'on lui ajoûte, c'eſt-à-dire ſon Soufre: puis à fixer adroitement ce qui eſt volatil, & à rendre volatil ce qui eſt fixe; & enfin à faire encore le fixe volatil. Fais cela, & tu poſſéderas un Sécret très-précieux, qui vaut mieux incomparablement que tous les Sécrets de toutes les Sciences du Monde, & qui eſt véritablement un Tréſor, qu'on ne ſçauroit aſſez eſtimer. Appliquetoi à le chercher avec un travail aſſidu & une très-profonde méditation. Car par ce moyen tu pourras l'acquérir, & non autrement.

Au reſte, en refaiſant, comme je l'ai dit, les Opérations de cette Médecine, ce qui s'appellle ſa Multiplication, on peut l'éléver à une telle perfection, qu'elle changera véritablement une infinité d'Argent-vif en Soleil & en Lune très-parfaits. Et cela ne dépend que de ſa ſeule Multiplication.

Il ne nous reſte plus qu'à loüer & à bénir en cet endroit le très-haut & très-glorieux Dieu, Créateur de toutes les Natures, de ce qu'il a daigné nous révéler toutes les Médecines, que nous avons vûës & connuës par expérience. Car c'eſt par ſa ſainte inſpiration que nous nous ſommes appliquez à les rechercher avec bien de la

peine, & qu'enfin nous les avons faites; & que nous avons vû de nos yeux & touché de nos mains le parfait Magiſtére, que nous avons tant cherché. Que ſi nous avons célé la choſe, celui qui ſera Fils de la Science, ne s'en doit pas étonner. Car ce n'eſt pas à lui que nous l'avons cachée; mais au Méchant, l'ayant enſeigné de telle maniére, que très-aſſûrément un Fou n'y comprendra rien; au lieu que ce que nous en avons dit encouragera un Homme ſage à s'attacher encore plus fortement à la rechercher.

Courage donc, Fils de la Science, cherchez & vous trouverez infailliblement ce Don très-excellent de Dieu, qui eſt réſervé pour vous ſeuls. Et vous, Enfans d'iniquité, qui avez mauvaiſe intention, fuyez bien loin de cette Science, parce qu'elle eſt votre Ennemie, & qu'elle eſt faite pour votre perte & votre ruine, qu'elle vous cauſera très-aſſûrément. Car la Providence divine ne permettra jamais que vous joüiſſiez de ce Don de Dieu, qui eſt caché pour vous, & qui vous eſtdéfend

Après avoir parlé de toutes les ſortes de Médecines, en ſuivant l'ordre que nous nous ſommes propoſé, nous allons traiter maintenant des différentes Epreuves, par leſquelles on connoît ſi le Magiſtére eſt véritablement parfait.

TROISIE'ME

TROISIE'ME ET DERNIERE PARTIE DU SECOND LIVRE.

Des Epreuves de la perfection.

CHAPITRE XXXI.

Diviſion des choſes contenuës en cette Partie.

NOus ne nous arrêterons point à parler ici des Expériences, que tout le monde ſçait faire, comme d'éxaminer les Métaux parfaits par leur poids, leur couleur, & l'extenſion qu'ils reçoivent ſous le Marteau; parce qu'il ne faut pas être fort habile pour cela. Ainſi nous ne traiterons en cette Partie que des *Epreuves* ou Eſſais que font les Artiſtes, pour connoître ſi la Médecine, dont on aura fait projection ſur les Corps imparfaits, & qui les aura tranſmuez, leur aura donné une véritable perfection.

Ces *Epreuves* ſont *la Coupelle*, *le Ciment*, *le Rougiſſement du Métail* au feu, *la Fuſion*, *l'Expoſition* que l'on en fait *ſur* la vapeur des *choſes aiguës* ou acides, *le Mélange* ou l'*Addition du Souffre combuſtible*, *l'Extinction* du Métail qui a été rougi, la *Calcination*, la *Réduction* en corps, & la *facilité ou difficulté* qu'il aura *à recevoir l'Argent-vif.* Enſuivant cet ordre, nous commencerons par *la Coupelle*, puis nous viendrons aux autres Epreuves, & nous rapporterons les Cauſes de chacune dans leur lieu.

CHAPITRE XXXII.

De la Coupelle.

VOyons donc ce que c'eſt que *la Coupelle*; diſons-en les Cauſes, qui ſeront très-manifeſtes, & la maniére de la faire. Mais il faut remarquer prémiérement qu'il n'y a que le Soleil & la Lune qui puiſſent ſouffrir cet éxamen. En recherchant donc quelle eſt la Cauſe de l'Effet que produit la *Coupelle*, & d'où vient que des Métaux imparfaits, que lon met à cet Examen, il y en a qui le ſouffrent plus long-tems, & d'autres moins, nous verrons par même moyen, ce qui fait la vé-

ntable différence des deux Corps parfaits, d'avec les imparfaits.

Ce n'eſt pas que ce ſoit une choſe néceſſaire à faire en cet endroit, puiſque nous avons dèja ſuffiſemment éxaminé & découvert la Compoſition eſſenticlle des deux Métaux parfaits, par leurs Principes, lorſque nous en avons ci-devant traité expreſſement. Car nous avons dit alors que leur Subſtance étoit compoſée d'une grande quantité d'Argent vif, & de ſa plus pure Subſtance, très-ſubtile d'abord, mais qui depuis a été épaiſſie, & renduë en état de ne ſe fondre, qu'étant devenuë rouge dans le feu. Et de-là nous tirons cette conſéquence. Que les Métaux imparfaits, qui ont le plus de terreſtréité, ſouffrent le moins la *Coupelle*, & que ceux qui en ont le moins, la ſouffrent davantage. Et la raiſon en eſt, parce que les parties de ces derniers étant plus ſubtiles, n'étant entremêlées d'aucune terreſtréité groſſiére, elles ſe mêlent mieux, & elles s'unifient plus fortement enſemble; & ainſi elles ſont beaucoup plus tenantes les unes aux autres. Et de-là il s'enſuit encore que les Corps, dont les parties ſont plus minces & plus ſubtiles, ou au contraire qui ſont plus épaiſſes & plus groſſiéres, que ne ſont celles des Corps parfaits, étant mêlez enſemble, doivent néceſſairement ſe ſéparer en-

tiérement les uns des autres, lorſqu'on les met à cette Epreuve, parce que ces Corps ne ſe fondent pas tous de la même maniére, & au même tems, entre ceux-là, & ceux qui dans leur compoſition ont le moins d'Argent-vif, ſe ſéparent le plûtôt des autres.

Ce qui nous fait évidemment connoître la raiſon pourquoi de tous les Métaux, Saturne ſouffre moins la *Coupelle*, & pourquoi il ſe ſépare le prémier de ceux qu'on met à cette Epreuve avec lui. Car c'eſt qu'il eſt compoſé de beaucoup de terreſtréité & de fort peu d'Argent-vif, & qu'il ſe fond facilement & promptement, qui ſont deux choſes toutes oppoſées à cet Examen. Et parce qu'il s'en va & s'éxhale plûtôt, que pas un des autres Cops imparfaits, c'eſt pour cela qu'il eſt plus propre que nul autre à faire cette Epreuves, & à ſervir d'*Examinateur*. Car s'éxhalant d'abord, il enléve & entraîne avec lui les autres Corps imparfaits qu'on y met. Et par cette même raiſon, il ſe conſume moins du Corps parfait dans le feu qu'on fait pour la *Coupelle*, quoi qu'il ſoit très-violent; parce que Saturne, qui eſt l'Examinateur, n'y demeure pas ſi long-tems; au lieu que le Corps parfait y demeure j'uſqu'à la fin, & long-tems après que Saturne eſt tout conſumé. Et par ainſi, il ſe brûle moins

du Corps parfait en cet éxamen, qui ſe fait par l'entremiſe du Plomb, & même il s'y purifie davantage.

C'eſt pourquoi Jupiter, ayant moins de terreſtréité, & plus d'Argent-vif que Saturne, & ce qu'il en a étant plus pur & plus ſubtil, lorſqu'il eſt mêlé avec les autres Métaux, il ſouffre plus long-tems la *Coupelle* que ne font Saturne ni Vénus, parce qu'il s'attache plus intimement à ce qu'il y a de Métail parfait mêlé avec lui. Et c'eſt pour cela même, que lorſqu'il y a du Jupiter mêlé avec quelqu'un des Corps parfaits, dans la maſſe dont on fait l'Epreuve, le Corps parfait diminuë beaucoup, avant que Jupiter s'en ſépare.

Pour ce qui eſt de Vénus, quoi qu'elle ne ſe fonde qu'après avoir rougi, néanmoins, lorſqu'elle eſt mélée avec un Corps parfait, comme elle ne ſe fond pas ſi-tôt que lui, cela eſt cauſe qu'elle s'en ſépare, mais non pas pourtant ſi-tôt que Saturne, parce qu'elle rougit avant que de ſe fondre. Mais comme elle a bien moins d'Argent-vif que Jupiter, qu'elle a plus de terreſtréité que lui, & qu'elle eſt par conſéquent d'une Subſtance plus épaiſſe, elle ſe ſépare auſſi plûtôt que Jupiter de la maſſe où elle ſera mêlée avec un Métail parfait; parce que Jupiter s'y attache bien plus intimement que ne fait Vénus, pour

la raiſon que je viens de dire.

A l'égard de Mars, n'ayant point de fuſion, à cauſe qu'il n'a preſque point d'humidité, il ne ſe mêle avec nul des Métaux; & s'il arrive que par la violence du feu, il ſe mêle avec le Soleil ou la Lune, n'ayant point d'humidité, il boira celle de ces deux Métaux parfaits, & s'unira avec eux fort éxactement, & par ſes moindres parties. De ſorte qu'encore qu'il ait beaucoup de terreſtréité, & fort peu d'Argent-vif, & qu'il ne ſoit pas même fuſible, on a pourtant bien de la peine à le ſéparer d'avec les Métaux parfaits, & il faut être bien expert pour le pouvoir faire.

L'Artiſte, qui comprendra bien les raiſons que je viens de dire (pourquoi il y a des Métaux qui ſouffrent la *Coupelle*, & d'autres qui la ſouffrent plus ou moins) connoîtra par-là ce qu'il faut faire pour perfectionner les Métaux imparfaits, c'eſt-à-dire ce qu'on doit leur ajoûter & leur ôter. Mais s'il ne m'entend ou s'il ne me croi pas, & qu'il ne veüille ſuivre là-deſſus que ſon caprice, celà ne lui ſervira de rien pour découvrir la vérité.

J'ai dit au commencement de ce Chapitre que les deux Corps parfaits, c'eſt-à-dire le Soleil & la Lune, ſouffrent l'Examen de la *Coupelle*. J'en ai dit la raiſon, je l'explique encore & j'ajoûte, que c'eſt

à cause de leur bonne & forte compoſition, qui vient de leur parfaite mixtion, & de leur pure Subſtance ; au lieu que les Métaux imparfaits ne la peuvent ſouffrir, à cauſe de l'impureté & de la foible union de leurs Principes.

CHAPITRE XXXIII.

Comment l'on fait l'Examen des Métaux par la Coupelle.

POur faire la *Coupelle*, il faut prendre des Cendres criblées, de la Chaux, ou de la poudre des Os des Bêtes, que l'on aura brûlez. On mêle tout cela enſemble, ou une partie ſeulement ; on le détrempe avec un peu d'eau, & on lui donne la forme en l'applatiſſant avec la la main, afin qu'il ait une aſſiette ferme & ſolide, & on enfonce un peu le milieu plus que les côtés ; & ſur ce milieu, qui a la figure d'une petite Coupe, l'on jette un peu de poudre de verre, & on la laiſſe ſécher. On ſe ſert enſuite de cette *Coupelle*, comme je vais le dire.

On poſe le Métail, ou la maſſe du Métail que l'on veut coupeller, dans le milieu de cette *Coupelle*, à l'endroit où elle eſt un peu creuſe ; on met des charbons pardeſſus

qu'on allume, & on ſouffle continuellement avec un ſoufflet ſur la Matiére qu'on y a miſe, juſqu'à ce qu'elle ſoit fonduë. Cela fait, on jette du Plomb piéce à piece pardeſſus, & on continuë à ſouffler fortement, afin d'y entretenir continuellement un feu de flamme. Et quand vous verrez la Matiére ſe tourner, & ſe remuer fortement, ſoyez aſſuré qu'elle n'eſt pas pure. Il faut attendre pourtant juſqu'à ce que tout le Plomb ſoit éxhalé. Car ſi après cela l'agitation de la Matiére continuë toujours, c'eſt une marque qu'elle n'eſt pas aſſez purifiée, ainſi il faut encore jetter d'autre Plomb pardeſſus, & ſouffler continuellement juſqu'à ce qu'il s'en aille. Que ſi après y avoir jetté du Plomb la ſeconde fois, vous voyez que la Matiére ne demeure pas encore en repos, il faut ſouffler pardeſſus, juſqu'à ce que ſon mouvement s'arrête, & que la ſur-face de la Matiére fonduë vous paroiſſe nette & claire. Alors ôtez les charbons, défaites le feu, & jettez de l'eau ſur votre Matiére, parce que vous devez la trouver bien coupellée.

Que ſi en ſoufflant vous jettez de fois à autre de la Poudre de verre dans votre *Coupelle*, le Métail que vous éxaminez, s'en purifiera mieux; parce que le Verre emporte les ordures en les accrochant. Au lieu

lieu de Verre, on peut y jetter du Sel, ou du Borax, ou de l'Alun de quelque sorte que ce soit. Cette Epreuve se peut aussi bien faire dans un *Creuset* de terre, qu'avec une *Coupelle*, en soufflant tout autour pardessus, afin que le Métail qu'on mettra dedans à éprouver, soit plûtôt fondu & purifié.

Parlons maintenant du *Ciment*, & disons-en les causes & l'usage.

CHAPITRE XXXIV.

Du Ciment, & pourquoi il y a des Corps ou Métaux qui le souffrent mieux, & d'autres qui le souffrent moins.

NOus avons dit ci-devant que les Corps, qui ont le plus de Soufre combustible, se brûloient beaucoup plus par la Calcination; & que ceux qui en ont le moins, ne se brûloient pas si facilement. Le Soleil étant donc celui de tous les Métaux qui a le moins de Soufre, & ce qu'il en a étant fixe, il s'ensuit de-là qu'il est le moins combustible de tous, même par le feu de flamme. La Lune ayant pareillement moins de Soufre que tous les autres Métaux, & en ayant pourtant plus que le Soleil, il est certain qu'elle ne peut pas souffrir si long-tems le feu de flamme

que le Soleil, non plus que les autres choſes qui brûlent de la même maniére, Vénus le pourra encore moins ſouffrir, parce qu'outre qu'elle a plus de Soufre que ces deux Métaux parfaits, elle a encore des terreſtréités. Jupiter ayant moins de Soufre & de terreſtréité que Vénus, mais pourtant plus que le Soleil & la Lune, il ſe brûlera moins par conſéquent au feu de flamme, que ne fera Vénus; mais plus que le Soleil & la Lune. Pour Saturne, il a plus de Soufre & de terreſtréité dans ſa compoſition, que nul des Corps dont nous venons de parler; auſſi il s'enflamme beaucoup plûtôt, & ſe brûle bien plus vîte au feu de flamme. Ce qui vient principalement de ce que ſon Soufre eſt fortement mêlé dans ſa Subſtance, & que ce Soufre eſt plus fixe que celui de Jupiter.

A l'égard de Mars, s'il ne ſe brûle pas, c'eſt par accident que cela ſe fait, non pas que cela vienne de lui. Car quand on le mêle avec des Corps qui ont beaucoup d'humidité, il la boit, à cauſe qu'il n'en a point, & qu'il eſt extrémement ſec, n'ayant que très-peu de Mercure. Et ſi on le mêle avec quelque autre Corps, il ne s'enflamme ni ne ſe brûle, à moins que les Corps avec leſquels il ſera mêlé, ne ſoient d'eux-mêmes inflammables & combuſtibles. Car en ce cas-là il ſe brûle &

s'enflamme néceſſairement, ſelon que les Corps auſquels il eſt mêlé, ſont inflammables & combuſtibles eux-mêmes.

Cela préſuppoſé, le *Ciment* étant fait de choſes inflammables, on voit pourquoi il a été inventé, & quel eſt ſon uſage, qui eſt, en que tout ce qui ſeroit combuſtible dans les Métaux, ſe brûlât & fût conſumé. N'y ayant donc qu'un ſeul Corps, qui eſt le Soleil, qui ſoit incombuſtible; il n'y a que lui, ou ce qui s'approchera le plus de ſa nature, qui ne ſera pas conſumé par le *Ciment*. Il y a pourtant des Corps qui lui réſiſtent davantage, & d'autres qui le ſouffrent moins. Et il eſt aiſé, par les choſes que nous venons de dire, d'en faire le diſcernement. Car par cette raiſon la Lune y dure plus après le Soleil, Mars moins qu'elle, Jupiter moins que Mars, Vénus moins que Jupiter, & Saturne le moins de tous.

CHAPITRE XXXV.

Dequoi eſt fait le Ciment, & comment on en fait l'Epreuve.

VOyons maintenant de quelle maniére on fait le *Ciment*. Car comme il eſt d'un grand uſage, pour éxaminer ſi les Métaux ſont parfaits, ou non, un Artiſte

doit néceſſairement le ſçavoir faire. *Le Ciment* ſe fait donc avec des Matiéres minérales, qui s'enflamment, comme ſont toutes celles qui noirciſſent, qui s'enfuient de deſſus le feu, qui pénétrent & qui brûlent. Par éxemple, le *Vitriol*, le *Sel ammoniac*, le *Verdet*, à quoi on ajoûte un peu de *poudre de vieille Brique*, & tant ſoit peu, ou point du tout de *Soufre*, de l'*Urine* d'Homme, avec d'autres choſes ſemblables, aiguës & pénétrantes. De tout cela détrempé avec l'Urine, on compoſe un *Ciment*, dont on fait des couches, ſur des lamines du Métail, qu'on veut paſſer par le *Ciment*. On arrange enſuite ces lamines dans un Pot de terre, où il y aura des grilles de fer, & l'on poſe ces lamines de telle maniére, qu'elles ne ſe touchent pas, & ne ſoient pas couchées les unes ſur les autres; mais qu'il y ait de l'eſpace entre deux, afin que l'ardeur du feu puiſſe s'étendre librement, & agir également ſur toutes. Il faut mettre ce Pot, ainſi accommodé, dans un Fourneau, & l'y tenir durant trois jours à fort feu, prenant garde néanmoins de ne pas faire le feu ſi violent, que les lamines ſe puiſſent fondre; mais qu'il ſoit tel, que les lamines ſe tiennent ſeulement toûjours rouges. Après ce tems-là, on trouvera les lamines nettes, & puriſiées de toutes ſortes d'ordures & d'im-

puretés ; pourvû que le Métail, dont elles sont, soit parfait: Car s'il ne l'est pas, elles seront entiérement détruites & brûlées par la Calcination qui s'en sera faite.

Il y en a qui, sans *Ciment*, mettent des lamines de Métail dans un feu de flamme, & elles se purifient tout de même, si elles sont de Métaux parfaits : car autrement elles se brûlent & se réduisent en cendre. Mais dans l'Examen, qui se fait de cette sorte, il faut tenir bien plus long-tems les lamines dans le feu, que lorsqu'on les accommode avec du *Ciment*.

Au reste, comme la Lune n'est pas beaucoup différente de la nature du Soleil, pour peu qu'on la prépare, elle demeure avec lui dans le même Examen, & elle le souffre tout de même, sans se séparer de lui. Aussi les Métaux ne se séparent les uns des autres, tant à la *Coupelle* qu'au *Ciment*, qu'à cause de la différence qui se trouve dans la composition de leur Substance : parce que c'est ce qui leur donne une fusion différente, & ce qui fait qu'ils ont leurs parties ou plus ou moins serrées. Et de-là vient qu'ils se séparent les uns des autres dans ces deux Examens. Car la Substance des Métaux, qui sont d'une composition très-forte, ne sçauroit être corrompuë par aucun Corps étranger, à cause que ces Métaux, & ces Corps étran-

gers, ſont deux différentes Subſtances; qui ne peuvent point ſe mêler & s'unir enſemble par leurs moindres parties. C'eſt pourquoi, quand les Métaux ſont mêlez les uns avec les autres, ils ſe ſéparent par cet artifice, ſans que pour cela leur Eſſence ſoit entiérement corrompuë ni détruite. C'eſt pourquoi l'on connoît, ſi, dans la Tranſmutation, les Corps imparfaits ont reçû une véritable perfection, s'ils ſe fondent comme il faut, s'ils rougiſſent au feu, & s'ils ont la ſolidité & la fermeté qu'ils doivent avoir pour être parfaits.

CHAPITRE XXXVI.

Du Rougiſſement des Métaux au feu.

LEs Métaux parfaits, rougiſſant au feu dans un tems déterminé, avant que de ſe fondre, afin que les imparfaits ſoient véritablement tranſmuez, & qu'ils reçoivent une véritable perfection, il faut néceſſairement qu'ils ſoient fuſibles de la même maniére: je veux dire qu'auparavant de ſe fondre, il faut qu'ils rougiſſent en s'enflammant, & qu'ils paroiſſent d'un beau bleu céleſte, comme font les Corps parfaits, avant que de venir comme eux à cette blancheur éclatante que l'œil ne ſçauroit ſupporter, Car les Corps parfaits rougiſ-

ſent parfaitement d'une rougeur très-forte, auparavant que de ſe fondre, & ils ne viennent à cette grande blancheur, que l'on ne ſçauroit regarder, que lorſqu'ils ſont fondus. Ainſi, ſi les Corps imparfaits, ſur leſquels on fait la projection, ſe fondent avant que de rougir; c'eſt une marque qu'ils ne ſont pas parfaits; & s'ils ne rougiſſent qu'avec peine, & par un feu fort violent, leur Tranſmutation n'eſt pas véritable. Ce qui ſe doit entendre des Corps imparfaits, qui ſont naturellement moûs; la même choſe ſe doit inférer de Mars tout ſeul. Car les Métaux qui ne rougiſſent pas naturellement, n'acquiérent pas facilement cette propriété, par la préparation qu'on leur donne; ni ceux qui ne ſont pas fuſibles d'eux-mêmes, ne reçoivent pas non plus par-là une fuſion ſemblable à celle qu'ont naturellement les Corps parfaits. Et ſi après avoir fait projection de la Médecine ſur ces Métaux, ils ne rougiſſent pas avant leur fuſion & s'ils ne jettent pas une lueur d'un beau bleu céleſte fort agréable, on peut dire véritablement que leur tranſmutation n'eſt pas parfaite. De plus, s'ils n'ont pas le même poids des Métaux parfaits, dans le même volume, s'ils n'ont pas la même couleur, ni le même éclat; s'ils ne rougiſſent pas de la même maniére, & enfin

s'il leur manque quelque autre propriété des Corps parfaits, que l'on peut reconnoître par les différentes Epreuves que l'on a imaginées pour cela, on peut dire que l'Artiſte n'a pas bien réüſſi dans ſes Recherches, ni dans ſon travail. Ainſi il doit recommencer à étudier, & à chercher tout de nouveau, juſqu'à ce qu'il acquiére la véritable connoiſſance du Magiſtére, qu'il ne doit pourtant attendre que de la bonté de Dieu ſeul.

CHAPITRE XXXVII.

De la Fuſion.

NOus allons parler maintenant de la *Fuſion* & nous en dirons tout ce qui ſera néceſſaire, parce que c'eſt une Epreuve, qui nous fait évidemment connoître les Métaux qui rougiſſent au feu, & ceux qui n'y rougiſſent point. Je dis donc prémiérement que la *Fuſion* des Corps parfaits ne ſe fait que d'une ſeule maniére, qui eſt qu'ils ne ſe fondent jamais, qu'ils n'ayent rougi auparavant. Mais comme il y a d'autres Métaux qui rougiſſent tout de même, avant que de fondre, il faut remarquer que les parfaits rougiſſent d'une maniére particuliére. Car lors qu'ils rougiſſent, ils ne deviennent pas tout à fait

blancs, il ne paroît point de noirceur dans le feu qui en sort, & ils ne se fondent pas d'abord qu'ils ont rougi, ni ils ne deviennent pas tout aussi-tôt liquides & coulants.

Quand on verra donc qu'un Métail fondra à un fort petit feu, ou qu'il fondra sans rougir, ou qu'en fondant il paroîtra noirâtre; c'est une marque infaillible, que c'est ou un Corps imparfait (tel qu'il est naturellement, ou si l'on a fait projection de quelque Médecine sur lui) que cette Médecine est imparfaite. Que si encore après qu'un Métail aura rougi, on ne le fait point refroidir en le trempant dans l'Eau, & que sa rougeur se change tout à coup en noirceur, & qu'ainsi il perde sa rougeur auparavant que de s'endurcir; il est certain que ce Métail, quel qu'il soit, n'est pas parfait; & c'est assurément un des Métaux imparfaits, qui sont naturellement moîns. Mais si c'est un Métail, qui avant que de fondre ne rougisse qu'avec peine, & même qu'à fort feu; & si étant rouge il jette un éclat & une lueur fort resplendissante & toute blanche, c'est un témoignage que ce Corps-là n'est pas parfait; mais c'est l'un ou l'autre des deux Corps durs, c'est-à-dire Vénus ou Mars. De même, si l'on ôte du feu un Métail après être fondu, & qu'il s'endurcisse tout

auſſi-tôt, tellement qu'il ne ſoit plus coulant ni liquide, demeurant toujours rouge & éclatant, quel que ſoit ce Corps-là, & quelque Médecine qu'on ait projettée ſur lui, il n'a pas la véritable perfection de Lune ni de Soleil; mais c'eſt ou Mars, ou quelque choſe de ſemblable.

De ce que nous venons de dire, il eſt évident que les Corps fuſibles rougiſſent de trois différentes maniéres, auparavant que de fondre, comme il ſe connoît par expériénce. Car il y en a, qui étant rouges, paroiſſent noirâtres; & c'eſt-là la maniére de rougir des Métaux imparfaits, qui ſont moûs. Il y en a d'autres, dont la rougeur eſt d'un rouge clair; & ceux-là ce ſont les Métaux parfaits. Et enfin il y en a d'autres, dont la rougeur eſt fort blanche, & qui jettent des rayons brillans; & ceux-là ce ſont néceſſairement les Corps imparfaits qui ſont durs, ainſi que la raiſon & l'expériénce le font voir.

Mais pour être plus aſſuré de toutes les maniéres dont les Métaux rougiſſent au feu l'on n'a qu'à en faire fondre un peu de chacun, & à conſidérer prémiérement, à quel dégré de feu, chacun d'eux ſe fond, & enſuite prendre garde à toutes les différences de leur fuſion. Car de cette maniére on s'inſtruira pleinement de toutes choſes, & non autrement. Cela dépen-

dant uniquement de la Pratique & de l'Expérience. Et c'eſt-là un Avertiſſement général, qui doit ſervir pour toutes les maniéres d'*Examens*, tant de ceux dont j'ai déja parlé, que de ceux qui nous reſtent encore à dire. Voila pour la *Fuſion*.

CHAPITRE XXXVIII.

De l'Expoſition qu'on fait des Métaux ſur les vapeurs des choſes acides.

NOtre ordre veut que nous parlions maintenant de la Preuve que l'on fait, pour connoître ſi les Corps ſont parfaits, en les mettant ſur les vapeurs des choſes acres & *acides*. On a imaginé cette Preuve; parce qu'on a vû par expérience, que les Corps parfaits étant mis ſur la vapeur des choſes aiguës, c'eſt-à-dire de celles qui ont un ſuc aigre, pontique & acide, s'ils ſont purs & ſans mêlange, il ne ſe forme rien au deſſus, principalement ſur le Soleil. Et ſi ces Corps parfaits ont quelque alliage, il ſe fait ſur leur ſuperficie une eſpéce de petite fleur ou duvet, de couleur de bleu céleſte très-agréable; ce qui ſe fait encore mieux ſur l'Or, qui eſt mélangé avec quelque autre Métail, que ſur l'Argent. Ainſi, à l'imitation de la Nature, nous mettons les Corps, qui

ont été préparez & altérez par nos Médecines, à la même Epreuve, pour essayer si la même chose & la même couleur d'un bleu céleste se formera sur eux. Ce qui ne provient que d'un Argent-vif net & pur, comme nous l'avons fait voir suffisamment ci-devant. C'est pourquoi lorsqu'on mettra quelque Corps ou Métail que ce soit, qui aura été altéré par la Médecine, sur la vapeur des choses acides, & qu'on verra qu'il ne produira pas cette belle couleur céleste, on peut dire que ce Corps-là n'est pas entiérement parfait.

Or voici la différence que par cet Examen, on remarque entre les Corps ou Métaux imparfaits. Sur *Mars*, il se forme une *rougeur brune*, où un jaune brun entre-mêlé de verdeur. Sur *Vénus* un *verd brun* mêlé d'un bleu céleste, trouble & obscur. Sur *Saturne* un *blanc brun* & sur *Jupiter* un *blanc clair*. Et d'autant que l'Or, qui est le Corps ou Métail le plus parfait, étant mis à cette Epreuve, ne produit rien de semblable, ou qu'il en produit bien peu, & qu'il est même fort longtems à le faire; & que d'ailleurs Jupiter, par la vapeur des acides, jette cette fleur gommeuse, plus tard que ne font les autres Métaux imparfaits; nous inférons delà, que Jupiter est celui de tous les Métaux imparfaits qui a le plus de disposition

à recevoir la perfection, par la grand'Oeuvre. C'eſt ainſi que, par le moyen de cet Examen, tu pourras aiſément connoître de quelle eſpéce de Métail ſera celui que tu auras voulu changer par la Médecine, ſi tu conſidéres bien de ſuite, ce que je viens de dire dans ce Chapitre. Que ſi cela ne te peut de rien ſervir dans ce deſſein, tu ne dois t'en prendre qu'à ton ignorance toute pure.

CHAPITRE XXXIX.

De l'Extinction des Métaux rougis au feu.

ON fait cette Epreuve de diverſes maniéres, pour connoître par-là ſi le Métail imparfait, ſur lequel on aura fait projection du Magiſtére, eſt parfait ou non. Car prémiérement, ayant éteint dans une Liqueur ce Métail, après l'avoir rougi au feu, ſi l'on a prétendu le changer en Lune, & qu'il ne devienne pas blanc étant éteint; ou ſi ayant reçû la Médecine Solaire, il ne devient jaune, & qu'il prenne quelque autre couleur; c'eſt une marque évidente que la Médecine, par laquelle on a voulu tranſmuer ce Métail, n'eſt ni véritable, ni parfaite. Secondement, ſi après avoir fait rougir & avoir éteint par pluſieurs

fois dans de l'Eau, où l'on aura dissous des Sels ou de l'Alun, un Métail sur lequel on aura fait projection de quelque Médecine que ce soit, on voit se lever pardessus une écaille un peu noirâtre : ou si après l'avoir éteint dans de l'Eau soufrée, & l'avoir rougi, & éteint ensuite plusieurs fois de la même maniére, il s'en sépare beaucoup de *sories* ou paillettes : ou s'il devient d'un vilain noir & désagréable : ou s'il se casse sous le marteau ; il est certain que la Médecine, dont on se sera servi pour transmuer ce Métail, est trompeuse & sophistique. Troisiémement, si après avoir fait passer un Métail par un *Ciment* fait avec du Sel Ammoniac, du Verdet, & de l'Urine d'Enfant, qui est celle qui a le plus d'acrimonie, ou de quelque autre chose semblable : & si après cela, l'ayant fait rougir & éteint, celui qui paroissoit avoir été changé en Lune ou en Soleil, étant forgé, n'a par la couleur ni d'Argent ni d'Or, ou s'il s'écaille sous le marteau ; il est certain que ce Métail n'a été changé que par sophistication.

Enfin, voici une maxime constante & générale, pour toutes sortes d'Examens & d'Epreuves : Qui est, que si le Métail, qui aura été altéré par quelque Médecine que ce puisse être, du prémier, du second, ou du troisiéme Ordre, se trouve n'avoir

pas le *véritable poids*, dans le même volume, ni la *véritable couleur* du Métail parfait, dans lequel on aura prétendu le transmuer ; l'Artiſte s'eſt aſſurément abuſé dans ſon Ouvrage, & ſa Médecine n'eſt qu'une fourberie & une ſophiſtication, qui non-ſeulement ne profite de rien, mais qui cauſe la ruine & l'infamie de ceux qui s'appliquent à ces ſortes d'Ouvrages.

CHAPITRE XL.

Du Mélange du Soufre combuſtible avec les Metaux.

ON connoît tout de même, par le mêlange que l'on fait du Soufre avec les Métaux, ſi la Médecine qu'on aura projettée deſſus, eſt véritable & parfaite. Car nous voyons par expérience, que le Soufre étant mêlé avec les Corps ou Métaux, en brûle les uns plus que les autres, & qu'il y en a qui après cela reprennent corps, & d'autres qui ne le reprennent point. Et ainſi l'on peut connoître par-là la différence d'entre les Métaux imparfaits, qui auront été changez par le moyen des Médecines ſophiſtiques, d'avec ceux qui auront été véritablement tranſmuez par l'Elixir. De ſorte que comme de tous les Corps ou Métaux, tant

parfaits qu'imparfaits, nous voyons que le Soleil eſt celui que le Soufre brûle le moins, & après lui Jupiter, puis la Lune, & enfin Saturne: & que Vénus ſe brûle plus facilement que nul de ceux-là, & Mars encore plûtôt & plus facilement qu'elle, & que tous les autres. On peût juger de-là, qui ſont les Métaux les plus proches de la perfection, & qui ſont ceux qui en ſont les plus éloignez.

On juge pareillement par la diverſité des couleurs qu'ont les Corps, après avoir été brûlez par le *Soufre*, de quelle eſpéce ils ſont, & quelle eſt leur véritable nature. Car au ſortir de cette Epreuve, le Soleil paroît fortement orangé ou rouge clair. La Lune eſt noire, entre-mêlée d'un bleu céleſte. Jupiter eſt noir avec un tant ſoit peu de rouge mêlé. Saturne eſt noir, brun, avec un peu de rouge & de *lividité*. Pour ce qui eſt de Vénus, ſi elle a été fort brûlée par le *Soufre*, elle paroît après cela noire & fort *livide*: mais ſi elle n'a été que légérement brûlée, elle a une couleur fort nette d'un beau violet, qui lui vient du mêlange du Soufre. Mais à l'égard de Mars, bien qu'il ſoit beaucoup ou peu brûlé, il revient toûjours de cette Epreuve fort noir & fort obſcur

On remarque pareillement la différence qui eſt entre les Métaux, en les remettant

tant en corps, après qu'ils ont été brulez par le *Soufre*. Car il y en a qui reprennent corps, & d'autres, qui après l'avoir repris, étant mis dans un feu violent, s'en vont entiérement, ou en partie en fumée avec le *Soufre*. De plus, quelques-uns de ceux qui reprennent corps, reviennent en leur même nature; & il y en a d'autres, qui après avoir été ainsi brûlez, reviennent & se changent en tout un autre Corps, que celui qu'ils avoient auparavant. Ceux qui après cette Epreuve reprennent leur même Corps, ce sont le Soleil & la Lune. Mais Jupiter & Saturne s'évaporent: Jupiter ou entiérement ou presque tout: Saturne ne s'évapore pas tout à fait, mais quelquefois plus & quelquefois moins. Au reste; cette différence vient de la diversité des choses & des Corps, & de la différente maniére de les préparer ou de les essayer par cette Epreuve. Car si au sortir de cet Examen, on remet Jupiter en corps, & qu'on lui veüille donner tout à coup un feu fort violent, il s'évapore & se perd: au lieu que si l'on donne le feu peu à peu & par dégrés, Saturne & Jupiter se conservent & se maintiennent en leur nature. Il est vrai que les Corps que ces deux Métaux reprennent après cela, ne semblent pas être leur véritable Corps, mais un autre tout différent. L'expérience nous ayant

fait voir qu'après cette Epreuve, Jupiter se change comme en un *Régule d'Antimoine* clair, & Saturne en un *Régule d'Antimoine* brun & obscur. Que Vénus se diminuë, si on lui fait reprendre corps par un feu fort, & Mars encore plus. Mais Vénus, se remettant en corps, devient plus pésante qu'elle n'étoit, & d'une couleur jaune obscure, qui tient un peu de la noirceur, & elle s'ammollit en augmentant de poids. Ainsi l'on pourra juger par ces Expériences, de la nature des Corps, qui auront été altérez par les Médecines.

CHAPITRE XLI.

De la Calcination & de la Réduction.

NOus aurions encore une fois à parler ici de l'Examen, qui se fait en *calcinant* les Corps ou Métaux, en leur *faisant* ensuite *reprendre corps*. Mais, parce que nous avons dèja traité fort amplement de ces deux choses dans le Livre précedent, nous nous contenterons de dire, que nous avons prouvé par expérience, qu'encore que l'on *calcine* les Corps parfaits, & qu'on les *remette en corps*, tant que l'on voudra, ils ne perdront rien pour cela de leur perfection & de leur bonté: c'est-à-dire, qu'ils ne perdront

rien, ni de leur couleur, ni de leur poids, ni de leur volume, ni de leur éclat, au moins qui ſoit conſidérable. D'où il faut tirer cette conſéquence, que ſi en *calcinant* & en *remettant* pluſieurs fois *en corps* les Métaux imparfaits, quels qu'ils ſoient, qui auront été altérez & changez par quelque Médecine, s'il déchoient de la bonté qu'ils ſembloient avoir acquiſe par la projection, il eſt certain que les Médecines, qui auront fait ce changement, ne ſont que de pures Sophiſtications. Ainſi l'on doit travailler à faire des expériences, afin de n'y être pas trompé.

CHAPITRE XLII.

De la facilité qu'ont les Métaux à recevoir l'Argent-vif.

J'Ai ci-devant fait voir clairement, que les Corps ou Métaux, qui avoient beaucoup d'Argent-vif, étoient les plus parfaits, & que c'étoit la raiſon pour laquelle ils *s'attachoient* beaucoup mieux *à l'Argent-vif*, que ne font les autres. Et il eſt certain, par conſéquent, que *les Corps qui reçoivent & boivent plus avidement l'Argent-vif*, s'approchent le plus de la perfection ; ainſi que nous le témoigne la grande facilité que le Soleil & la

Lune, qui ſont les deux Corps parfaits ; ont à le recevoir & à s'attacher à lui. D'où il s'enſuit que tout Métail imparfait, qui aura été tranſmué par quelque Médecine, & qui ne recevra pas facilement l'*Argent-vif* en ſa Subſtance, doit être fort éloigné de la perfection.

CHAPITRE XLIII.

Récapitulation de tout l'Art.

APrès avoir parlé ſuffiſamment des Expériences qu'on peut faire pour examiner la perfection du Miſtére, & avoir par conſéquent ſatisfait à ce que nous avions promis au commencement de ce Livre, il ne nous reſte plus autre choſe à faire, pour achever notre Ouvrage ; qu'à mettre dans un ſeul Chapitre tout l'accompliſſement de cette divine Oeuvre, & réduire en peu de mots le Procédé du *Miſtére*, que nous avons *abregé en cette Somme*, & diſperſé en tous les Chapitres qu'elle contient. Je déclare donc que toute l'Oeuvre ne conſiſte qu'à prendre la Pierre, (c'eſt-à-dire la Matiére de la Pierre) que l'on doit aſſez connoître, par toutes les choſes que nous en avons dites dans les Chapitres de ce Traité ; & par un travail aſſidu & continuel, lui donner

le prémier dégré de Sublimation, afin de lui ôter toute l'impureté qui la corrompt. La perfection que la Sublimation doit donner à cette Matiére, ne consistant qu'à la faire devenir si subtile, qu'elle soit élevée à la derniére pureté & subtilité; qu'elle devienne enfin toute spirituelle & volatile. Après quoi, il faut la rendre tellement fixe par les maniéres de Fixations, que j'ai décrites, qu'elles puisse résister au feu, quelque violent qu'il soit, & y demeurer sans s'enfuïr ni s'évaporer: Et c'est-là la fin du second dégré de la préparation qu'il faut donner à cette Matiére. Par le troisiéme dégré on achéve de la préparer tout à fait Ce qui se fait en sublimant cette Pierre (ou cette Matiére) & par ce moyen de fixe qu'elle est, la rendant volatile, puis de volatile la faisant fixe une seconde fois, la dissolvant après l'avoir fixée, & étant dissoute la rendant encore volatile, & la refixant tout de même, tant qu'elle soit fusible, & qu'elle transmuë les Imparfaits, & leur donne la véritable perfection de Soleil & de Lune à toute épreuve. Ainsi en refaisant les Opérations de ce troisiéme dégré, on augmente la perfection de la Pierre, & on multiplie la vertu qu'elle a de transmuer les Corps imparfaits. De sorte que ce n'est qu'en refaisant continuellement les mêmes Opérations de l'Oeuvre, qu'on

donne la Multiplication à la Pierre, par laquelle on la rend ſi parfaite, qu'une de ſes parties pourra convertir en véritable Soleil & en véritable Lune, cent parties de Métail imparfait, puis mille, & ainſi de ſuite en augmentant toûjours juſqu'à l'infini. Après quoi on n'a plus qu'à faire paſſer par les Epreuves, le Métail qui aura été tranſmué, pour connoître ſi le Magiſtére, qui en aura fait la tranſmutation, eſt véritable & parfait.

CHAPITRE XLIV.

De quelle maniére l'Autheur a enſeigné l'Art en cette Somme de perfection.

MAis pour ôter toute ſorte de prétexte aux Calomniateurs de nous accuſer de mauvaiſe foi, & de n'avoir pas agi ſincérement en ce Traité: Je déclare ici prémiérement qu'en cette *Somme*, je n'ai pas enſeigné notre Science de ſuite, mais je l'ai diſperſée ça & là en divers Chapitres. Et je l'ai fait ainſi à deſſein, parce que ſi je l'avois miſe par ordre & de ſuite, les Méchans, qui en feroient un mauvais uſage, l'auroient appriſe auſſi facilement que les Gens de bien. Ce qui ſeroit une choſe tout à fait indigne & injuſte. Je déclare en ſecond lieu, que par tout où il

ſemble que j'aïe parlé le plus clairement & le plus ouvertement de notre Science, c'eſt-là, où j'en ai parlé le plus obſcurément, & où je l'ai le plus cachée. Je n'en ai pourtant jamais parlé par Allégories ni par Enigmes; mais je l'ai traitée, & je l'ai enſeignée en paroles claires & intelligibles, l'ayant écrite ſincérement, & de la maniére que je l'ai ſçûë, & que je l'ai apriſe par l'inſpiration de Dieu, trés-haut, très-glorieux, & infiniment loüable, qui a daigné me la révéler, n'y ayant que lui ſeul *qui la donne à qui il lui plaît, & qui l'ôte quand il lui plaît.*

Courage donc, Enfans de la Science, ne déſeſpérez pas de pouvoir apprendre une Science ſi merveilleuſe. Car je vous aſſure que vous la découvrirez indubitablement, ſi vous la cherchez, non pas par le raiſonnement d'aucune autre Science que vous ayez apriſe; mais par un mouvement, & une impétuoſité d'eſprit. Et celui qui la cherchera par l'intelligence & la lumiére naturelle de ſon eſprit, la trouvera. Mais celui qui prétendra l'apprendre par les Livres, ne doit pas eſpérer de la ſçavoir, qu'après avoir étudié pendant un long-tems. Car je déclare encore que ni les Philoſophes qui m'ont précédé, ni moi, n'avons écrit notre Science que pour nous, & pour les Philoſo-

phes nos Successeurs, & nullement pour les autres ; quoi que d'ailleurs cette Science soit très-véritable & très-assurée. Pour moi, quoi que je n'aye écrit tout de même que pour moi la maniére & de la rechercher & de l'apprendre : Je puis dire néanmoins que ce que j'en ai dit, je ne l'ai pas dit seulement pour exciter les Personnes sages & intelligentes à s'appliquer à l'étude de cette Science ; mais même que j'en ai assez dit, pour leur donner le moyen de la rechercher par l'unique & la véritable voye. Et je puis assurer que quiconque aura bon esprit, & qui s'appliquera soigneusement à bien comprendre ce que j'ay dit en ce Livre, aura assurément la satisfaction de découvrir un Don excellent de Dieu très-haut & très-puissant.

Voilà tout ce que j'avois à dire, touchant la recherche d'un Art ou d'une Science si relevée & si excellente.

Fin du second Livre, & de toute la Somme de perfection de Geber.

TABLE

TABLE
DES CHAPITRES
DE LA SOMME DE GEBER
& des principales choſes qui y ſont contenuës.

LIVRE PREMIER.

AVANT-PROPOS ET CHAP. I. *page* 85.

DE la maniére d'enſeigner l'Art de Chimie & de ceux qui ſont capables de l'apprendre.

1. Il a réduit en Abrégé dans cette Somme, ce qu'il avoit ramaſſé en ſes autres Ecrits, des Livres des Anciens, & tout le Procédé de l'Art s'y trouve ſuffiſamment expliqué.
2. Celui qui veut s'appliquer à cette Science, doit connoître les Principes dont la Nature ſe ſert à former les Minéraux.
3. Il ne peut pourtant pas imiter la Nature en toutes ſes Opérations.

CHAPITRE II. *page* 88.

Diviſion de ce Livre en quatre Parties.

TABLE.

1. Des obſtacles & empêchemens que l'Artiſte peut avoir, & quelles qualités il doit avoir.
2. Raiſons des Sophiſtes, qui nient l'Art & leur Réfutation.
3. Explication des Principes dont la Nature ſe ſert à former les Métaux.
4. Des Principes artificiels, c'eſt-à-dire des Opérations dont l'Artiſte ſe doit ſervir pour l'Oeuvre.

PREMIERE PARTIE

DU PREMIER LIVRE.

Des Empêchemens de cette Art.

CHAPITRE III. *page* 90.

Diviſion des Empêchemens.

Ils viennent 1. de l'impuiſſance naturelle de l'Artiſte conſidérée, ou de la part du Corps, ou de la part de l'Eſprit; 2. de ſa pauvreté; 3. de ſes occupations.

CHAPITRE IV. *page* 91.

Des Empêchemens à l'Oeuvre, qui peuvent venir de la mauvaiſe diſpoſition du Corps de l'Artiſte.

L'Artiſte devant être le Miniſtre de la Nature, ne ſçauroit faire les travaux

nécessaires, s'il est aveugle, estropié, malade, ou dans la décrépitude.

CHAPITRE V. *page* 92.

Des Empêchemens qui viennent de l'Esprit.

1. Un Homme stupide & qui ne peut rien concevoir, ne pouvant faire aucune recherche, est incapable de cette Science. 2. Et quoi que l'on ait bon esprit, si l'on est trop aheurté à son sens, & trop opiniâtre en ses résolutions, on n'y fera rien non plus. 3. Il en sera de même, si l'on a l'esprit foible & changeant à tout moment. 4. Si l'on est prévenu contre la Science. 5. Et si l'on est esclave de son argent, & que l'on ne veüille pas faire la dépense nécessaire.

CHAPITRE VI. *page* 94.

Des Empêchemens extérieurs.

Ils se prennent, ou de l'indigence de l'Artiste, qui ne peut faire les dépenses nécessaires, ou de ses occupations, & de ses soins qui l'embarassent, & qui l'empêchent de vaquer à l'étude & au travail.

CHAPITRE VII. *page* 95.

Quel doit être l'Artiste.

1. Il doit sçavoir la Philosophie naturelle, & sur tout, avoir la connoissance des Minéraux & des Métaux. 2. Avoir un esprit vif & pénétrant pour découvrir. 3, Etre ferme & résolu en ce qu'il sçait,

sans varier : l'Art ne consistant point dans la pluralité des choses, puisqu'*il n'y a qu'une Pierre, qu'une Medecine & qu'un seul Régime.* 4. Etre modéré & sans aucune passion violente. 5. Il doit épargner son argent, & ne le pas consumer mal-à-propos en de folles dépenses ; parce qu'il n'en faut presque point faire pour l'Oeuvre. 6. Et ne point s'amuser aux impostures & aux Sophistications, de peur d'attirer la malédiction de Dieu, qui le puniroit infailliblement des tromperies qu'il feroit aux autres.

SECONDE PARTIE DU PREMIER LIVRE,

Où sont rapportées & refutées les raisons de ceux qui nient l'Art de Chimie.

CHAPITRE VIII. *page* 101.

Division de ce qui sera contenu en cette seconde Partie.

1. Il rapportera les raisons qu'alleguent ceux qui nient la possibilité de l'Art.
2. Il les refutera, & il parle auparavant des Principes des Métaux.

CHAPITRE IX. *page* 102.

Raisons de ceux qui nient simplement l'Art.

Ils en rapportent dix différentes, qui sont

clairement expliquées & aisées à comprendre.

Il faut seulement remarquer ici une Maxime, qui est: Il n'y a que la chaleur douce & moderée, qui puisse épaissir l'Humidité Mercurielle, & la réduire en Corps, & la chaleur trop violente la dissipe & la détruit.

CHAPITRE X. *page* 109.

L'Art ne doit & ne peut pas imiter exactement la Nature en toute l'étendue de ses différentes actions; Où il est parlé des Principes des Métaux.

Une Matiére humide ne peut s'épaissir, que ses parties les plus subtiles ne s'évaporent, & que les plus grossiéres ou les plus gluantes ne demeurent. Ce qui se fait lentement & dans l'espace de plusieurs années.

Le véritable & l'éxact mêlange du Sec & de l'Humide, consiste en ce que le Sec tempére l'Humide, & l'Humide tempére le Sec, & que des deux il ne s'en fasse qu'une seule & même Substance, dont les parties soient toutes homogénes; c'est-à-dire, toutes semblables & de même nature.

On ne peut imiter la Nature dans l'épaississement qu'elle fait des Métaux, ni dans le mêlange & la proportion des Elémens, ni dans le dégré de chaleur

TABLE.
dont elle se sert pour cela.

CHAPITRE XI. *page* 113.

Réfutation des raisons de ceux qui nient l'Art absolument.

Dieu a diversifié les perfections de ses Créatures en donnant à celles, de qui la composition est foible, une plus noble & plus grande perfection par le moyen de l'ame qu'elles ont. Et à celles, dont la composition est plus forte, comme sont les Pierres & les Métaux ; il leur a donné une perfection beaucoup moindre & moins noble, puisqu'elle ne consiste que dans la seule maniére de leur mixtion, qui est plus resserée.

Les Espéces se changent les unes en les autres lorsqu'un *Individu* d'une Espéce se change en l'Individu d'un autre, comme lorsque d'un Ver, il s'en forme une Mouche.

Les Philosophes ne sont que les Ministres de la Nature. Ainsi ils ne transmuënt pas les Métaux ; c'est la Nature, à laquelle, par leur artifice, ils préparent & disposent la Matiére.

CHAPITRE XII. *page* 123.

Différens sentimens de ceux qui supposent l'Art véritable.

Les opinions fausses des Sophistes, sont capables de détourner du bon chemin ceux qui étudient la Science.

TABLE

On ne doit pas traiter de la Science, en des termes qui soient tout-à-fait obscurs, & l'on ne doit pas aussi l'expliquer si clairement, qu'elle soit intelligible à tous.

CHAPITRE XIII. *page* 126.

Raisons de ceux qui nient que l'Art soit dans le Soufre

CHAPITRE XIV. *page* 127.

Réfutation de ce qu'on vient de dire dans le Chapitre précédent.

Le Soufre adustible, ou brûlant & volatil, gâte & corrompt les Corps ou Métaux.

CHAPITRE XV. *page* 128.

Raisons de ceux qui nient que l'Arsenic soit la Matière de l'Art & leur Réfutation.

CHAPITRE XVI. *page* 153.

Raisons de ceux qui nient que la Matiere de l'Art soit dans le Soufre, l'Argent-vif, la Tutie, la Magésie, la Marcasite, le Sel Ammoniac, & leur Réfutation.

La derniére perfection de la Médecine, est d'être entrante & pénétrante.

L'Argent-vif & la Tutie n'ont point de Soufre adustible ou inflammable.

Tous les Esprits ont de la volatilité ; mais les uns plus que les autres. Les voici par ordre, en commençant par ceux qui sont les plus volatils, & finissant par ceux qui le sont moins, l'Argent-vif &

le Sel Ammoniac, le Soufre, l'Arſenic, la Marcaſite, la Magnéſie, la Tutie.

La volatilité des Eſprits, eſt ce qui a trompé tous ceux qui ont travaillé ſur eux.

CHAPITRE XVII. *page* 131.

Raiſons de ceux qui nient que la Matière de l'Art ſoit dans les Eſprits conjointement avec les Corps qu'ils doivent fixer.

La tranſmutation des Corps ne ſe peut faire que par les Eſprits.

CHAPITRE XVIII. *page* 134.

De ceux qui nient que la Matière de l'Art ſe trouve dans les Corps, & prémiérement dans le Plomb blanc, ou l'Etain, qu'on appelle Jupiter, & leur Réfutation.

Moyen d'ôter le *cric* à ce Métail, & de l'endurcir.

CHAPITRE XIX. *page* 137.

Raiſons de ceux qui nient que l'Art ſoit dans le Plomb.

CHAPITRE XX. *page* 138.

Raiſons de ceux qui ſoûtiennent que l'Art n'eſt pas dans le mêlange des Corps durs avec les durs, & des mous avec les mous.

Pour mêler du Cuivre avec de l'Or ou de l'Argent, il ne devient pas Or ni Argent.

TABLE.

CHAPITRE XXI. *page* 139.
Pourquoi ceux qui ont mêlé les Corps durs avec les mous, & les parfaits avec les imparfaits, ont nié la Science.
CHAPITRE XXII. *page* 141.
Que l'Art ne se trouve ni dans l'extraction de l'Ame ou Teinture; ni dans le Régime du feu.
CHAPITRE XXIII. *page* 141.
Raisons de ceux qui soutiennent que l'Art n'est ni dans le Verre ni dans les Pierreries.
Ce qui n'entre point dans les Corps ou Métaux, ni ne les pénétre, ne peut y faire aucun changement. Ainsi ce qui n'est pas véritablement fusible, ne pouvant entrer dans les Métaux, ne les peut altérer ni changer.
Il ne faut pas s'étonner si ceux qui ne travaillent pas sur la véritable Matiére, ne font rien qui vaille.
CHAPITRE XXIV. *page* 143.
Motifs ceux qui nient que l'Art soit dans les moyens Minéraux, dans les végétables, & dans le mêlange de quelque chose que ce soit.

TABLE.

TROISIEME PARTIE DU PREMIER LIVRE.

Des Principes naturels & de leurs effets.

CHAPITRE XXV. *page* 146.
Des Principes naturels des Corps Metalliques, selon l'opinion des Anciens.
La composition des Principes (qui sont, selon les Anciens, l'Esprit fétide, ou le Soufre, & l'Esprit fugitif, ou l'Argent-vif) est très-forte, & leur Substance est uniforme ou homogéne, c'est-à-dire de même nature; parce que chaque partie de ces Principes, est faite du concours & de l'union très-éxacte des quatre Elémens, qui ne peuvent être détachez ni séparez les uns des autres.
CHAPITRE XXVI. *page* 148.
Des Principes naturels des Métaux, selon l'opinion des Modernes.
CHAPITRE XXVII. *page* 150.
Division de ce qu'il y a à dire des trois Principes.
Il y a trois Principes, le Soufre, l'Arsenic, & l'Argent-vif.
CHAPITRE XXVIII. *page* 151.
Du Soufre.

TABLE.

Le Soufre eſt une graiſſe de la Terre, épaiſſie dans les Mines par une digeſtion modérée, dont la Compoſition eſt très-forte, & la Subſtance homogéne en toutes ſes parties.

On ne ſçauroit calciner le Soufre ſans perdre beaucoup de ſa Subſtance.

Il gâte & noircit les Corps avec qui on le mêle.

Il augmente le poids des Métaux que l'on calcine avec lui.

Etant ſublimé avec l'Argent-vif, il s'en fait du Cinabre.

On calcine aiſément les Métaux avec le Soufre; à la réſerve de l'Etain & de l'Or. Et ceux qui ont le moins d'Argent-vif, ſe calcinent plus facilement.

On ne peut point avec le Soufre coaguler l'Argent-vif en Soleil ni en Lune.

C'eſt le Soufre qui illumine, qui donne l'éclat, & qui perfectionne tous les Métaux, parce qu'il eſt Lumiére & Teinture.

Le Soufre ne ſe diſſout qu'avec peine, parce qu'il n'a point de parties de la nature du Sel, mais ſeulement d'oléagineuſes.

Il ſe ſublime, parce que c'eſt un Eſprit.

Le Soufre ne peut de lui-même ſervir à l'Oeuvre des Philoſophes.

TABLE.

CHAPITRE XXIX. *page* 155.
De l'Arsenic.
L'Arsenic est fait d'une Matiére subtile, & de même nature que le Soufre. La différence qu'il y a entre eux, c'est que l'Arsenic donne facilement la Teinture blanche, & le Soufre rouge. Cela s'entend dans la Médecine du prémier Ordre, qui n'est qu'une Sophistication.
L'Arsenic ni le Soufre n'étant pas parfaits, ne sont pas la Matiére qui donne la perfection à l'Oeuvre.

CHAPITRE. XXX. *page* 156.
De l'Argent-vif ou Mercure.
C'est une Eau visqueuse, faite d'une Terre blanche sulphureuse très-subtile, & d'une Eau très-claire, digérées dans les entrailles de la Terre, & unies éxactement par leurs moindres parties, jusqu'à ce que l'Humide soit tempéré par le Sec, & le Sec par l'Humide.
Il s'unit aisément aux Métaux, étant de même nature qu'eux, & il sert de Moyen pour joindre les Teintures.
Il n'y a que l'Or qui se submerge en lui; & sans lui on ne sçauroit dorer aucun Métail.
Il n'est pas la Matiére de l'Oeuvre, ni l'Oeuvre, à le prendre, tel qu'il est naturellement.

TABLE.

CHAPITRE XXXI. *page* 157.
Des effets des Principes naturels, qui sont les Corps métalliques.
Il y a six Corps Métalliques, l'Or, l'Argent, le Plomb, l'Etain, le Cuivre & le Fer.
Le Métail est un Corps minéral fusible & malléable, dont la composition est forte.
Les Métaux parfaits ne communiquent point la perfection aux imparfaits, pour être mêlez avec eux, si ce n'est qu'ils ayent été changez en Magistére.
CHAPITRE XXXII. *page* 159.
Du Soleil ou de l'Or.
L'Or est un Métail jaune, pesant, qui n'a point de son, qui est fort brillant, & qui souffre la Coupelle & le Ciment.
L'Or est le plus précieux des Métaux, & c'est lui qui donne la Teinture rouge.
Jupiter & la Lune approchent plus de la nature de l'Or. Saturne lui ressemble au poids, & en ce qu'il n'a point de son & qu'il ne se pourrit point. Vénus lui est semblable en couleur. Mars à le moins de tous d'affinité avec l'Or.
CHAPITRE XXXIII. *page* 161.
De la Lune ou de l'Argent.
L'Argent est un Corps métallique blanc d'une blancheur pure, net, dur sonnant, & qui soufre la Coupelle.
La Lune est la Teinture de la blancheur.

Etant expoſée ſur le ſuc des choſes aigres; il s'en fait un beau bleu céleſte.
L'Argent a ſa Mine à part. Il s'en trouve pourtant dans les Mines des autres Métaux, mais il n'eſt pas ſi bon.
CHAPITRE XXXIV. *page* 162.
De Saturne ou du Plomb.
Le Plomb eſt un Corps métallique, noirâtre, terreſtre, péſant, qui n'a point de ſon, & fort peu de blancheur, mais beaucoup de lividité, qui ne ſouffre ni la Coupelle ni le Ciment, qui eſt mou, qui s'étend aiſément ſous le marteau, qui ſe fond promptement ſans rougir.
Il convient avec l'Or en ce qu'il eſt fort péſant, qu'il n'a point de ſon, & qu'il ne pourrit point.
Du Plomb brûlé il s'en fait du *Minium*, & de la *Ceruſe*, en l'expoſant ſur la vapeur du vinaigre.
Le Plomb ſert d'Examinateur à la Coupelle.
CHAPITRE XXXV. *page* 164.
De Jupiter ou de l'Etain.
L'Etain eſt un Corps métallique qui a une blancheur impure; eſt livide, un peu ſonnant & terreſtre, qui a le *cric*, eſt mou, ſe fond ſoudainement ſans rougir, & ne ſouffre ni la Coupelle ni le Ciment
L'Etain s'approche le plus des Métaux

parfaits. Il blanchit les Métaux qui ne ſont pas blancs. Il rend aigres & caſſans ceux à qui on la mêle, horſmis le Plomb & l'Or. Il s'attache fort au Soleil & à la Lune.

CHAPITRE XXXVI. *page* 165.
De Venus ou du Cuivre.
Vénus eſt un Corps métallique qui a une rougeur obſcure, qui rougit au feu, eſt fuſible, reſonne fortement, & ne ſouffre ni la Coupelle, ni le Ciment. Elle a grande affinité avec la Tutie, qui lui donne la couleur d'Or.

CHAPITRE XXXVII. *page* 166.
De Mars ou du Fer.
Mars eſt un Corps métallique fort livide, qui a peu de rougeur, qui participe d'une blancheur impure, eſt dur & inflammable, qui ne ſe fond pas directement, & a beaucoup de ſon.

CHAPITRE XXXVIII. *page* 167.
De la différence des Métaux imparfaits à l'égard de la perfection.
Moins les Corps imparfaits ont de diſpoſition à être promptement fondus, plus ils ſont difficiles à être tranſmuez; Et ceux qui ſe fondent plus aiſément, reçoivent facilement la tranſmutation.
Les Métaux imparfaits qui ſont tranſmuez par la grand'Oeuvre, reçoivent tous la même perfection, quoi qu'il y ait plus

de déchet dans les uns, & moins dans les autres

QUATRIEME ET DERNIERE PARTIE DU PREMIER LIVRE.

Qui traite des Principes artificiels de l'Art.

CHAPITRE XXXIX. *page* 170.

Division des choses contenues en cette Partie, où il est parlé en passant de la perfection, de laquelle il sera traité dans le second Livre.

Il parle en cette derniére Partie, des Principes artificiels du Magistére, & de la perfection, qu'il ne fait que toucher en gros; parce qu'il en doit traiter plus particuliérement dans le second Livre.

Les Principes artificiels, sont la Sublimation, la Descension, la Distillation, &c.

La perfection consiste à connoître: Prémiérement, les choses par le moyen desquelles on peut parfaire l'Ocuvre. Secondement, celles qui contribuent à la perfection. Troisiémement, celle qui donne la perfection. Et enfin celles par le moyen desquelles on connoît si le Magistére a toute la perfection qu'il doit avoir.

1. Les choses par le moyen desquelles on accomplit

accomplit l'Oeuvre, ſont une Subſtance réelle & corporelle, des couleurs évidentes, les poids des Métaux, & la connoiſſance des Métaux, tels qu'ils ſont naturellement, & tels qu'ils peuvent être par artifice, tant intérieurement, qu'extérieurement, afin de connoître ce qu'ils ont en eux de ſuperflu, & ce qui les éloigne ou les approche de la perfection.

2 Les choſes qui contribuent à la perfection; ſont de trois ſortes. 1. Celles qui d'elles-mêmes & ſans artifice, s'attachent aux Corps, & qui les changent en quelque façon: comme ſont la Marcaſite, la Tutie, &c. 2. Celles qui purifient les Corps ſans s'unir à eux; comme ſont les Sels, les Alums, &c. 3. Le Verre, qui purifie par la reſſemblance de Nature.

3. La choſe qui donne la perfection, eſt la pure & moyenne Subſtance de l'Argent-vif, ou une Matiére qui a pris ſon origine de la Matiére de l'Argent-vif.

4. Les choſes par le moyen deſquelles on connoît ſi le Magiſtére eſt véritablement parfait, ce ſont les Epreuves ou Examens qui ſe font par la Coupelle, par le Ciment, &c. par le moyen deſquelles on examine les Métaux qui ont été tranſmuez.

TABLE.

CHAPITRE XL. *page* 174.

De la Sublimation en général, & pourquoi on l'a inventée.

Rien ne peut s'unir aux Corps que les Esprits, ou que ce qui a tout ensemble la nature du Corps & de l'Esprit.

Si les Esprits ne sont purifiés par quelque préparation, ou ils ne donnent point de couleur parfaite aux Corps imparfaits, sur lesquels on en fait projection, ou ils les corrompent & les noircissent.

Le Soufre, l'Arsenic & la Marcasite, brûlent & noircissent les Corps, si on ne leur ôte leur onctuosité, qui s'enflamme & qui noircit.

Les Tuties & l'Argent-vif sont volatils; & ne donnent aux Corps que des couleurs imparfaites, si on ne leur ôte leur terrestréité.

Ce qui se fait par la Sublimation, parce que le feu éleve les parties les plus subtiles des Esprits, & les plus grossiéres demeurent en bas.

Cela se reconnoît encore, en ce que les Esprits sont plus lucides & transparens, aprés avoir été sublimez.

Là Sublimation ôte tout de même l'aduction aux Esprits, parce que l'Arsenic & le Soufre étant sublimez, ne s'enflamment plus, comme ils faisoient auparavant.

TABLE.

CHAPITRE XLI. *page* 177.

Ce que c'eſt que la Sublimation, comment ſe fait celle du Soufre & de l'Arſenic, & des trois dégrés du feu qu'il y faut obſerver.

La Sublimation eſt l'élévation qui ſe fait par le feu d'une choſe ſéche, & qui s'attache au Vaiſſeau.

CHAPITRE XLII. *page* 180.

Des Féces des Corps métalliques, qu'il faut ajoûter aux Eſprits pour les ſublimer, & quelles doivent être leur quantité & leur qualité.

Les écailles ou paillettes de Fer [ou bien la Limaille] & le Cuivre brûlé, ſont les meilleures *féces* qu'on puiſſe employer dans la Sublimation du Soufre & de l'Arſenic; parce qu'ayant moins d'humidité, elles les boivent plus aiſément.

CHAPITRE XLIII. *page* 186.

Des fautes qu'on peut faire, & qu'il faut éviter à l'égard de la quantité des féces & de la diſpoſition du Fourneau en ſublimant le Soufre & l'Arſenic. De la maniére de faire les Fourneaux & de quel bois on ſe doit ſervir.

CHAPITRE XLIV. *page* 191.

De quelle Matiere, & de quelle figure l'Aludel doit être.

La Sublimation du Soufre & de l'Arſenic

ſera bien faite, ſi ces deux Matiéres étant ſublimées, ſont claires & luiſantes, & qu'elles ne s'enflamment point.

CHAPITRE XLV. *page* 194.

De la Sublimation du Mercure.

La Sublimation de l'Argent-vif conſiſte à le dépoüiller de ſa terreſtréité, & à lui ôter ſon humidité ſuperfluë.

CHAPITRE XLVI. *page* 198.

De la Sublimation de la Marcaſite.

CHAPITRE XLVII. *page* 200.

Du Vaiſſeau propre à bien ſublimer la Marcaſite.

Le Verre a cette propriété, que lorſqu'il eſt en fuſion, il n'y a rien qu'il ne détruiſe, qu'il ne faſſe fondre, & qu'il ne vitrifie.

CHAPITRE XLVIII. *page* 205.

De la Sublimation de la Magnéſie, De la Tutie, & des Corps imparfaits.

CHAPITRE XLIX. *page* 207.

De la Deſcenſion & du moyen de purifier les Corps par les Paſtilles.

CHAPITRE L. *page* 211.

De la Diſtillation, de ſes cauſes & des trois maniéres de la faire par l'Alambic, par le Deſcenſoire, & par le Filtre.

La Diſtillation eſt une élévation qui ſe fait des vapeurs aqueuſes, de quelque Matiére, dans un Vaiſſeau propre pour cela. Elle ſe fait avec le feu, par l'Alambic &

par le bain, ou par le Deſcenſoire ; ou ſans feu par le Filtre.

CHAPITRE LI. *page* 219.

De la Calcination, tant des Corps que des Eſprits, de ſes cauſes, & de la maniére de la faire.

La Calcination eſt la Réduction qui ſe fait d'une choſe en poudre, par la privation de l'humidité qui lie & unit ſes parties enſemble.

On calcine les Corps ou Métaux, pour leur ôter, par la violence du feu, le Soúfre qui les corrompt & les noircit, & pour les purifier de leur terreſtréité ; & afin auſſi d'endurcir les Métaux mous.

On calcine les Eſprits pour les diſpoſer à devenir fixes & à ſe reſoudre en eau.

Tout ce qui eſt calciné, eſt plus fixe & ſe diſſout plus aiſément que ce qui ne l'eſt pas ; parce que les parties en étant plus ſubtiles, elles ſe mêlent plus facilement à l'Eau, & ſe diſſolvent.

On calcine encore les choſes étrangéres, qui ne ſont ni Corps ou Métaux, ni Eſprits pour ſervir à préparer les Corps & les Eſprits.

Tout ce qui a perdu ſon humidité naturelle, ne ſe peut fondre que pour ſe vitrifier.

Saturne a une humidité plus fixe, & plus de terreſtréité que Jupiter.

TABLE.

CHAPITRE LII. *page* 228.

De la Diſſolution.

La Diſſolution, c'eſt la Réduction qui ſe fait d'une choſe ſolide & ſéche en eau ou en liqueur.

Tout ce qui ſe diſſout, eſt néceſſairement ou Sel ou Alun, ou de ſemblable nature.

Les Sels & les Aluns, rendent fuſibles les choſes (à qui on les ajoute) avant qu'elles ſe vitrifient

Les Eſprits ne ſe vitrifient jàmais, & ils empêchent la vitrification des choſes avec qui on les mêle, tandis qu'ils demeurent avec elles.

CHAPITRE LIII. *poge.* 232.

De la Coagulation, de ſes cauſes & de divers moyens de coaguler le Mercure, & les Médecines diſſoutes.

La Coagulation, eſt une Opération par laquelle on réduit une choſe liquide en une Subſtance ſolide, en lui ôtant ſon humidité.

Tout Soufre métallique; qui n'eſt pas fixe, forme un Corps livide où noirâtre.

CHAPITRE LIV. *page* 243.

De la Fixation, de ſes cauſes; & de la maniére différeme de fixer les Corps & les Eſprits

La Fixation eſt une Opération par laquelle une choſe qui s'enfuit du feu, eſt renduë en état de le pouvoir ſouffrir.

TABLE.

CHAPITRE LV. *page* 246.

De l'Incération.

L'Incération eſt le Ramolliſſement qui ſe fait d'une choſe dure & ſéche, & qui n'eſt pas fuſible, pour la rendre liquide & coulante.

L'humidité que la Nature a miſe dans les Corps métalliques par la néceſſité qu'ils avoient d'être fondus & ramollis, eſt une humidité permanente, & qui dure & ſubſiſte autant que les Métaux; autrement, quand les Métaux auroient été une fois rougis au feu, ou fondus, ils n'auroient plus du tout d'humidité; & ainſi ils ne pourroient plus être forgez ni fondus. Ce qui eſt contre l'expérience.

SECOND LIVRE
DE LA SOMME
DE PERFECTION DE GEBER.
PREFACE.

Diviſion de ce ſecond Livre en trois Parties.

PREMIERE PARTIE
DU SECOND LIVRE.

CHAPITRE I. *page* 252.

De la connoiſſance des choſes, par leſquelles on peut découvrir la poſſibilité de la perfection, & la maniére de la faire.

CHAPITRE II. *page* 253.

De la Nature du Soufre & de l'Arſenic.

Le Soufre & l'Arſenic ſont une graiſſe de la Terre, n'y ayant que les huiles & les graiſſes, & ce qui eſt de leur nature, qui s'enflamme & ſe fonde facilement par la chaleur, comme ſont ces deux Eſprits.

Le

Le Soufre & l'Arſenic ont deux cauſes d'imperfection, une Subſtance imflammable, qui ne peut ſoutenir le feu, ni donner la fixité, & qui de plus noircit les Corps, & des *Féces* ou impuretez terreſtres, qui empêchent la fuſion & la pénétration.

Ainſi il n'y a que leur moyenne Subſtance, qui puiſſe être cauſe de la perfection, ſi elle eſt renduë fixe.

Ce n'eſt pourtant pas la véritable Matiére de l'Oeuvre; & quand cela ſeroit, le Soufre ne pourroit être que Teinture pour le rouge, & l'Arſenic pour le blanc.

CHAPITRE III. *page* 256.

De la Nature du Mercure ou Argent-vif.

L'Argent-vif a tout de même deux cauſes d'imperfections qu'il lui faut ôter; l'une eſt une Subſtance terreſtre & impure, & l'autre une humidité ou aquoſité ſuperfluë & volatile, qui s'évapore ſans s'enflammer.

Il n'y a que la moyenne Subſtance de l'Argent-vif qu'il faille conſerver pour en faire la Médecine univerſelle; parce qu'elle ne ſe brûle ni ne ſe conſume point au feu, & qu'elle empêche les Corps, à qui elle s'unit d'être brûlez ni conſumez, demeurant dans le feu

ſans s'évaporer, & fixant ce qui eſt volatil.

L'Argent-vif eſt le Principe qui donne la perfection aux Métaux, parcequ'il s'attache plus fortement, prémiérement à d'autre Argent-vif, puis à l'Or & à l'Argent. Ce qui fait voir que les deux Métaux parfaits ont plus d'Argent-vif que n'ont les Métaux imparfaits. C'eſt auſſi l'Argent qui fait que les Métaux réſiſtent au feu; parce que les Métaux parfaits qui en ont le plus, y réſiſtent ſans ſe conſumer.

L'Argent-vif, tel qu'il eſt naturellement, ne peut donner la perfection; mais une choſe tirée & faite de lui par artifice, en imitant la Nature.

CHAPITRE IV. *page* 261.

De la Nature de la Marcaſite, de la Magnéſie & de la Tutie.

Tous les Corps qui reçoivent quelque altération ou changement, le reçoivent néceſſairement par la vertu de l'Argent-vif ou du Soufre; parce qu'il n'y a que ces deux choſes qui s'uniſſent aux Métaux par la conformité de Nature; & que d'ailleurs rien ne peut faire d'impreſſion ni de changement, s'il s'unit intimement à la choſe qu'il doit changer.

TABLE.

CHAPITRE V. *page* 263.

De la Nature du Soleil.

L'Or ou Soleil eſt formé de beaucoup d'Argent-vif très-ſubtil, & de peu de Soufre fort pur, fixe & clair, qui a une rougeur nette, & qui teint & fixe l'Argent-vif.

Celui qui voudra faire quelque altération ou changement dans les Métaux imparfaits, doit ſe propoſer l'Or pour modelle, & faire en ſorte qu'il y ait plus d'Argent-vif que de Soufre en ſa compoſition, comme il y en a plus en celle de l'Or.

La péſanteur de l'Or, vient de ce que ſes parties ſont fort ſubtiles & reſſerrées.

La perfection des Métaux, dépend de trois choſes. 1. De l'abondance de l'Argent-vif. 2. De l'uniformité & égalité de leurs Subſtances qui ſe fait par un mêlange égale & proportionné. 3. Et de ce qu'ils s'endurciſſent & s'épaiſſiſſent par une digeſtion longue & modérée.

Ainſi l'imperfection des Métaux vient. 1. Du trop de Soufre. 2. De la diverſité de leur Subſtance. 3. Et d'une digeſtion trop hâtée, qui ſont les trois cauſes oppoſées.

La diverſité des Métaux ne provient que du divers mêlange du Soufre & de l'Argent-vif, qui en ſont les Principes, &

TABLE,

de leurs différentes qualitez.

CHAPITRE VI. *page* 268.

De la Nature de la Lune.

La Lune eſt formée d'un Soufre net, fixe, blanc, d'une blancheur pure & claire, mêlé avec plus d'Argent-vif pur, fixe & clair. Et comme ſes parties ne ſont pas ſi ſerrées que celles de l'Or, elle n'eſt pas ſi péſante, ni ſi fixe que l'Or.

CHAPITRE VII. *page* 269.

De la Nature de Mars, où il eſt traité des effets du Soufre & du Mercure, & des Cauſes de la corruption & de la perfection des Métaux.

Le Fer eſt fait du mêlange d'un Soufre fixe & terreſtre avec moins d'Argent-vif, pareillement fixe & terreſtre, qui ont l'un & l'autre une blancheur impure & livide, ou noirâtre.

Le Soufre fixe ne fond pas ſi promptement que l'Argent-vif, au lieu que le Soufre aduſtible, & qui n'eſt pas fixe, fond plûtôt. De-là vient que les Métaux qui ont plus de Soufre fixe que d'Argent-vif, ſont fort difficiles à fondre.

L'Argent-vif qui eſt pur, eſt ſi peſant qu'il peſe plus que l'Or.

Le feu détruit les Métaux pour trois raiſons. La 1. à cauſe du Soufre aduſtible qu'ils ont, qui venant à ſe brûler,

diminuë leur Substance. 2. Le feu de flamme continuel. 3. La Calcination dés Métaux.

La cause de la perfection des Métaux, c'est l'Argent-vif qui surmonte le feu, & que le feu ne sçauroit vaincre.

CHAPITRE VIII. *page 274.*

De la Nature de Vénus ou du Cuivre.

Le Cuivre est fait du mêlange d'un Soufre impur, grossier, rouge, livide, dont la plus grande partie est fixe, & la moindre adustible, avec vn Argent-vif grossier & impur; de sorte qu'il n'y ait guéres plus n'y guéres moins de l'un que de l'autre.

Les choses se dissolvent mieux à proportion qu'elles sont plus subtiles & plus calcinées.

Vénus & Mars noirciſſent au feu, à cause de leur Soufre adustible.

Qui peut faire l'Oeuvre de l'Argent-vif seul, a trouvé la voye la plus parfaite.

Il y a deux sortes de Soufre dans les Métaux; l'un qui est caché dans l'Argent-vif, & qui est dès le commencement de sa conformation; & l'autre qui survient à l'Argent-vif après qu'il est dèja fait. On ne peut lui ôter le dernier qu'avec peine; mais il est impossible de lui ôter le prémier, par quelque régime de feu que ce soit.

TABLE.

CHAPITRE IX. *page* 280.
De la Nature de Jupiter ou de l'Etain.
L'Etain eſt fait de peu de Soufre moins fixe que volatil, qui a une blancheur impure ; & de plus d'Argent-vif impur, en partie fixe & en partie volatil, qui eſt ce qui lui donne le *cric*, & qui n'a qu'une blancheur impure & imparfaite.
L'Argent-vif ne s'attache à Vénus & à Mars que par artifice, & non pas de lui-même, & moins à Mars qu'à Vénus, à cauſe du peu d'Argent-vif qu'ont ces deux Métaux.

CHAPITRE X. *page* 286.
De la Nature de Saturne ou du Plomb.
Saturne n'eſt différent de Jupiter, ſi ce n'eſt que ſa Subſtance eſt plus impure, à cauſe qu'il eſt fait d'un Argent-vif & d'un Soufre plus groſſier ; & que ſon Soufre combuſtible eſt plus fortement attaché à la Subſtance de l'Argent-vif, qu'il ne l'eſt dans Jupiter, & qu'il a plus de Soufre fixe.
Jupiter s'endurcit plûtôt que Saturne par la Calcination, & il ne perd pas ſi aiſément que lui la facilité qu'il a à ſe fondre.
L'Argent-vif & le Soufre aduſtible, donnent & font la fuſion.
L'Argent-vif volatil & le Soufre combuſtible, ſont ce qui fait la molleſſe de

TABLE.

Métaux ; celle que fait ce Soufre, eſt ployante & caſſante ; & celle qui vient de l'Argent-vif, s'étend & s'allonge.

L'Argent-vif fixe & le Soufre fixe, donnent la dureté aux Métaux.

Le Soufre aduſtible, donne la fuſion au Métail avant qu'il rougiſſe.

L'Argent-vif volatil, rend auſſi les Métaux faciles à fondre.

L'Argent-vif fixe, ne donne la fuſion au Métail, qu'après avoir rougi.

Le Soufre fixe, retarde & empêche la fuſion dans les Métaux.

Les Métaux qui ont le plus d'Argent-vif, étant les plus parfaits, les Métaux imparfaits qui ont le plus d'Argent-vif, doivent s'approcher le plus de la perfection.

Et par conſéquent plus les Métaux auront de Soufre plus il ſeront impurs & imparfaits.

SECONDE PARTIE DU SECOND LIVRE.

Des Médecines en général, & de la néceſſité d'une Médecine Univerſelle, qui donne la perfection à tous les Métaux imparfaits, & d'où elle ſe peut mieux prendre ; & plus prochainement.

TABLE.

CHAPITRE XI. *page* 293.

Qu'il doit neceſſairement y avoir deux ſortes de Médecine, tant pour chaque Corps imparfait, que pour l'Argent-vif l'une au blanc, l'autre au rouge; mais qu'il n'y en a qu'une ſeule très-parfaite qui rend toutes les autres inutiles.

Il y a de dix ſortes de Médecines particuliéres, huit pour les quatre Métaux imparfaits, & deux pour l'Argent-vif, dont il y en a cinq pour le blanc, & cinq pour le rouge.

Il y a néanmoins une ſeule Médecine, qui eſt Univerſelle; pour tous les Métaux imparfaits & pour l'Argent-vif, tant pour le blanc que pour le rouge, qui fixe ce qu'ils ont de volatil, qui purifie ce qu'ils ont d'impure & qui leur donne une teinture & un éclat plus beau que celui que la Nature a donné aux Corps parfaits.

CHAPITRE XII. *page* 298.

Qu'il faut donner une préparation particuliére à chaque Métail imparfait.

CHAPITRE XIII. *page* 300.

Que la Médecine doit ajouter ce qui eſt de défectueux dans les Métaux imparfaits; & que la préparation qu'on leur donne, pour recevoir cette Médecine, doit ôter ce qu'ils ont de ſuperflu.

Il n'eſt pas poſſible de détruire l'Eſſence

TABLE.

d'une choſe, & qu'elle demeure toujours la même.
Il eſt impoſſible de trouver dans une choſe ce qui n'y eſt pas.
CHAPITRE XIV. *page* 304.
De la préparation de Saturne & de Jupiter
Diverſes maniéres d'ôter le *cric* à Jupiter.
CHAPITRE. XV. *page* 309.
De la préparation de Vénus.
CHAPITRE XVI. *page* 311.
De la préparation de Mars.
Maniére d'amollir les Corps ou Métaux durs, & d'endurcir les mous.
CHAPITRE XVII. *page* 313.
De la maniére de purifier l'Argent-vif.
CHAPITRE XVIII. *page* 314.
Que la Médecine très-parfaite donne néceſſairement cinq différentes propriétez de perfection, qui ſont la Netteté, *la* Couleur *ou* Teinture, *la* Fuſion, *la* Stabilité, *& le* Poids : *Et que par ces effets l'on doit juger de quelle choſe on doit prendre cette Médecine.*
La Médecine ne ſe peut prendre que de ce qui s'unit le mieux aux Métaux, qui a le plus de conformité avec eux, qui les pénétre juſques dans l'intérieur, qui s'attache & s'uniſſe à eux, & qui les change. Or l'Argent-vif a toutes ces propriétés. Donc la Médecine doit être priſe de l'Argent-vif.

TABLE

CHAPITRE XIX. *page* 317.
Des préparations qu'il faut donner à la Médecine, afin qu'elle ait toutes les propriétés qu'elle doit néceſſairemem avoir.
L'Argent-vif ne peut faire aucun changement dans les Métaux imparfaits, ſi lui-même n'eſt changé auparavant; c'eſt-à-dire, s'il n'eſt rendu extrémement ſubtil, fixe & éclatant.
La peſanteur des Métaux parfaits, provient de ce que leur Subſtance eſt fort ſubtile & uniforme.
CHAPITRE XX. *page* 320.
De la différence des Médecines, & qu'il y en a du prémier, du ſecond, & du troiſiéme Ordre.
CHAPITRE XXI. *page* 322.
Des Médecines du prémier Ordre, qui blanchiſſent Vénus.
CHAPITRE XXII. *page* 328.
Blanchiſſement de Mars.
CHAPITRE XXIII. *page* 330.
Des Médecines qui jaunifſent la Lune.
CHAPITRE XXIV. *page* 335.
Des Médecines du ſecond Ordre, & de leurs propriétés.
CHAPITRE XXV. *page* 338.
De la Médecine Lunaire & Solaire pour les Corps imparfaits.
CHAPITRE XXVI. *page* 341.
De la Médecine qui coagule & fixe l'Argent-vif.

TABLE.

Rien ne peut mieux convenir à l'Argent-vif que ce qui eſt de ſa même nature, par conſéquent que l'Argent-vif lui-même. Et ainſi cette Médecine ſe doit prendre de l'Argent-vif.

CHAPITRE XXVII. *page* 344.

Comment par l'Art on peut rendre les Médecines entrantes, ou leur donner ingrez.

CHAPITRE XXVIII. *page* 346.

De la Médecine du troiſiéme Ordre en général.

La Médecine du troiſiéme Ordre s'appelle la grand'Oeuvre, parce qu'il faut une plus grande application pour la découvrir, un plus long travail pour la préparer, & beaucoup plus de peine pour la parfaire, que celles du prémier & du ſecond Ordre.

CHAPITRE XXIX. *page* 348.

De la Médecine Lunaire du troiſiéme Ordre.

CHAPITRE XXX. *page* 350.

De la Médecine Solaire du troiſiéme Ordre:

Tout le ſecret conſiſte à ſublimer parfaitement par la Sublimation tant la Matiére principale de la Pierre, que ce qu'on lui ajoute; puis à fixer ce qui eſt volatil, & à rendre volatil ce qui eſt fixe.

TABLE.

TROISIEME ET DERNIERE PARTIE DU SECOND LIVRE.

Des Epreuves de la perfection.

CHAPITRE XXXI. *page* 353.
Devision de ce qui eſt contenu en cette Partie.

CHAPITRE XXXII. *page* 354.
De la Coupelle.
Les Métaux parfaits ſouffrent la Coupelle à cauſe de leur bonne & forte Compoſition qui vient de leur mixtion parfaite, & de leur pure Subſtance ; & les Métaux imparfaits ne la peuvent ſoufrir à à cauſe de leur impureté & de la foible union de leurs Principes qui ne ſont pas fixes.

CHAPITRE XXXIII. *page* 359.
Comment l'on fait examen des Métaux par la Coupelle.

CHAPITRE XXXIV. *page* 361.
Du Ciment, & pourquoi il y a des Corps ou Métaux qui le ſoufrent mieux, d'autres qui le ſoufrent moins.

CHAPITRE XXXV. *page* 363.
De quoi eſt fait le Ciment, & comment on en fait l'Epreuve.

TABLE.

CHAPITRE XXXVI. *page* 366.
Du Rougiſſement des Métaux au feu.
CHAPITRE XXXVII. *page* 368.
De la Fuſion.
Les Corps fuſibles rougiſſent au feu de trois différentes maniéres.
CHAPITRE XXXVIII. *page* 371.
De l'Expoſition qu'on fait des Métaux ſur les vapeurs des choſes acides.
On juge par cette épreuve que de tous les Métaux imparfaits, Jupiter eſt celui qui a le plus de diſpoſition à recevoir la perfection par la grand'Oeuvre.
CHAPITRE XXXIX. *page* 373.
Des l'Extinction des Métaux rougis au feu.
Tout Métail imparfait qui aura été tranſmué par quelque Médecine que ce puiſſe être, du prémier, du ſecond, ou du troiſiéme Ordre, qui n'aura pas le même poids dans le même volume, ni la même couleur du Métail parfait, dans lequel on a prétendu le tranſmuer, n'eſt pas véritablement tranſmué, & ce n'eſt qu'une Sophiſtication, qui non ſeulement n'apporte aucun profit; mais qui cauſe la ruine & l'infamie de ceux qui s'appliquent à ces ſortes d'Ouvrages.
CHAPITRE XL. *page* 375.
Du Mélange du Soufre combuſtible avec les Métaux
Le Soleil eſt celui des Métaux, que le

TABLE.

Soufre brûle le moins, & après lui Jupiter, puis la Lune, & enfin Saturne. Vénus se brûlant plus facilement, & Mars encore plus; d'où l'on peut juger qui sont les Métaux les plus proches de la perfection, & ceux qui en sont les plus éloignez

CHAPITRE XLI. *page* 378.

De la Calcination & de la Réduction.

Les Corps ou Métaux parfaits ne perdent rien de leur perfection, quoi qu'on les calcine tant que l'on voudra, & qu'ensuite on leur fasse reprendre corps.

CHAPITRE XLII. *page* 379.

De la facilité qu'ont les Métaux a recevoir l'Argent-vif.

La facilité qu'ont le Soleil & la Lune de s'attacher à l'Argent-vif, fait voir que les Métaux qui s'attachent, & qui s'unissent mieux à l'Argent-vif, s'approchent le plus de la perfection.

CHAPITRE XLIII. *page* 380.

Récapitulation de tout l'Art.

La perfection & l'accompliſſement de l'Oeuvre ne consiſte qu'à rendre le volatil fixe, & le fixe volatil.

CHAPITRE XLIV. *page* 382.

De quelle manière l'Auteur a enſeigné l'Art en cette Somme.

L'Autheur n'a pas enſeigné la Science de ſuite ni par ordre; mais il l'a diſperſée

en tout ſon Livre : & il a le plus caché la Science, où il ſemble en avoir parlé le plus ouvertement.

On peut apprendre la Science par la lumiére naturelle & par une impétuoſité d'eſprit, & non par le raiſonnement d'aucune Science que l'on ait apprife.

On ne l'apprend pas même par les livres des Philoſophes, parce qu'ils ne l'ont écrite que pour eux & pour leurs ſucceſſeurs.

L'Auteur aſſure néanmoins que ce qu'il en a dit ſuffit, non ſeulement pour éxciter les perſonnes intelligentes à s'appliquer à l'entendre ; mais encore pour leur donner le moyen de la rechercher par la ſeule & unique voye qu'il y a pour l'apprendre.

FIN.

Livres nouveaux qui ſe vendent chez
ANDRE' CAILLEAU.

HIſtoire du Peuple de Dieu, *in* 4°. 8. vol.
— Idem *in*-12. 10. vol. 1740.
— Naturelle de l'Univers, &c. par M. Colonne, *in*-12. 4. vol. avec Figures.
Ses Principes de la Nature, ſuivant les opinions des anciens Philoſophes, &c. *in*-12. 2. vol.
— de la Génération des Végétaux, Animaux & Minéraux, &c. *in*-12.
Hiſtoire de la derniére Révolution arrivé dans l'Empire Ottoman le 28e. Septembre 1730. *in*-12. 1740.
La Découverte des Longitudes. Avec la méthode facile aux Navigateurs pour en faire uſage actuellement, par M. de L'Iſle, *in*-12. 1740.
Annales de Tacite par M. Amelot., *in*-12. 4. vol.
Suite des Annales de Tacite, *in*-12. 6. vol.
La Religion Proteſtante, convaincuë de faux dans ſes régles de foi particuliéres, &c. *in*-12. 2. vol. 1740.
Collectio judiciorum de novis Erroribus, qui ab initio duodecimi ſeculi poſt Incarnationem Verbi, uſque ad anum 1735. &c, *in*-fol. 3. vol. 1737.

LIVRE PREMIER.
AVANT-PROPOS ET CHAP. I.
DE la maniére d'enseigner l'Art de Chimie et de ceux qui sont capables de l'apprendre.
1. Il a réduit en Abrégé dans cette Somme, ce qu'il avoit ramassé en ses autres Ecrits, des Livres des Anciens, & tout le Procédé de l'Art s'y trouve suffisamment expliqué.
2. Celui qui veut s'appliquer à cette Science, doit connoître les Principes dont la Nature se sert à former les Minéraux.
3. Il ne peut pourtant pas imiter la Nature en toutes ses Opérations.
CHAPITRE II.
Division de ce Livre en quatre Parties.
1. Des obstacles & empêchemens que l'Artiste peut avoir, & quelles qualités il doit avoir.
2. Raisons des Sophistes, qui nient l'Art & leur Réfutation.
3. Explication des Principes dont la Nature se sert à former les Métaux.
4. Des Principes artificiels, c'est-à-dire des Opérations dont l'Artiste se doit servir pour l'Oeuvre.
PREMIERE PARTIE DU PREMIER LIVRE.
Des Empêchemens de cette Art.
CHAPITRE III.
Division des Empêchemens.
Ils viennent 1. de l'impuissance naturelle de l'Artiste considérée, ou de la part du Corps,ou de la part de l'Esprit; 2. de sa pauvreté; 3. de ses occupations.
CHAPITRE IV.
Des Empêchemens à l'Oeuvre, qui peuvent venir de la mauvaise disposition du Corps de l'Artiste.
L'Artiste devant être le Ministre de la Nature, ne sçauroit faire les travaux nécessaires, s'il est aveugle, estropié, malade, ou dans la décrépitude.
CHAPITRE V.
Des Empêchemens qui viennent de l'Esprit. 1. Un Homme stupide & qui ne peut rien concevoir, ne pouvant faire aucune recherche, est incapable de cette Science. 2. Et quoi que l'on ait bon esprit, si l'on est trop aheurté à son sens, & trop opiniâtre en ses résolutions, on n'y fera rien non plus. 3. Il en sera de même, si l'on a l'esprit foible & changeant à tout moment. 4. Si l'on est prévenu contre la Science. 5. Et si l'on est esclave de son argent, & que l'on ne veüille pas faire la dépense nécessaire
CHAPITRE VI.
Des Empêchemens extérieurs.
Ils se prennent, ou de l'indigence de l'Artiste, qui ne peut faire les dépenses nécessaires, ou de ses occupations, & de ses soins qui l'embarassent, & qui l'empêchent de vaquer à l'étude & au travail.
CHAPITRE VII.
Quel doit être l'Artiste.
I. Il doit sçavoir la Philosophie naturelle, & sur tout, avoir la connoissance des Minéraux & des Métaux. 2. Avoir un esprit vif & pénétrant pour découvrir. 3, Etre ferme & résolu en ce qu'il sçait, sans varier: l'Art ne consistant point dans la pluralité des choses, *puisqu'il n'y a qu'une Pierre, qu'une Medecine et qu'un seul Régime.* 4. Etre modéré & sans aucune passion violence. 5. Il doit épargner sonargent, & ne le pas consumer mal-à-propos en de folles dépenses; parce qu'il n'en faut presque point faire pour l'Oeuvre. 6. Et ne point s'amuser aux impostures & aux Sophistications, de peur d'attirer la malédiction de Dieu, qui le puniroit infailliblement des tromperies qu'il feroit aux autres.
SECONDE PARTIE DU PREMIER LIVRE,
Où sont rapportées et refutées les raisons de ceux qui nient l'Art de Chimie.
CHAPITRE VIII.
Division de ce qui sera contenu en cette seconde Partie.
1. Il rapportera les raisons qu'alleguent ceux qui nient la possibilité de l'Art.
2. Il les refutera, & il parle auparavant des Principes des Métaux.
CHAPITRE IX.
Raisons de ceux qui nient simplement l'Art. Ils en rapportent dix différentes, qui sont clairement expliquées et aisées à comprendre.
Il faut seulement remarquer ici une Mxime, qui est: Il n'y a que la chaleur douce & moderée, qui puisse épaissir l'Humidité Mercurielle, & la réduire en Corps, & la chaleur trop violente la dissipe & la détruit.
CHAPITRE X.
l'Art ne doit et ne peut pas uniter exactement la Nature en toute l'étendue de ses différentes actions; Où il est parlé des Principes des Métaux.
Une Matière humide ne peut s'épaissir, que ses parties les plus subtiles ne s'évaporent, & que les plus grossiéres ou les plus gluantes ne demeurent. Ce qui se fait lentement & dans l'espace de plusieurs années.
Le véritable & l'éxact mêlange du Sec & de l'Humide, consiste en ce que le Sec tempére l'Humide, & l'Humide tempére le Sec, & que des deux il ne s'en fasse qu'une seule & même Substance, dont les parties soient toutes homogénes; c'est-à-dire, toutes semblables & de même nature.
On ne peut imiter la Nature dans l'épaississement qu'elle fait des Métaux, ni dans le mêlange & la proportion des Elémens, ni dans le dégré de chaleur dont elle se sert pour cela.
CHAPITRE XI.
Réfutation des raisons de ceux qui vient l'Art absolument.
Dieu a diversifié les perfections de ses Créatures en donnant à celles, de qui la composition est foible, une plus noble & plus grande perfection par le moyen de l'ame qu'elles ont. Et à celles, dont la composition est plus forte, comme sont les Pierres & les Métaux; il leur a donné une perfection beaucoup moindre & moins noble, puisqu'elle ne consiste que dans la seule manière de leur mixition, qui est plus resserée.
Les Espéces se changent les unes en les autres lorsqu'un *Individu* d'une Espéce se change en l'Individu d'un autre, comme lorsque d'un Ver, il s'en forme une Mouche.
Les Philosophes ne sont que les Ministres de la Nature. Ainsi ils ne transmuënt pas les Métaux; c'est la Nature, à laquelle, par leur artifice, ils préparent & disposent la Matiére.
CHAPITRE XII.
Differens sentimens de ceux qui supposent l'Art véritable.
Les opinons fausses des Sophistes, sont capables de détourner du bon chemin ceux qui étudient la Science.
On ne doit pas traiter de la Science, en des termes qui soient tout-à-fait obscurs, & l'on ne doit pas aussi l'expliquer si clairement, qu'elle soit intelligible à tous.
CHAPITRE XIII.
Raisons de ceux qui nient que l'Art soit dans le Soufre
CHAPITRE XIV.
Réfutation de ce qu'on vient de dire dans le Chapitre précédent.
Le Soufre adustible, ou brûlant & volatil, gâte & corrompt les Corps ou Métaux.
CHAPITRE XV.
page
Raisons de ceux qui nient que l'Arse [...] *soit la Matiére de l'Art et leur Réfutation.*
CHAPITRE XVI.
Raisons de ceux qui nient que la Matiere de l'Art soit dans le Soufre, l'Argent- [...] *, la Tutie, la Magésie, la Marcasite, le Sel Ammoniac, et leur Réfutation*
La dernière perfection de la Médecine, est d'être entrante & pénétrante.
L'Argent-vif & la Tutie n'ont point de Soufre adustible ou inflammable.
Tous les Esprits ont de la volatilité; mais les uns plus que les autres. Les voici par ordre, en commençant par ceux qui sont les plus volatils, & finissant par ceux qui le font moins, l'Argent-v.f & le Sel Ammoniac, le Soufre, l'Arsenic, la Marcasite, la Magnésic, la Tutie.
La volatilité des Esprits, est ce qui a trompé tous ceux qui ont travaillé sur eux.
CHAPITRE XVII.
Raisons de ceux qui nient que la Matiére de l'Art soit dans les Esprits conjointement avec les Corps qu'ils doivent fixer.
La transmutation des Corps ne se peut faire que par les Esprits.
CHAPITRE XVIII.
De ceux qui nient que la Matiére de l'Art se trouve dans les Corps, et prémièrement dans le Plomb blanc, ou l'Etain, qu'on appelle Jupiter, et leur Réfutation.
Moyen d'ôter le *cric* à ce Métail, & de l'endurcir.
CHAPITRE XIX.
Raisons de ceux qui nient que l'Art soit dans le Plomb.
CHAPITRE XX.
Raisons de ceux qui soutiennent que l'Art n'est pas dans le mélange des Corps durs avec les durs, et des mous avec les mous.
Pour mêler du Cuivre avec de l'Or ou de l'Argent, il ne devient pas Or ni Argent.
CHAPITRE XXI.
Pourquoi ceux qui ont mélé les Corps durs avec les mous, et les parfaits avec les imparfaits, ont nié la Science.
CHAPITRE XXII.
Que l'Art ne se trouve ni dans l'extraction de l'Ame ou Teinture, ni dans le Régime du feu.
CHAPITRE XXIII.
Raisons de ceux qui soutiennent que l'Art n'est ni dans le Verre ni dans les Pierreries.
Ce qui n'entre point dans les Corps ou Métaux, ni ne les pénétre, ne peut y faire aucun changement. Ainsi ce qui n'est pas véritablement fusible, ne pouvant entrer dans les Métaux, ne les peut altérer ni changer.
Il ne faut pas s'étonner si ceux qui ne travaillent pas sur la véritable Matière, ne font rien qui vaille.
CHAPITRE XXIV.
Motifs ceux qui nient que l'Art soit dans les moyens Minéraux, dans les végétables, et dans le mélange de quelque chose que ce soit.
TROISIEME PARTIE DU PREMIER LIVRE. Des Principes naturels et de leurs effets.
CHAPITRE XXV.
Des Principes naturels des Corps Métalliques, selon l'opinion des Anciens.
La composition des Principes (qui font, selon les Anciens, l'Esprit fétide, ou le Soufre, & l'Esprit fugitif, ou l'Argent-vif) est très-forte, & leur Substance est uniforme ou homogéne, c'est-à-dire de même nature; parce que chaque partie de ces Principes, est faite du concours & de l'union très-éxacte des quatre Elémens, qui ne peuvent être détachez ni séparez les uns des autres.
CHAPITRE XXVI.
Des Principes naturels des Métaux, selon l'opinion des Modernes.
CHAPITRE XXVII.
Division de ce qu'il y a à dire des trois Principes.
Il y a trois Principes, le Soufre, l'Arsenic, & l'Argent-vif.
CHAPITRE XXVIII.
Du Soufre.
Le Soufre est une graisse de la Terre, épaissic dans les Mines par une digestion modérée, dont la Composition est très-forte, & la Substance homogéne en toutes ses parties.

On en sçauroit calciner le Soufre sans perdre beaucoup de sa Substance.
Il gâte & noircit les Corps avec qui on le mêle.
Il augmente le poids des Métaux que l'on calcine avec lui.
Etant sublimé avec l'Argent-vif, il s'en fait du Cinabre.
On calcine aisément les Métaux avec le Soufre, à la réserve de l'Etain & de l'Or. Et ceux qui ont le moins d'Argent-vif, se calcinent plus facilement.
On ne peut point avec le Soufre coaguler l'Argent-vif en Soleil ni en Lune.
C'est le Soufre qui illumine, qui donne l'éclat, & qui perfectionne tous les Métaux, parce qu'il est Lumiére & Teinture.
Le Soufre ne se dissout qu'avec peine, parce qu'il n'a point de parties de la nature du Sel, mais seulement d'oléagineuses.
Il se sublime, parce que c'est un Esprit.
Le Soufre ne peut de lui-même servir à l'Oeuvre des Philosophes.

CHAPITRE XXIX.

De l'Arsenic.

L'Arsenic est fait d'une Matiére subtile, & de même nature que le Soufre. La différence qu'il y a entre eux, c'est que l'Arsenic donne facilement la Teinturé blanche, & le Soufre rouge. Cela s'entend dans la Médecine du prémier Ordre, qui n'est qu'une Sophistication.
L'Arsenic ni le Soufre n'étant pas parfaits, ne sont pas la Matiére qui donne la perfection à l'Oeuvre.

CHAPITRE. XXX.

De l'Argent-vif ou Mercure.

C'est une Eau visqueuse, faite d'une Terre blanche sulphureuse très-subtile, & d'une Eau très-claire, digérées dans les entrailles de la Terre, & unies éxactement par leurs moindres parties, jusqu'à ce que l'Humide soit tempéré par le Sec, & le Sec par l'Humide.
Il s'unit aisément aux Métaux, étant de même nature qu'eux, & il sert de Moyen pour joindre les Teintures.
Il n'y a que l'Or qui se submerge en lui, & sans lui on ne sçauroit dorer aucun Métail.
Il n'est pas la Matiére de l'Oeuvre, ni l'Oeuvre, à le prendre, tel qu'il est naturellement.

CHAPITRE XXXI.

Des effets des Principes naturels, qui sont les Corps métalliques.

Il y a six Corps Métalliques, l'Or, l'Argent, le Plomb, l'Etain, le Cuivre & le Fer.
Le Métail est un Corps minéral fusible & malléable, dont la composition est forte.
Les Métaux parfaits ne communiquent point la perfection aux imparfaits, pour être mêlez avec eux, si ce n'est qu'ils ayent été changez en Magistére.

CHAPITRE XXXII.

Du Soleil ou de l'Or.

L'Or est un Métail jaune, pesant, qui n'a point de son, qui est fort brillant, & qui souffre la Coupelle & le Ciment.
L'Or est le plus précieux des Métaux, & c'est lui qui donne la Teinture rouge.
Jupiter & la Lune approchent plus de la nature de l'Or. Saturne lui ressemble au poids, & en ce qu'il n'a point de son & qu'il ne se pourrit point. Vénus lui est semblable en couleur. Mars à le moins de tous d'affinité avec l'Or.

CHAPITRE XXXIII.

De la Lune ou de l'Argent.

L'Argent est un Corps métallique blanc d'une blancheur pure, net, dur sonnant, & qui soufre la Coupelle.
La Lune est la Teinture de la blancheur.
Etant exposée sur le suc des choses aigres, il s'en fait un beau bleu céleste.
L'Argent a sa Mine à part. Il s'en trouve pourtant dans les Mines des autres Métaux, mais il n'est pas si bon.

CHAPITRE XXXIV.

De Saturne du Plomb.

Le Plomb est un Corps métallique, noirâtre, terrestre, pésant, qui n'a point de son, & fort peu de blancheur, mais beaucoup de lividité, qui ne souffre ni la Coupelle ni le Ciment, qui est mou, qui s'étend aisément sous le marteau, qui se fond promptement sans rougir.
Il convient avec l'Or en ce qu'il est fort pésant, qu'il n'a point de son, & qu'il ne pourrit point.
Du Plomb brûlé il s'en fait du *Minium,* & de la *Ceruse,* en l'exposant sur la vapeur du vinaigre.
Le Plomb sert d'Examinateur à la Coupelle.

CHAPITRE XXXV.

De Jupiter ou de l'Etain.

L'Etain est un Corps métallique qui a une blancheur impure; est livide, un peu sonnant & terrestre, qui a le *cric,* est mou, se fond soudainement sans rougir, & ne souffre ni la Coupelle ni le Ciment
L'Etain s'approche le plus des Métaux parfaits. Il blanchit les Métaux qui ne sont pas blancs. Il rend aigres & cassans ceux à qui on la mêle, horsmis le Plomb & l'Or. Il s'attache fort au Soleil & à la Lune.

CHAPITRE XXXVI.

De Venus ou du Cuivre.

Vénus est un Corps métallique qui a une rougeur obscure, qui rougit au feu, est fusible, resonne fortement, & ne souffre ni la Coupelle, ni le Ciment.
Elle a grande affinité avec la Tutie, qui lui donne la couleur d'Or.

CHAPITRE XXXVII.

De Mars ou du Fer.

Mars est un Corps métallique fort livide, qui a peu de rougeur, qui participe d'une blancheur impure, est dur & inflammable, qui ne se fond pas directement, & a beaucoup de son.

CHAPITRE XXXVIII.

De la différence des Métaux imparfaits à l'égard de la perfection.

Moins les Corps imparfaits ont de disposition à être promptement fondus, plus ils sont difficiles à être transmuez; Et ceux qui se fondent plus aisément, reçoivent facilement la transmutation.
Les Métaux imparfaits qui sont transmuez par la grand'Oeuvre, reçoivent tous la même perfection, quoi qu'il y ait plus de déchet dans les uns, & moins dans les autres

QUATRIEME ET DERNIERE PARTIE DU PREMIER LIVRE.

Qui traite des Principes artificiels de l'Art.

CHAPITRE XXXIX.

Division des choses contenues en cette Partie, où il est parlé en passant de la perfection, de laquelle il sera traité dans le second Livre.

Il parle en cette derniére Partie, des Principes artificiels du Magistére, & de la perfection, qu'il ne fait que toucher en gros; parce qu'il en doit traiter plus particuliérement dans le second Livre.
Les Principes artificiels, sont la Sublimation, la Descension, la Distillation, &c.
La perfection consiste à connoître: Prémiérement, les choses par le moyen desquelles on peut parfaire l'Oeuvre. Secondement, celles qui contribuent à la perfection. Troisiémement, celle qui donne la perfection. Et enfin celles par le moyen desquelles on connoît si le Magistére a toute la perfection qu'il doit avoir.
I. Les choses par le moyen desquelles on accomplit l'Oeuvre, font une Substance réelle & corporelle, des couleurs évidentes, les poids des Métaux, & la connoissance des Métaux, tels qu'ils font naturellement, & tels qu'ils peuvent être par artifice, tant intérieurement, qu'extérieurement, afin de connoître ce qu'ils ont en eux de superflu, & ce qui les éloigne ou les approche de la perfection.
2 Les choses qui contribuent à la perfection; sont de trois sortes. I. Celles qui d'elles-mêmes & sans artifice, s'attachent aux Corps, & qui les changent en quelque façon: comme sont la Marcasite, la Tutie, & c. 2. Celles qui purifient les Corps sans s'unir à eux; comme sont les Sels, les Alums, &c. 3. Le Verre, qui purifie par la ressemblance de Nature.
3. La chose qui donne la perfection, est la pure & moyenne Substance de l'Argent-vif, ou une Matiére qui a pris son origine de la Matiére de l'Argent-vif.
4. Les choses par le moyen desquelles on connoît si le Magistére est véritablement parfait, ce sont les Epreuves ou Examens qui se font par la Coupelle, par le Ciment, &c. par le moyen desquelles on éxamine les Métaux qui ont été transmuez.

CHAPITRE XL.

De la Sublimation en général, et pourquoi on l'a inventée.

Rien ne peut s'unir aux Corps que les Esprits, ou que ce qui a tout ensemble la nature du Corps & de l'Esprit.
Si les Esprits ne sont purifiés par quelque préparation, ou ils ne donnent point de couleur parfaite aux Corps imparfaits, sur lesquels on en fait projection, ou ils les corrompent & les noircissent.
Le Soufre, l'Arsenic & la Marcasite, brûlent & noircissent les Corps, si on ne leur ôte leur onctuosité, qui s'enflamme & qui noircit.
Les Tuties & l'Argent-vif sont volatils, & ne donnent aux Corps que des couleurs imparfaites, si on ne leur ôte leur terrestréité.
Ce qui se fait par la Sublimation, parce que le feu éleve les parties les plus subtiles des Esprits, & les plus grossiéres demeurent en bas.
Cela se reconnoît encore, en ce que les Esprits sont plus lucides & transparens, aprés avoir été sublimez.
La Sublimation ôte tout de même l'adustion aux Esprits, parce que l'Arsenic & le Soufre étant sublimez, ne s'enflamment plus, comme ils faisoient auparavant.

CHAPITRE XLI.

Ce que c'est que la Sublimation, comment se fait celle du Soufre et de l'Arsenic, et des trois dégrés du feu qu'il y faut observer.

La Sublimation est l'élévation qui se fait par le feu d'une chose séche, & qui s'attache au Vaisseau.

CHAPITRE XLII.

Des Féces des Corps métalliques, qu'il faut ajouter aux Esprits pour les sublimer, et quelles doivent être leur quantité et leur qualité.

Les écailles ou paillettes de Fer [ou bien la Limaille] & le Cuivre brûlé, sont les meilleures *féces* qu'on puisse employer dans la Sublimation du Soufre & de l'Arsenic; parce qu'ayant moins d'humidité, elles les boivent plus aisément.

CHAPITRE XLIII.

Des fautes qu'on peut faire, et qu'il faut éviter à l'égard de la quantité des féces et de la disposition du Fourneau en sublimant le Soufre et l'Arsenic. De la maniére de faire les Fourneaux et de quel bois on se doit servir.

CHAPITRE XLIV.

De quelle Matiere, et de quelle figure l'Aludel doit être.

La Sublimation du Soufre & de l'Arsenic sera bien faite, si ces deux Matiéres étant sublimées, sont claires & luisantes, & qu'elles ne s'enflamment point.

CHAPITRE XLV.

De la Sublimation du Mercure.

La Sublimation de l'Argent-vif consiste à le dépoüiller de sa terrestréité, & à lui ôter son humidité superfluë.

CHAPITRE XLVI.

De la Sublimation de la Marcasite.

CHAPITRE XLVII.

Du Vaisseau propre à bien sublimer la Marcasite.

Le Verre a cette propriété, que lorsqu'il est en fusion, il n'y a rien qu'il ne détruise, qu'il ne fasse fondre, & qu'il ne vitrifie,

CHAPITRE XLVIII.

De la Sublimation de la Magnésie,

De la Tutie, et des Corps imparfaits.
CHAPITRE XLIX.
De la Descension et du moyen de purifier les Corps par les Pastilles.
CHAPITRE L.
De la Distillation, de ses causes et des trois maniéres de la faire par l'Alambic, par le Descensoire, et par le Filtre.
La Distillation est une élévation qui se fait des vapeurs aqueuses, de quelque Matiére, dans un Vaisseau propre pour cela.
Elle se fait avec le feu, par l'Alambic & par le bain, ou par le Descensoire; ou sans feu par le Filtre.
CHAPITRE LI.
De la Calcination, tant des Corps que des Esprits, de ses causes, et de la maniére de la faire.
La Calcination est la Réduction qui le fait d'une chose en poudre, par la privation de l'humidité qui lie & unit ses parties ensemble.
On calcine les Corps ou Métaux, pour leur ôter, par la violence du feu, le Soufre qui les corrompt & les noircit, & pour les purifier de leur terrestréité; & afin aussi d'endurcir les Métaux mous.
On calcine les Esprits pour les disposer à devenir fixes & à se resoudre en eau.
Tout ce qui est calciné, est plus fixe & se dissout plus aisément que ce qui ne l'est pas; parce que les parties en étant plus subtiles, elles se mêlent plus facilement à l'Eau, & se dissolvent.
On calcine encore les choses étrangéres, qui ne font ni Corps ou Métaux, ni Esprits pour servir à préparer les Corps & les Esprits.
Tout ce qui a perdu son humidité naturelle, ne se peut fondre que pour se vitrifier.
Saturne a une humidité plus fixe, & plus de terrestréité que Jupiter.
CHAPITRE LII.
De la Dissolution.
La Dissolution, c'est la Réduction qui se fait d'une chose solide & séche en eau ou en liqueur.
Tout ce qui se dissout, est nécessairement ou Sel ou Alun, ou de semblable nature,
Les Sels & les Aluns, rendent fusibles les choses (à qui on les ajoute) avant qu'elles se vitrifient
Les Esprits ne se vitrifient jamais, & ils empêchent la vitrification des choses avec qui on les mêle, tandis qu'ils demeurent avec elles.
CHAPITRE LIII.
De la Coagulation, de ses causes et de divers moyens de coaguler le Mercure, et les Médecines dissoutes.
La Coagulation, est une Opération par laquelle on réduit une chose liquide en une Substance solide, en lui ôtant son humidité.
Tout Soufre métallique, qui n'est pas fixe, forme un Corps livide où noirâtre.
CHAPITRE LIV.
De la Fixation, de ses causes; et de la manière différente de fixer les Corps et les Esprits
La Fixation est une Opération par laquelle une chose qui s'enfuit du feu, est renduë en état de le pouvoir souffrir.
CHAPITRE LV.
De l'Incération.
L'Incération est le Ramollissement qui se fait d'une chose dure & séche, & qui n'est pas fusible, pour la rendre liquide & coulante.
L'humidité que la Nature a mise dans les Corps métalliques par la nécessité qu'ils avoient d'être fondus & ramollis, est une humidité permanente, & qui dure & subsiste autant que les Métaux; autrement, quand les Métaux auroient êté une fois rougis au feu, ou fondus, ils n'auroient plus du tout d'humidité; & ainsi ils ne pourroient plus être forgez ni fondus. Ce qui est contre l'expérience.
SECOND LIVRE DE LA SOMME DE PERFECTION DE GEBER. PREFACE. Division de ce second Livre en trois Parties.
PREMIERE PARTIE DU SECOND LIVRE.
CHAPITRE I.
DE la connaissance des choses, par lesquelles on peut découvrir la possibilité de la perfection, et la manière de la faire.
CHAPITRE II.
De la Nature du Soufre et de l'Arsenc.
Le Soufre & l'Arsenic sont une graisse de la Terre, n'y ayant que les huiles & les graisses, & ce qui est de leur nature, qui s'enflamme & se fonde facilement par la chaleur, comme font ces deux Esprits.
Le Soufre & l'Arsenic ont deux causes d'imperfection, une Substance imflammable, qui ne peut soutenir le feu, ni donner la fixité, & qui de plus noircit les Corps, & des *Féces* ou impuretez terrestres, qui empêchent la fusion & la pénétration.
Ainsi il n'y a que leur moyenne Substance, qui puisse être cause de la perfection, si elle est renduë fixe.
Ce n'est pourtant pas la véritable Matière de l'Oeuvre; & quand cela seroit, le Soufre ne pourroit être que Teinture pour le rouge, & l'Arsenic pour le blanc.
CHAPITRE III.
De la Nature du Mercure ou Argent-vif.
L'Argent-vif a tout de mème deux causes d'imperfections qu'il lui faut ôter; l'une est une Substance terrestre & impure, & l'autre une humidité ou aquosité superfluë & volatile, qui s'évapore sans s'enflammer.
Il n'y a que la moyenne Substance de l'Argent-vif qu'il faille conserver pour en faire la Médecine universelle; parce qu'elle ne se brûle ni ne se consume point au feu, & qu'elle empêche les Corps, à qui elle s'unit d'être brûlez ni consumez, demeurant dans le feu sans s'évaporer, & fixant ce qui est volatil.
L'Argent-vif est le Principe qui donne la perfection aux Métaux, parcequ'il s'attache plus fortement, prémiérement à d'autre Argent-vif, puis à l'Or & à l'Argent. Ce qui fait voir que les deux Métaux parfaits ont plus d'Argent-vif que n'ont les Métaux imparfaits, C'est aussi l'Argent qui fait que les Métaux résistent au feu; parce que les Métaux parfaits qui en ont le plus, y résistent sans se consumer.
L'Argent-vif, tel qu'il est naturellement, ne peut donner la perfection; mais une chose tirée & faite de lui par artifice, en imitant la Nature.
CHAPITRE IV.
De la Nature de la Marcasite, de la Magnésie et de la Tutie.
Tous les Corps qui reçoivent quelque altération ou changement, le reçoivent nécessairement par la vertu de l'Argent-vif ou du Soufre; parce qu'il n'y a que ces deux choses qui s'unissent aux Métaux par la conformité de Nature; & que d'ailleurs rien ne peut faire d'impression ni de changement, s'il s'unit intimement à la chose qu'il doit changer.
CHAPITRE V.
De la Nature du Soleil.
L'Or ou Soleil est formé de beaucoup d'Argent-vif très-subtil, & de peu de Soufre fort pur, fixe & clair, qui a une rougeur nette, & qui teint & fixe l'Argent-vif.
Celui qui voudra faire quelque altération ou changement dans les Métaux imparfaits, doit se proposer l'Or pour modelle, & faire en forte qu'il y ait plus d'Argent-vif que de Soufre en sa composition, comme il y en a plus en celle de l'Or.
La pésanteur de l'Or, vient de ce que ses parties sont fort subtiles & refferrées.
La perfection des Métaux, dépend de trois choses. I. De l'abondance de l'Argent-vif. 2. De l'uniformité & égalité de leurs Substances qui se fait par un mêlange égale & proportionné. 3. Et de ce qu'ils s'endurcissent & s'épaississent par une digestion longue & modérée.
Ainsi l'imperfection des Métaux vient. I. Du trop de Soufre. 2. De la diversité de leur Substance. 3. Et d'une digestion trop hâtée, qui sont les trois causes opposées.
La diversité des Métaux ne provient que du divers mêlange du Soufre & de l'Argent-vif, qui en sont les Principes, & de leurs différentes qualitez.
CHAPITRE VI.
De la Nature de la Lune.
La Lune est formée d'un Soufre net, fixe, blanc, d'une blancheur pure & claire, mêlé avec plus d'Argent-vif pur, fixe & clair. Et comme ses parties ne sont pas si serrées que celles de l'Or, elle n'est pas si pésante, ni si fixe que l'Or.
CHAPITRE VII.
De la Nature de Mars, où il est traité des effets du Soufre et du Mercure, et des Causes de la corruption et de la perfection des Métaux.
Le Fer est fait du mêlange d'un Soufre fixe & terrestre avec moins d'Argent-vif, pareillement fixe & terrestre, qui ont l'un & l'autre une blancheur impure & livide, ou noirâtre.
Le Soufre fixe ne fond pas si promptement que l'Argent-vif, au lieu que le Soufre adustible, & qui n'est pas fixe, fond plûtôt. De-là vient que les Métaux qui ont plus de Soufre fixe que d'Argent-vif, sont fort difficiles à fondre.
L'Argent-vif qui est pur, est si pesant qu'il pese plus que l'Or.
Le feu détruit les Métaux pour trois raisons. La 1. à cause du Soufre adustible qu'ils ont, qui venant à se brûler, diminue leur Substance. 2. Le feu de flamme continuel. 3. La Calcination des Métaux.
La cause de la perfection des Métaux, c'est l'Argent-vif qui surmonte le feu, & que le feu ne sçauroit vaincre.
CHAPITRE VIII.
De la Nature de Vénus ou du Cuivre.
Le Cuivre est fait du mélange d'un Soufre impur, grossier, rouge, livide, dont la plus grande partie est fixe, & la moindre adustible, avec un Argent-vif grossier & impur; de sorte qu'il n'y ait guéres plus n'y guérés moins de l'un que de l'autre.
Les choses se dissolvent mieux à proportion qu'elles sont plus subtilbes & plus calcinées.
Vénus & Mars noircissent au feu, à cause de leur Soufre adustible.
Qui peut faire l'Oeuvre de l'Argent-vif seul, a trouvé la voye la plus parfaite.
Il y a deux sortes de Soufre dans les Métaux; l'un qui est caché dans l'Argent-vif, & qui est dès le commencement de sa conformation; & l'autre qui survient à l'Argent-vif après qu'il est déjà fait. On ne peut lui ôter le dernier qu'avec peine; mais il est impossible de lui ôter le prémier, par quelque régime de feu que ce soit.
CHAPITRE IX.
De la Nature de Jupiter ou de l'Etain.
L'Etain est fait de peu de Soufre moins fixe que volatil, qui a une blancheur impure; & de plus d'Argent-vif impur, en partie fixe & en partie volatil, qui est ce qui lui donne le *cric,* & qui n'a qu'une blancheur impure & imparfaite.
L'Argent-vif ne s'attache à Vénus & à Mars que par artifice, & non pas de lui-même, & moins à Mars qu'à Vénus, à cause du peu d'Argent-vif qu'ont ces deux Métaux.
CHAPITRE X.
De la Nature de Saturne ou du Plomb.
Saturne n'est différent de Jupiter, si ce n'est que sa Substance est plus impure, à cause qu'il est fait d'un Argent-vif & d'un Soufre plus grossier; & que son Soufre combustible est plus fortement attaché à la Substance de l'Argent-vif, qu'il ne l'est dans Jupiter, & qu'il a plus de Soufre fixe.
Jupiter s'endurcit plûtôt que Saturne par la Calcination, & il ne perd pas si aisément que lui la facilité qu'il a à se fondre.
L'Argent-vif & le Soufre adustible, donnent & sont la fusion.
L'Argent-vif volatil & le Soufre combustible, sont ce qui fait la mollesse des Métaux; celle que fait ce Soufre, est ployante & cassante; & celle qui vient de l'Argent-vif, s'étend & s'allonge.
L'Argent-vif fixe & le Soufre fixe, donnent la dureté aux Métaux.
Le Soufre adustible, donne la fusion au Métail avant qu'il rougisse.
L'Argent-vif volatil, rend aussi les Métaux faciles à fondre.
L'Argent-vif fixe, ne donne la fusion au Métail, qu'après avoir rougi.
Le Soufre fixe, retarde & empêche la fusion dans les Métaux.
Les Métaux qui ont le plus d'Argent-vif, étant les plus parfaits, les Métaux imparfaits qui ont le plus d'Argent-vif, doivent s'approcher le plus de la perfection.
Et par conséquent plus les Métaux auront de Soufre plus il seront impurs & imparfaits.
SECONDE PARTIE DU SECOND LIVRE.

Des Médecines en général, et de la nécessité d'une Médecine Universelle, qui donne la perfection à tous les Métaux imparfaits, et d'où elle se peut mieux prendre, et plus prochainement.
CHAPITRE XI.
Qu'il doit necessairement y avoir deux sortes de Médecine, tant pour chaque Corps imparfait, que pour l'Argent-vif l'une au blanc, l'autre au rouge; mais qu'il n'y en a qu'une seule très-parfaite qui rend toutes les autres inutiles.
Il y a de dix sortes de Médecines particuliéres, huit pour les quatre Métaux imparfaits, & deux pour l'Argent-vif, dont il y en a cinq pour le blanc, & cinq pour le rouge.
Il y a néanmoins une seule Médecine, qui est Universelle; pour tous les Métaux imparfaits & pour l'Argent-vif, tant pour le blanc que pour le rouge, qui fixe ce qu'ils ont de volatil, qui purifie ce qu'ils ont d'impure & qui leur donne une teinture & un éclat plus beau que celui que la Nature a donné aux Corps parfaits.
CHAPITRE XII.
Qu'il faut donner une préparation particuliére à chaque Métail imparfait.
CHAPITRE XIII.
Que la Médecine doit ajouter ce qui est de défectueux dans les Métaux imparfaits; et que la préparation qu'on leur donne, pour recevoir cette Médecine, doit ôter ce qu'ils ont de surperflu.
Il n'est pas possible de détruire l'Essence d'une chose, & qu'elle demeure toujours la même.
Il est impossible de trouver dans une chose ce qui n'y est pas:
CHAPITRE XIV.
De la préparation de Saturne et de Jupiter
Diverses manières d'ôter le *cric* à Jupiter.
CHAPITRE. XV.
De la préparation de Vénus.
CHAPITRE XVI.
De la préparation de Mars.
Manière d'amollir les Corps ou Métaux durs, & d'endurcir les mous.
CHAPITRE XVII.
De la manière de purifier l'Argent-vif.
CHAPITRE XVIII.
Que la Médecine très-parfaite donne nécessairement cinq différentes propriétez de perfection, qui sont la Netteté, la Couleur ou Teinture, la Fusion, la Stabilité, et le Poids: Et que par ces effets l'on doit juger de quelle chose on doit prendre cette Médecine.
La Médecine ne se peut prendre que de ce qui s'unit le mieux aux Métaux, qui a le plus de conformité avec eux, qui les pénétre jusques dans l'intérieur, qui s'attache & s'unisse à eux, & qui les change. Or l'Argent-vif a toutes ces propriétés. Donc la Médecine doit être prise de l'Argent-vif.
CHAPITRE XIX.
Des préparations qu'il faut donner à la Médecine, afin qu'elle ait toutes les propriétés qu'elle doit nécessairement avoir.
L'Argent-vif ne peut faire aucun changement dans les Métaux imparfaits, si lui-même n'est changé auparavant; c'est-à-dire, s'il n'est rendu extrémement subtil, fixe & éclatant.
La pésanteur des Mêtaux parfaits, provient de ce que leur Substance est fort subtile & uniforme.
CHAPITRE XX.
De la différence des Médecines, et qu'il y en a du prémier, du second, et du troisième Ordre.
CHAPITRE XXI.
Des Médecines du prémier Ordre, qui blanchissent Vénus.
CHAPITRE XXII.
Blanchissement de Mars.
CHAPITRE XXIII.
Des Médecines qui jaunissent la Lune.
CHAPITRE XXIV.
Des Médecines du second Ordre et de leurs propriétés.
CHAPITRE XXV.
De la Médecine Lunaire et Solaire pour les Corps imparfaits.
CHAPITRE XXVI.
De la Médecine qui coagule et fixe l'Argent-vif.
Rien ne peut mieux convenir à l'Argent-vif que ce qui est de sa même nature, par conséquent que l'Argent-vif lui-même. Et ainsi cette Médecine se doit prendre de l'Argent-vif.
CHAPITRE XXVII.
Comment par l'Art on peut rendre les Médecines entrantes, ou leur donner ingrez.
CHAPITRE XXVIII.
De la Médecine du troisième Ordre en général.
La Médecine du troisiéme Ordre s'appelle la grand'Oeuvre, parce qu'il faut une plus grande application pour la découvrir, un plus long travail pour la préparer, & beaucoup plus de peine pour la parfaire, que celles du prémier & du second Ordre.
CHAPITRE XXIX.
De la Médecine Lunaire du troisième Ordre.
CHAPITRE XXX.
De la Médecine Solaire du troisième Ordre;
Tout le secret consiste à sublimer parfaitetement par la Sublimation tant la Matiére principale de la Pierre, que ce qu'on lui ajoute; puis à fixer ce qui est volatil, & à rendre volatil ce qui est fixe.
TROISIEME ET DERNIERE PARTIE DU SECOND LIVRE. Des Epreuves de la perfection.
CHAPITRE XXXI.
Devision de ce qui est contenu en cette Partie.
CHAPITRE XXXII.
De la Coupelle.
Les Métaux parfaits souffrent la Coupelle à cause de leur bonne & forte Composition qui vient de leur mixtion parfaite, & de leur pure Substance; & les Métaux imparfaits ne la peuvent soufrir à à cause de leur impureté & de la foible union de leurs Principes qui ne sont pas fixes.
CHAPITRE XXXIII.
Comment l'on fait éxamen des Métaux par la Coupelle.
CHAPITRE XXXIV.
Du Ciment, et pourquoi il y a des Corps ou Métaux qui le soufrent mieux, d'autres qui le soufrent moins.
CHAPITRE XXXV.
De quoi est fait le Ciment, et comment on en fait l'Epreuve.
CHAPITRE XXXVI.
Du Rougissement des Métaux au feu.
CHAPITRE XXXVII.
De la Fusion.
Les Corps fusibles rougissent au feu de trois différentes maniéres.
CHAPITRE XXXVIII.
De l'Exposition qu'on fait des Métaux sur les vapeurs des choses acides.
On juge par cette épreuve que de tous les Métaux imparfaits, Jupiter est celui qui a le plus de disposition à recevoir la perfection par la grand'Oeuvre.
CHAPITRE XXXIX.
Des l'Extinction des Métaux rougis au feu.
Tout Métail imparfait qui aura été transmué par quelque Médecine que ce puisse être, du prémier, du second, ou du troisiéme Ordre, qui n'aura pas le même poids dans le même volume, ni la même couleur du Métail parfait, dans lequel on a prétendu le transmuer, n'est pas véritablement transmué, & ce n'est qu'une Sophistication, qui non seulement n'apporte aucun profit; mais qui cause la ruine & l'infamie de ceux qui s'appliquent à ces sortes d'Ouvrages.
CHAPITRE XL.
Du Mélange du Soufre combustible avec les Métaux
Le Soleil est celui des Métaux, que le Soufre brûle le moins, & après lui Jupiter, puis la Lune, & enfin Saturne.
Vénus se brûlant plus facilement, & Mars encore plus; d'où l'on peut juger qui sont les Métaux les plus proches de la perfection, & ceux qui en sont les plus éloignez
CHAPITRE XLI.
De la Calcination et de la Réduction.
Les Corps ou Métaux parfaits ne perdent rien de leur perfection, quoi qu'on les calcine tant que l'on voudra, & qu'ensuite on leur fasse reprendre corps.
CHAPITRE XLII.
De la facilité qu'ont les Métaux a recevoir l'Argent-vif.
La facilité qu'ont le Soleil & la Lune de s'attacher à l'Argent-vif, fait voir que les Métaux qui s'attachent, & qui s'unissent mieux à l'Argent-vif, s'approchent le plus de la perfection.
CHAPITRE XLIII.
Récapitulation de tout l'Art.
La perfection & l'accomplissement de l'Oeuvre ne consiste qu'à rendre le volatil fixe, & le fixe volatil.
CHAPITRE XLIV.
De quelle maniére l'Auteur a enseigné l'Art en cette Somme.
L'Autheur n'a pas enseigné la Science de suite ni par ordre; mais il l'a dispersée en tout son Livre: & il a le plus caché la Science, où il semble en avoir parlé le plus ouvertement.
On peut apprendre la Science par la lumiére naturelle & par une impétuosité d'esprit, & non par le raisonnement d'aucune Science que l'on ait apprise.
On ne l'apprend pas même par les livres des Philosophes, parce qu'ils ne l'ont écrite que pour eux & pour leurs successeurs.
L'Auteur assure néanmoins que ce qu'il en a dit suffit, non seulement pour éxciter les personnes intelligentes à s'appliquer à l'entendre; mais encore pour leur donner le moyen de la rechercher par la seule & unique voye qu'il y a pour l'apprendre,
FIN.